



2020
Ex. 1

VISIONS DU BRÉSIL

LVES
ANEIRO
O. VIDOR, JR.
PAULO
S. BENTO
HORIZONTE
DA BAHIA.

CUNCTIS.

QUI. AMÆNIORI. IN. HAC. REGIONE.
MENTE. BENEVOLA. MIHI. FAVERE.

CUNCTISQUE. PRÆSENTIM.

QUI. ME. LARGA. HOSPITALITATE.
SPIRITALIBUS. EXEMPLIS.
LOCUPLETATA. CUMULARUNT.

GRATO. FIDELIQUE. CORDE.
HOC. DEDICO. LIBELLUM.

L. A. GAFFRE.

L. A. GAFFRE



Visions

du

Brésil



FRANCISCO ALVES & C^{ia}

RIO DE JANEIRO
166, RUA DO OUVIDOR, 166
S. PAULO

65, RUA DE S. BENTO, 65
BELLO HORIZONTE
1055, RUA DA BAHIA, 1055

AILLAUD, ALVES & C^{ia}

PARIS
96, BOULEVARD MONTPARNASSE, 96
(LIVRARIA AILLAUD)

LISBOA
73, RUA GARRETT, 75
(LIVRARIA BERTRAND)

—
1912

FAC. N. FILOSOFIA - BIBLIOTECA

UFRJ

Centro de Ciências Matemáticas e
de Natureza
Biblioteca Central

N.º REGISTRO

DATA

038264-7 15/12/92

ORIGEM

Doar. S. de bib.
Instituto de Ciências

PRÉFACE

Encore un livre sur l'Amérique du Sud! Encore un livre sur le Brésil!

Oh! que non! Il ne s'agit guère de cela. Les livres abondent sur les Républiques Sud-Américaines, particulièrement sur l'Argentine et le Brésil modernes, les uns admirablement documentés par des hommes qui y ont vécu et en ont étudié l'activité vitale sous toutes ses faces; les autres, écrits, il est vrai, par de simples passagers, mais par des passagers qui savent compiler et annoter, et qui ont le talent de vulgariser les renseignements et les faits qu'offrent abondamment à l'esprit investigateur, les comptes rendus officiels des débats des Chambres, les journaux de ces grands pays.

Que pourrais-je donc dire qui ne l'ait été déjà? Et comment, après un séjour de deux mois, oserais-je exprimer des jugements auxquels il serait difficile d'attribuer des assises solides dans la connaissance des hommes et des choses? Aussi, telle n'est point ma prétention.

Du Brésil, je toucherai à peine les questions fondamentales: son développement économique, ses institutions politiques et sociales; je n'établirai aucun calcul et n'amasserai aucun document; je n'ai le désir ni de révéler des choses insoupçonnées, ni de faire admirer mes profondes

connaissances techniques, ni de formuler des horoscopes sur la fortune et les destinées des États que j'aurais pu connaître, moi aussi, à l'égal de tant d'autres, dans leurs moindres détails, en quelques heures de voyage!

Combien plus modestes mes pensers en prenant la plume! Je n'essaie pas de déchiffrer des énigmes nationales, ou de solutionner des problèmes mondiaux, mais de traduire de simples impressions intimes; j'essaie de peindre dans la paix de quelques semaines de repos, les lignes lumineuses qui ont ravi les yeux de mon âme. Et après avoir tant écrit pour les autres, je m'accorde la volupté rare d'écrire pour moi. Ce ne sont donc ni des notes documentaires, ni des découvertes sensationnelles, mais des visions personnelles que je me dédie à moi-même.

Que si le public qui voudra y jeter un coup d'œil, les trouve plaisantes, je m'en réjouirai à coup sûr; s'il y trouve à redire et blâme mon ignorance et mon inhabileté, je me garderai de prêter l'oreille à ses critiques, n'ayant aucune prétention que celle de me remémorer quelques impressions nobles ou charmantes et de faire savoir à quelques amis lointains qui y furent mêlés qu'elles entrèrent dans un cœur qui n'oublie jamais rien du bien qu'il a reçu. Le reste, à mes yeux, est inexistant.

D'ailleurs, je ne me défends pas d'ignorer le Brésil. Ce vaste pays est grand à lui seul presque comme l'Europe entière. La République forme superficiellement la cinquième partie du monde habitable. Un seul de ses États, Saint-Paul, qui est loin d'être le plus vaste, s'il est le plus avancé, couvrirait l'Espagne, la Suisse, la Belgique, la Hollande; d'autres, comme Para ou Matto-Grosso, élargissent leurs frontières au point de défier toutes les nations européennes, à l'exception de la Russie.

J'avoue donc sans honte que je n'ai rien vu du Brésil : je ne me suis pas égaré le long de ses mille lieues de côtes et je n'ai rien aperçu de ses anses, de ses criques, de ses promontoires, de ses ports, où le voyageur rencontre toutes les surprises accumulées qui l'ont ravi à travers des pays dissemblables, depuis les havres des pays scandinaves, jusqu'aux golfes des régions africaines; je n'ai point traversé ses forêts vierges, ses campos fleuris, ses vallées d'une opulence végétale telle que les premiers découvreurs, Americo Vespuce en particulier, éblouis d'une pareille splendeur, écrivaient sur les cartes primitives (1504) qu'ils venaient de retrouver le Paradis terrestre; je n'ai point parcouru les plaines fructifères où cent essences de troncs géants multiplient les fruits les plus variés, ce qui faisait dire déjà à Roca Pitta dans son *Histoire de l'Amérique portugaise*, qu'au Brésil « toute l'écorce du sol est fruit, tout le fonds est trésor, toute la montagne et la côte arôme »; je n'ai point erré le long de ses grands fleuves, pas même aperçu l'Amazone fantastique, dont les fles, comme celle de Marajo, sont plus grandes que la Suisse tout entière; ni le rio Francisco dont les cataractes, comme celle de Paulo Alfonso, avec ses quatre torrentueuses colonnes, dépassent la majesté du Niagara comme les flèches de nos cathédrales gothiques le toit des maisons bourgeoises; ni le rio Parana et tant d'autres, dont les chutes et les sauts prodigieux feront accourir des légions de touristes, lorsque les moyens de transport permettront à l'Europe curieuse de venir contempler des merveilles dont n'approchent pas les plus vantés de ses spectacles.

Vraiment non, je n'ai rien vu des États-Unis du Brésil. A peine un coup d'œil sur l'État de Rio, sa capitale et ses

environs immédiats, Nitheroy et Petropolis ; à peine un rapide regard à l'État de Saint-Paul, à la ville et à la magnificence de ses terres les plus proches.

J'ignore Minas-Geraes, cette province plus étendue que la France, pittoresque comme l'Oberland, fertile par son agriculture comme la Normandie, salubre avec ses eaux minérales comme le plateau central de la France, et si riche par ses mines, que l'on peut dire qu'elle est un cœur de diamant et d'or dans une poitrine de fer. Les noms de ses principales villes ne sont-ils pas évocateurs de ce qu'elle est ? Ils tintinnabulent comme une pluie de pierres précieuses et de perles d'or dans un rayon de soleil : Diamantina, Bello-Horizonte, Ouro-Preto.

J'ignore le Parana, avec ses vallées innombrables, où l'éternel été mûrit des fruits incomparables, la courbe des fleuves gigantesques qui le ceignent, le Parana, le Parapanema, l'Iguassu, comme les anneaux mouvants d'un Saturne terrien ; la folie sublime de sa ligne montagneuse qui conduit à travers soixante tunnels de Paranagua à la capitale Curytiba ; les forêts opulentes du yerba mate, du pin araucaria, du cèdre, de l'imbucia ; ses admirables champs d'exploitation qui se prêtent à toutes les cultures et ont enrichi déjà maintes colonies, pour certifier l'affirmation de Saint-Hilaire :

« De tous les États du Brésil, aucun n'offre autant d'avantages aux cultivateurs européens ; ils y trouvent un climat tempéré, un air pur, les fruits de leur pays, une terre qui peut donner tous les produits de leur patrie d'origine. »

J'ignore Santa Catarina et ses colonies opulentes, où les Allemands ont perpétué le type germain dans une ville d'inspiration et de nom français, Joinville, fils de Louis-

Philippe, auquel ce douaire avait été réservé à l'occasion de son mariage avec Donna Francisca, sœur de l'empereur Don Pedro II.

J'ignore Florianopolis, la capitale poétiquement étendue entre les pelouses et les bosquets de ses parcs, enveloppée de la somptuosité de ses collines en fleurs, et qui, sur la baie d'azur de l'Atlantique, ressemble à une gondole orientale qu'une main invisible va pousser vers un lac de rêve.

J'ignore Rio Grande do Sul et son peuple fier et indépendant, d'où jaillirent, tels des palmiers dont nul vent ne courbe les troncs, des héros invaincus comme le général Bittencourt et le général Osorio ; ses lacs grandioses et ses prairies qui rivalisent par la fertilité du sol et la richesse des troupeaux avec les campos les plus renommés de l'Argentine.

J'ignore Amazonas, l'Eldorado féérique où les champs d'orchidées et de lis royaux s'épanouissent en leur sauvage splendeur au bord des immensités limpides du fleuve, océan que nulle ride ne ternit, comme des semis d'étoiles qui borderaient l'immensité du ciel.

J'ignore Acre et ses forêts d'arbres à caoutchouc, où la cacophonie des singes et des araras au plumage multicolore couvre le bruit des usines des seringueiras.

J'ignore le Para, qui donnerait aisément hospitalité sur son territoire à la moitié des habitants de l'Europe, et dont le climat, au dire d'Humboldt, « est plus égal que dans n'importe quelle autre région du Nouveau Monde », et si attrayant par la douceur de ses mœurs et la magnificence de son ciel, que l'adage vulgaire dit : « Quem vai para Para, para », aimable jeu de mots qui s'explique de lui-même : « Qui va à Para y demeure. »

J'ignore Maranhão, théâtre de l'antique vaillance française, qui vit les marins de Louis XIII, conduits par La Ravardière, en 1612, y jeter les assises de la ville Saint-Louis, actuellement Maranhão, la capitale de l'État.

J'ignore Matto Grosso, ses impénétrables forêts, ses plateaux opulents et ses mines où pierres et métaux précieux attendent l'exploitation industrielle, pour enrichir les contemporains, comme jadis les bandeirantes qui descendaient les fleuves en des pirogues indiennes.

J'ignore Goyaz, Piahy et leurs vastes plantations de cannes à sucre, tabac, coton; Ceara, foyer d'énergie, qui fait une race de forts, et si providentiellement harmonisé sous la latitude équatoriale, par la brise maritime et l'air vivifiant des hauts plateaux, qu'il est un naturel sanatorium, où les centenaires sont nombreux. J'ignore Rio Grande do Norte, Parahyba, Sergipe, Alagoas, Pernambuco la Venise brésilienne, Espirito Santo et sa capitale Victoria, qui encadre sa joliesse dans une baie qui est la miniature précieuse du Guanabara où Rio de Janeiro étale sa splendeur.

Je ne connais même pas Bahia, riche de l'éclat de ses topazes, de ses améthystes, de ses aquamarines comme de l'arome de ses oranges; active, dans la ville basse, comme la Joliette, et animée comme elle, élégante et fleurie, dans la ville haute, comme la luxueuse colline niçoise.

Et c'est parce que je suis pleinement conscient de mon ignorance que je ne présente pas au public un livre intitulé : « le Brésil », ou quelque chose de similaire.

Ayant si peu vu, je me contente, et pour ma propre satisfaction, de repasser dans le clair-obscur du souvenir, ce qui me reste de mes *Visions*. Mon titre est modeste

comme mes prétentions. Ne faudrait-il pas être grincheux pour m'en faire grief?

J'écris ces lignes en un coin des Alpes d'où je domine l'immense chaîne de montagnes au pied desquelles le Rhône creuse sa vallée fertile. Le soleil illumine les sommets et les détache en plans successifs; il fouille les ravins, souligne les arêtes et donne aux moindres replis, leur valeur et leur coloris. Comment s'appellent ces pics orgueilleux où les déchirures des rocs font apparaître de fantastiques villas aériennes, des troupeaux chimériques et des scènes tourmentées, où les cimes des forêts et les bosses des névés jouent le rôle des personnages du drame? Comment, ces torrents qui déchiquent les flancs de la montagne et, de place en place, y mettent des trouées rouges et de blanches bavures, comme une plaie gigantesque qui saigne encore sous la lame que la main homicide n'a point retirée? Comment ces villages épars au creux des vallons, dans les touffes sombres des mélèzes et des sapins, hameaux aux toits rouges que dominent les murs blancs des églises, tels des bouquets de coquelicots d'où émerge la corolle des marguerites, au col évasé d'une amphore?

Je ne sais ni cela ni le reste, et n'ai jamais parcouru aucun de ces paysages qui s'offrent tantôt gais, tantôt sombres, comme une âme de poète, changeante au gré du rêve, selon que la caresse du soleil les atteint ou les abandonne. Et pourtant j'ai la *Vision* de ces montagnes et les puis chanter. Une *Vision* n'est jamais une science. Elle laisse la part du subjectif, la sollicite et la fait jaillir, et, s'il m'est impossible de décrire les exactes proportions des sommets, la nature des terrains, la force en chevaux-vapeur des torrents, je puis, grâce à mes *Visions*, décrire

de cette montagne qui m'échappe par tant de points, des traits suffisamment fidèles pour que sa physionomie apparaisse en la splendide beauté qui a séduit mes propres yeux.

Ce que j'écris de la montagne, on peut l'appliquer à l'océan. Je me demande si Michelet le connaissait autrement que du haut des falaises, quand il écrivit son incomparable livre « *La Mer* », et s'il ne lui a pas suffi pour inspirer son chef-d'œuvre, des visions, pourtant si restreintes de l'immense plaine, grosse, comme un cœur aimant, de passions endormies ou jaillissantes, et où le génie de l'écrivain a surpris les explosions les plus diverses de la vie universelle.

Or, je n'ai vu le Brésil que vaguement et se détachant grandiose et dans la lointaine splendeur où m'apparaissent pendant que j'écris, les cimes neigeuses des Diablerets et du Beichorn; je ne l'ai vu qu'à la surface et s'étendant infiniment, comme l'océan qui ondule dans la magie des horizons dorés, au regard du rêveur; je ne l'ai vu qu'ainsi, je l'avoue, et l'ai connu suffisamment toutes-fois pour prétendre, sans vanité, peindre quelques pages animées du reflet presque éteint de mes *Visions*.

Salomon a chanté, en des strophes que nul n'essaiéra d'égalier la Bien-Aimée dont il se dit à lui-même les beautés sans pareilles. Et ne nous avoue-t-il pas que son âme avait été conquise et sa muse inspirée par un charme bien minime parmi tous ceux de la Sulamite :

« Tu as blessé mon cœur, ô mon amie, d'un seul cheveu de ta tête, d'une boucle flottant sur ton cou ! »

De vos attraits puissants, ô Terre de Beauté, je n'ai pénétré aucun secret, étant demeuré sur le seuil de votre vaste empire; mais, comme le roi poète, j'ai été blessé de

la douce blessure du cœur « par la boucle qui flotte sur votre cou », et cette délicate Vision a suffi pour créer en moi, non l'amour oriental du Cantique des Cantiques, mais la « Saudade brésilienne » qui m'a dicté ces pages.

.....

8 Décembre.

Le bateau a stoppé... Nous sommes en rade de Rio...
Les dernières étoiles s'éteignent dans un ciel laiteux!

Quelle merveille symbolique offre le panorama qui s'étend sous mes yeux! C'est bien l'aurore qui convient à un pareil jour; c'est bien l'enveloppement mystique que j'eusse rêvé pour l'entrée en cette terre du Brésil que couvre encore à mon esprit le voile de l'inconnu!

À gauche, glissant comme un esquif délicat sur des flots d'opale, le croissant bleu de la lune descend lentement. Le ciel transparent le porte avec respect, et de nuage en nuage semble le pousser vers ces pics arrondis qui se tendent vers lui.

Quelqu'un me les nomme : Corcovado, Pain de sucre et la ligne de la Cordillère où s'épanouit la richesse opulente de la Floresta.

Et, comme un glissement le long des sommets, et comme un ruissellement autour des cimes, la lune en s'abaissant jette de toutes parts la magie de son adieu.

Je n'avais jamais contemplé beauté pareille.

Comme une pluie de saphirs, d'émeraudes et de topazes dont chaque arbre, chaque roche, chaque saillie de montagne serait une goutte, tombe la clarté de l'astre. Des lueurs adoucies, des nuances chatoyantes errent comme des lambeaux d'écharpe, au gré des accidents du terrain, et la lune vague comme une Déesse vivante pour laquelle

des mains de rêve ont semé de pierreries les chemins qui mènent au seuil de son mystérieux royaume.

Tandis qu'imperceptiblement, elle s'approche des sommets, une clarté brusque, violente jaillit du côté opposé.

A droite, derrière les crêtes étrangement déchiquetées de la montagne, c'est le disque solaire qui surgit. Tout l'horizon est en flamme. Comme autant de messagers, s'élançant, des profondeurs de la fournaise, des nuages rouges qui s'en vont, rapides, propager de toutes parts l'incendie matinal.

Au loin, la forêt s'illumine en même temps que le bizarre enchevêtrement de mamelons, de collines qui s'étagent, s'escaladent, se surhaussent, jusqu'au moment où elles ont fait à la baie et à la ville un arrière-plan digne d'elles.

Sur cette toile de fond, les premiers rayons tracent à leur fantaisie les décors les plus variés : groupes de palmiers aux panaches mouvants, coteaux où s'accrochent des grappes de maisons multicolores. Les formes les plus lointaines s'inscrivent en relief ; on dirait que l'aurore dessine avec de la flamme, peint avec des gemmes rutilantes.

Entre les roches de gauche au milieu desquelles disparaît la lune dans la mélancolie du déclin, et la montagne, à droite, qui flambe, et dont il semble que l'on va entendre l'apothéose dans les gigantesques tuyaux d'orgue de granit, s'étend la baie immense.

Elle n'est pas éveillée encore ; les vapeurs de la nuit flottent au-dessus d'elle et forment une nappe ondulante que les premières clartés du jour pénètrent, irisent, sans la pouvoir entièrement dissiper.

Il me souvient d'avoir joui d'un spectacle similaire, en

Suisse, d'un sommet qui dominait toute la vallée du Rhône. Les nuages alourdis par deux jours de pluie, étendaient d'une montagne à l'autre une large surface qui moutonnait au gré de la brise et se colorait de place en place des nuances les plus délicates.

Par-ci, par-là, un arbre plus élevé, une flèche d'église du village faisaient une trouée dans la voûte légère et paraissaient comme des mâts émergeant de quelque navire enseveli dans la bonasse de cet Océan fantastique.

Sous mes yeux se troue de place en place, le rideau mouvant qui va tout à l'heure se relever complètement devant la triomphante lumière du jour.

Voici tout proche l'île fiscale qui perce son enveloppe d'un geste gothique ; les dos sombres des îles voisines qui se montrent et se cachent alternativement comme une bande de dauphins qui jouent au ras des flots ; voici la pointe aiguë de la Gloria et ses maisons qui grimpent au flanc du morro comme un troupeau de moutons blancs qu'appelle le bâton du pasteur ; par les déchirures agrandies du voile, voici des tours, des dômes et des coupes, la Santa Casa, la Candelaria, le palais Monroë ; et bientôt la nouvelle ville avec ses avenues, bras languoureusement étendus le long du flot, et ses palais clairs et roses, telle une belle dormeuse qui s'étire au réveil et sourit au jour de toute la blancheur de ses dents.

On dit le peuple brésilien accueillant, doux et fier.

Il y a quelque chose de tout cela dans ce cadre grandiose qui m'enveloppe ; l'âme de l'homme n'est-elle pas faite un peu des éléments du sol qui la porte ? Comment se pourrait-il que tant de beauté éparsse dans les choses ne se cristallisât pas en bonté au cœur de l'homme ?

Le bateau de la Préfecture gracieusement envoyé à ma

rencontre me conduit au quai où une délégation de Catholiques m'attend...

Le rêve du matin s'achève ; que sera le labeur de la journée ?

* * *

9 Décembre.

Je rentre à l'hôtel les yeux éblouis, las d'une journée torride passée tout entière à errer, à contempler, à me pénétrer des premières visions qui sont les seules qui laissent en l'âme la valeur exacte des choses.

Avant les hommes, avant les choses des hommes, j'ai voulu saluer et admirer la nature. Volontairement, j'ai fermé les yeux sur les beautés de la cité dont on m'a vanté les avenues grandioses et les monuments élégants ; j'ai voulu me livrer au hasard des tramways qui sillonnent la ville dans tous les sens et aboutissent en de lointains faubourgs, où je l'ai retrouvée tout d'abord.

Elle, la faiseuse inlassée de beauté, la puissante éveilleuse d'émotions si conformes à l'essence universelle, que, vieilles et toujours reproduites identiques en l'être, elles y paraissent toujours nouvelles.

Comment s'appellent-ils au juste, les villages que j'ai traversés, les collines que j'ai contournées, les vals que j'ai surplombés ? Je ne le sais et l'apprendrai plus tard. Il ne me reste, au lieu de syllabes dictées par l'homme, que des formes, des lignes, des couleurs, des vibrations imprimées par la nature. Qu'importe le reste ?

Toute la journée, j'ai songé au Paradou des Bibles orientales, aux Jardins fantastiques des magiciens et des fées, aux bosquets fabuleux des *Mille et une nuits*, aux forêts mythologiques des Scandinaves, où Odin met en fleurs le soleil et les astres pour l'agrément de ses élus.

A vrai dire, il n'est pas nécessaire de quitter la ville pour trouver la Nature. Elle y est chez elle par droit de premier occupant et se trouve si bien à sa place, radieuse et exubérante dans cette baie merveilleuse du Guanabara, qu'elle domine tout ce que l'homme a pu y bâtir, depuis les timides et étroites constructions des colons portugais, jusqu'aux grandioses édifices des habitants modernes.

Dans nos villes européennes, la nature fuit devant l'humanité. Elle recule, elle disparaît, elle se sent si mesquine qu'elle n'ose affronter la rivalité des flèches qui percent les nues, des palais qui sourient au soleil par leurs dômes et leurs coupes dorées.

Les grandes rues qui s'ouvrent, les quartiers neufs qui s'étendent, les champs de sports qui se creusent, la chassent impitoyablement ; souvent elle n'attend pas d'être congédiée pour s'en aller. Jalouse, elle se retire, pour ne se point sentir dépassée.

Ici, elle triomphe : elle impose à tout et à tous sa prééminence superbe. Les tours des églises sont puissantes, le toit des monuments audacieux ; que tout cela est petit à côté d'elle !

Elle regarde les ingénieurs percer les larges artères où va circuler le sang rajeuni de la vieille race ; elle contemple les architectes accompagnés d'une nuée d'ouvriers qui, en quelques mois, font surgir du sol des lignes de monuments dignes de décorer les plus grandes capitales du monde ; et, de tout cela, elle sourit comme d'un jeu

d'enfants impuissants. D'une courbe, elle dérange les combinaisons des artères; d'un élan, elle dépasse les sommets des monuments.

Je n'ai jamais rien imaginé, à plus forte raison, rien vu d'aussi extraordinaire que cette victoire de la nature gardant toutes ses positions malgré l'assaut séculaire de la civilisation humaine qui abat, ruine, anéantit, pour faire triompher sur l'immortel sa vie fugace et changeante.

Rome est fière de ses sept collines sur lesquelles ont roulé tant de flots d'hommes et de choses; Paris admire sa butte Montmartre, la sainte et la folle; Santiago du Chili montre avec orgueil son Centro de Santa Lucia d'où le mauvais goût des entasseurs de pierres de taille n'a pu chasser complètement la primitive et touchante beauté de la nature; mais qui pourrait peindre la somptuosité de cette nature qui a semé jusqu'en plein cœur de Rio les collines aux formes les plus originales et les plus inattendues que ses inépuisables caprices ont pu inventer?

Combien y en a-t-il de ces hauteurs, de ces « Moros », pour employer le terme indigène, qui sortent du sol, s'élèvent en un geste robuste, dépassent les plus hauts toits, comme si la terre elle-même se soulevait de désir, ne se pouvant priver de regarder sans trêve la splendeur de la baie rayonnante et des montagnes éternellement fleuries?

De ces moros, je ne sais le nombre au juste. Toujours est-il que c'est un charme unique que cette succession de petites montagnes couvertes de jardins luxuriants, de grands palmiers élancés dont les panaches décomposent comme en se jouant les rayons lumineux, de géants feuillus qui abritent les blanches façades des chapelles et les murs roses des petites maisons brésiliennes.

Tout est à l'imprévu dans une promenade à travers Rio. La ville n'a rien de l'aspect officiel de la plupart de nos cités européennes, à plus forte raison de la physionomie uniforme des villes américaines tirées au cordeau, dont les inflexibles quadrilatères d'asphalte n'ont guère plus d'attrait pour la curiosité du visiteur que le gril de saint Laurent pour le héros patient qui était condamné à trouver la même sensation en se retournant de l'autre côté. L'autre côté d'un quartier de Rio n'est jamais le même que celui que l'on quitte.

C'est ce qui m'a frappé dans cette première promenade. Le tramway oblique à droite; voici une déchirure à travers un pâté de maisons qui laisse apercevoir l'infinie plaine bleue, jonchée d'îles aux sommets arrondis comme, dans les vastes étendues de la Beauce ou du pays de Caux, émergent les meules pyramidales des blés d'or, aux jours de la moisson; le tramway contourne la colline: voici une admirable avenue de palmiers royaux, si rigoureusement alignés que l'on dirait une invraisemblable nef de piliers de cathédrale, dont les voûtes fantastiques n'ont osé se poser sur les chapiteaux aériens et mouvants, de peur de les écraser.

L'on cherche instinctivement le sanctuaire où aboutit la nef, et les chapelles latérales qui s'irisent de la lumière des vitraux; mais non, c'est la ville qui se poursuit. De coquettes petites maisons à un étage s'éparpillent de chaque côté ne l'avenue. A peu près toutes, elles ont leur jardin, débordé par une flore que ni murs ni treillis de retienent. De place en place, un dôme majestueux qu'abrite la brise, sème sur les passants de larges corolles jaunes ou roses, et cela est comme le pendant des taches de lumière qui descendues des vitraux errent à fleur de pavé, dans le

mystère des chapelles... On voudrait les retenir, ces fugitives caresses fleuries; mais le tramway continue sa route; une courbe encore autour d'un morro qu'escalade capricieusement un essaim de maisons blanches, comme un troupeau de chèvres lâchées aux flancs d'un roc, et voici des jardins admirablement plantés, où cascades, laes et statues se succèdent; voici les sommets majestueux des montagnes voisines dont l'une a posé au sommet de sa tête, en guise de diadème impérial, un kiosque que j'ai aperçu hier soir resplendissant de gemmes électriques; voici surtout les grands arbres, ou plutôt la forêt, ou mieux encore l'Océan de la Flore.

Vraiment Rio est féérique, enveloppé dans son double océan bleu et vert où toutes les originalités et toutes les magnificences se sont donné rendez-vous.

Le terme d'océan n'est-il pas ridicule pour exprimer la Flore brésilienne, telle qu'elle m'est apparue en ce premier coup d'œil?

Je ne le crois pas. C'est absolument l'impression qui se gravait en moi, tandis que j'essayais d'embrasser du regard l'horizon dense et mouvant tout à la fois qui s'étendait à l'infini.

L'Océan n'est jamais monotone. Il doit la variété qui séduit en lui à la vie qui semble animer ses flots. Comme la poitrine humaine, il est soulevé par un double mouvement comparable à celui des diastoles et des systoles. Il s'élève, il s'abaisse, il est le rythme du cœur de la planète. Incapable de se reposer, car le repos serait la fin, il pousse ses eaux vers les grèves qu'il voudrait envahir, comme le cœur chasse à travers les artères le sang qui doit gagner les extrémités du corps. Palpitations du monde, le flux et le reflux de l'Océan marque la force des éléments; c'est

le pouls mystérieux qui indique la santé de la terre, constituée en l'harmonie de ses saisons.

Et cette Flore prodigieuse m'est apparue sous cette image.

Dans les courbes de ces dômes feuillus au sein desquels nul interstice, nul vide ne se laissait deviner, j'ai retrouvé l'étendue de la mer qui ondule au gré des vents. Les nuances multicolores des flots céruléens qui renvoient tour à tour chacune des couleurs du rayon qui les caresse, je les ai admirées dans cette incomparable richesse de teintes qui décore feuilles et fleurs, depuis les arbustes jusqu'aux arbres les plus majestueux. Et comme l'on sent la vie circuler dans ces masses en travail, comme l'on devine l'envahissement formidable qui se prépare au sein de ces milliers de géants où jamais la végétation ne se repose!

La main de Dieu a imposé des limites à l'ambition conquérante de l'océan; elle n'en a pas imposé à la flore brésilienne; il faut la main de l'homme et un labeur ininterrompu pour la borner.

Que l'homme néglige quelques années, quelques mois, cette terrible puissance, et la vie végétale prend possession des espaces inconnus. Cette vie déborde partout; elle monte du sol, elle sort des troncs, elle retombe des cimes, elle glisse, rampe, s'insinue, grimpe, s'enlace, embrasse, recouvre tout; se fait tapis, réseau, haie, muraille, coupole. C'est l'irrésistible, l'impénétrable; telle la marée qui déferle, et, sans rien qui la puisse arrêter, couvre les dunes.

Près de l'un de ces géants, je me suis longuement assis. Son ombre me recouvrait quoique je fusse assez éloigné de son tronc. Je crois bien que dans un dialogue silencieux nous nous sommes compris. Toute la nature parle.

Les bêtes ont des paroles articulées, ne déplaise aux bipèdes orgueilleux que nous sommes qui croyons avoir monopolisé syllabes, mots et phrases. Il n'y a qu'à s'arrêter une heure devant une basse-cour pour saisir la diversité et la précision des nombreux cris de ses habitants. Toutes les passions dont sont susceptibles les animaux s'expriment par une vibration différente : désir, amour, crainte, colère, etc., etc.

Près d'un chenil comme aux côtés d'un nid, des idylles se forment, des mélodies se chantent. Il doit y avoir des poètes et des compositeurs parmi la gent ailée et les quadrupèdes, comme dans la race humaine. Des fables d'Ésope au roman du Renard, de La Fontaine à Rostand les bêtes ont eu leurs interprètes ; mais combien l'original doit être au-dessus de la traduction !

Les végétaux ont leur éloquence aussi et s'ils sont sans voix, ils ne sont pas sans expression.

Ce beau Paineira qui m'abritait m'a bien dit tout ce qu'il était, tout ce qu'il faisait.

C'est le bourru bienfaisant. Son tronc est couvert de la base au sommet d'épines coniques et effilées qui suffiraient à faire reculer les plus audacieux. D'un jet, il s'élançait dans les airs, étend ses vastes ramures très haut au-dessus du sol, comme si, non content de se protéger contre d'indiscrètes voisinages, il voulait mettre à l'abri de tout pillage le trésor de ses fleurs, grappes violettes translucides. Et pourtant, ce géant armé et prudent est la proie de tout ce qui l'entoure. Un véritable peuple vit de lui et sur lui. Si haut qu'il ait pu porter ses branches, il ne les a pas mises hors de portée des voleurs aériens qui s'y sont posés. De bizarres aroidées s'y sont fait leur nid à chaque carrefour des rameaux ; des broméliacées aux fleurs écar-

lates s'y étalent à tous les nœuds ; d'étranges orchidées pâles et défaillantes s'y étirent langoureusement au creux de l'écorce. Puis, je ne sais quel fouillis de fougères, de cactus, de palmiers nains se sont emparés des moindres interstices où ils peuvent humer encore quelques reliefs de la sève du bon colosse menaçant. Celui-ci se laisse faire et tend ses bras immenses vers la lumière. Ce qu'il ne peut pas donner, il aide à le prendre. Des groupes d'arbustes étreignent ses branches de leurs racines étroitement serrées, puis, lentement, se laissant tomber à travers l'espace, balancés au gré de la brise, ils arrivent jusqu'au sol, prennent un point d'appui, mangent et boivent au sein fécond de la mère nourricière, cependant que le Paineira inlassablement, continue à les soutenir de ses robustes rameaux.

Son tronc est enveloppé dans ce réseau de parasites qui descendent de ses cimes ; mais ses épines mêmes ne le défendent pas d'autres atteintes plus dangereuses. Un palmier comme je n'en eus jamais rêvé s'est approché de lui. Un petit rejeton mendiant sans doute qui ne demandait tout d'abord qu'à s'abriter, qu'à s'étayer. Il s'est accolé au tronc hospitalier, puis l'a embrassé, puis l'a contourné. Et déjà il l'emprisonne étroitement d'une tige qui a opposé ses épines aux épines du bienfaiteur et les a neutralisées ; il l'enserme à l'étouffer d'un énorme cordon gris ; vingt fois ses anneaux entrelacés se sont refermés sur le tronc de l'arbre. Un jour ou l'autre, le parasite aura mis dans l'impossibilité de respirer et de vivre celui qui ne sut se dérober à ses premières sollicitations.

Pauvre grand bourru, qui seras dévoré vivant et mourras d'avoir été trop généreux de toi ! Mais quelle belle mort pour lui que de tomber écrasé sous tant de vies qu'il

aura faites de la sienne! Paineira, bel arbre de la forêt qui couvriras encore de tes fleurs mauves en mourrant ceux qui t'auront tué : quelle belle leçon tu donnerais à l'humanité égoïste et si mesquine dans les dons qu'elle fait d'elle-même!

Ce spectacle, il se renouvelle dans la forêt autant de fois qu'un tronc puissant se dresse vers le ciel. Celui-ci devient le noyau d'une flore parasitaire où l'œil ne distingue plus bientôt que fourrés et taillis impénétrables.

D'élégantes Sapucaias arborent, avec la même fierté qu'une coquette le fait de son chapeau garni d'un parterre, un feuillage rose tendre qui s'épanouit à ses cimes, et lentement, à mesure que s'approche l'été, chaque bouquet de feuilles roses s'écarte pour envelopper de magnifiques fleurs blanches.

Puissants et ventrus, vrais Bacchus de la forêt, les Barrigudas lancent leur tronc dépouillé à des hauteurs incroyables; mais comme un peuple d'Hyades, de nymphes, de faunes et de satyres se jouant autour de l'obèse fils de Sémélé, une véritable invasion d'arbustes au feuillage diapré, de festons et de guirlandes multicolores tracent, autour de l'énorme ventre dont le tronc s'alourdit à sa base, une guirlande éclatante.....

De grands Embahybas que semble gêner leur haute taille, courbent, pour jouir de la scène, leur tronc lisse et argenté, et de leurs branches radiées sèment sur le jeu triomphal des lianes, de larges fleurs blanchâtres, comme au passage du cortège de Bacchus les princesses égyptiennes effeuillaient les thyrses et les pampres.

* * *

10 Décembre.

Quatre heures du matin. Sèches, rapides, de formidables détonations m'arrachent au sommeil. Silence dans l'hôtel. Rien d'anormal, sans doute, puisque nul ne se trouble. Quelque revue militaire aux alentours...

Multipliés, les coups semblent répondre aux coups. Allons toujours voir. Quelle belle occasion de contempler une revue des armées brésiliennes! J'ai déjà assisté à l'entrée dans la capitale du Président de la République argentine, M. Saenz Peña, et je garde un souvenir charmé du défilé des troupes aux couleurs mêlées, des fanfares éclatantes, des attelages de beaux mulets alertes.

Du belvédère de l'hôtel des Étrangers, le regard domine une grande partie de la ville.

Panorama saisissant d'originalité. Le malin génie qui s'est amusé à semer ces graines de montagnes, du haut de l'Olympe, à travers les rues de la cité — je parle comme celui-là qui remerciait la Providence d'avoir toujours fait passer les fleuves au milieu des grandes villes — ce malin génie doit être fier de la moisson qu'il a fait lever; il a réalisé une œuvre d'art incomparable.

Dans l'entrebâillement des collines, apparaissent les façades des palais, les tours, les dômes, le matinal émerveillement des petites maisons roses qui entr'ouvrent leurs volets... Plus loin le cycle grandiose et bizarre des mouts

qui semblent émerger brusquement d'un abîme d'azur, et, de toutes parts, de longues allées de palmiers aux tiges grises, incommensurables, au panache mouvant, d'où jaillit une lance verte qui semble indiquer à l'arbre le chemin du ciel. « *Quo non ascendam?* »

Là-bas, d'un repli caché de la baie montent de petits nuages blancs et bleus. Les nuages de la poudre. Les forts qui ferment l'entrée de la rade s'enveloppent de ces mêmes nuages; des navires de guerre vont et viennent; la canonnade semble redoubler d'intensité; les flocons bleus des nuages se rejoignent et font une voûte opaque...

Un domestique de l'hôtel m'a rejoint sur le belvédère étroit... La question que je lui pose ne semble pas le troubler.

— Ce n'est rien, me dit-il... Ils sont un peu fous!...

Puis, impassible, il redescend.

Tout de même, il y a autre chose qu'une revue. Si nous nous approchions.

Le soleil se lève, les tramways commencent à circuler; je prends le premier qui va dans la direction de la canonnade.

Un voyageur me met au courant de l'affaire. Révolte du bataillon de marine. Deuxième acte de la tragédie dont le premier fut la révolte des navires de guerre. Les marins de l'île des Cobras tirent sur les troupes fidèles, qui ont disposé leur artillerie en face de l'île, au quai Pharoux, et leur répondent en mitraillant la caserne des révoltés.

Un si grave événement n'a pas l'air de mettre la ville en grande émotion. Quelques groupes d'hommes devisent paisiblement, de la chose, sans doute, au seuil des maisons; d'opulentes négresses vont, le panier au bras, lentement, comme il sied à leur majestueuse personne, aux

provisions de la journée. Quelques dames en toilette hâtive, sur leur petit balcon, cherchent à apercevoir, au bout de leur lorgnette, quelque épisode de la bataille; mais, vraiment, rien, dans la tenue du quartier de la ville que traverse le tramway, ne semble déceler la gravité d'une situation exceptionnelle.

Pourtant, devant le palais de la Présidence qui se trouve dans la rue Cattete que nous suivons, un déploiement inaccoutumé des troupes, les allées et venues de personnages pressés ne laissent pas que d'indiquer quelque chose d'anormal et de périlleux.

J'arrive place du 15-Novembre. Une foule bigarrée mais calme en assiège les abords. Le double quadrilatère qui forme la place, abrité par de beaux arbres et dessiné en jardin anglais, est occupé par la troupe.

Les chevaux sont attachés aux troncs; sur le quai du débarquement où aboutit la place, canons et mitrailleuses sont alignés. L'île des Cobras est à quelque cent mètres; on distingue nettement le foyer d'où partent les obus, comme les trous que marquent, dans les œuvres vives de la caserne du bataillon naval, les boulets de la troupe de terre.

Le général Osorio semble présider, du haut de son cheval de bronze, à la défense de la ville contre les malheureux égarés. C'est le peuple qui immortalisa la figure du héros de la guerre du Paraguay, comme le dit l'inscription du monument; c'est sur le peuple, le vrai et pacifique peuple du Brésil, que semble veiller le général.

Quelques groupes moins osés se tiennent prudemment aux angles des immeubles qui entourent la place.

Chaque fois que le canon tonne, on les voit esquisser un geste collectif de refuge le long de la muraille. D'autres

s'approchent des canonniers. Je les suis. Chose curieuse! L'on fait cercle autour de l'engin que l'artilleur allume; on dirait d'une parade, d'un essai technique proposé à l'attention des spécialistes. Cela me fait l'effet d'une canonnade bon enfant, tout à fait en famille.

Cependant, voici qu'à côté de nous, des soldats transportent un jeune homme, un curieux comme nous, dont un boulet vient d'emporter le front et les bras. La vue du corps sanglant commence à me faire croire que la scène n'est pas sans danger.

Une énorme bombe passe au-dessus de nos têtes... Nous n'avons pas le temps de nous retourner, que derrière nous un fracas se produit. C'est une des fenêtres de l'Académie du Commerce qui saute en miettes... Sur l'ordre d'un chef, un détachement de petits soldats en kaki nous enveloppent; quelques officiers font évoluer les chevaux pour nous refouler... Mais tout cela simplement, avec une sorte d'aménité qui paraît ne vouloir point tourner les choses au tragique. J'évoque le souvenir des poussées sans précaution des agents parisiens. Que ferait M. Lépine en ces circonstances? Il est probable qu'avec sa manière forte, il ferait écraser sous les sabots des chevaux des gardes républicains une demi-douzaine de citoyens, pour éviter à quelque infortuné de recevoir une grenade dans le bedon.

Il me semble qu'au Brésil on met un peu plus de manières à contenir l'indiscrétion des curieux. La chose n'en vaut peut-être pas pire, chacun étant le premier intéressé à veiller à sa conservation.

Toutefois, comme je ne suis pas venu à Rio exclusivement pour me faire opérer d'un excès de taille, je profite d'un moment où redouble la fusillade, pour aller chercher

un endroit moins dangereux d'où je pourrai suivre les divers mouvements.

.... Un déjeuner rapide, et me voici conduit par le plus aimable des guides, sur la colline Sainte-Thérèse, d'où nous pouvons tout à l'aise, du jardin de l'hôtel Vigouroux, apercevoir l'île des Cobras. Les collines environnantes sont noires de monde. Beaucoup, pour des motifs variés, ont fait comme nous, et ce serait un spectacle charmant, si la cause n'en était si douloureuse, que ces grappes humaines suspendues à gauche et à droite, partout où l'assise d'un rocher, la racine d'un arbre permettent de s'incruster. D'ailleurs, il ne paraît pas que l'émotion populaire soit beaucoup plus intense que ce matin.

Comme la canonnade a cessé, je reviens à la place du 15-Novembre, d'où il est facile de juger des dégâts du tir des révoltés. Des portes et des fenêtres enfoncées, des corniches abattues à la plupart des édifices voisins: Chambre des députés, ministère de l'industrie, etc., prouvent que la lutte a été plus violente qu'on ne le prévoyait tout d'abord.

Par bonheur, la délicieuse fontaine au toit de clocher pyramidal, d'un travail portugais du XVIII^e siècle qui s'apparente aux décors de Versailles, est demeurée intacte au milieu des beaux arbres du jardin qui l'ombragent. L'artistique grille, entrelacée de palmes, qui entoure le monument du général Osorio n'a pas souffert davantage. Est-ce une attention artistique ou patriotique des marins de l'île des Cobras? Je ne le crois guère.

J'ai la bonne fortune de rencontrer un diplomate éminent et fort au courant des choses du Brésil, qui, avec la meilleure grâce, me propose de visiter certains points où je ne saurais m'aventurer seul.

Comme nous traversons la place pour nous diriger vers le quartier des douanes, l'Alfandega, nous saluons le Président de la République, M. le maréchal Hermès de Fonseca, qui descend d'auto avec son aide de camp. Il vient inspecter le théâtre de la bataille et ne dissimule pas sur son visage assombri les impressions de tristesse que lui cause cette nouvelle révolte.

Hélas ! cet homme de bien peut constater par lui-même l'application à son peuple de la parole du Christ : « Qui se sert de l'épée périra par l'épée. »

On peut donner, et je vais en rapporter quelque chose, des explications plus ou moins positives de la conduite criminelle des marins ; mais à mes yeux il y a une cause primordiale qui explique tout.

C'est par ses troupes de mer que le Brésil est troublé, menacé, frappé. Ses troupes de mer, telles qu'elles sont constituées, sont son péché, son péché national.

En Europe, toutes les grandes nations sont contraintes, par l'épouvantable enchaînement des fatalités, par les haines nationales qui sont le seul fruit réel des conquêtes et des annexions qui suivent les victoires, de se maintenir sur un pied de guerre, plus pesant même pendant la paix que dans la crise aiguë des campagnes.

De là leurs flottes formidables. Ces flottes sont une nécessité vitale, dans l'état antichrétien de nos mœurs européennes.

Il n'en allait pas de même au Brésil. Aucun poids atavique, aucune menace, aucune obligation de veiller à la défense de ses côtes ou de son territoire, ne pouvaient lui conseiller d'amener dans ses eaux ces dreadnoughts effroyables dont il était si fier. « Le plus grand navire du monde entier ! » C'était comme un titre de gloire sur les

lèvres de certains Jacobins de Rio, lorsqu'ils voyaient évoluer ces monstres d'acier que l'Angleterre lui avait fournis.

L'Argentine, bien entendu, ne pouvait souffrir de pareils instruments d'attaque sans se mettre en état d'y faire face ; le Chili, également, ne devait pas consentir à se trouver désarmé aux côtés de voisins si redoutablement outillés ; et voilà comment la folle fantaisie — non du Brésil — mais d'une certaine personnalité ministérielle du Brésil a été la cause directe de l'abus effroyable d'un armement gigantesque dans les pays de l'Amérique du Sud, où, je le répète, rien n'excusait une si coupable aberration.

Cet attentat contre la paix a été châtié par cette loi immanente des choses qui est le timide pseudonyme que les sots prétentieux donnent à la Providence. De cette marine inutile et coûteuse est venue l'épreuve. Ce serait même un point curieux à élucider si l'on pouvait prouver ce que j'ai osé affirmer catégoriquement, que l'homme qui avait eu l'initiative de ces navires de guerre devait aussi endosser la responsabilité de leur révolte.

La première révolte des marins, le 28 novembre 1910, éclata le lendemain du départ de ce personnage, actuellement en mission à Paris.

On raconte que le fameux mulâtre João Candido, qui prit la tête du soulèvement des vaisseaux de guerre, était la créature et l'ami de cet homme politique.

Il en reçut un long embrassement public, avec son portrait, à la veille de l'embarquement du personnage pour l'Europe. Et l'on se demande pourquoi tant d'intimité entre deux citoyens appartenant à des sphères si distantes.

Le dernier épisode de l'insubordination met bien des

commentaires sur la langue des Brésiliens qui font passer les intérêts de la patrie avant les calculs d'un parti, contre l'imprévoyance et les menées de cet homme dont tout un peuple paie les conséquences.

Quelle terrible ironie! Le gouvernement se trouve en présence d'une poignée d'hommes en délire. Il a sous son commandement d'énormes torpilleurs dont quelques coups pourraient réduire au tragique silence de la mort ces révoltés de l'île des Cobras. Et avec cette flotte redoutable, suffisante à ses yeux pour imposer le respect à toutes les nations voisines, il est incapable de réduire quelques centaines de mutinés dans ses propres eaux, dans la baie de la capitale!

C'est qu'après la première révolte, il a désarmé ses redoutables navires de guerre. Vaisseaux et forteresses sont des corps sans âme. Il n'est pas assez sûr de ses marins pour leur confier des munitions qu'ils retourneraient fort probablement contre lui... La voilà bien, la réplique providentielle dont je parlais... Des monstres de fer et d'acier, des torpilles et des bombes perfectionnées, et des masses de marins au service de tout cela! Et tout cela sert à gifler l'orgueil qui a introduit, dans ces immensités paisibles où ne peut exister « la lutte pour la vie », l'outrage antihumain de nos armements de pays d'ardente concurrence et de haines invétérées.

Ce qui explique, en partie, le soulèvement brutal de ces marins, c'est leur mode de recrutement.

En principe, la conscription existe au Brésil; en fait, elle ne s'applique que partiellement; les recrues sont affectées au service de terre.

La marine est presque exclusivement composée de volontaires. Or, ces engagés sont presque tous noirs ou

mulâtres; la plupart sans feu ni lieu, sans attaches à la famille, sans nulles responsabilités sociales, par conséquent.

Pour eux, le service, c'est le moyen de vivre. Si la révolte est un moyen plus sûr, ils se révolteront.

On a volontairement négligé de mettre dans ces lourdes et vagues mentalités le contrepoids moral et religieux qui les pourrait attacher au devoir; il s'ensuit que la première occasion venue leur est bonne pour se soulever, trahir et saccager.

Qu'importe à ces êtres sans principes et sans idéal, le sacrilège antipatriotique? Qu'importent à ces êtres sans famille, le sac d'une ville, le bombardement et les ruines?

Il y a 11.000 hommes de troupe navale à Rio. On parle de 12 à 1.500 qui ont été arrêtés et emprisonnés ou déportés.

Quant aux révoltés de l'île des Serpents, les familles ont annoncé officiellement le relevé d'une trentaine de cadavres. Un officier très au courant me montrant du parapet de Saint-Benoît des péniches amarrées au quai :

— Depuis trois jours, il en est parti quatre semblables, chargées de cadavres, pour le cimetière... Ceux-là n'ont pas été comptés — et tant d'autres!

Et les marins débarqués du Minas Geraes?

Cent soixante, dit-on, ont été passés à la baïonnette!

Le fusil eût fait trop de bruit et eût attiré l'attention des autres marins qui, sans doute, se seraient fait solidaires des justiciés par quelque nouveau coup de tête.

Mais comment, demandera-t-on, a-t-on pu trouver des hommes capables d'accomplir froidement cette horrible boucherie, contre des compatriotes, des frères après tout?

Les troupes de police y ont suffi. Police et marine sont ennemies ! Et il s'agit de noirs !

Quelles responsabilités ont encourues ces occultes politiciens qui ont tiré les ficelles au bout desquelles s'agitent dans les derniers spasmes de l'agonie ces sanglantes marionnettes!...

Je rapporte ces considérations que j'ai recueillies des lèvres de mon interlocuteur, et ne me permets point de porter sur ces faits un jugement qui serait sans doute erroné, pour n'être pas assez éclairé.

D'ailleurs, en nos pays européens, nous ne manquons pas de points de comparaison qui nous obligent à être réservés dans nos critiques. Les exécutions sommaires faites par l'armée régulière, après la reprise de Paris sur les communards, ne furent en aucune façon plus douces que celles qui ont pu être faites dans l'île de la révolte ; et pendant que je rédige ces notes, les soulèvements de la Champagne, les menaces de sabotage universel, les pillages de l'Aube, la guerre déclarée à l'armée, l'appel à l'empereur d'Allemagne, sont de douloureux incidents qui aident à considérer avec plus d'indulgence les folles révoltes d'un corps de marins dont le recrutement et la grossière mentalité expliquent bien des écarts.

De fait, ce corps de marins recrutés un peu à l'aventure et souvent parmi le rebut des hommes de couleur de la population, n'était pas à la hauteur morale des fonctions formidables qu'on lui confiait.

A mon humble avis, le grand tort du Brésil, ce qui s'explique assez aisément par son génie ardent au progrès, par sa volonté intense de se placer au niveau des grandes nations civilisées, son grand tort a été de vouloir brûler les étapes.

Pas plus dans le domaine social que dans l'organisme physique, un corps, quel qu'il soit, ne peut passer brusquement d'un point à un autre, sans transition.

L'humanité normale est réglée par la même loi que la nature universelle : la croissance lente et graduée sans heurt ni hiatus.

Oublieux de cette nécessaire évolution, le Brésil a cru pouvoir s'organiser d'un seul coup, pour ressembler à ces vieux pays d'Europe où la formation des armées de terre et de mer a demandé des siècles de discipline, d'entraînement et parfois aussi d'expériences coûteuses.

Il a cru que commander d'énormes dreadnoughts, d'accumuler canons, obus et mitraille, cela lui suffisait pour posséder une marine capable d'en imposer au reste de l'Amérique du Sud.

L'état social n'était pas encore à la hauteur des cheminiées de ces colosses menaçants. Pas de troupes sagement sélectionnées, lentement formées ; pas d'équipages habilement entraînés, en dehors d'un corps d'officiers appartenant à la race indigène et dont on dit le plus grand bien ; pas d'équivalence morale surtout.

Il me souvient d'une phrase que le regretté général Donop me disait, un jour que nous devisions ensemble à Paris, en remontant la rue de Bourgogne. C'était au lendemain d'une de ces rébellions d'un régiment de province que le passage du général André à la direction des choses militaires de France, légitimait presque — souvenirs qui doivent, je le répète, nous rendre moins étonnants les épisodes insurrectionnels du Brésil — et, comme je faisais allusion à ce triste incident, Donop me répondit avec sa franchise un peu brusque parfois : « Ce n'est que le commencement. On aura beau perfectionner l'outillage et aug-

menter l'instruction du soldat, si l'on enlève la force morale, tout cela se retournera un jour ou l'autre contre nous. A la première occasion, un coup de pied dans la marmite et elle sautera en morceaux. »

Le mot est typique. Il me frappa, je le rapporte tel quel.

A Rio, la marmite a sauté, parce que la force morale ne servait pas de contrepoids à la force matérielle. Donner à ces troupes sans traditions, sans responsabilités, des puissances terrifiantes, c'était mettre l'engin de mort et de destruction entre des mains inconscientes et furieuses, capables tout au plus de les retourner contre ceux qui sembleraient s'opposer à leurs intérêts ou ne point subir la dictature de leurs caprices.

L'Angleterre, qui a la flotte la plus patiemment formée du monde, sait cependant qu'il y a des précautions à prendre, même contre ces loyaux serviteurs, aux heures où la passion peut troubler des raisons élémentaires.

Il est interdit à tout marin d'attirer pendant la période des élections civiques.

Ce simple règlement a prévenu bien des abus, bien des crimes peut-être.

Pourquoi le Brésil n'imité-t-il pas l'Angleterre en cela aussi ?

Pourquoi ne tient-il pas ses vaisseaux de guerre éloignés du théâtre des compétitions politiques, si âcres en ces jeunes pays où les questions personnelles ont beaucoup plus de place dans les luttes officielles que les discussions de principes ? Rio surtout, le foyer toujours brûlant des intérêts politiques, n'aurait-il pas tout à gagner à éloigner de son enceinte ces bataillons de marins qu'un homme peut soulever avec un programme, avec une menace ?

Il est vrai qu'à Rio où l'on aime les beaux spectacles et les choses de goût, l'on se fût ainsi privé des parades joyeuses, des pimpantes théories de ces marins dont la tenue blanche immaculée jetait une note claire dans toutes les fêtes, dont la musique, qui passait pour la meilleure de la capitale, mettait une vibration plus harmonieuse dans toutes les cérémonies...

Mais une telle privation n'eût-elle pas dispensé Rio d'assister au spectacle qui l'afflige aujourd'hui et d'entendre l'atroce musique des balles qui tuent et des bombes qui détruisent ?

* * *

Mercredi, 14 Décembre.

Il fait 30° de chaleur. Le cher et courageux Sr. Mesquita Cabral me conduit au monastère de Saint-Benoît.

La montée est taillée en plein roc. Elle serait douce, n'était le terrible poids de la chaleur.

Mais combien le panorama dont on jouit de l'esplanade qui précède le monastère nous dédommage de l'effort !

La mer immense d'où émergent les forêts mobiles des îlots et les hautes cheminées des bateaux ; le chapelet d'îles voisines, les puissantes poussées des roches sous-marines qui fusent en de gigantesques et capricieuses cimes où la végétation n'ose s'accrocher, puis le cercle de la montagne qui embrasse dans des étreintes d'opulentes verdure la cité qui lui rit par la grâce ensoleillée de ses

tours, de ses coupoles, de ses galeries, de ses terrasses multicolores et fleuries...

Splendeur, majesté, élégance, tout est là, et tout cela ferait presque oublier les scènes de mort et les ruines voisines. Nous n'avons pas fait vingt pas vers le monastère que d'un groupe d'officiers et de religieux se détache et accourt à notre rencontre le Révérendissime Père Abbé, Don Chrysostome.

La langue française est chez elle sur ses lèvres. Il l'enrichit d'une expression d'aménité qui la relève encore :

— Commencez, mon Père, par vous trouver chez vous ! L'heure du dîner est arrivée. Faites acte d'ami et partagez le repas monastique. Vous serez en bonne compagnie.

Et le Père Abbé me présente l'hôte du monastère, le héros de la défense du Mont Saint-Benoît, le capitaine Leite de Castro.

Il est difficile de rencontrer dans un soldat plus de charme militaire que n'en dégage au premier abord la physionomie du capitaine du premier bataillon d'obusiers de l'armée brésilienne.

Un visage bronzé qu'encadrent étroitement les brides du casque, deux beaux yeux loyaux, deux lèvres fines qui racontent toute une histoire de bravoure simplement accomplie. La façon même dont ce brave officier donne la main traduit sa cordiale et prenante nature.

Le capitaine a de qui tenir. Son père, le maréchal Leite de Castro, qui a pris sa retraite à Paris, si je ne me trompe, était un des plus illustres officiers de l'armée. Il vient de publier récemment ses mémoires écrits en portugais, sous le titre de *Honneur, Patrie, Devoir*. La noble conduite du fils pourra former une page supplémentaire digne de l'œuvre paternelle.

J'aurais eu grande envie d'accepter l'invitation du R. P. Abbé ; mais il est quatre heures et demie et, malgré la tentation de la société, j'estime qu'en l'état de mon appétit, mieux vaut voir et écouter que dîner...

Don Amaro van Emelen, actuellement prieur du monastère de Saint-Paul, veut bien nous faire la faveur de nous conduire à travers les différentes parties de l'édifice ; et il s'acquitte de cette mission dont le charge le R. P. Abbé avec une bonté délicate dont je ne saurais assez le remercier.

Le monastère de Saint-Benoît est l'un des plus anciens de la colonie portugaise. Respecté sous les différents régimes, malgré les tracasseries et les essais de dépossession partielle du gouvernement républicain depuis la séparation, il est demeuré dans la jouissance de ses droits et de la majeure partie de ses propriétés.

On le dit fort riche. Un immense quadrilatère de maisons de haute et noble architecture, qui achève l'Avenida Centrale et est la propriété du monastère, semble l'attester. Du moins, la richesse des moines est source d'utilité publique.

En dehors de l'école primaire qui ouvre ses larges salles, à moitié chemin de la montée, les Bénédictins ont fondé un collège dont la vaste façade forme une aile avancée de l'édifice monastique, à gauche de l'église.

Quatre cents élèves y reçoivent l'instruction secondaire. Les professeurs passent pour les meilleurs de la ville ; les diplômés sont homologués par l'État, en sorte que le collège bénédictin, avec ses préparations spéciales pour les carrières publiques, jouit d'une sorte de privilège officiel.

Il le mérite d'autant plus, qu'en dehors de la valeur de

l'éducation qu'il donne, il offre le bénéfice de la gratuité complète.

Les Pères ont réalisé le *desideratum* de nos affamés de « Science pour tous »... à l'œil; mais ils l'ont réalisé à leur propre coût, non aux frais des contribuables, comme le rêvent nos idéologues.

C'est la façade du collège qui attire tout d'abord mon attention.

Exposée de face au tir des révoltés de l'île des Serpents, elle a reçu des bombes qui ont marqué le mur de trois larges cicatrices encore toutes fraîches. Des salles entières du collège sont ravagées, une partie de la très riche collection d'ostéologie réunie par les soins de **Don Amaro** est absolument en miettes. Par bonheur, les vitrines qui contiennent la plus merveilleuse série de papillons que j'aie jamais pu admirer est demeurée intacte. Et quelle vie encore dans ces fleurs de velours, hier aériennes et errantes, dans ces fragments de vitraux lumineux, larges comme des ailes d'hirondelles, où il semble que les mystiques imagiers des vieilles abbayes bénédictines ont peint avec amour les reflets et les chatoiements entrevus dans l'extase, au passage des Anges!

Le monastère a souffert davantage que le collège. Des précieuses collections de manuscrits et de livres anciens, plusieurs ont été anéanties par les grenades des révoltés; des cellules, particulièrement celle de l'archi-abbé, sont lamentablement déchiquetées. Une belle salle qui contient les tableaux remarquables de Saint-Benoît offre un spectacle de ruines douloureuses. Malgré la muraille formidable du monastère antique, une bombe est entrée qui a tout brisé et fracassé autour d'elle, ne faisant point de victimes humaines, Dieu merci.

Les religieux n'ont eu à déplorer que la mort d'un ser-viteur frappé en plein ventre par une bombe, et la blessure de **Don Joaquim de Luna** qui eut plusieurs doigts enlevés par un éclat de porte.

Je visite tous ces endroits imparfaitement débarrassés encore des traces de l'horrible lutte; mais il semble que les habitants de l'abbaye se tiennent pour heureux d'en être quittes à si bon compte.

Le monastère domine à quelques cents mètres l'île de la révolte. L'idée de placer trois obusiers sur l'esplanade qui précède l'Église, et les mitrailleuses dans les salles mêmes des angles de l'édifice, pour, de là, canonner les rebelles, appelait inmanquablement la riposte de ceux-ci contre le couvent d'où partait l'attaque. Eût-on voulu le faire sauter qu'on n'aurait pu mieux faire. La solidité des murailles bâties, il y a trois cents ans, et la maladresse des marins révoltés ont préservé l'un des monuments les plus vénérables de la ville d'une destruction complète.

Il faut rendre cette justice aux officiers qui commandaient le feu contre l'île que leur préoccupation principale était d'épargner la vie des coupables. Le capitaine Leite de Castro me montre la caisse d'eau et la tour de l'île traversées par des obus. C'étaient les points de mire de son artillerie qui évitait autant que possible de tirer sur les hommes.

Les insurgés n'apportaient pas un pareil scrupule dans leurs coups. Ils visaient les fenêtres et les portes des cellules et des salles du monastère où ils savaient que l'on avait installé les soldats et les mitrailleuses.

Des lèvres du Père Abbé je recueille une anecdote dont je saisis comme le rayonnement sur le front même de son héros.

Une grenade de l'île des Cobras éclate au-dessus d'un groupe de soldats et d'employés. L'un de ceux-ci tombe frappé à la tête. Quelques instants après, il expire.

Le major-commandant des forces ne dit pas un mot. Sa physionomie martiale ne laisse transpirer aucune émotion. Mais, d'un pas décidé, il se dirige vers l'église du monastère dont la porte s'ouvre à quelques pas du théâtre de la scène.

Seul devant Dieu, son âme sensible se révèle. Il éclate en sanglots. C'est le tribut du cœur d'un chef qui déplore la mort d'un brave. Puis, se relevant, il revient vers le groupe des officiers : « Jusqu'à présent, nous avons lutté comme des frères, essayant d'épargner les vies, maintenant, je ne suis plus qu'un soldat ! »

Le capitaine Leite de Castro l'entend. Il s'approche de l'obusier placé sur la petite place de l'église. « Ils tuent, dit-il, eh bien, nous aussi nous allons tuer ! »

Il examine l'endroit d'où est partie la grenade meurtrière. C'est là-bas, sous le portail d'entrée du chemin qui mène au sommet de l'île.

Le canon laisse apercevoir sa gueule. Quelques marins l'entourent. Le capitaine rectifie le tir de son obusier et commande le feu.

Un nuage épais s'élève du point visé. Quand il s'est dissipé, à la place occupée par le canon et les marins, il ne demeurait que des débris.

Lorsque, le lendemain, le capitaine, à la tête de ses hommes, entra dans l'île, ils se dirigèrent vers cet endroit. La mitrailleuse était entièrement démontée; six cadavres jonchaient le sol alentour, horriblement mutilés, et, détail tragique, l'un des mitrailleurs tenait encore dans sa main crispée la mèche qui allait, une seconde plus tard,

causer un nouveau ravage dans les rangs des soldats du monastère.

Deux drapeaux étaient tombés sur ce groupe infortuné, abattus par le même coup qui avait tué les hommes. Les soldats les relevèrent et les offrirent à leur capitaine, en hommage de la vaillance et de la science qu'il avait apportées dans sa dangereuse et délicate mission.

Lorsque le capitaine quitta le monastère de Saint-Benoît, il voulut y laisser un de ces étendards... « C'est, dit-il, un souvenir qu'il me fut douloureux d'aller chercher dans un camp ennemi, puisque ce camp était composé de fils de la commune patrie. Qu'il demeure sur le monastère en ruines, pour que ceux qui le verront flotter au vent sachent que là habite le Patriotisme. »

Ces belles paroles accompagnant un tel symbole n'étaient qu'un hommage légitimement dû au dévouement des religieux. Ils méritèrent de tous les partis les plus grands éloges pour leur conduite désintéressée, brave et généreuse, tant que durèrent le siège de l'île et l'occupation de leur monastère par les troupes de la République, défrayées par eux gratuitement pendant tout le temps de leur séjour.

Le récit de ces détails, entièrement recueillis sur les lieux mêmes, et de la bouche des principaux acteurs et témoins, ne me laissa qu'un temps trop restreint pour la visite de l'église conventuelle.

Elle passe à bon droit pour l'une des plus remarquables de Rio.

J'avoue n'avoir jamais vu de revêtement d'or aussi complet. Murailles, voûtes, piliers, tout est en bois ouvragé, fouillé, où le vieil or met des reliefs harmonieux. Tout un peuple d'empereurs, de papes, de rois, de pontifes ayant appartenu à l'ordre bénédictin méditent dans

un recueillement plus de deux fois séculaire, sous leurs clamys et leurs chapes d'or, cependant qu'une flore opulente, toujours éclatante des ors mats ou fauves, s'enroule autour des autels, des portes, des colonnes, et fait de ce temple un ruissellement grandiose et gracieux tout à la fois, qui aurait l'or pour flots, l'or pour lit, l'or pour lumière.

Le travail de sculpture, qui est d'un art patient et scrupuleux au delà de tout ce que l'on peut dire, est l'œuvre de deux frères convers qui ont travaillé sans répit pendant vingt ans. Comme je m'étonnais du savoir de ces artistes à moitié cloîtrés, don Amaro me dit que l'Ordre n'avait pas négligé de leur assurer un séjour en Italie où ils avaient pu se livrer à une étude rationnelle de leur art difficile.

De splendides cadres également en bois sculpté qui donnent, dans la sacristie de l'église, un profond relief à huit tableaux du genre primitif retraçant la vie du patriarche Joseph, affirmant dans une note différente l'habileté des deux frères décorateurs.

Dernièrement, un amateur qui n'était pas seulement, selon toute apparence, un homme de goût, offrait de faire gratter à ses frais le revêtement d'or de l'église. Il proposait 60.000 francs comptant et une nouvelle décoration pour tout l'édifice, au choix des Pères. C'eût été pour l'acquéreur une bonne affaire. Sur toute la surface de l'église, la couche d'or est de deux à trois millimètres.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les Bénédictins ont repoussé l'offre avec les honneurs qu'elle méritait. Cet or est brésilien d'origine, portugais de travail. Sorti du pays producteur en pépites et en grains, battu et mis en feuilles à Lisbonne, il participe en quelque chose à l'histoire de la race ; ne serait-ce pas un véritable sacrilège d'en

dépouiller, sous un prétexte quelconque, ces murs vénérables, ces statues et ces ornements religieux dont il semble un naturel et lumineux rayonnement ?

S'harmonisant avec le maître-autel qui porte jusqu'à la voûte la gloire des fondateurs, d'énormes lampadaires d'argent massif perpétuent le souvenir du luxe pieux des âges révolus.

Mais les temps modernes ne sont pas indignes à ce point de vue, dans la famille bénédictine du moins, de leurs devanciers.

La triple porte en fer forgé, décorée de la couronne impériale, qui ferme le péristyle de l'église, prouve que ces grands maîtres de l'art religieux sont, au Brésil comme ailleurs, les dignes fils de leurs aïeux qui considérèrent toujours comme une charge obligée de leur état de revêtir la Religion de la splendeur des arts.

Comme je franchissais ces portes, après avoir traversé les cloîtres où dorment sous leurs dalles sculptées les abbés et les nobles fondateurs du monastère, les canons et les mitrailleuses quittaient l'esplanade de l'église.

A part les blessures extérieures de la muraille du colège, rien ne dénonçait dans cette atmosphère de clarté et au-dessus de cette paisible magnificence de la mer bleue, des îles vertes et de la ville enchanteresse, que des scènes d'horreur et de sang se déroulaient là, l'avant-veille même encore...

* * *

Vendredi, 16 Décembre.

L'impression que je rapporte des différentes visites officielles dont je viens de m'acquitter est bien celle qu'un premier contact plus superficiel avait déjà causée en moi. Le Brésilien est affable, accueillant, incliné à une sorte de libéralisme qui le met à l'abri du particularisme sectaire qui fleurit dans l'âme de nos politiciens français aussi obligatoirement que les rubans rouges à la boutonnière de leur redingote.

Le Président de la République, M. le maréchal Hermès da Fonseca, m'a reçu de la façon la plus cordiale. Il a trouvé des paroles aimables de bienvenue, qui m'ont été d'autant plus sensibles qu'il sait que ma mission ici n'a pas pour but de fortifier l'impression que les conférenciers qui m'ont précédé ont pu produire, conférenciers auxquels le Gouvernement a accordé, en raison de leur situation politique et des rapports du Brésil avec l'Europe, des réceptions presque officielles...

Les vœux qu'il formulait pour le succès de ma parole m'ont encouragé à l'inviter à vouloir bien présider ma première conférence. Son Excellence a accepté sans hésitation, subordonnant sa présence, toutefois, aux nécessités de la situation actuelle.

Car nous sommes en état de siège.

Étrange coïncidence. J'arrive en Argentine. État de siège. Je me prépare à aller à Montévidéo donner les con-

férences que l'on me demande. J'en suis empêché par les événements de la guerre civile. État de siège. Je débarque au Brésil... Le canon tonne... État de siège.

D'ailleurs, pour le dire en passant, ces révoltes et états de siège consécutifs n'ont rien du caractère sinistre qu'ils revêtent dans nos pays. Ils ne sortent guère de la note tragi-comique. Les citoyens les plus directement intéressés à l'aventure ne prennent les choses qu'avec une gravité mêlée d'une certaine bonne humeur.

Pour nous autres Européens, ces pays de l'Amérique du Sud où l'on entend sans cesse, sur un point ou sur un autre, tonner le canon, proclamer l'état de siège, changer de régime... nous semblent d'affreux volcans toujours bouleversés par des éruptions violentes qui rendent la vie sociale impossible. De près, c'est moins dramatique.

Évidemment, il demeure bien après l'engagement quelques morts à enterrer et quelques trous à boucher; mais, chacun y mettant du sien, les suites sont à peine sensibles au bout de quelques jours.

Depuis que j'ai vu de braves citoyens, s'asseyant tranquillement derrière les mitrailleuses de la place du 15-Novembre, pour compter les coups, j'éprouve moins d'horreur au nom de révolte et d'état de siège.

A Rio de Janeiro, l'état de siège n'a, en particulier, rien de particulièrement tragique; c'est une heureuse précaution qui permet aux événements de ne point prendre une tournure irréparable et au pays d'éviter de tomber successivement de Charybde en Scylla, j'entends de l'anarchie dans la dictature.

Le palais de la Présidence, dont je n'ai vu que quelques salons meublés avec goût, ne me semble pas digne du chef d'une grande nation comme le Brésil et qui sait faire

surgir, sans compter avec ses dépenses et ses efforts, de véritables merveilles pour la satisfaction de ses citoyens.

Cette lourde maison carrée aux croisées rigoureusement symétriques, alourdie encore par un encorbellement de forteresse, apporte quelque chose d'austère et même de triste dans cette jolie rue Cattete, où abondent les gracieuses façades colorées, les places verdoyantes aux palmiers hautains, les surprises de ses collines et de ses avenues latérales, richement arborisées.

Des condors au vol pesant planent sur la corniche du palais. Le sculpteur a-t-il voulu leur faire prendre leur vol, symbole des aspirations des hôtes de la maison présidentielle vers le progrès, ou bien a-t-il prétendu les fixer là comme des messages du ciel chargés d'en apporter la lumière et la paix ? Je ne sais. Qu'ils s'élèvent ou qu'ils se posent, ils sont une lourdeur sur une lourdeur ; l'artiste qui les fera s'envoler pour d'autres cimes méritera bien de son art.

Le ministre de l'Aviacion, comme on appelle le ministre des Travaux publics, a eu la bonté d'offrir gratuitement le palais *Monroë* et le théâtre municipal pour mes conférences. C'est encore là une marque de ce libéralisme dont je sais gré aux Brésiliens. L'on n'a pas voulu faire ici, bien que le cléralisme y fasse peut-être aussi peur qu'ailleurs, moins pour un prêtre-conférencier que pour les orateurs qui m'ont précédé, venus avec d'autres titres officiels et d'autres idées que ceux que j'apporte. J'espère ne point faire regretter ce geste gracieux : c'est ce que j'ai tenu à dire au ministre en le remerciant, tandis que mon dévoué compagnon, *M. Mesquita Cabral*, lui rendait grâce au nom des œuvres locales au profit desquelles vont être données les conférences.

* * *

13 Décembre.

Temps splendide. Les palmes hautaines qui s'agitent par-dessus le toit de la maison voisine semblent me faire signe. Légères et capricieuses dans la brise, les longues feuilles gladiolées multiplient à l'infini, sur l'azur sans trouble de ce ciel incomparable, cette mimique alerte des doigts que j'ai vu employer par les enfants et les jeunes filles qui saluent, en passant, leurs amis d'un bonjour ou d'un au revoir sans paroles.

Le signe des palmes me séduit. Le premier tramway qui passe conduit vers la mer. J'y saute.

Me voilà bientôt hors de la ville. Partout le même spectacle. Arbres en fleurs, dont les pétales jaunes ou rouges qu'éparpille le vent, tapissent, comme de capricieux dessins de tapis d'Orient, les deux côtés de la route ; riches villas aux parcs soigneusement entretenus, petites maisons peintes coquettement encadrées par les odorantes masses des *seringueiras*, des *mangabeiras*, des *myrísticas* aux feuilles opulentes, avec, comme décor, les flancs de la montagne qui révèle à nu, en endroits sa peau bistre de granit, et les lumineuses échappées de l'océan qui montre ses îles et les cache subitement, au hasard des coulées de la côte, comme un écrin qui s'ouvrirait et se fermerait sur une parure de bijoux.

Igrehinha! Plage au sable d'argent doux et fin comme celui de nos côtes normandes; la même féerie des eaux, mais aux chatolements plus profonds ici; la même chanson câline des vagues qui se lèvent, se creusent, s'irisent et vont ceindre d'un collier de perles étincelantes la plage languie...

Un énorme rocher que domine une chapelle rustique: Igrehinha! De là le nom de la plage.

J'y monte. Quel spectacle! L'infini! Dans cet infini toutes les notes: tendresse, abandon, emportement, candeur, majesté. La mer en ses apaisements, loyale à ses surfaces, hypocrite en ses fonds! Telle l'humanité!

Suavement elle avance, elle monte à l'assaut du roc qui résiste à l'enlacement de ses vagues. Elle se hérissé, secoue ses crêtes, rugit, se rue furieuse.

La voilà qui éclate, la rusée infernale, qui pousse ses écumes fumantes à des hauteurs de rage vertigineuse... Le soleil luit joyeux sur ces fureurs. J'ai découvert au milieu des décombres de ce qui fut assurément une ancienne forteresse, une massive pièce de fer, rouillée, entamée par l'œuvre du temps et de l'humidité, un débris presque informe de quelque primitif canon.

Sur cette relique des âges lointains, je me suis assis. Quel rêve de lumière et de paix au-dessus de cette mer qui mugit ses impuissances, secoue ses aigrettes violentes et vaines, quel rêve à l'ombre de cette petite chapelle, perdu dans ce double infini des cieux et de l'océan qui se rejoignent là-bas dans la soudure rose de l'horizon!

Petite chapelle qui me semble une amie vivante, une amie lointaine retrouvée... Igrehinha! Igrehinha! Symbole d'harmonie qui demeure calme dans le bruit des tempêtes, blanche et fraîche en ton impuissance apparente, quand

la morsure des siècles a usé les bronzes des canons formidables!

Igrehinha, baignée d'harmonies et de clarté quand la nuit des souvenirs lugubres cherche à l'envelopper, geste auguste des cœurs qui aiment, des esprits qui montent vers des siècles meilleurs, Igrehinha, petite chapelle, centre des élans, foyer des aspirations, vision de la Paix rayonnante en ce cadre étrange et sublime où les hommes continuent à bâtir pour la guerre et la mort, je ne sais pourquoi tu fais passer en mon âme un frisson mystérieux...

Ta paix, ta paix qui plane doucement sur ces ruines de fer, sur ces ruines de pierres, sur ces mugissements de révolte et de conquêtes, ta paix qu'embellit la lumière d'En-Haut, qui la donnera, petite Igrehinha, à nos cœurs méchants et troublés?

* * *

12 Décembre 1910.

Au cours de ma promenade aux environs de Rio, je me suis assis quelques instants à l'ombre d'un arbre colossal. Le pied se perd dans la profondeur du ravin, et c'est à peine si les énormes parasites qui surgissent de ses racines et s'incrument sur chaque interstice de son écorce me laissent apercevoir quelque chose de la formidable masse de son tronc. Il se surhausse puissamment, entraînant

dans son effort pour conquérir la lumière tout un peuple végétal rivé à sa vigueur.

Comme un dieu géant de l'Inde, il étend de toutes parts ses immenses ramures, telles des mains d'ombre et de lumière. Un palais mettrait à l'aise ses tours et ses terrasses à son grandiose abri. Le poids des frondaisons est tel qu'il semble que les extrémités vont défaillir, mais voilà que de sveltes palmiers ont surgi de vingt endroits différents autour des racines de cet arbre fantastique. Ils s'élancent, fuseaux légers, colonnes élégantes, et, spectacle charmant, ne trouvant pas pour leurs dômes gracieux place suffisante dans l'ombre de cette épaisse ramure, généreusement ils s'en sont dépouillés, ils se sont réduits volontairement à leur seul tronc nu et lisse comme un pilastre de cathédrale, portant au lieu de chapiteau la couronne de leurs fibres débordantes.

Et j'admire comment sous chaque branche trop pesante de ce Gégiutiba gigantesque, la colonne du palmier s'offre comme un charitable point d'appui.

Ne dirait-on pas, dans cette pénombre lumineuse qui monte du ravin, un essaim d'adolescentes aux lignes élancées, et qui, la chevelure dénouée et flottante, soutiennent sur leurs têtes délicates les bras languissants d'un ancêtre au torse encore puissant?...

CHAPELLE DES CARMES

Samedi, 17 Décembre.

Comme une flûte lointaine, comme une mélodie orientale que soutient le murmure de quelque source confuse! L'approche. L'église du couvent est illuminée. Tout un peuple pieux remplit la nef. Immobile sous leur chape blanche qui s'obscurcit par places de l'attouchement de la robe brune qu'elle recouvre, quelques religieux Carmes se tiennent debout dans le sanctuaire...

Mater purissima! Mater inviolata!

Leurs voix graves répondent à la strophe que jette, du haut de la tribune, la voix légère d'un groupe de jeunes chanteuses.

Ce sont des jeunes filles noires, tout au moins d'une couleur très foncée. La douceur de leur timbre est remarquable; le rythme qu'elles donnent aux prières des litanies a quelque chose de suave et de mystique.

Sur des lèvres de paysannes françaises, cette affreuse mélodie de Lambillotte prendrait des airs de gigue d'Offenbach; chantée par ces jeunes négresses, il court à travers cette méchante musique je ne sais quoi de profond et d'attendri qui la rend touchante.

Speculum justitiæ! Causa nostræ lætitiæ!

Pendant que s'échange de la tribune au sanctuaire le

balancement pieux des invocations, les passants et les passantes entrent. Couverts des multiples signes particuliers à la race, ils s'agenouillent pieusement, aussi proches de l'autel que le leur permet l'affluence des fidèles, se signent encore, multiplient les marques de leur ferveur, tiennent les bras étendus, élèvent leurs mains jointes au-dessus de leurs fronts, murmurent d'ardentes supplications dont le bruit monte jusqu'à moi; puis, leur prière achevée, s'en retournent, comme si rien ne les intéressait de la cérémonie ni de la foule.

Sentiment vrai de la religion, stigmaté profond de la piété atavique, c'est là une belle part du patrimoine de l'antique Portugal. Ce peuple a le rite catholique dans le sang. Quel que soit le travail du siècle et des maîtres actuels, il reste ce que l'ont fait ses pères.

Comme il prie bien, comme il affecte le geste du croyant, et cela ainsi qu'une chose naturelle, sans souci du voisin, sans forfanterie et sans respect humain!

Le tempérament brésilien, comme le tempérament portugais, est foncièrement catholique; il est imprégné de dévotion jusqu'en ses profondeurs.

Sous des influences diverses, il peut en arriver à perdre la forme que lui a donnée son éducation ancestrale; mais son irréligion ne sera jamais qu'une transformation, non une abolition. Un autre rite s'impose à lui: il devient franc-maçon; mais il pratique un culte.

Ce culte tient à lui, comme une nécessité d'extériorisation de sa nature primitive.

Je regarde, en pensant à cela, cet homme du peuple, qui s'est faufilé jusque sur les marches de la table sainte, et qui, les yeux ardemment fixés sur la Vierge du Carmel dont l'image se détache au-dessus des Anges et des nuages,

tient ses bras croisés sur sa poitrine en une telle affirmation de piété que j'en suis tout ému.

Regina Angelorum... Regina Sanctorum omnium!...

Oui, c'était bien une mélodie soutenue par un bruit de source! La voix des eaux jaillissantes dont parle Jésus, la voix des aspirations et des défaillances, des espoirs et des lamentations... *in voce cataractarum...*

Le cœur n'a-t-il pas ses torrents et ses impétuosités dont il ne peut toujours comprimer le bruit?

Au son de cette mélodie, le sens profond des choses se grave en moi. Une telle magnificence de pensées naît de la vulgarité du cadre que je ne saurais l'exprimer.

Qui songe, de ceux et de celles qui modulent ces versets, à ce qu'ils expriment en réalité?

La plus prodigieuse des audaces.

Un coup d'audace d'idéalisation telle que, seule, l'Église catholique la pouvait tenter.

Comme Dieu, elle a regardé l'humilité de la petite « Servante » et elle n'a pas craint d'en faire « une chose puissante » à ravir le monde.

La plus ignorée des créatures, la plus simple, la plus effacée des existences, Marie, l'Enfant de Galilée dont toute la gloire tient en une ligne d'un petit livre; c'est elle que l'Église fait acclamer comme la Souveraine universelle, l'Impératrice des Esprits célestes et des meilleurs d'entre l'humanité.

Au-dessus des Flammes vivantes qui entourent l'Être supérieur; au-dessus des Souffles quasi substantiels qui meuvent les sphères; au-dessus de tous ceux qui ont vécu dans l'héroïsme et dans la magnanimité et qui sont morts

en holocauste et en rançon; au-dessus de tous ceux et de toutes celles qui fragmentent à travers l'Infini la splendeur divine, élever cette petite fille! et l'imposer au monde comme une certitude et un objet de vénération!

Quelle audace encore un coup, et quelle estime l'Église professe pour la capacité d'élévation de l'âme humaine, pour oser lui présenter un tel paradoxe!

.... Sur le marchepied d'un autel, une pauvre femme est assise... Un jeune enfant, presque nu, debout entre ses jambes, repose son front, qu'encadre une épaisse chevelure bouclée, sur le sein de la mère. Elle, la femme, rêve à de meilleures réalités, sans doute, bercée par la cadence des versets pieux, et l'enfant s'est endormi dans cette double douceur de la musique de Dieu et du sein maternel.

Son jeune corps a une inflexion de lignes harmonieuses comme celle que Raphaël donne à ses bambinos; et l'expression des yeux levés de la jeune mère contient toute la lumière des Madones de Botticelli.

Quand les Galiléens passaient au seuil de la petite maison de Nazareth, ne contemplèrent-ils pas souvent ce tableau?

Peut-être plus d'un s'arrêta-t-il en passant sur la route poussiéreuse, sans pouvoir comprendre l'étrange émoi qui le saisissait à la vue de ce groupe, et troublé par l'écho mystérieux d'un chant lointain qui venait de plus haut que les cimes des montagnes voisines...

Agnus Dei..... Agnus Dei qui tollis peccata mundi ! ...

* * *

22 Décembre.

La tête lasse, le cœur lourd, je m'en vais vers la mer. La mer est la grande amie réparatrice; elle a l'art suprême de noyer dans l'ensevelissement magique de ses clartés, tous les fantômes qui se forment des ombres intérieures.

Je ne sais par quels liens mystérieux notre âme tient si étroitement aux choses qui nous entourent. L'élévation des pensées, l'équilibre des sentiments, le rythme même de l'expression de nos concepts intimes : tout cela reçoit de l'ambiance, la couleur, la forme, les proportions, et dans une mesure plus large que la conscience que nous en avons.

Que d'heures maussades dépendent du premier coup d'œil matinal sur un ciel embrumé! Que d'actes de générosité, du rayon de soleil qui dore les murs autour de nous!

La nature traite l'âme humaine comme une parcelle de son vaste domaine; elle l'éclaire, l'assombrit, l'exalte, la déprime, comme elle le fait des flores où, à son gré, elle jette toutes les modulations de la vie universelle.

L'antique école d'Aristote avait raison de dire : « *Homo generat hominem et sol.* »

Cette génération de l'homme par les influences gémées de l'homme et du soleil doit s'entendre autant de la formation psychique et morale de l'être, pendant son

existence, que de son évolution purement matérielle au sein de sa mère.

La beauté des horizons, la sereine majesté des nuits, la douceur d'un coin de paysage ont souvent plus fait pour la trempe de certains caractères que la direction des maîtres.

Une heure passée sur les bords d'un fleuve où se mirent dans la clarté crépusculaire les grands arbres des rives : en a-t-il fallu davantage parfois pour apaiser un esprit fatigué par la conversation des hommes, irrité par les exigences de la société ?

Dans un peuple qui niait jusqu'à l'existence de Dieu, le philosophe répondait à ceux qui lui demandaient de qui il tenait les sublimes enseignements qu'il répandait sur les réalités divines : « De ces lèvres qui n'ont pas appris à mentir ! » Et il indiquait les astres des cieux et les spectacles de la terre.

Ces lèvres n'ont pas seulement la science qui révèle les secrets de la création et conduit au Créateur, « éloquence du visible qui clame l'invisible », comme dit saint Paul ; elles ont l'onction qui adoucit et tempère, le baume qui guérit.

Il m'était difficile de ne pas ressentir ces pensées, tandis que le tramway rapide m'emportait vers la plage de Copacabana.

Le grand air qui fouette le visage, les panoramas si divers qui se succèdent, les surprises de ce voyage de moins d'une heure où il semble que le conducteur vous fasse jouer à cache-cache avec quelque autre « bond » invisible, à travers les collines subitement dressées devant vous, les trouées brusquement ouvertes qui vont vous jeter en plein océan, les vallées qui se creusent soudain et

se referment ; ce pittoresque amalgame de jolies villas qui se sont installées aux premières places de la féerie, de groupes d'arbres tropicaux qui ont dévalé de la forêt voisine comme des enfants de la nature qui viennent, curieux, jeter un furtif regard sur l'envahissement de la civilisation, les arbres des avenues nouvelles qui vous jettent au visage les larges corolles jaunes et rouges de leurs fleurs que la brise s'en va disperser le long du chemin ; tout cela pénètre, enchante, commence le sain arrachement des pensées tristes et en jette l'amertume au vent du large.

Leme est une des deux ailes qu'étend Copacabana pour planer dans la fraîcheur, entre la base touffue de la montagne et le bord de l'Océan.

L'autre aile s'appelle Ipanéma.

Les deux sont des plages de sable fin ourlées de dunes de peu d'élévation, où la végétation tropicale n'abdique pas ses droits. Aux portes de Rio, desservies par d'excellents tramways qui percent résolument la montagne, quand ils sont las de l'avoir contournée, ces plages sont le prolongement élégant et reposé de la capitale.

J'hésite entre Ostende, Nice, Constantinople et Alexandrie, pour leur trouver des rivales. Mêmes étendues de grève, même douceur des sables, même lumière prismatique des eaux ; mais il y a ici une richesse d'arrière-fonds, une variété de points de vue, une originalité d'aspects qu'on ne trouve pas ailleurs. La même chanson sur un rythme plus chaud, la même pièce dans un décor plus riche.

La vie brésilienne déborde déjà sur ces rives, elles ne sont plus le lieu des rendez-vous passagers des oisifs, aux jours de chômage ; elles sont devenues le quartier de plai-

sance bien bâti, bien éclairé, bien desservi qui agrandit autour de la ville sa ceinture de luxe et de grâce.

Avec la rapidité de l'évolution économique actuelle, et l'élan des fantastiques transformations qui travaille ce pays, il est aisé de prévoir ce que seront ces coins enchanteurs dans vingt-cinq ans.

Il sera aussi difficile d'y découvrir l'enclave libre, qu'aujourd'hui à Cannes et à Trouville : c'est pourquoi j'envie en passant les heureux occupants des premiers jours. Sur les galeries des villas, bâties à l'italienne, des jeunes filles aux bandeaux bruns prennent le frais ; leurs gaies conversations s'égrènent dans la brise, tandis qu'au-dessus des toits, l'inlassable frémissement des palmes semble donner une voix au mystère de la montagne et à la splendeur des cieux...

Dans un repli de la grève où je me suis mollement installé, une fleur blanche se balance sur une longue tige.

Une sorte d'énorme lilacée au cœur rouge, dont la solitude m'étonne au milieu de ces sables où elle s'épanouit, fleur unique sur une tige unique.

Je la contempiais, quand le spectacle le plus inattendu redoubla mon étonnement.

Dans un même moment, sans que j'aie eu le temps de remarquer de quel point de l'horizon elles venaient, les deux plus exquises créatures que l'on puisse rêver s'étaient donné rendez-vous autour d'elle. Que l'on s'imagine un papillon d'un blanc de neige dont chaque aile semée de globes d'azur mesurait au minimum une largeur de main d'homme, puis un oiseau-mouche, si minuscule et si brillant que l'on eût dit une fantastique abeille faite d'émeraude et de rubis ; que l'on s'imagine une sorte de tournoi autour du cœur enflammé de la fleur, entre l'insecte retardé dans son vol par l'ampleur de sa mante de velours

immaculé, et l'oiseau dont chaque attaque était un jet d'étincelles de pierres précieuses ; que l'on s'imagine l'émoi presque vivant de la corolle qui se livrait successivement, tremblante et agitée, aux caresses souples du papillon, avec lequel, dans l'harmonie des blancheurs, elle se confondait presque, et à l'avidité du colibri que les ailes invisibles à force de rapidité maintenaient presque immobile au-dessus du calice conquis ; oui, que l'on s'imagine cette chose si grande dans sa simplicité que la rencontre de trois petits êtres nés pour se rencontrer : une Fleur, un Oiseau, un Papillon ; les arabesques déconcertantes des vols, l'impromptu de la stratégie, la grâce des poursuites, l'intraduisible richesse de cette vie fleurie, lumineuse, étincelante, qui se manifestait infinitésimale dans cet infini, et belle autant que l'infini, et l'on aura peut-être une idée de la vision que j'eus en cette heure brève, mais non des sentiments qu'elle suscita en moi.

Toutes les pensées sombres qui frôlaient encore péniblement la surface de mon âme, comme aux jours d'orage les hirondelles rasant le sol ; toutes les ailes alourdies des ressouvenirs et des angoissés qui heurtaient dans la nuit de mon cœur ; toutes, elles semblaient recevoir de ces délicates créatures quelque chose de leur élan et de leur diaphanéité.

Quelle leçon des choses ! ou plutôt, quelle leçon de Dieu par les choses ! « Regarde les lis des champs, regarde les oiseaux du ciel... » a dit le Christ.

Je les ai regardés, et mon âme en a été allégée ; car la corolle de la fleur et l'aile de l'oiseau ne sont-elles pas, elles aussi, les espèces ténues de l'immense Sacrement par lequel communique l'âme humaine à la paix, à la paix divine des choses ?...

* * *

25 Décembre.

Admirable assistance ce matin à la Candelaria. Double joie de l'Apôtre qui prêche la beauté de la foi, et du Français qui le fait en une langue que recherchent et comprennent les milliers d'hommes pour lesquels elle est encore le véhicule des claires idées et des nobles sentiments.

Puis, promenade à la découverte aux environs de Rio.

Toujours la même extase devant les mêmes splendeurs.

Je ne remarque point dans les faubourgs de la capitale, ces affreuses cabanes qui enveloppent Buenos-Ayres et Santiago d'une ceinture de misère. Des petites maisons, mais propres, avec un certain air d'élégance parfois. Beaucoup de minuscules propriétés, comme aux alentours de Paris, où commerçants, employés viennent chercher, la journée faite, la fraîcheur relative qu'entretient le voisinage de la mer et de la montagne.

N'était la magnificence de la nature qui couvre tout de son écharpe tropicale, je me croirais dans quelque recoin de la banlieue parisienne; mais je cherche en vain, lorsque je passe devant quelques-unes de ces maisons, le petit carré fleuri avec son petit bassin peuplé de petits poissons rouges, et le petit perron décoré de ses petites boules rayonnantes, où le petit bourgeois, heureux de manger dans une petite béatitude les petites rentes qu'il amassa

dans ses petites affaires, contemple le petit domaine qui répond à ses petites, toutes petites aspirations. Ici, même dans un cadre réduit, tout, repos et activité, prend un grandiose aspect.

Quelques villas, humbles encore d'apparence, ont des façades entièrement peintes à fresque. La plupart de ces peintures représentent des scènes locales, en particulier les panoramas de la baie. Les maisons plus simples sont recouvertes d'une couche de peinture aux tonalités assez violentes. Est-ce un reste des habitudes portugaises de l'époque primitive? Est-ce le goût bien connu des noirs pour les couleurs criardes?

Le bleu domine avec le rouge foncé; j'en remarque dont la façade est peinte en bleu vif, les fenêtres et les volets en vert, les côtés en brun ou jaune clair.

L'assemblage est bizarre à première vue; vienne un coup de soleil, et toutes ces dissonances s'harmonisent en un accord somptueux qui produit sur le nerf optique l'effet de certaines phrases wagnériennes sur l'oreille. Sans vouloir faire du symphonisme de Wagner son menu habituel, on le supporte volontiers de temps en temps. Ainsi, en passant, j'aime la violence de ces couleurs qui se heurtent. Elles éclatent comme une note adéquate dans cette fanfare brésilienne de la flore, du ciel embrasé et de la terre rouge.

Sur mon chemin, je remarque les groupes populaires. C'est jour de fête. La joie du peuple est calme, la tenue honnête. Nulle part, le débraillé bruyant de nos grandes villes. Dans ces groupes, où l'élément noir et mulâtre domine, l'on n'entend ni chants, ni cris. Langoureusement, ils se promènent ou fument assis au seuil des portes, cependant que femmes et jeunes filles en corsage

blanc s'appuient au rebord des fenêtres, d'où, jasant et caquetant, elles surveillent les passants.

Ce peuple n'a nullement le regard mauvais, l'irrespect cynique de la masse hétéroclite qui forme le peuple des quartiers suburbains de Buenos-Aires. Autour de la capitale de l'Argentine grouille une multitude d'embauchés que l'Italie et l'Espagne exportent sans répit, sans compter les Juifs polonais qui s'intitulent Russes. C'est cette populace que les mesures moralisatrices du gouvernement et la charité privée ont peine à atteindre, qui constitue, aux mains du socialisme, les éléments de l'émeute et jette les ferments des guerres de classe qui pourraient bien, un jour ou l'autre, éclater dans la capitale de l'Argentine, si le libéralisme religieux qui y règne ne fait place à une prudente propagande sociale basée sur des principes chrétiens.

Je me suis permis de le dire hautement, au cours de mes conférences de l'Odéon, et je ne voudrais rien écrire ici qui pût être désagréable aux citoyens d'un pays dont je garde un souvenir exquis. Il peut se faire qu'à Rio les éléments inférieurs ne manquent pas davantage; on l'a bien vu du reste, lorsque, à l'appel du sénateur radical Coelho Lisboa, une foule d'énergumènes se précipita à l'assaut d'un monastère de religieuses cloîtrées, en plein centre de la capitale. Courageuse, héroïque campagne digne du capitaine qui commandait et des soldats qui exécutaient, destinée à établir, aux yeux du monde civilisé, la solidarité des libres penseurs du Brésil — oh! combien libres, et combien penseurs! — avec les libres penseurs du Portugal, victorieux, aussi héroïquement, de quelques douzaines de prêtres et de sœurs de charité.

Malgré tout, le fond du peuple brésilien, moins malaxé

d'éléments étrangers que dans la grande république voisine, est de tempérament réservé et respectueux.

Pourtant, une petite note comique, étant donné surtout d'où elle émane.

Comme je passais au ras d'un îlot de maisonnettes en reconstruction, je frôle un groupe de braves gens étendus paresseusement à l'ombre, « *recubans sub tegmine fagi* ». Un jeune négrillon se soulève. Il me regarde — je n'ose dire, me considère, — me détaille, m'analyse des pieds à la tête, aussi haut du moins que son œil de jeune négrillon à moitié couché peut arriver. Puis, satisfait sans doute de son expertise, il ouvre en souriant deux grosses lèvres, derrière lesquelles se révèle un* double cercle éclatant :

— Viuva! viuva! murmure-t-il.

Et langoureusement, mon petit négrillon reprend sa position horizontale, un moment interrompue, sans que ses voisins eussent fait le moindre mouvement pour s'intéresser à son geste.

« Viuva! viuva! » qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire sur des lèvres de nègre?

Et mon aimable compagnon, au courant des mœurs populaires, me donne l'explication voulue.

— Viuva! mais c'est la veuve! La veuve porte le deuil de son mari, et votre costume ecclésiastique vous donne droit au titre, puisqu'il vous impose la couleur austère de la veuve.

Et il fallut bien rire de ce nouveau qualificatif.

Qu'eussé-je fait autre chose, bon petit nègre? Quand le prophète Élie passait par les champs de Syrie, quelques jeunes gamins du pays le suivaient en criant derrière lui : « Eh, va donc, vieux chauve! » Et l'homme de Dieu

maudit la troupe bruyante et appela de la forêt une bande d'ours qui la vint dévorer.

Nous avons perdu l'esprit d'Élie, bon petit nègre, et l'eussé-je, qu'il est probable que je n'aurais pas les ours à ma disposition. Mieux valait rire; et vraiment la chose était plutôt drôle de m'entendre traiter de veuve, pour mon habit noir, par toi, bon petit noir, que la nature a fait veuve dès le ventre de ta mère!

Mais, aurais-je ainsi ri, si mon crâne se dévoilant à tes regards, tu m'eusses crié, comme les enfants de Syrie, au prophète: « Eh, va donc, vieux chauve! »

— Vous avez manqué le coup, ajouta mon compagnon. Le nègre est essentiellement superstitieux. Si jamais vous entendez sur votre passage ce nom de « viuva » sur les lèvres d'un noir, allez vers lui, levez la main gauche, faites un simple signe de croix, comme pour une bénédiction. Vous le verrez tremblant, courir après vous et vous supplier d'enlever le maléfice:

— Não diga isto, padre, não faça isto, pelo amor de Deos!

Si l'invective venait d'un blanc, contentez-vous de répondre: « Mal creado. » Ce mot le met au-dessous des nègres. Il en demeurera pétrifié!

* * *

Vendredi 23 Décembre.

Je ne sais ce qu'éprouvent mes collègues *in arte loquendi* lorsqu'ils abordent de nouveaux auditoires. Pour moi, la rencontre est toujours pleine d'angoisses. Après

bientôt vingt ans de pratique, au cours desquels j'ai eu l'occasion de me trouver devant quelques-unes des plus nombreuses assistances et des plus *selects* du monde, j'en suis toujours à ressentir cette dépression morale et physique préliminaire, cette sorte de « trac » qui enlève, pour quelques instants du moins, toute confiance en soi et en ses préparations, anéantit, au point que souvent, une heure avant de parler, j'ai été sur le point d'envoyer dire qu'il m'était impossible de paraître en public.

Les auditeurs sont rares qui se doutent de la prostration effroyable qui a précédé parfois ces élans chaleureux qu'ils prennent pour une chose toute naturelle et cette possession de soi qu'ils attribuent volontiers à un tempérament supérieur à tout trouble. Mais, j'ai remarqué aussi que les jours où j'ai subi le plus fortement ces anxiétés morales doublées d'un fléchissement physique sont ceux où je me suis senti véritablement orateur au cours du discours. Y a-t-il là une corrélation psychique? Le travail inconscient qui s'opère dans l'organisme, avant le don de soi, est-il une préparation des facultés, proportionnelle à la dépense qu'elles doivent subir?

Ce serait un point à élucider. Il est possible qu'il y ait une formule à établir sur ce point: « La dépression antécédente de l'orateur est en raison directe de la chaleur de son action au cours du discours. »

Il m'est même venu sur ce point une pensée qui ne manque peut-être pas de justesse et qui pourrait être invoquée pour établir cette dépendance.

Cette angoisse qui précède est absolument indépendante de l'esprit et de la volonté. Elle arrive subitement, on ne sait d'où, on ne sait pourquoi. Elle saisit à table brusquement, coupe net l'appétit et cause cette sensation

de vide que peuvent seuls comprendre ceux qui l'ont expérimentée. Elle se jette sur vous, en plein sommeil ; elle vous réveille brusquement, bloque votre énergie dans une espèce d'ombre blanche pire que toutes les ténèbres, où l'on ne voit plus rien de ce qu'il faut savoir, de ce qu'il faut dire, sauf que l'on va au-devant d'un échec effroyable. Ou bien, au milieu d'une conversation, d'une promenade, elle vous arrête subitement, vous arrache à ce qui vous entoure, vous rend sourd et muet, véritablement idiot à ne savoir puiser un mot, une réflexion au puits sans fond de l'âme desséchée.

C'est vraiment le subconscient qui agit, pour employer la langue de ceux qui en créent une, afin d'exprimer ce qu'ils ne savent même comprendre.

Par ailleurs, lorsque arrivent ces mouvements oratoires qui font frissonner l'assistance, la tiennent suspendue, dans un silence impressionnant, à chacune des paroles de l'orateur, lorsque saisi lui-même par sa propre parole, celui-ci se sent secoué par un frisson qui donne à sa voix et à son action « un accent qu'il ne connaissait pas » ; on peut affirmer que là encore, il subit le travail du subconscient.

Tout son labeur préparatoire s'évanouit. Son attention a pris une autre direction que celle qu'il lui avait imposée le long des grandes routes de sa thèse bien étudiée, bien aplanie, bien ombragée des arbres fleuris de la rhétorique. Tout son être s'échappe vers des chemins qu'il n'avait pas soupçonnés. Il est loin de ce qu'il avait entrepris de dire ; il est hors de l'enclos où il s'était hermétiquement enfermé. Pour son verbe qui s'élançait, galopait, s'envole, il n'est ni frontières, ni clôtures. Il plane, il emporte avec lui l'orateur et l'auditoire.

Ce n'est plus l'homme qui parle : c'est ce que l'on a si

bien dénommé « le Génie de l'Éloquence » qui l'entraîne et l'actionne.

Ces moments sont rares, extrêmement rares. Je les ai subis plusieurs fois seulement dans ma carrière oratoire ; chaque fois, j'ai senti qu'un autre que moi-même parlait.

A plusieurs reprises il s'est opéré comme une espèce de dédoublement dans ma personne. Il me semblait que celui qui parlait n'était point celui qui voyait et jugeait. Ce dernier était comme stupéfié d'entendre et de voir l'autre. Pendant que se déchaînait la glorieuse action du « Génie de l'Éloquence » je regardais l'immense foule que j'avais sous les yeux. Elle ondulait littéralement au vent des paroles qui soufflaient sur elle ; les fronts, les bustes se tendaient en avant en un harmonieux mouvement rythmique qui embrassait toute l'assemblée.

Cette masse était attirée, enlevée par la force suprême qui descendait de la chaire. La mythologie avait raison de représenter Apollon une chaîne aux mains qui s'allait prendre aux lèvres de ses auditeurs pour les entraîner jusqu'à lui.

C'est là un symbole exact de ce que produit l'éloquence.

Mais je le répète, il y a absolue inconscience de la part de l'orateur, en ces moments très rares.

C'est l'inspiration.

D'où vient-elle ? Évidemment le tempérament, les dispositions du sujet n'y sont pas étrangers. A toute manifestation de la vie morale comme de la vie matérielle il faut un substratum proportionné ; mais la vérité est qu'il est impossible de dire ce qui cause cette emprise sur l'orateur, de cette force extérieure à lui, et qui élève sa pensée et sa parole infiniment au-dessus d'elles-mêmes. Je parle au simple point de vue profane. Dans l'œuvre de Dieu, il

faut faire intervenir la grâce divine. C'est elle qui fait l'Apôtre et ses inexplicables victoires. Donc, au point de vue où je me place, je dis que l'occasion sinon la cause est souvent la composition et la tenue de l'auditoire. Jamais un tel phénomène ne se produira, en présence de gens que l'on sent inintelligents, distraits, mal disposés. En revanche, il peut exister lorsque l'orateur discute, argumente, livre combat à des auditeurs hostiles; car le choc des idées peut amener des développements imprévus, et, la parole fouettée par l'indignation, l'ambition de faire triompher la vérité et d'écraser l'erreur, peut trouver des accents qui ne lui sont pas habituels.

Dans la plupart des cas l'attention soutenue du public, la communion qui s'établit entre l'âme qui se livre et celles qui la reçoivent, engendrent une sorte de fluide mystérieux qui peut agir sur la personne de l'orateur, à la manière des fluides électriques. Cette divine polarité, d'essence tout à la fois spirituelle et physique s'empare de l'orateur, le pénètre, l'échauffe, tire de lui ce qu'en attend l'auditoire et lui cause cette émotion supérieure qui le rend éloquent au moment même qu'il s'y attendait le moins.

Aussi l'adage est-il juste! C'est l'auditoire qui fait l'orateur.

Quoi qu'il en soit, j'en reviens à ce que j'avais dit que cet élan d'éloquence qui marque à certains jours rares, les orateurs de race, est un phénomène impersonnel dans sa cause. Il est aussi peu réfléchi et voulu que l'impression, ou plutôt, la dépression qui les saisit avant d'aborder leur public.

Au degré de dépression correspond le degré équivalent d'exaltation; voilà ce que j'ai cru saisir par ma propre

expérience, et les deux, dans le domaine absolu de la subconscience.

Je sais bien que c'est la passion qui fait l'orateur; il n'en reste pas moins que l'on peut être orateur, l'en subissant la poussée des belles passions qui montent du fond de l'âme, pour enflammer les yeux, colorer la pensée, fortifier la parole, diriger les gestes, sans pour cela tirer de son propre fonds cette admirable et terrifiante exaltation qui ne conquiert l'assistance que parce qu'elle a brisé l'orateur. Il faut autre chose.

C'est pourquoi, j'ai toujours regardé comme la plus grossière et la plus ridicule des vanités celle de l'homme qui doit ses succès à ces mouvements dont je parle, que cet homme soit tribun laïque, ou prédicateur ecclésiastique.

Il n'y a pas à s'enorgueillir de ce qui ne vient pas de soi. La morgue du crétin courbé sous le poids trop lourd d'un grand nom, la gloriole de la sotte qui piaffe sous les oripeaux dont l'a attifée sa modiste, sont plus excusables que ce gonflement de vanité d'hommes qui, par là même qu'ils ont reçu des dons supérieurs, doivent toujours comprendre, combien peu de chose il reste, le don enlevé, dans le détrit d'individus que nous sommes entre les mains de Dieu.

« Qu'as-tu que tu n'aies reçu? »

Cette simple et profonde parole de saint Paul, garde de tout écueil en bien des circonstances où la flûte des louanges ne demanderait qu'à éveiller l'orgueil toujours aux aguets en quelque recoin de l'âme, où, silencieux, il ne fait que somnoler.

Ces réflexions, hâtivement notées me sont venues tout

particulièrement hier soir, après la conférence que j'ai donnée au Théâtre Municipal sur la mission sociale de la femme du monde.

Il est certain, que si je m'étais écouté, je ne serais pas allé affronter l'auditoire. Encore sous la fatigue de mon indisposition de l'avant-veille, j'étais étendu sur mon lit, dans cet état de prostration indicible auquel j'ai fait allusion, lorsque l'on vint m'annoncer que le théâtre était rempli au point que l'on refusait du monde et que le public attendait impatiemment le lever du rideau. Il fallut m'exécuter. Par quelle réaction mystérieuse, par quel influx invisible et souverain de cette multitude gracieuse, élégante, tendue vers le verbe qu'elle désirait, mon âme fut-elle secouée, en même temps qu'une sorte de vibration remettait en tout mon organisme physique une énergie qui en était absente? Je ne sais. En tout cas, j'ai réellement subi cette puissante secousse qui balaie les incertitudes, clarifie l'esprit, assure la pensée et la langue, donne à l'orateur une possession de soi si magnifique qu'elle entraîne bientôt l'auditoire.

Celui-ci m'était acquis, je l'ai senti. Tous les journaux, sans distinction d'opinion, reconnaissent le succès de cette réunion et l'intitulent « un triomphe ». Ce qu'ils ne disent pas et ne peuvent dire, c'est précisément la part de ce public où ils ne voient que femmes charmantes, jeunes filles élégantes, toilettes en fleurs. Évidemment la beauté extérieure d'une salle, la distinction et l'harmonieuse élégance des auditeurs et surtout des auditrices sont pour quelque chose dans l'inspiration d'un conférencier. C'est toutefois, à mes yeux, la moindre part.

Et, de fait, les jours où je me suis senti pris le plus à fond, furent ceux où j'abordai des publics populaires

parfois tumultueux et mélangés. La question toilette n'avait rien à faire en de pareilles circonstances, mais de ces cerveaux anxieux de vérité, de ces yeux sincères, de ces âmes frustrées mais ouvertes et qui appartiennent à ce que la Bible nomme si délicieusement « la race des chercheurs », jaillissait un tel fluide que je me sentais arracher à moi-même les paroles qu'ils attendaient et désiraient.

À Rio, et particulièrement hier soir, j'ai senti flotter dans l'ambiance cet amour de la Lumière. Le public brésilien est un des plus intéressants, à ce point de vue, qu'un orateur puisse rencontrer. On le devine loyal et épris de beauté dans toutes ses manifestations mentales et verbales. Il ne perd aucun geste, aucune modulation, aucune nuance de la pensée. J'ai remarqué certains auditeurs qui devaient avoir quelque peine à suivre parfaitement un discours prononcé dans une langue qui ne leur était pas absolument familière, demeurer pendant une heure et demie, la tête tendue, le buste penché, les yeux fixes, admirables convives d'un banquet dont ils ne voulaient point laisser tomber une miette.

Il y a volupé à parler devant une telle assistance. Extériorisant volontiers sa satisfaction par des jeux de physionomie expressifs et d'ardents applaudissements, elle recueille les enseignements qu'on lui livre, avec une intensité d'attention qui indique bien le profit qu'elle veut en tirer.

Par ce que j'ai vu jusqu'à présent, le Brésilien a beaucoup du Français dans ce tempérament avide des choses de l'éloquence. L'annaliste romain n'eût pas borné au Gaulois la passion de la parole, s'il eût connu ce beau peuple vibrant.

D'ailleurs on dit que le Brésilien est lui-même volontiers parleur et souvent orateur.

J'espère avoir quelque occasion de m'en convaincre *de visu et auditu*.

* * *

26 Décembre.

— Eh bien, me dit M. C., je parie qu'il ne vous est jamais arrivé, comme aujourd'hui, de recevoir les honneurs ecclésiastiques de la part d'un Franc-Maçon !

— ??? —

— Mais oui, vous avez été traité, à la Candelaria, par des confrères de l'Irmandade du Saint-Sacrement, dont quelques-uns sont, en même temps, des Maçons éminents.

— Je ne m'en doutais guère ; il m'a semblé que ces Messieurs, pleins de courtoisie et de déférence, étaient en même temps d'excellents catholiques, et leur tenue, pendant l'office, comme pendant mon discours, n'a fait que m'édifier.

— Cela n'empêche pas ; nous ne sommes pas en Europe ici, et il est, au Brésil, des accommodements avec la conscience.

La profession de Maçonnerie n'entraîne pas nécessairement l'hostilité vis-à-vis des choses de l'Église. Autrefois, les deux s'harmonisaient en accord parfait, et je pourrais citer des prêtres, voire des évêques qui s'étaient fait inscrire sur les tablettes de la Veuve.

Aujourd'hui, ces cas sont extrêmement rares, mais des laïques qui se font honneur d'être catholiques, réclament aussi comme un titre de gloire, d'appartenir à la Loge. Dans les Irmandades en particulier, il ne manque pas de frères qui portent la dalmatique de soie rouge ou violette de leur confrérie, et suivent le Saint Sacrement un cierge à la main, avec la même fierté qu'ils arborent le tablier ou l'écharpe maçonnique.

Nous n'avons pas l'âme d'un seul morceau comme vous autres, et savons faire la part des choses. Ainsi, je pourrais vous citer telle personnalité, Vénérable de la Loge « Amour et Travail », frère d'un évêque illustre, et qui est en même temps secrétaire d'une puissante Irmandade. Je pourrais vous raconter une petite anecdote qui vous peindrait mieux que de longues explications la facilité avec laquelle certains acceptent de pontifier simultanément à l'ombre de l'Acacia et sous les voûtes du Sanctuaire.

M. R..., qui était Vénérable d'une Loge et Président de l'Irmandade, eut l'idée de se faire représenter dans le double costume de ses fonctions qu'il estimait probablement au même titre.

L'artiste le peignit donc dans un premier tableau avec les attributs de Vénérable ; dans un second, avec les insignes de Président de l'Irmandade.

Les tableaux secs, l'artiste fut chargé de les porter à destination. Il s'en acquitta scrupuleusement. Mais, horreur, les confrères et le clergé réunis pour admirer les traits de leur président, se trouvèrent en présence d'un Vénérable Maçon, tandis que, non loin de là, les frères, réunis en séance pour recevoir l'image de leur Vénérable, se trouvaient en face d'un Président d'Irmandade. Le peintre fut malmené pour sa distraction, dont quel-

ques-uns s'indignèrent fortement, paraît-il, mais dont le plus grand nombre se contenta de rire philosophiquement.

Si nous avons le temps, je vous conduirais chez un mien ami. Vous admireriez au-dessus de son lit un beau Christ douloureux, une Madone et un saint Antoine de Padoue. Il ne faudrait pas que la lampe qui brille devant ces pieuses images vînt à s'éteindre; le maître de la maison ne le supporterait pas sans colère. En face du lit, dans un cadre rapporté tout exprès d'Europe, se détache bien ostensiblement un brevet illustré de chevalier kadosh. Il ne ferait pas meilleur le décrocher que de laisser éteindre la lampe.

Un autre de mes amis se vante d'être inspecteur de la Maçonnerie. C'est un titre qu'il n'abdiquerait pas volontiers. Mais, d'un autre côté, il garde précieusement son diplôme de coopérateur salésien et de Notre-Dame Auxiliatrice.

Dans la plupart des cas, il n'y a pas beaucoup d'inconvénients à ce bizarre amalgame, car mes compatriotes vivent souvent de traditions, d'atavisme dont ils ne s'efforcent pas de démêler le sens.

Cependant, étant donnée l'influence européenne sur nos affaires, les rapports plus fréquents, parce que plus faciles, avec les différentes fractions de la Maçonnerie universelle, un certain esprit franchement séparatiste commence à s'établir.

L'Église réussit mieux que par le passé à faire comprendre l'antagonisme entre les deux puissances. Les preuves de l'action anti-religieuse de la Maçonnerie nous sont fournies par toutes les ruines qu'elle accumule dans vos pays où elle domine effectivement, et, à ce point de vue, une sorte de réaction se dessine au milieu de nous.

Les bons catholiques, les catholiques pratiquants sentent bien qu'ils ne peuvent servir deux maîtres si opposés.

Ils quittent la Maçonnerie et souvent s'en déclarent les adversaires.

Il n'y a pas encore beaucoup de temps, l'Irmandade de cette belle église de la Gloria était presque exclusivement composée de Maçons.

Le docteur Felicio dos Santos se présenta pour faire partie de la Confrérie. Il ne fut pas admis. Vous n'ignorez pas qu'il tient une des plumes les mieux taillées de la presse brésilienne et que, converti du spiritisme et de la Maçonnerie, il les combat vaillamment dans son journal *La Patria Brasileira*.

Un membre de l'Irmandade, comprenant l'indignité de cette exclusion, et Maçon lui-même, alla trouver le docteur : « Nous remettons la chose sur le tapis au Congrès catholique, et si le cardinal exige que les confrères abandonnent la Loge, eh bien! nous sommes décidés à cesser d'être maçons. »

Il faut reconnaître qu'à l'heure actuelle, l'Irmandade, de la Gloria, n'est composée que de catholiques pratiquants. Et cela est dû surtout au zèle éclairé du curé, Mgr Luiz Gonzala do Carmo.

Il est clair, que malgré le caractère conciliant de notre peuple, ce mélange amène parfois de graves inconvénients.

Les Églises et biens culturels sont la propriété des Irmandades. La République ayant abdiqué tout contrôle sur la direction des affaires religieuses et donné franchement la liberté des cultes, l'Église est livrée à elle-même. Elle vit par ses propres moyens, s'administre comme elle l'entend et ne relève en définitive pour le spirituel que des

chefs hiérarchiques; mais, pour le matériel, elle est la plupart du temps inféodée aux Irmandadés. Tant que les membres de ces Confréries sont animés d'un esprit religieux et libéral, tout va bien. Lorsque, au contraire, un membre influent ou la majorité est sectaire ou simplement éprise de ses droits, la porte est ouverte à tous les abus.

Le prêtre n'est plus qu'un employé secondaire, auquel l'Irmandade ne laisse même pas la jouissance de l'église, mais qu'elle admet avec hauteur à accomplir, à certaines heures, et sous certaines conditions, les actes de son ministère, dans un édifice sur lequel il n'a aucun droit.

Demandez au portier de cette belle église : « Je voudrais voir M. le vicaire », il vous répondra : « Le vicaire, il habite là-bas »... Et là-bas, c'est loin de l'église qu'il dessert, dans une chambre donnant sur la rue.

Pour faire son catéchisme, confesser, administrer les sacrements, il lui faut la permission de l'Irmandade. En certaines églises, c'est le secrétaire qui détient la clef du tabernacle. Pour communier les fidèles, le curé doit emprunter la clef à cet officier qui est souvent Maçon... »

Je sais que l'ami qui me parlait ainsi demeurait volontairement au-dessous de la vérité. Et tandis qu'il me racontait certains détails que je ne veux point transcrire ici, je songeais à l'astuce de nos gouvernants et à la sagesse pontificale.

Ce que voulait M. Briand, ou plutôt ce que voulaient les Loges, dont M. Briand n'était que l'instrument, c'était installer en France, sous le couvert des Cultuelles, le régime des églises brésiliennes.

Au Brésil, je le répète, la Franc-Maçonnerie n'a pas le caractère violent qu'elle revêt chez nous, et l'on finit par vivre en paix entre Catholiques et Maçons.

Mais en France où les luttes religieuses sont ardentes, où la Synagogue poursuit l'Église d'une haine qui ne recule devant aucune extrémité, que fussent devenus les droits des catholiques, l'honneur de la religion, la sécurité de nos traditions et la décence du culte, entre les mains des confrères cultuels qui eussent tout possédé : l'encensoir, la croix et jusqu'au tabernacle!

Averti par ce qui se passait ailleurs, le Pape a dit à la fourberie maçonnique : « Tu ne passeras pas! », et ce mot a sauvé la liberté et la dignité de l'Église gallicane.

Ce que le Pape et l'Épiscopat n'ont pu faire au Brésil se fera de soi-même.

L'essence même de deux éléments si opposés finira par triompher des coutumes et des routines.

Déjà la ligne de séparation s'affirme.

La Loge Ganganelli vient de prendre la résolution de ne plus admettre de Catholiques dans son sein.

Ou Catholiques ou Maçons. Ce sera la loi dans tout l'univers. L'homme éclairé et loyal ne pourra plus être illusionné par sa propre honnêteté. Il faudra appartenir à l'Église du Christ ou à l'Église de Satan.

* * *

27 Décembre.

Malgré le soleil dévorant, je viens de promener ma curiosité toujours fraîche. Je me suis arrêté quelques instants près de la fontaine Carioca, et, au grand étonnement de quelques badauds, je me suis offert un verre

d'eau limpide. C'est la grâce et la saveur des montagnes voisines qui font à la capitale ce cadeau inestimable que j'ai voulu savourer à petits traits.

Mais la fontaine Carioca a d'autres attributs, paraît-il.

Une tradition qui vient en ligne droite des tribus indiennes prétend que cette eau entretient et apporte même la poésie et l'éloquence chez ceux qui en boivent.

Que ne puis-je m'y abonner pour refaire mes provisions d'éloquence passablement épuisées!

Entre les sommets principaux du Parnasse, le Naupias et l'Hyampé, les Grecs avaient consacré aux Muses la fontaine où s'était jetée la nymphe Castalie, poursuivie par Apollon. La fontaine Castalie avait, depuis lors, le privilège d'inspirer la poésie à qui buvait de ses eaux. Quelle nymphe, aux jours lointains des idylles sauvages, s'est jetée dans le torrent Carioca?

C'est là un point ténébreux encore dans l'histoire brésilienne.

Toujours est-il que les dons de l'éloquence et de la poésie sont communs sur le sol qu'arrose cette eau, et s'ils ne viennent pas de la source Carioca, elle peut encore se vanter d'avoir donné son nom aux citoyens de Rio. Les Cariokes sont, à proprement parler, les citoyens nés dans un certain périmètre de cette fontaine.

Comme je revenais par le délicieux jardin qui me ramenait au Largo de Lapa, je m'entends héler et n'ai point le temps de me retourner que, déjà, je me sens presser entre deux bras vigoureux.

Ou mieux, un bras me serre solidement l'épaule gauche, l'autre bras me frappe non moins solidement dans le dos trois ou quatre coups, comme ceux que l'on doit employer pour ausculter les chênes.

C'est M. L..., un ardent admirateur, paraît-il, et qui tient à me manifester l'excessive sympathie qu'il a conçue pour ma personne. Et je me trouve flatté et heureux de cette pluie soudaine de coups de poing au-dessous de l'omoplate. Elle est le signe indéniable d'une atmosphère amicale surchauffée; elle décharge les électricités sentimentales. A l'intensité de ces coups, j'ai pu calculer le volume d'amitié sur lequel je pouvais compter.

Voici, si je ne me trompe, les trois étapes d'une sympathie qui s'extériorise entre deux Brésiliens qui se rencontrent :

Premier degré : « Como passou? Como teem passado? » La demande m'a semblé souvent absolument désintéressée. On n'attend pas la réponse, et l'on passe. Le coup de chapeau serait superflu; on se contente de cette formule aérienne que l'on échange, sans faire halte.

Deuxième degré : une poignée de mains, la main libre se pose sur l'épaule, mais sans exagérer la pesée.

Troisième degré : C'est l'accolade que j'ai reçue. Les deux bras enveloppent le cher ami, mais le bras droit ne se contente pas de presser; il se sert de la main comme d'un battoir généreux pour une multiple percussion dorsale.

En France, nous disons, pour signifier une certaine intimité : « Il lui tape sur le ventre. » Il faut modifier un peu la formule au Brésil... C'est dans le dos que l'on tape ses amis.

Heureux pays, si on ne les tape que de cette façon!...

* * *

30 Décembre.

Pétropolis est une création de rêve, l'œuvre de quelqu'un de ces princes de la légende dont la baguette magique fait jaillir les sources, fleurir les arbres, bâtit des palais et peuple le désert de cités enchantées.

Ce prince exista au Brésil; il vécut en sage, gouverna en père, abdiqua en héros, mourut en saint. C'est Pedro II, le dernier empereur, auquel ceux-mêmes qui le déposèrent viennent d'élever une statue au cœur de cette délicieuse cité qu'il fit surgir, par un caprice de haut goût, en pleine solitude de la montagne.

Une délégation de catholiques, messieurs et dames, m'accueillent à la gare. Un jeune avocat, président du Centre, me fait un petit discours de bienvenue en portugais, où je saisis avec joie que j'ai toutes les qualités, mais où j'entends avec tremblement qu'on en attend les preuves; et me voici rendu au collègue Saint-Vincent de Paul, l'ancien palais impérial où les Pères Prémontrés m'offrent l'hospitalité la plus cordiale.

Pétropolis est vraiment la création fantastique dont je parlais.

Je m'imagine ce prince de la légende, en une matinée de printemps où son cerveau s'est chargé de chimères; il s'en va sur sa haquenée blanche en commandant au torrent qu'il rencontre sur son chemin de suivre chacun de ses pas.

Et voici le prince qui chevauche, suivi du fidèle torrent.

Il galope à droite, il galope à gauche, dessine dans sa course des dédales et des labyrinthes, contourne la montagne, saute au-dessus des vallées et ne s'arrête qu'il n'ait vu derrière lui les arabesques les plus déconcertantes tracées par le ruban écumeux de son obéissant compagnon.

Le plan de la ville est tracé. Viennent maintenant les majordomes des cités enchantées qui vont commencer l'ouvrage!

Les uns encaissent le torrent pour qu'il ne puisse revenir en arrière; les autres décorent les berges de parterres où s'épanouissent toute l'année les espèces les plus variées de la flore tropicale et exotique.

Ceux-ci jettent d'une rive à l'autre de légers ponts rouges où grimperont lianes et parasites; ceux-là tracent, de chaque côté des canaux, de larges voies qu'ils ombragent, à droite et à gauche, de beaux arbres toujours verts, où chaque saison attachera un décor approprié.

Et quand le torrent chante dans ses berges fleuries et que le dôme des arbres secoue dans la brise ses corymbes mauves ou ses grappes de pourpre, le prince écarte d'un coup de sa baguette la montagne trop proche et la forêt trop dense.

Tout le long des routes surgissent alors de délicieuses villas et de grandioses palais qu'encadrent parcs et jardins.

Marchez cinq minutes ou errez deux heures à travers les rues de cette ville que l'on croirait minuscule et qui est interminable, et vous aurez partout le même spectacle auquel l'infinie variété des constructions et la richesse renouvelée de la flore ne permet pas d'être monotone.

Mais il semble vraiment que palais et villas qui se

haussent pour regarder par-dessus les grilles qui les enclosent; que les maisons plus simples qui se sont alignées le long des trottoirs dont l'élévation défie les infirmes enjambées des entravées; que les arbres fleuris qui bordent la route; que les parterres qui décorent les berges : que tout cela n'existe que pour contempler les ébats du petit torrent, capricieux comme les enfants gâtés que l'on regarde trop, et qui aujourd'hui s'attarde en chantonnant sur les galets de son lit, et demain s'efforcera d'emporter, en mugissant, les ponts sonores qui relient ses rives.

Depuis 1850, Petropolis cessa d'être la paisible colonie germaine qu'il avait été tout d'abord, pour devenir résidence impériale.

Le palais d'Été de dom Pedro II a gardé fidèlement et transmis ce que j'oserais appeler l'émanation de la famille royale qui l'habita, quelque chose du caractère de la Cour façonnée à l'image du monarque.

Rien d'exagéré dans les dimensions ou le luxe des décorations de l'édifice; rien qui rappelle les châteaux royaux où les souverains de France, d'Italie ou même d'Allemagne aimaient à faire rivaliser les fées de la pierre avec les chimères de leurs caprices.

Tout ici est sobre, familial et garde dans un décor de grandeur une note d'honnête austérité qui reflétait les mœurs des hôtes.

Les Dames de Sion, qui occupèrent tout d'abord le palais impérial désaffecté, et actuellement les Pères Prémontrés, qui y ont établi un collège des plus florissants, n'ont rien trouvé dans cette impériale demeure qui pût détonner avec l'usage auquel les circonstances l'affectaient.

Le plus grand luxe du palais est son cadre verdoyant : les arbres immenses qui projettent sur ses façades

l'ombre mouvante des palmes et la silhouette des cyprès-œdres et des araucarias.

Autour du palais, éparpillées dans les avenues voisines, d'élégantes et somptueuses résidences abritent les membres du corps diplomatique.

Les chaleurs de l'été, d'une part, les menaces de la fièvre jaune, de l'autre, avaient décidé jadis les ambassadeurs et les ministres accrédités auprès de l'empereur à s'élever à sa suite vers les hauteurs saines et fleuries de Petropolis.

Les familles riches de Rio avaient imité les diplomates.

La fièvre jaune a disparu de Rio, mais l'enchantement de la ville, où la fraîcheur des climats tempérés s'allie à la richesse des flores tropicales, a retenu, dans son enceinte de montagnes et de fleuves, diplomates et riches Brésiliens. Certaine tonalité de l'ancien milieu impérial persiste discrètement.

On sent encore, à plus d'une forme, l'influence subtile du séjour de la Cour.

Je ne saurais résister au plaisir de relever ici quelques phrases d'une étude particulièrement fine et juste, qui me semble être de la plume de l'un de ces distingués maîtres du Collège impérial que j'ai pu si hautement apprécier :

« Les jardins sont une des grandes attractions de Petropolis; non pas par leur architecture, mais parce que la nature est ici si prodigue de ses fleurs qu'on trouverait difficilement un coin autour d'une maison qui ne serait naturellement un jardin fleuri. Toutes les plantes croissent avec un luxe excessif; on trouve en quantité des roses de tous genres et nuances; les camélias ont une variété de teintes et de formes à rendre le Japon jaloux; les hortensias se développent au delà de toute idée; les gloxinias, azalées, œillets, dahlias, jasmins, bégonias et, depuis peu,

les chrysanthèmes luttent entre eux en beauté, en force et en variétés de nuances. Les forêts des montagnes autour de la ville ont en abondance des orchis et des plantes parasites aux formes variées et aux plus riches couleurs. On tire de ces forêts, pour garnir les jardins de la ville et des villas, une grande variété de plantes, nombre de magnifiques *samambaias*, trésors naturels de la flore équatoriale, qui croissent près des plus différentes variétés d'essences, dans le même terrain et sous la même température. Le soir, à la belle lueur de l'éclairage électrique, les habitants font une promenade à l'air frais de Pétropolis, tout parfumé des senteurs des milliers de magnolias japonais (1). »

* * *

Mardi, 3 Janvier.

Se peut-il imaginer quelque chose de plus délicieux que cette route que je viens de parcourir de Pétropolis à la « Chacara des Roses » ?

Harmonieusement enlacée à la rivière chantante, à la rivière qui chante sa liberté enfin recouvrée, après les travaux forcés qu'elle a accomplis pour tisser sa trame de Pénélope à travers les rues de la ville; la route est fleurie et joyeuse comme une poésie d'amour qui se déroule au rythme d'une tendre mélodie. A gauche, le petit fleuve encaissé,

(1) *Messenger de l'Archiconfrérie. Averbott.*

le Piabanha, ruisseau et torrent tour à tour; à droite, la montagne; entre les deux un rêve, que l'on est étonné de gravir tout éveillé, tant il y a de paix, de belle lumière et de couleurs qui vous enveloppent de toutes parts.

Il ne fallait rien moins que cette avenue charmante pour conduire à l'oasis familiale où j'ai eu la joie de connaître dans l'intimité la famille Pereira de la Rocque.

L'idéal humain réalisé. Des êtres que l'harmonie intime et l'amour de la nature ont affranchis des esclavages mondains. L'union merveilleuse des cœurs, qui fait que père et mère ne songent qu'à réaliser les volontés des enfants, et que les fils déjà hommes n'ont que la préoccupation d'accomplir les désirs des parents. De ceux-ci ne tombent que des semences de piété, de travail, d'honneur; de ceux-là ne montent que des moissons de fidélité et de tendresses.

Dans cet intérieur où règnent les traditions qui ont, pendant des siècles, formé l'âme des ancêtres, je me sentais comme revenu en France, au milieu de quelqu'une de ces vieilles familles, au milieu desquelles j'ai la joie d'être accueilli.

Le même sens élevé de la vie, le même souci de rayonnement bienfaisant, la même union entre tous, les chefs n'abdiquant jamais l'autorité, les enfants ne perdant jamais le respect, parce que autorité et respect ne sont que des formes différentes du même amour.

Quelle suavité, pour un étranger, de retrouver loin de son pays ce qu'il y a de meilleur dans son pays, loin des siens, les attentions délicates qui lui font paraître l'absence des siens moins pénible!

Et si l'on n'avait, à cause des fleurs qui décorent massifs et plates-bandes, appelé cette tranquille propriété

« La Chacara des Roses », je lui eusse donné ce nom au fond de mon cœur. Non pas tant pour le sourire et la douceur de ses fleurs, que pour le charme pénétrant de ses habitants et du bouquet délicieux de jeunes âmes dont la Providence m'y a fait respirer le parfum...

* * *

7 Janvier.

Je reçois une lettre d'un ami parisien dont je n'offenserai pas la modestie en écrivant qu'il est un des catholiques les plus parfaits qu'il m'ait été donné de connaître et d'aimer. Je pense ne point offenser davantage son amour-propre en disant que sa lettre me le révèle tel que beaucoup de catholiques français sont demeurés, relativement à la connaissance qu'ils ont ou plutôt qu'ils n'ont pas des choses religieuses à l'étranger.

Mon distingué correspondant me marque son étonnement de ce que l'on ait pu songer à donner des conférences catholiques dans un pays où « les dispositions hostiles du gouvernement et l'état du clergé rendent bien illusoire une propagande qui ne peut porter que dans un peuple à l'esprit chrétien ».

Une pareille opinion retarde de quelque vingt ans, et puisque l'occasion s'offre de dire ce que j'ai pu constater sur ce point avec émerveillement, je n'y veux pas manquer.

L'occasion est d'autant plus actuelle qu'aujourd'hui même, au cours du déjeuner que Son Éminence le Nonce,

M^{sr} Bavona, m'a fait l'honneur de me donner, j'ai pu apprendre bien des détails, saisir bien des rapprochements qu'il ne sera peut-être pas absolument inutile à quelques-uns de mes compatriotes de connaître.

On peut dire que le Brésil religieux a non seulement suivi, mais devancé, sur le chemin de tous les progrès, le Brésil économique.

Ce que celui-ci a fait pour son développement agricole, scientifique, industriel, commercial, celui-là l'a réalisé, avec une plus noble amplitude pour la solidité et l'expansion de sa vie catholique. Les circonstances politiques ont été le premier facteur de la rénovation de l'Église brésilienne ; la compréhension de ces circonstances par l'Épiscopat et son intime union avec le Chef suprême de l'Église, le providentiel concours des congrégations religieuses, et, depuis quelques années — j'interprète le sentiment universel — l'habile et inlassable dévouement de M^{sr} Bavona à la cause religieuse de la République ; ce sont là les moteurs principaux qui ont conduit la nation au point déjà remarquable où elle est parvenue.

En 1866, Candido Mendes écrivait : « Si notre Église peut être libre, nous serons à l'avenir une grande nation, un puissant et légitime instrument de progrès, et notre influence morale embrassera un vaste horizon. L'Église libre répandant la moralité dans les populations par des exemples de vertu et de solide instruction, fortifiera toutes nos libertés. Une Église asservie, telle qu'est la nôtre, devient la risée du siècle, un instrument inutile pour le bien et par conséquent pour la société.

« Dirigeons nos efforts et nos espoirs vers la conquête de cette liberté, et attendons la faveur du Ciel pour lui rendre grâces, quand notre Église pourra, comme celle

des États-Unis, de la Belgique, de l'Australie, du Canada, de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, libre de patronage et de *placet*, respirer l'air de la plus pure liberté. »

Ces jours appelés par l'historien brésilien sont arrivés. J'oserais même dire que les constituants de la République, au nombre desquels il faut tout particulièrement signaler Ruy Barbosa (1), ont voulu assurer à l'Église nationale plus de garanties que les législateurs des différentes nations évoquées plus haut n'ont cru pouvoir en assurer à l'Église de leur pays. Je ne crois pas, en effet, qu'il y ait une nation où la personnalité juridique des Églises et leur droit de propriété, soient assurés avec autant de loyale extension qu'au Brésil.

Lorsque l'on compare ce qu'ont fait les auteurs de la Constitution fédérale de 1891 avec l'œuvre, je ne dis pas des féroces jacobins de la première République française, mais des législateurs de la troisième, on est bien contraint de rougir en constatant qu'une nation qui a accompli des prodiges d'héroïsme et de destruction aussi, pendant plus d'un siècle, pour affirmer sa liberté, n'a su donner à une Église qui méritait tous les égards, qu'une loi de dépouillement, tandis qu'un jeune peuple qui n'avait pas appris à user de sa liberté, a su créer de toutes pièces une œuvre de respect et de généreuse équité.

Aussi, l'Épiscopat brésilien salua-t-il l'aurore de la liberté de l'Église par une lettre collective adressée aux fidèles de tous les diocèses, dont je tiens à rapporter quelques-uns des passages les plus saillants :

(1) Ce fut Ruy Barbosa, si je ne me trompe, qui rédigea le projet de Constitution, projet adopté presque intégralement.

« ... Que devons-nous penser de la liberté ecclésiastique garantie par ce décret ?

« Si dans le décret il y a des clauses qui peuvent facilement ouvrir la porte à d'odieuses restrictions de cette liberté, il faut cependant reconnaître que, tel qu'il est rédigé, le décret assure à l'Église catholique au Brésil une certaine somme de libertés comme elle n'en avait jamais joui au temps de la monarchie.

« L'article premier établit que le gouvernement fédéral ne pourra pas faire de lois, règlements ou actes administratifs sur la religion. Dorénavant, en vertu de ce premier article, les pasteurs de l'Église catholique resteront entièrement déliés de cette kyrielle d'édits, de lois, de résolutions, d'avis et de règlements, véritable rêts au moyen duquel les ministres de l'Empire embarrassaient l'action épiscopale et paroissiale dans la direction des affaires religieuses.

« Nous ne verrons plus le royalisme gouvernant l'Église au nom du patronage et de la grande-maîtrise.

« L'article 2 déclare que toutes les confessions religieuses (et par conséquent la catholique) ont également la faculté d'exercer leur culte, de se régir selon leur foi, et de n'être pas contrariées dans les actes particuliers ou publics.

« Donc, nous, catholiques, nous avons le droit de n'être ni interrompus, ni troublés, par qui que ce soit dans nos fonctions religieuses, soit que celles-ci se célèbrent au dedans des temples ou au dehors, selon les préceptes de notre liturgie.

« Nous pourrons ainsi maintenir, comme c'est le désir de tous, le plus grand respect dans nos Églises et cérémonies sacrées, en faisant cesser tous les abus et toutes les profanations.

« L'article 3 assure la liberté religieuse non seulement aux individus isolés, mais encore aux Églises qui les unissent dans une même communion.

« ... Donc, à l'avenir, appuyés sur le second et troisième articles du décret, nous pourrions entrer franchement dans la pratique de notre sainte religion, en nous régissant selon notre foi et notre discipline, et cela sans craindre la plus petite intervention.

« L'article 4, le plus important de tous, nous dit :

« Le patronage avec toutes ses institutions, recours et prérogatives est aboli. Le Gouvernement provisoire a aboli ici, avec toute raison, un prétendu droit dont l'Empire faisait une si grande parade comme prérogative inhérente à la Couronne, alors qu'un tel droit ne pouvait être réellement obtenu que par un concordat avec le Saint-Siège.

« La magnanime condescendance des Souverains Pontifes, *pro bono pacis*, l'avait seulement toléré. Eh bien ! la présentation des évêques, chanoines, curés et autres fonctionnaires ecclésiastiques n'appartient plus au Gouvernement.

« La création ou division de paroisses et diocèses, la fixation ou modification de leurs limites respectives sont dorénavant de la compétence exclusive de l'Église.

« Le gouverneur civil n'a plus le droit d'intervenir pour empêcher l'entrée des bulles, brefs et décisions des conciles ou du Souverain Pontife, les assujettissant à cet usurpateur *placet regium*, origine de tant de luttes, source de tant de mortifications entre les deux pouvoirs.

« Ainsi le gouvernement civil ne recevra aucun recours de sentence des juges ecclésiastiques.

« En un mot, on a révoqué l'oppressive législation de

l'ancien État royaliste, pombalin (du marquis de Pombal), josphiste, qui apportait tant d'entraves à la libre action de l'autorité ecclésiastique.

« L'article 5 établissant la personnalité juridique pour toutes les Églises et communions religieuses, et maintenant à chacune le domaine de leurs biens actuels, consacre la plénitude du droit de propriété pour notre Église catholique et ses instituts.

« ... Est-il nécessaire d'affirmer comme certain que l'Église du Brésil relevée de son abatement, unie, pleine de zèle, d'ardeur, et remplissant sa divine mission dans la plénitude de sa liberté, ne sera jamais un danger pour l'État, mais sera, au contraire, son plus ferme appui ?

« L'Église est indifférente à toutes les formes de gouvernement. Nous ne savons pas ce que sera celui-ci ; mais il n'est pas permis de dire que cette résurrection de l'Église du Brésil, dans la jouissance d'une pleine liberté, peut susciter des difficultés à la République. Il faut que tous le sachent, que nous aussi, les catholiques brésiliens, nous ne séparons pas de nos cœurs ces deux amours, originaires tous les deux de la même source qui est Dieu : l'amour de la religion et l'amour de la patrie, et que par ce double lien, nous nous trouverons toujours parfaitement unis. »

Le sage esprit de justice qui a présidé à la législation brésilienne concernant l'état des Églises, a porté les fruits que l'Épiscopat signalait. La République s'étant gardée de semer le vent, ne redoute pas les tempêtes. Elle n'a rien détruit, rien sacrifié des droits et des biens acquis, elle n'a donc multiplié autour d'elle ni les regrets, ni les désaffections, sources des futures réactions. La République

et la patrie ne font qu'une indissoluble entité dans le cœur des catholiques brésiliens, prêtres et fidèles.

Indépendants chacun dans leur sphère, les pouvoirs civil et religieux se respectent, s'honorent et savent, quand il le faut, associer leurs efforts pour le bien commun. Ils réalisent le grand mot de Suger, abbé de Saint-Denis, caractérisant l'entente, sinon l'alliance des deux pouvoirs : « La gloire de Dieu ne se peut procurer que par la fraternité de la puissance séculière et de la puissance sacerdotale. »

J'ai eu sous les yeux une image touchante de cette harmonie dans une indépendance déférente, lorsque je vis au palais Monroé, présidant la première Conférence que je donnais à Rio de Janeiro, à droite de la chaire que j'occupais, le président de la République, Son Excellence le maréchal Hermès de Fonseca, à gauche, Son Éminence le cardinal Arcoverde de Albuquerque.

Je ne pus m'empêcher alors de me souvenir du traitement que je subis un jour dans le pays classique de la « liberté, égalité, fraternité ». Ayant été invité à prononcer le panégyrique de Villebois-Mareuil, le héros du Transwaal, dans une des principales villes de France, le préfet qui avait accepté de présider la réunion, déclara qu'il n'y pouvait paraître si l'orateur était un « religieux ». Les catholiques estimèrent que la fête ne pouvait se passer de ce mufle à bicornes. Le préfet assista, et l'orateur improvisé qui n'avait rien de religieux en profita pour larder son discours d'épigrammes contre la République, ce dont je me serais absolument abstenu.

Un tel fait serait, je crois, incompatible avec la conception que l'on se fait au Brésil des relations ou des séparations qui doivent exister entre l'Église et l'État. Là,

comme ailleurs, il y a des gens que le costume ecclésiastique effraie, comme il y a partout des chiens que fait aboyer la lune ; mais cela tient à une disposition personnelle. On n'y argue pas d'un titre officiel pour exclure de tout droit une classe honorable de citoyens, dont, à défaut de services plus hauts, les impôts contribuent au même titre que ceux des autres citoyens à entretenir grassement l'insolence sectaire des parvenus du fonctionnarisme.

Deux dangers menacent l'Église de la part des gouvernements, ou mieux deux injustices peuvent être commises contre elle.

La première est celle de la protection, la seconde de l'hostilité.

Il y a des protections qui ne sont que d'hypocrites asservissements. L'Église de France en a connu, à certaines périodes de son histoire, qui l'ont conduite à de telles extrémités que tout semblait perdu pour elle, surtout l'honneur.

Sans parler des chaînes du Concordat napoléonien que l'Église de France eût été bien inspirée de briser elle-même, à l'appel des esprits émancipateurs, tels que Lamennais, Lacordaire, Gerbet, Montalembert (elle eût fait alors pour elle ce qui depuis a été fait contre elle), que l'on évoque les abaissements de l'Église sous le régime protectionniste de François 1^{er}, des Valois et de Louis XIV, pour se rendre compte de ce qu'il peut y avoir de dignité pour la puissance spirituelle à se passer des états du pouvoir civil.

L'Église brésilienne a passé par cette première phase.

Plus heureuse que l'Église de France, elle ignore la seconde, celle de l'hostilité.

Il suffira pour mettre cette affirmation en valeur, de donner certains détails qui parleront d'eux-mêmes.

« Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Église », a dit un docteur. De fait, sans cette liberté, elle ne peut poursuivre le but que son divin Fondateur lui a assigné, et cela par l'impuissance où elle se trouve d'employer les moyens proportionnés à ce but. Vérités religieuses fécondant par l'enseignement libre, institutions religieuses fructifiant par un culte libre, personnes religieuses rayonnant par une action libre ; l'Église a le droit de réclamer le respect de tout gouvernement pour cette triple manifestation de sa vie mentale, morale et sociale. Le grand art des gouvernements oppresseurs est de pénétrer dans ce triple domaine pour y établir son contrôle, et, par d'habiles torsions réglementaires, d'arriver à détourner l'Église de son but spirituel pour n'en faire dans son dogme, sa discipline, sa hiérarchie, qu'un rouage dépendant servilement de l'État.

Le Portugal était passé maître dans cet art des tartuffes josphins auquel le pombalisme avait apporté ce quelque chose de grossier que les politiciens ne manquent jamais d'ajouter au cynisme plus raffiné des légistes. Lors de l'émancipation de l'immense colonie portugaise, le droit coutumier ecclésiastique de la métropole continua à régir l'Église du nouvel empire. Don Pedro, le nouveau monarque, savait bien qu'en déclarant le catholicisme religion d'État, il en pourrait plus facilement faire une sorte de département de son administration.

Aussi, de par le titre inhérent au grand maître de l'Ordre du Christ, jusque-là apanage du monarque portugais, l'empereur s'octroya le droit de nomination des évêques et officiers de tout ordre de la hiérarchie ecclésiastique, de collation des bénéfices, de *placet* ou de *veto* pour tout

document émanant des Conciles, du Souverain-Pontife ou de quelque autre autorité constituée.

Il suffit de se rappeler ce qui se passa en France, pendant des siècles, à l'abri de semblables abus pour juger de ce que devinrent la liberté et la dignité de l'Église brésilienne au XIX^e siècle.

La monarchie française avait eu son heure de pareille aberration.

Charles VII, réunissant, dans la Sainte-Chapelle de Bourges, en 1438, une sorte de Concile-Parlement, où, à côté des évêques siégeaient les seigneurs et les magistrats, avait tracé la voie que n'avaient plus qu'à suivre, et que suivirent docilement les gouvernements ennemis du prestige de l'Église.

La Pragmatique Sanction de Bourges introduisant le *Placetum Regium* par lequel, bulles papales, décrets des Conciles même œcuméniques ne pouvaient avoir de force en France qu'autant qu'ils étaient revêtus de la sanction royale, cette Pragmatique fut l'original dont, quatre cents ans plus tard, la Constitution ecclésiastique impériale du Brésil ne fut que la copie.

Le Brésil, il est vrai, manqua d'un monarque semblable à Louis XI, qui pût en faire le plus merveilleux instrument de chantage contre la papauté. Machiavel ne régna pas sur le trône de don Pedro ; les fautes qui y furent commises sont attribuables au système et au poids des atavismes transportés du Portugal sur le sol de la colonie, beaucoup plus qu'aux dispositions personnelles du monarque.

Il est clair que le premier effort d'un gouvernement qui ne protège l'Église catholique que pour l'amoinrir, est de tâcher par tous les moyens de la nationaliser.

La nationaliser, c'est la détruire, puisque catholique signifie universel. Le bloc n'est plus, quand on l'a réduit en parcelles ; il n'est bloc que parce que ses atomes constitutants échappent à la division. Ainsi de l'Église du Christ qui ne serait plus qu'une fondation humaine, si elle venait à subir la tyrannie des frontières, des langues, des mœurs.

La nationalisation de l'Église catholique, dans le sens absolu du mot, c'est la dispersion des forces qui suit la perte de l'unité. L'anglicanisme, le luthérianisme, le calvinisme avec leurs mille sectes qui vont, au nom du libre examen, du ritualisme étroit à l'indifférentisme quasi athée, en sont la preuve.

Que si le gouvernement en question se heurte à la fidélité de la nation, il se contente d'essayer de lui représenter l'action papale qui est aussi nécessaire à l'Église universelle que l'influx cérébral au mouvement des membres, comme une ingérence étrangère dont les empiétements menacent la paix de l'État.

C'est le mot d'ordre donné par les Loges. On sait avec quel brio, dans l'obéissance passive, certaines personnalités politiques le savent mettre en valeur. Notre pître national, M. Clemenceau, en tira des effets qu'aucun de ses prédécesseurs n'y avait soupçonnés. Le grand Pan qu'il a chanté lui avait sûrement légué sa flûte ; nul n'a oublié l'habileté avec laquelle cet effronté stipendié de l'Angleterre, comme il l'avait été jadis du Chili, sut amener les « sons coulés » qui firent frissonner la tribu des Bouches-Bées, à l'apparition horrifique de l'étranger, de l'ennemi envahisseur, le pape de Rome !

Cette rengaine, usée pour avoir entraîné aux pieds de plusieurs générations de vieux marcheurs de l'Acacia, était le leit-motiv que faisaient entendre, au commencement de

l'Empire brésilien, les hommes d'État qui appartenaient pour la presque unanimité à la Maçonnerie. En pleins débats parlementaires, le Saint-Père n'était traité que d' « évêque de Rome ».

A cet évêque étranger, le gouvernement, au nom de la suprématie du pouvoir temporel sur le spirituel, refusait le droit d'intervenir, même pour la direction des actes religieux. Le Code criminel (art. 81) infligeait une punition à tout citoyen qui avait recours à une autorité étrangère, sans permission, « pour demander des grâces spirituelles ».

Ce que l'on faisait vis-à-vis du Souverain-Pontife, l'on fut assez habile pour amener les Ordres religieux à le faire à l'égard de leurs supérieurs généraux.

Parmi d'autres décrets aussi abusifs, l'assemblée générale législative de 1828 avait déclaré (art. 4) : « Les moines ou congréganistes qui obéissent à des supérieurs résidant à l'étranger, seront expulsés de l'Empire. »

Détachées de la souche, les branches se stérilisèrent, et, ce qui est pire, beaucoup pourrissent.

La Maçonnerie pouvait donc d'autant mieux s'employer à ce travail de désunion hiérarchique qu'elle avait commencé par celui de la désagrégation intime. Loges et couvents se confondaient souvent. Révérendissime et Vénérable étaient des titres portés par le même homme qui pontifiait avec la même sérénité entre les colonnes d'Hiram et les piliers du sanctuaire.

Il ne faut pas s'étonner si, lorsque le Nonce apostolique, M^{gr} Ostini, dès 1831, voulut entreprendre la réforme monastique, les plus puissants des religieux visés en appelèrent du pape, « souverain étranger », à l'empereur. La Chambre des députés jugea en leur faveur, bien entendu, et le bref de réforme pontificale fut renvoyé avec ces qua-

lificatifs méprisants : « Il est, de toute évidence, nul, violent et attentatoire par ses mesures spoliatrices. De plus, il est irréflecti, et enfin, sans la moindre utilité. »

Il est certain qu'au point de vue du Gouvernement, la réforme ecclésiastique eût été un grand malheur.

Ce que voulait celui-ci, c'était la décadence morale qui devait avoir pour aboutissant la ruine matérielle.

C'est un fait sans exception dans l'histoire de l'Église qu'un Ordre religieux prospère tant qu'il demeure fidèle à l'esprit de sa création. Pauvre, austère, sacrifié, il est fécond en hommes et en œuvres. C'est la bénédiction de Dieu sur la vertu des fils. Riche, relâché, ouvert à tous par l'abolition de toute observance pénible, il décline fatalement. Les rejetons manquent aux racines trop grasses. L'histoire de France comme celle de tous les pays catholiques où les instituts religieux déchurent, en est la preuve. La Révolution ferma les couvents, mais ils étaient déjà vides. Elle ne tua pas la vie religieuse, elle la déclara illégitime ; ce furent les abus régaliens qui en avaient chassé la vie et l'activité. Ceux d'entre eux qui étaient dignes de vivre ressuscitèrent ; les autres ne reparurent plus parce qu'ils ne méritaient pas un renouveau d'existence.

Les hommes n'ont aucun pouvoir pour abolir les œuvres fondées par l'esprit de Dieu. Elles ne tombent momentanément sous leurs coups que pour reparaitre plus vigoureuses si l'esprit divin demeure en elles. Leur mort ne vient que de l'abandon de cet esprit. C'est toujours par suicide qu'ont succombé les maisons religieuses.

Le Gouvernement brésilien était donc bien inspiré en empêchant la réforme monastique ; c'était pour lui le moyen le plus sûr d'arriver à l'anéantissement de tous les

Ordres religieux qu'il avait décrété, et qu'il hâta en interdisant toute admission de novices, dans l'espoir d'hériter à brève échéance des biens considérables des différents instituts.

D'ailleurs, en attendant le dépouillement complet, l'Empire avait pris ses précautions.

Ce que nous avons vu en France, sous la troisième République, le Brésil l'avait expérimenté sous son premier Empire. La conformité des moyens d'exécution révèle l'unité de direction. Un même plan, ourdi dans le mystère de l'Antéchrist, prépare, par un plan méthodique qui se renouvelle, la ruine de l'Église du Christ dans tous les pays et à des époques différentes. La signature est la même au bas de la même œuvre.

Donc, comme en France, les Ordres religieux étaient déclarés mineurs. L'État était le tuteur dévoué et attentif qui veillait à la sage gestion de leurs biens qu'il déclarait nationaux et dont il daignait leur laisser l'usufruit.

Deux articles portaient dans leurs flancs, comme le cheval de Troie, les ravageurs qui devaient mener l'assaut définitif (1830) :

« Toutes les aliénations et tous les contrats onéreux faits par des Ordres religieux sur les biens mobiliers et immobiliers de leur patrimoine, sont déclarés nuls et sans aucune valeur devant la justice, tant qu'il leur manque la permission expresse du Gouvernement pour faire de tels contrats.

« Il est permis à toutes les corporations de bien-morte d'échanger leurs biens immeubles contre des assignats de la dette publique intérieure. Ces assignats seront inaliénables. »

Comme il est probable que, plus soucieuses de veiller à

l'intangibilité de leur patrimoine matériel qu'à celle de leur patrimoine moral, beaucoup de congrégations n'apportèrent pas un empressement excessif à opérer cet échange. L'Assemblée législative de 1870 fit passer une loi qui obligeait définitivement les couvents à « faire la conversion de leurs biens en titres de la dette publique. »

Nos Églises françaises ont été soumises également à ce régime protectionniste. Aussi, lorsque l'État-Glouton jugea le moment venu de procéder au brigandage sacrilège qu'il poussa jusqu'à voler les fondations de messes sous l'aimable qualificatif « d'incorporation », il n'eut besoin ni de nouveaux décrets, ni d'envoi de régiments, ni de manœuvres compliquées.

Il se contenta de saisir les titres invendables de la rente. La ruine était accomplie en un tour de main.

Chose admirable ! Pour éviter tout à la fois de résister à la loi et de livrer les biens de l'Église, certains chefs ecclésiastiques donnèrent l'ordre à leurs curés de mettre les clefs du coffre-fort à la serrure et de s'absenter pendant... l'opération.

Bon saint Laurent ! que vous avez mal fait de venir au monde si tôt et dans un siècle si plein d'intolérance qu'il ignorait les accommodements avec le Ciel !

En revanche, il a fait souche le benoît gentilhomme de 1793, qui, sur les marches de l'échafaud, se retournant vers le bourreau, relevait la queue de sa perruque : « Mes cheveux ne vous gênent pas, monsieur le bourreau ? »

Le clergé du xx^e siècle ne porte plus perruque et nos Jacobins ne guillotinent plus. La République s'est amendée ; au lieu de décapiter, elle détrousse. Elle est tombée de Robespierre à Mandrin. Et, dispensée de relever sa perruque, sa victime se contente de livrer pacifique-

ment les clefs du coffre-fort : « Ma présence ne vous gêne pas, monsieur le liquidateur ? »

Inutile d'ajouter qu'ainsi qu'en France, le prêtre n'était considéré au Brésil que comme un salarié du Gouvernement.

Le salaire qu'il recevait était, il est vrai, ici et là, pris sur la masse de ses propres biens, préalablement confisqués et détournés de leur but ; il n'en demeurait pas moins un fonctionnaire stipendié.

Disons, à l'honneur du concordat napoléonien, qu'il n'osa jamais s'octroyer sur la direction des choses religieuses, les droits que réclamait pour lui le pombalisme transplanté au Brésil.

Là, la loi imposait aux curés le contrôle de l'État chaque fois qu'ils avaient à accomplir un acte purement spirituel.

Les « fonctionnaires ecclésiastiques » n'avaient le pouvoir d'exercer leurs fonctions qu'en payant, et, s'ils déléguaient un prêtre, ils étaient assujettis à une sorte d'impôt de remplacement dont on ne sait lequel admirer davantage : le caractère odieux ou grotesque.

Un timbre civil estampillait les sacrements. Le baptême, le mariage, l'inhumation étaient soumis au timbre. L'État mettait son sceau sur les rites religieux comme sur les sacs de café ou les cigares de la Havane. Un moribond ne recevait le saint viatique dans son lit d'agonie qu'après avoir reçu au préalable le timbre impérial. Ainsi, l'onction du chrême se mariait obligatoirement à la griffe nationale.

Par ailleurs, la loi impériale déclarait le prêtre libre de ses obligations sacerdotales quand il était de service civil.

Il ne réclamait même pas cette circonstance pour octroyer des dispenses qui tombaient sur les devoirs les

plus essentiels. Les Vénérables qui présidaient au Conseil des ministres réclamaient pour eux-mêmes, en fait, la puissance de lier et de délier les consciences.

Un fait m'a été rapporté par un Père Lazariste de Rio qui peint l'effroyable abus de pouvoir du Gouvernement impérial d'alors et explique les déchéances religieuses qui s'ensuivirent.

Lorsque l'Empire fut proclamé en 1822, il décréta que les communautés des Lazaristes établis, avec permission, en plusieurs villes où ils dirigeaient des établissements scolaires des plus prospères, étaient déliés de l'obéissance vis-à-vis de leur provincial résidant à Lisbonne. Il semblait clair comme le jour aux fondateurs de l'Indépendance politique du Portugal, que leur geste entraînait fatalement l'indépendance de tous les corps sociaux, y compris les Ordres religieux. Satellite de l'Empire, comme la lune l'est du soleil, l'Église en devait subir toutes les révolutions, et comme l'astre des nuits, s'éclairer ou s'obscurcir, selon le point de l'ellipse où la plaçait la marche de la planète.

Les Lazaristes brésiliens ayant dû subir l'ukase, se trouvèrent bientôt dans l'impossibilité de trouver sur place des maîtres pour leurs collèges et des novices pour leur corporation. Ils estimèrent éviter toute susceptibilité nationale en demandant au Gouvernement la possibilité de se relier directement au Supérieur général de la Congrégation résidant à Paris.

Voici la réponse qui leur fut faite par la Commission législative :

« Les Brésiliens ne peuvent recourir à l'autorité du Saint-Siège, sans une expresse permission de leur Gouvernement, et ni les grâces émanant de Sa Sainteté en

leur faveur ne peuvent être concédées sans être présentées au Gouvernement impérial, qui a le droit d'accorder ou de refuser le *placet*. Et si l'on procède ainsi à l'égard du Saint-Siège, comment permettre à une réunion de Brésiliens d'obéir à un supérieur étranger indépendant des lois du pays, et sans que le Gouvernement puisse connaître la nature de l'obéissance qu'ils prêtent et les décisions de ces supérieurs qui peuvent fort bien attenter contre les lois du pays et contre les usages et la discipline de l'Église brésilienne ?

« Ainsi donc, ces prêtres doivent demander permission au Gouvernement pour correspondre avec leur Supérieur étranger et présenter ensuite au *placet* du Gouvernement impérial toutes les décisions de leur supérieur général. »

Les Lazaristes français ont aujourd'hui remplacé les Lazaristes brésiliens d'origine, qu'une pareille tyrannie devait fatalement mener à l'irrémissible déchéance, de même que des Bénédictins, des Franciscains et d'autres religieux d'origines allemande, italienne, belge, ont refait fleurir la plus exacte discipline sur les ruines des Congrégations indigènes.

Il est bien certain que ce n'est pas à l'Église qu'il faut s'en prendre de la décadence dans laquelle tomba l'Église brésilienne et dont l'image ternie hante encore, malgré de belles années de réviviscence, l'imagination de nombreux catholiques européens. « Les réformes ont échoué, écrivait le Nonce apostolique, M^{sr} Spolverini, malgré la bonne volonté du Saint-Siège, par des embarras provenant de ce que les Ordres religieux se trouvaient sous la dépendance du Gouvernement civil. »

Le ministre d'État, Nabuco, avouait, dans une séance

du Sénat en 1838, qu'il ne fallait pas imputer la faute au pape, mais au Gouvernement : « L'ajournement n'est pas venu du Saint-Siège, mais de nous qui n'avons rien fait à ce sujet.

« M^{sr} Falcinelli vient au Brésil. Traitez avec lui, nous a dit le Pape. M^{sr} Falcinelli est venu ici, et le Gouvernement n'a rien proposé. La faute n'est donc pas au Saint-Siège, mais à nous. »

Il est évident que l'esprit maçonnique, jugeant en dernier ressort de la doctrine spirituelle, des cérémonies religieuses, des directions hiérarchiques, était le plus sûr élément de dissolution qui pût atteindre la vitalité de l'Église brésilienne.

Le Gouvernement avait élevé à la hauteur d'un principe la loi du recours à la Couronne. Cette loi soumettait au contrôle et à la revision des magistrats civils toute sentence, tout rescrit, tout ordre émanant des autorités ecclésiastiques, l'autorité papale en premier lieu.

Des frères maçons s'érigeaient en Cour de cassation pour juger les Encycliques et les Pastorales. Censures, dispenses, indulgences, passaient par l'examen de ces théologiens bizarres dont l'approbation ou le rejet décidait de l'orientation de l'Église.

Pas plus que l'Église gallicane sous la férule des délégués du Grand Orient, l'Église brésilienne ne manqua de caractères intrépides qui se levèrent devant le cynisme de la maçonnerie portugaise, insultant si gravement à la dignité spirituelle.

Au nom de la véritable indépendance dont le Christ a posé l'éternelle formule : « A César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu, » les évêques firent entendre une belle protestation, jetèrent un interdit si formel contre les

confréries où régnaient les Francs-Maçons, que deux d'entre eux furent décrétés d'accusation.

Ils n'estimèrent pas avoir payé trop cher l'évangélique liberté de leur ministère, de quatre ans de travaux forcés en forteresse, auxquels les condamnèrent les tribunaux de l'Empire.

Le bruit des chaînes qui montait du cachot de la prison de Machéroute où le Précurseur expiait l'audace de son *non licet*, empêchait Hérode de dormir. Serait-ce être injuste de prétendre que la clameur du Droit opprimé qui s'éleva des géôles où souffrirent les traitements les plus vils les nobles victimes du Recours à la Couronne, fut le premier appel vers Celui qui « *neque dormit neque dormitat* » pour un tragique châtement.

Le Souverain, personnellement équitable, bienfaisant, religieux, subit les coups de cette Justice immanente qu'avaient appelés sur la « Couronne » les hommes d'État, qui, sans doute, inspirés par l'amour de leur pays, avaient oublié la parole scripturaire confirmée par dix-neuf siècles de vie sociale : « Qui se heurte contre cette Pierre, s'y brise. »

« Nous venons d'assister à un spectacle, disaient les évêques quelques années après, qui a épouvanté l'univers, à un de ces événements par lesquels le Très-Haut donne, quand il le veut, d'effrayantes leçons aux peuples et aux rois. Nous venons de voir un trône couler à fond tout d'un coup dans l'abîme que lui creusèrent en peu d'années des principes dissolvants, accrus à son ombre !

« Un trône vient de disparaître ! Et l'autel ? L'autel est debout, protégé par la foi du peuple et par le pouvoir de Dieu. L'autel est debout. Et l'honneur de cette nation est de l'avoir toujours maintenu ainsi. »

.....

Ce coup d'œil rapide sur des événements qui sont encore si proches de nous, explique la permanence de certaines impressions chez des Européens qui ne se tiennent pas suffisamment au courant de la marche des choses, en des pays neufs où tout va vite.

Le fait est que le Brésil religieux d'aujourd'hui n'est pas le Brésil religieux d'il y a trente ans, que le Brésil économique de la République n'est pas le Brésil économique des temps coloniaux.

Hier, le Pape était un souverain étranger dont le Gouvernement discutait les droits à diriger les fidèles, même dans la ligne strictement spirituelle. Aujourd'hui, le Nonce du Pape jouit d'un tel prestige que l'État séparé l'établit arbitre dans ses litiges territoriaux avec le Pérou. Et s'il est vrai que les hautes qualités diplomatiques de M^r Bavona étaient pour quelque chose dans ce choix, il n'en reste pas moins que le Gouvernement de la République a donné là une preuve de son impartialité respectueuse, qu'il serait injuste de méconnaître.

Hier (je puis rapporter ce souvenir historique sans blesser aucune délicatesse), le ministère prétendait imposer à Rio de Janeiro un évêque, le docteur Moura, qui refusait de soumettre ses doctrines au pape, « auquel, affirmait celui-ci, il n'avait pas à rendre compte de ses opinions! » Et de ce fait, l'évêché de Rio demeura plusieurs années sans titulaire.

Aujourd'hui, le ministre, par l'organe de son plus haut représentant, a obtenu que le Saint-Siège accordât au pays l'honneur du premier cardinal sud-américain.

Hier, d'immenses territoires demeuraient sans pasteurs, livrés à un demi-paganisme, auquel l'état misérable dans

lequel végétaient les rares prêtres de l'intérieur ne laissait guère le moyen de les arracher.

Aujourd'hui, dirigeant un clergé qui n'a rien à envier, au point de vue intellectuel et moral, au clergé des meilleures nations catholiques, le corps épiscopal s'est accru d'une vingtaine de membres. Et dans son Encyclique du 6 juin dernier, le Saint Père ne manquait pas de mettre sur la même ligne les trois facteurs qui avaient rendu possible ce magnifique épanouissement de la hiérarchie ecclésiastique brésilienne : « Le dévouement persévérant des évêques, l'insigne générosité du peuple, et les dispositions bienveillantes des hommes du Gouvernement. »

Hier, enfin, aucun chef de diocèse ne pouvait adresser à ses propres fidèles une lettre de directions spirituelles, sans que le gouvernement eût jugé auparavant de son « orthodoxie » et de son opportunité. Aujourd'hui, libre de donner au peuple catholique un enseignement intégral, l'Épiscopat affirme chaque jour par la noble indépendance de son zèle, qu'il se sait redevable de comptes, à Celui-là seul qui a le devoir d'instruire : « Allez! Enseignez! »

Et ce n'est assurément pas au Brésil que l'on rencontrerait, des juges condamnant des évêques, au nom du Gouvernement, pour avoir défendu l'enfance contre l'intoxication de l'athéisme et des diffamations historiques et philosophiques, dont sont remplis certains manuels obligatoires de nos écoles officielles. A plus forte raison, ce n'est pas au Brésil que l'on rencontrerait de ces valets en simarre, portant le culte de la bassesse au point d'infliger une amende à un prêtre qui s'était permis de parler des Croisades, au cours d'un catéchisme! L'on se demande si l'on rêve, en se remémorant de si fantastiques drôle-

ries. Les documents publics ne permettent pas d'en douter.

Chez nous, les pouvoirs laïques se sont transformés en chasses gardées. Malheur au ministre du culte, du culte catholique bien entendu, qui ose y mettre le pied ! L'État le poursuit comme un braconnier dangereux.

Le prêtre, pour enseigner, doit situer l'objet de son enseignement : Dieu, le Christ, l'Église, l'humanité, hors de l'espace et du temps, sous peine de toucher aux choses et aux événements que le laïcisme, propriétaire de l'histoire universelle, prétend transformer en un gibier strictement réservé.

Nos arrière-neveux pleureront peut-être de honte, à la pensée que leurs pères ont pu supporter de si insolentes goujateries. Pour nous, encore que ployés sous un tel joug, nous nous contentons d'en rire.

Le clergé brésilien jouit d'une liberté absolue dans son enseignement. J'ai ici sous les yeux, pendant que j'écris ces lignes, le mandement collectif des évêques des États du Sud, adressé aux catholiques de leurs diocèses, sur leurs devoirs sociaux. C'est un admirable monitoire qui ne laisse aucun point pratique des questions délicates confinant aux destinées matérielles et morales des peuples, sans y projeter la lumière de la Doctrine chrétienne. L'Épiscopat français n'adresserait pas un pareil enseignement, sans être immédiatement mis à l'index pour ses empiétements sur le territoire politique.

J'écrivais tout à l'heure que les prêtres brésiliens ne le cèdent en rien aux mieux disciplinés des pays européens.

J'ai eu le très grand avantage d'en connaître intimement quelques-uns ; j'éprouve une véritable joie à rendre témoi-

gnage à leur fine intellectualité et à leur esprit foncièrement sacerdotal, et comment n'enverrais-je pas, de loin, un salut plein d'affectueuse gratitude, tout particulièrement au pieux prélat, M^{sr} Rangel, qui voulut bien, pendant mon séjour à Rio, se faire, sur la demande du cardinal, mon guide affable et dévoué ?

Le clergé des villes, qui se trouve sous l'influence plus directe et plus proche des évêques, est exemplaire. Dans l'intérieur, dit-on, de séculaires abus se sont prolongés jusqu'à aujourd'hui, dans une mesure très restreinte du moins. C'est sans doute la vie peu édifiante de ces pasteurs qui entretient chez beaucoup de fidèles des sentiments, à l'égard du prêtre, qui ne sont pas toujours faits uniquement de respect et de confiance.

Mais, je le répète, ce n'est là que l'exception. On ne trouverait plus, à l'heure actuelle, sur toute la surface de la République, un curé comme celui dont on me rapportait un mot précieux.

Cet excellent homme, ayant, un jour, l'honneur d'entretenir à sa table son évêque, lui demanda comme une grâce de l'accompagner jusqu'au cimetière.

Le prélat y consentit. Lorsqu'ils y furent arrivés, le curé s'arrêta devant une place qui avoisinait une tombe encore récente :

« Monseigneur, dit-il, voici la tombe de ma pauvre défunte. Elle me fut bonne et je lui fus fidèle. Je demande à Votre Excellence de veiller à ce que je sois enterré près d'elle ! »

Plutôt stupéfait d'une pareille mission, l'évêque se récria, et s'efforçant de faire comprendre à son prêtre l'énormité de sa demande, se mit à le sermonner...

« Mais quoi, s'exclama celui-ci, comment aurais-je com-

mis un péché? Après tout, j'ai reçu un sacrement de plus que vous, monseigneur!»

Et cela fut dit avec une sérénité de conscience qui dut trouver des circonstances atténuantes, sinon auprès du juge canonique, du moins auprès du Grand Juge divin qui sonde « les reins et les cœurs ».

Ces circonstances atténuantes échappent facilement à nos critiques européens, particulièrement quand elles émanent de « confrères ». Le prêtre de nos pays, aux traditions enracinées par quinze siècles de culte chrétien, aux populations denses, aux moyens de protection multipliés sous toutes les formes, ne se fait pas une idée de ce que représente ce mot « le prêtre de l'intérieur », quand il s'agit de l'intérieur du Brésil.

Solitaire, retranché de tout point d'appui moral comme de toute attache sociale, condamné à vivre avec des créatures rudimentaires, la plupart du temps, métis d'Indiens ou de nègres, immigrés d'Europe dont la mentalité n'est pas toujours supérieure à celle de ces indigènes, courbé sous un climat qui, toute l'année, sans répit, fait sentir le poids déprimant d'une chaleur de 30 à 40 degrés, respirant, sans qu'aucun courant d'air ne la traverse, l'épaisse atmosphère de la vie végétative et animale où se meut le troupeau humain dont il est le berger, quoi d'étrange qu'il subisse parfois le faix de l'ambiance, et se retrouve homme au niveau des hommes qui l'entourent?

On m'a cité de ces prêtres de l'intérieur qui, pour joindre leur confrère le plus proche, doivent entreprendre, à travers la forêt vierge et des pays accidentés et sans chemins, un voyage à cheval de quinze jours. Un sac de farine de manioc d'un côté, une jarre d'eau fraîche de l'autre, comptant sur les hasards de la chasse pour corser

le menu, ils affrontent les surprises des bêtes et des éléments, suspendant le soir le hamac flottant aux hautes branches des arbres, tandis que le guide entretient le feu pour écarter les onzas et les serpents.

— Veille bien, João, disait l'un d'eux, de qui je tiens le fait, veille bien, disait-il au nègre qui montait la garde autour de son hamac, veille bien et ne laisse pas tomber la flamme, car tu sais, si le tigre vient, c'est toi qui seras mangé. Les fauves préfèrent de beaucoup la viande noire à la viande blanche!

Et franchement, le bon petit abbé de nos paroisses pieuses, bien encadré, bien garanti, et qui peut sans héroïsme accomplir sa retraite du mois, aurait peut-être tort, bien que n'ayant jamais péché, de lancer contre ces héros faillibles, de trop grosses pierres.

Le Gouvernement impérial, qui avait reçu, comme je l'ai dit, les pouvoirs de lier et de délier les consciences en même temps que l'investiture civile, avait trouvé un moyen remarquable pour mettre fin à des abus qui, en ce temps-là, n'étaient que trop réels.

Les membres du Conseil provincial de Saint-Paul s'étant réunis pour examiner la question, estimèrent qu'il y avait lieu d'abolir le célibat ecclésiastique, pour cause de moralité publique, et basèrent leur arrêt sur les deux considérants suivants :

1°) Les évêques dans leurs diocèses ont les mêmes droits que le Saint Père dans toute l'Église catholique.

2°) La loi du célibat est simplement disciplinaire. Les évêques dans leurs diocèses peuvent donc dispenser des canons disciplinaires des Conciles Généraux. Ils

peuvent en conséquence, permettre le mariage au clergé de leurs diocèses.

Il est inutile de faire remarquer l'abus que commettrait une autorité restreinte en prétendant dispenser des lois de l'autorité majeure, ni surtout l'abus commis par un congrès de laïques qui s'octroie le droit d'interpréter des lois ecclésiastiques.

Le nonce, Mgr Fabrini, contristé depuis longtemps par les déclarations officielles d'un Gouvernement qui se flatte de veiller à la pureté de l'Église, en prônant ouvertement le mariage des prêtres à l'heure même où il faisait remettre au Saint-Siège un *ultimatum* par son représentant, pour imposer à Rio un évêque suspect, le nonce lui écrivit une lettre qui valut la mise au point suivante :

« Monseigneur,

« En réponse à la note du 18 de ce mois dans laquelle vous manifestez le désir de connaître la pensée du Gouvernement sur la question du célibat des prêtres agitée à São Paulo, j'ai l'honneur de vous dire avec toute franchise que le Gouvernement de Sa Majesté est convaincu que le célibat des prêtres constitue un point de discipline que les Souverains dans leurs états peuvent altérer à leur gré, au bénéfice de leurs sujets.

« Le Gouvernement sait que le célibat du clergé au Brésil n'existe pas en fait, et cet état de chose favorise énormément l'immoralité publique. On doit donc prendre des mesures énergiques et appropriées aux circonstances. Et comme l'affaire est très sérieuse, le Gouvernement ne veut pas faire connaître son avis publiquement, mais il va l'envoyer à la Chambre des députés avec laquelle il désire

marcher toujours d'accord dans l'espoir que celle-ci trouvera un remède pour guérir ce mal qui cause tant de dommage à l'Église.

« Je vous présente, monseigneur, etc. »

Tel était l'état des choses en 1834.

Le Souverain qui jouissait d'un droit si exorbitant, et la Chambre des députés qui marchait d'accord avec lui, n'oubliaient qu'une chose : garantir, au nom de cette moralité publique qui réclamait l'abolition du célibat, le prêtre marié contre l'infidélité dans le mariage.

Et à mes yeux, puisque l'on veut mettre le débat sur ce point, en dehors de toute raison divine ou canonique, la question du célibat demeure suspendue sur cette cime aiguë : une fois le prêtre catholique libre de se marier, sera-t-il plus fidèle aux devoirs du mariage qu'il ne l'était aux devoirs du célibat ?

Y a-t-il plus de prêtres parjures à leurs vœux que de maris parjures à leurs serments ? Tout est là !

Et si, aujourd'hui, toute une école de faciles moralistes réclame l'amour libre, comme protestation contre les hypocrisies de la monogamie et remède à la plaie courante de l'adultère, n'est-ce pas l'aveu éloquent qu'une fois admise l'impuissance de l'homme à la pratique de la vertu absolue, il faut arriver à déclarer son impuissance à pratiquer des vertus mêmes relatives.

L'Église est la plus profonde connaisseuse d'hommes qui soit. Elle entend les confidences, elle scrute les consciences et finalement aucune circonstance d'âme ou de situation ne lui échappe.

Son expérience est déjà vingt fois séculaire ; elle sait ce qu'il y a au fond de certaines protestations qui empruntent

la voix du dévouement et d'une perfection plus haute. Elle sait les abdications finales qu'amènent de premières concessions; aussi, malgré les déchéances particulières, tient-elle toujours ferme la règle qu'elle a posée.

Instruite surtout par les chutes successives de la moralité publique sur le chemin déclive du mariage, elle sait à quel abîme la conduirait bientôt l'abandon d'un principe qui, s'il demeure prétexte à bien des lâchetés, n'en demeure pas moins la source d'un permanent héroïsme et de fruits admirables.

Et s'il y a à travers l'histoire, un spectacle digne de la reconnaissance du monde, c'est celui qu'elle donne depuis qu'elle se trouve jetée dans la lutte des passions humaines.

Seule, aux époques tourmentées de la loi de fer, elle a empêché le droit immatériel de sombrer sous les coups des monarques et des maîtres qui n'admettaient pas qu'il pût y avoir une autre raison d'État et une autre loi que leur volonté. Excommunications et anathèmes jaillissant des hauteurs romaines, comme la foudre du sein des nuages, brisèrent, au profit de la civilisation chrétienne, les orgueils des Césars de la barbarie et de la féodalité. C'est le plus beau miracle remporté par l'intelligence contre la force brutale. À côté de celui-là, les prodiges accomplis par les thaumaturges dans l'ordre physique ne sont rien.

De nos jours, la masse règne et gouverne. Elle prétend imposer sa loi comme l'avaient fait les souverains absolus du Moyen-Age. Et la loi d'une masse inconsciente, fluctuante, est toujours la loi de chair. De là les théories modernes de la sainteté de la passion, de l'irresponsabilité des instincts, du droit à la vie intégrale, succédanés démagogiques de la thèse philosophique du Fourierisme sur la réhabilitation de la chair.

Pas plus qu'elle n'a reculé devant les empereurs et les rois, depuis les Frédéric jusqu'aux Philippe-le-Bel, l'Église n'entend céder aux sommations d'une masse obtuse et d'autant moins apte à comprendre la loi supérieure de l'esprit qu'elle ne l'aperçoit plus qu'à travers les grossières spéculations de ses meneurs.

Contre toutes les revendications de la loi de chair, l'Église oppose l'infléchissable aspiration de la loi de l'esprit. L'Idéal est un sommet escarpé, et plus d'un, sans doute, parmi ceux qui se vouent à le gravir, demeure blessé en chemin, sans le pouvoir atteindre.

C'est la loi de toutes les conquêtes qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même et de toute gloire qui le couronne.

Les pages les plus illustres de l'histoire des peuples n'ont pu être écrites que parce qu'il s'est trouvé, dans la guerre et dans la paix, des chefs qui ne désespérant jamais de la grandeur de l'effort humain, lui ont assigné un but capable de mettre en œuvre les plus sublimes sentiments de l'âme.

L'Église mérite donc bien de la société universelle de ne pas laisser éteindre sous des souffles venant de tant de points, le flambeau d'idéal qu'elle seule est capable d'élever au-dessus de nos ténébreuses résistances.

Le fait est, qu'au Brésil, comme partout, sa courageuse persévérance a été récompensée par une transformation progressive qui achève, à l'heure actuelle, de pénétrer jusqu'aux points les plus reculés qui échappaient jusqu'à présent au bénéfice de l'influence hiérarchique.

On a dit avec raison : « Tel prêtre, tels fidèles. » C'est donc laisser entendre que le catholicisme brésilien a fait de remarquables progrès, et dans toutes les classes de la Société. En dehors de la pratique personnelle des obser-

vances religieuses, qui a gagné considérablement depuis un quart de siècle, il faut surtout signaler le travail de l'Église pour coaduner ses efforts et pour organiser les moyens de propagande et de défense proportionnée aux besoins multiples du pays.

Le Centre catholique, solidement assis dans chaque diocèse, fonctionne sous le contrôle des évêques, assurant ainsi à l'élan des zèles particuliers une unité de direction qui a souvent manqué aux généreuses initiatives des catholiques français.

Il n'est pas un essai d'expansion chrétienne tenté en Europe qui ne s'acclimate vite et facilement au Brésil. Aussi, dans tout noyau important, cercles, patronages, œuvres sociales et charitables prospèrent, comme en un sol naturellement disposé aux meilleurs fruits du catholicisme. Les femmes brésiliennes sont à ce point de vue dignes de louanges. Comme leurs sœurs de France, elles ont le cœur merveilleusement ouvert, les mains infatigablement occupées au bien. J'ai assisté à quelques réunions de piété et de bienfaisance qui m'ont laissé un arôme d'édification qui persiste.

Les hommes ne le cèdent en rien à celles que la liturgie chante comme le « *devotus femineus sexus* ». Les confréries charitables sont innombrables. Les Irmandades ont, pour la plupart, à leur charge les édifices du culte, les hospices, et beaucoup de fondations miséricordieuses. Les Conférences de Saint-Vincent de Paul existent dans toutes les villes. J'ai eu la joie d'être présenté, à Rio, à la réunion générale des Conférences ; j'ai été frappé de l'entrain des membres, de leur activité et de leur discipline.

On ne peut demander à une nation catholique émancipée d'un joug pesant, depuis un quart de siècle à peine,

et qui a à faire pour son organisation intérieure, sur une échelle immense, des sacrifices considérables, des œuvres comme nous les voyons s'épanouir en France, par exemple. Quelques institutions ne sont encore qu'embryonnaires. Mais, on sent le germe robuste et la cellule active. Quelques années suffiront pour en faire un organisme parfait.

C'est ainsi qu'à Saint-Paul ont été jetées les bases d'une Université catholique.

Le Père Abbé du monastère Saint-Benoit, don Miguel Crusse, est l'inspirateur de cette grande œuvre. Il en est le cœur aussi. C'est dire qu'elle a pour elle un avenir assuré.

Chaque année, les principaux diocèses ont leurs « Congrès Catholiques » où les plus éminents parmi les laïques prennent la parole et marquent, au delà des étapes déjà parcourues des jalons pour de nouveaux progrès. Pendant que je trace ces lignes, le second congrès de Minas Geraes tient ses séances que remplissent de larges programmes de propagande religieuse et sociale qui font le plus grand éloge de la vitalité catholique de ce magnifique État.

Depuis quelques années surtout, les Catholiques ont compris la nécessité de lutter par des armes modernes adéquates aux nécessités de la défense. Des journaux se sont fondés qui, s'ils ne peuvent rivaliser avec la presse adverse, au point de vue du format, du tirage, des moyens d'attraction, mettent dans tout leur éclat la beauté des principes chrétiens et la valeur intellectuelle de ses défenseurs.

Même dans les colonnes des grands journaux neutres, de notables écrivains catholiques se sont créés par leur talent une prééminence que nul ne leur dispute. La mort d'un publiciste éminent, M. de Oliveira, dont j'eus l'occasion douloureuse de saluer les dépouilles, fut un deuil

pour les lettres de la Capitale. Un autre, M. Carlos de Laerte, est appelé à juste titre le Louis Veuillot du Brésil. Leurs articles résolument catholiques, dans un cadre qui est parfois loin de l'être, sont une marque de leur talent courageux.

Il m'est arrivé plus d'une fois de m'étonner de rencontrer une étude foncièrement religieuse à côté de sujets traités dans une note fort différente. Et je me rappelai le mot de Coppée auquel je manifestais un jour l'étrange impression que produisait sa prose en tête du *Journal*. « Que voulez-vous, me répondit-il, avec le jeu d'épaules et le sourire gouailleur qui lui étaient familiers, je fais ma petite sainte Lucie, je fais brûler de l'encens dans un mauvais lieu. » On aurait tort d'ailleurs d'appliquer le mot aux grands journaux du Brésil dans lesquels écrivent les publicistes catholiques. La boutade du poète me revient par assimilation d'idées, non par comparaison de choses. Ces grands journaux libéraux n'ont rien du genre irrespectueux et trop souvent immoral des organes d'une certaine presse parisienne. Ils ont au contraire une tenue qui fait l'éloge tout à la fois de leurs directeurs et sans doute de l'esprit public qui la leur dicte.

Et ce n'est pas un des souvenirs les moins précieux de mon voyage au Brésil que l'accueil cordial, les jugements équitables et dénués de tout parti-pris, que des journaux, même opposés, ont accordés aux conférences que j'eus l'honneur de donner en réplique à celles de personnalités qu'ils avaient le droit de considérer comme des leurs.

A *Patria Brasileira*, dirigée à Rio par un vaillant et docte polémiste, le Dr Felício de Santos, *O Universo*, également de la capitale, *la Gazeta do Povo*, de Saint-Paul, sont des journaux qui font le plus grand honneur à la

cause. Dans les autres États, un grand nombre de feuilles se mettent sur la ligne pour l'œuvre de la défense traditionnelle, et je ne doute pas que d'ici peu, la presse catholique, généreusement soutenue, sagement dirigée, n'arrive à être un instrument de premier ordre pour les intérêts religieux et sociaux de la République.

Une chose peut-être au Brésil demeure, à mon humble avis, dans un état apparent d'infériorité.

Ce sont les œuvres de protection de la jeunesse studieuse.

Les Congrégations religieuses ont ouvert des collèges qui jouissent à juste titre de l'estime publique. Il n'en faut d'autre preuve que leur prospérité toujours croissante.

Mais, au sortir du collège, le jeune homme, extrêmement impressionnable et vibrant sous toutes les influences, se trouve sans point d'appui et sans direction suivie.

En France, des institutions comme celle de l'abbé Fonsgrive, les Cercles d'étudiants, les Homes universitaires, protègent efficacement une multitude de jeunes âmes, en leur offrant l'antidote intellectuel contre certaines formes matérialistes de l'enseignement officiel, des centres de rendez-vous honnêtes et agréables, et surtout des amitiés précieuses qui les mettent à l'abri d'attachements aussi pernicieux à leur vie physique qu'à leur vie morale.

J'ai eu l'occasion d'entendre au Brésil plusieurs pères et mères de famille qui m'ont manifesté leur regret qu'il n'y ait point d'organisations pareilles dans leur pays.

Le jeune homme y jouit d'une liberté fantastique, comme je le signale ailleurs ; les relations sociales étant en fait assez restreintes, les familles n'ont guère nos réunions intimes, nos petites fêtes de salon, où les pures et aimables influences de la jeune fille sont souvent une sauvegarde pour l'adolescent ; de ce fait, l'étudiant dispose

entièrement de ses soirées, sans que matériellement il les puisse consacrer à d'autres distractions qu'à celles de la rue et de certains centres d'attractions qui ne sont pas plus moralisateurs au Brésil qu'ailleurs.

Beaucoup de parents des États voient partir leurs fils pour les universités de Rio ou de Saint-Paul avec tremblement.

Quel service rendra au pays et à la religion, pour lesquels travaille toujours celui qui travaille pour la moralité de la jeunesse, l'homme qui prendra au Brésil l'initiative de fonder des institutions aptes à rendre aux étudiants les services que leur rendent chez nous les œuvres auxquelles j'ai fait allusion !

Somme toute, le Catholicisme au Brésil est en gain indéniable. Il est libre ; ses rapports avec l'État sont mieux qu'une simple neutralité, ils sont une entente respectueuse.

Le tempérament populaire est pétri de la vieille foi ancestrale. J'ai été bien souvent frappé de la piété réelle avec laquelle priaient les gens du peuple. Deux coutumes touchantes de la religieuse Europe du XVI^e siècle sont demeurées en usage : le baiser que l'on donne à la main du prêtre, le salut que l'on fait en passant devant une église. Dans un tramway, sur dix hommes qui l'occupent, il n'en est pas deux qui ne lèvent leur coiffure dans cette circonstance.

On peut bien reprocher parfois à la foi populaire d'être purement rituelle et de se contenter de gestes qui frisent la superstition. Ces déviations sont loin de lui être particulières ; il n'est pas nécessaire de franchir l'Atlantique pour les découvrir plus grossières encore chez des nations qui n'ont point les mêmes excuses.

Le clergé, profondément renoué, travaille dans une admirable union avec ses chefs à l'instruction des fidèles et à la multiplication des œuvres.

Les institutions de bienfaisance de toute nature, s'épanouissent sur toute la surface du Brésil et y affirment la sève de la vitalité catholique.

Mais, au-dessus de ce qui existe, l'on sent l'élan magnifique de tout ce qui veut être. Les reconstructions du présent ont été lentes et sont incomplètes, parce que les ruines du passé avaient été profondes. L'avenir de l'Église brésilienne sera plein de grandes choses, parce qu'il est préparé par des hommes, prêtres et laïques, qui ont conscience de ce qu'il réclame d'eux, et qui ne sont en aucun point inférieurs aux Destinées que la Providence réserve à cette grandiose province du Royaume du Christ, sur laquelle rayonne comme une auréole, la clarté stellaire de la Croix de Sud.

* * *

Mercredi 11 Janvier.

Je m'étais réservé comme une joie savoureuse l'honneur d'aller présenter mes hommages à l'homme dont le nom m'était déjà familier avant mon séjour au Brésil, M. le baron de Rio Branco, ministre des affaires étrangères.

Par une délicatesse imprévue, il voulut bien me préve-

nir et avant que j'eusse eu le temps matériel de me présenter à lui, l'illustre homme d'État m'apporta la faveur de sa visite au château impérial.

Il est curieux combien certains hommes portent ce que je me permettrai d'appeler le stigmate professionnel sur leur physionomie. C'est là une des multiples preuves que l'âme se fait son corps.

Les vieux scolastiques qui surent mieux que n'importe qui cristalliser de fécondes idées en de courtes formules avaient défini l'âme : *forma corporis*. On ne pouvait dire plus juste.

L'âme informe le corps, au point d'en faire l'interprète, le révélateur inconscient de ses dispositions les plus intimes. Les habitudes de la vie impriment une certaine manière d'être aux gestes et aux traits qui trahissent le sujet aux yeux de l'observateur le plus superficiel.

Il m'est arrivé parfois, lorsque je me trouvais avec un ami, à table d'hôte, par exemple, d'occuper les loisirs de la séance gastronomique à chercher à mettre une profession sur la tête de différents convives. Et rarement, nous nous trompions. Le médecin, le marchand de calicot retiré des affaires, le paisible rentier, l'homme de lettres, ont des fonds et des reflets de visage différents.

Il n'est pas nécessaire de les entendre s'exprimer pour découvrir la catégorie de citoyens à laquelle ils appartiennent.

Il n'y a qu'un valet de bonne maison, gras à point, rasé de frais et portant favoris soignés, dont je ne saurais tout d'abord discerner la tête de celle de certains magistrats... Peut-être l'habitude d'exécuter docilement les ordres, fait elle à ceux-ci le même facies qu'à ceux-là... *Anima informat corpus*.

Toujours est-il qu'en me trouvant en présence du baron Rio Branco, il me sembla que je l'avais déjà vu. Son visage m'était connu; ne l'ayant jamais rencontré, je me l'étais imaginé; ce que j'avais lu de lui, de sa vie laborieuse, de sa vaste intelligence, qui, infatiguée des grandioses tâches de la diplomatie, se répand dans de multiples travaux de littérature et d'histoire; ce que l'on m'avait dit de son caractère dont une noble et pénétrante concentration rend plus précieuse l'affabilité cordiale et sans prétention: tout cela fit que le visage de mon éminent visiteur me révéla ce qu'il était.

Quelques jours après cette première conversation j'eus le plaisir de connaître un peu moins imparfaitement le baron Rio Branco, à l'occasion d'un déjeuner qu'il voulut bien m'offrir.

Si l'âme imprime sa marque sur la physionomie et dans les moindres mouvements de l'organisme, on peut dire aussi qu'elle se projette autour d'elle sur tous les êtres qu'elle emploie.

Notre home, nos objets familiers, n'est-ce pas un peu de notre âme extériorisée? Nous les voulons et les faisons comme nous sommes. Le luxe princier de certaines maisons où tout reluit d'ors, de marbres et de bronzes introduits à grand prix, mais qui ne laissent paraître nulle part l'œuvre personnelle du maître; où il n'y a place ni pour un arrangement imprévu, un chiffon, un caprice, une fleur, une note émue qui se permettent de venir troubler, quand ça dit, les rigides et somptueuses dispositions du grand tapissier, ces riches maisons prouvent les ressources de la caisse du propriétaire, et tout à la fois le dénuement de son âme.

Combien je fus charmé de rencontrer dans la villa du

ministre des affaires du Brésil cette note personnelle qui raconte quelque chose de l'homme, de ses goûts, de son activité.

Si les traits du visage sont la photographie de l'homme; sa maison en est l'ombre, mais une ombre presque diaphane qui donnerait avec les contours précis, les nuances mêmes de la réalité.

La résidence privée du baron Rio Branco n'a rien des opulentes demeures qui se succèdent, des deux côtés de la rivière, le long des avenues de Pétropolis, pour faire de la ville un enchantement renouvelé. Ni majestueux péristyle, ni élégantes sculptures, ni colonnades grecques, ni ogives gothiques, comme il y en a tant parmi les « palacettes » où les diplomates... en froid avec les chaleurs de Rio et les principales familles de la capitale viennent passer la saison d'été.

Pourtant un luxe, un grand luxe qu'autorise la richesse du pays. Le luxe des grands arbres et des arbustes touffus qui viennent au-devant du visiteur et le reconduisent au bas du sentier qui côtoie le petit fleuve sonore, avec des grâces et des ondulations de rameaux fleuris, comme les marquises d'ancien temps, saluant leurs hôtes avec des révérences où froufrouaient soieries et dentelles des mantes traînantes.

Le luxe des grands arbres et des arbustes touffus qui précède le home simple du grand ministre, l'enveloppe précieusement et le pénètre jusque dans ses intimités.

On sent que la splendeur qui filtre à travers ces géants feuillus, que les envols de pétales qui retombent en pluie rose ou jaune sur le toit de la vieille demeure, le mystère de l'ombre et les mille bruissements d'êtres invisibles qui la peuplent, on sent que tout cela fait partie de la maison.

Quelque chose du passé est resté accroché, pour ainsi dire, aux branches qui ploient, autant peut-être sous le poids des traditions et des souvenirs qu'elles ont charge de transmettre à ceux qu'elles abriteront, que sous la masse de leurs feuilles et de leurs grappes odorantes.

Cette maison n'est pas l'hôtel de passage d'une personnalité; elle est l'oasis où vient se reposer, dans le labour serein et mesuré qui est le repos des forts, le ministre d'aujourd'hui comme le fit son père, le ministre d'hier.

Ceux qui ont vécu dans le même cadre et dans les impressions prolongées des êtres qui les précédèrent dans la vie, savent combien les choses inanimées qui nous environnent contiennent de ces parcelles inanalysables qui entretiennent en nous le culte et comme la présence réelle des disparus. La chose est tellement vraie qu'il suffit parfois du détail le plus insignifiant en apparence, d'une note subite, s'élevant à tel point du chemin, d'une odeur s'associant à telle lumière du ciel, pour éveiller aussitôt au fond de nous toute une scène oubliée, pour susciter devant les regards ravis du cœur le visage et la conversation d'une personne chérie, absente ou morte depuis longtemps.

Cette puissance latente d'évocation que recèlent les entrailles des choses explique le prix que les natures sensibles attachent aux moindres objets qui appartiennent aux leurs; elle explique surtout le respect ému que nous professons pour les lieux et les créatures vivantes, encore qu'inconscientes, qui formèrent le cadre où se déroulèrent les épisodes de l'existence de ceux que nous aimâmes.

Pendant le déjeuner, je fus frappé par l'atmosphère de vie familiale qui régnait dans la maison. A plusieurs reprises, le nom du noble Silva Paranhos, le fondateur de la

lignée des Rio Branco, revint, à propos des problèmes considérables et délicats, à la solution desquels sa haute sagesse s'employa si fructueusement; il n'était pas nécessaire de ces allusions pour ressentir son influence toujours présente et précieusement entretenue. Le fils du baron, un jeune homme de magnifique stature auquel l'avenir souriait, au milieu des convives, sous la forme vivante la plus gracieuse, disait assez par toute sa personne que la série des beaux services rendus au Brésil par la famille n'est pas près de s'interrompre (1).

Je pus d'autant moins m'empêcher de remarquer cette atmosphère de paisible intimité qui régnait dans cette résidence d'un homme d'État, que la nature enveloppante dont je parlais semblait y mêler quelque chose de sa propre douceur.

La salle à manger ouvre, si je ne me trompe, sur un jardin aux dimensions réduites, à cause de la proximité de la montagne qui surplombe; et dans ce jardin, tout proche de la porte vitrée, un arbre magnifique étend ses rameaux que l'été avait transformés en un énorme bouquet violet. Or les rayons du soleil traversant cette opulente couronne s'y teignaient, pour ainsi dire, d'une couleur mauve, et ne pénétraient plus dans la pièce, que pour l'emplir jusque dans ses recoins, de cette nuance mystique et attendrie.

Je ne pouvais me distraire, pendant la conversation séduisante et instructive de l'illustre amphitryon, de cette tonalité lumineuse que l'on eût dit disposée là pour tous et

(1) Ces notes étaient rédigées avant la mort du baron de Rio Branco et la nomination de son fils comme Ministre du Brésil à Berne.

toutes choses, comme ces arrière-fonds diffus et lumineux dont les Florentins primitifs enveloppaient leurs personnages de premier plan.

Il me fut d'autant plus agréable d'entendre, dans un toast délicat, le baron Rio Branco me féliciter de mes succès oratoires au Brésil et m'en souhaiter l'extension, qu'il n'ignorait pas la note apologétique que j'avais donnée à mes conférences et le but directement visé par le comité des Catholiques, qui, sous le patronage de S. E. le cardinal de Rio, les avait organisées, après le passage de MM. Ferri et Clémenceau.

Le ministre des affaires étrangères du Brésil, passe aux yeux de beaucoup de catholiques pour un franc-maçon. J'ignore absolument ce qu'il en est. Peut-être le fils héritait-il, dans l'opinion, qui ne lui ménage pas, par ailleurs, les plus enthousiastes sympathies, du renom de son père qui n'avait pas à dissimuler sa haute situation dans la Maçonnerie; peut-être Rio Branco fit-il, à certain carrefour de son existence et dans certaines circonstances qui commandent presque le geste, ce que beaucoup de citoyens ont fait, sans trop se soucier plus tard de ce rapide engagement. Qui ne connaît de ces affiliés aux Loges qui n'ont reçu le tablier, puis le sautoir qu'à titre de décorum politique et social et s'en soucient autant dans la pratique de la vie que nombre de catholiques qui ont arboré médailles et scapulaires et seraient fort embarrassés qu'on leur demandât de s'acquitter des petites obligations rituelles qu'elles imposent?

En tout cas, je souhaite à beaucoup de nos grands hommes réputés conservateurs, comme j'en connais quelques-uns, de donner à leurs visiteurs l'impression d'édification morale et religieuse que j'emportai de cette demeure.

Avec une simplicité de tous points charmante, Rio Branco voulut me la faire connaître plus intimement. C'est ainsi que je pus saisir qu'elle était quelque chose de lui-même, le prolongement de la pensée des siens et de sa propre personnalité.

Un bureau large, austère, aux tables surchargées de livres, de papiers, de télégrammes, auxquels nulle main étrangère ne doit toucher. Il est facile de deviner qu'à travers ce désordre apparent, la vigilance du ministre se retrouve sans peine, comme le fil solide qui ne s'égaré jamais à travers les dessins les plus compliqués de la trame.

Et, appelant mon attention de ce monceau de documents, pour la fixer vers un beau Christ qui étend ses bras au-dessus du siège de la table : « Voici le maître de la maison, me dit-il. Ce Christ est la reproduction de celui de Notre-Dame de Paris. »

J'admire, en effet, cette pièce d'art finement ciselée qui est évidemment, à une telle place, quelque chose de plus qu'un objet esthétique; je ne pouvais la prendre, en tout cas, pour le diplôme de l'agrégation maçonnique du ministre.

Dans la chambre à coucher, les souvenirs d'une famille aux traditions religieuses s'affirment davantage encore. Le lit à colonnes, d'un travail brésilien admirable, est majestueux sous ses tentures de damas rouge, comme un trône François I^{er} qui aurait retenu la mémoire des réunions de Cour où grandes dames et artistes de la Renaissance récitaient les Nouvelles qu'avait signées la main d'une royale princesse. Là encore, le ministre tint à me faire admirer le grand Christ qui domine le lit ainsi que deux jolies statues anciennes, une Vierge et un saint Antoine de Padoue, je crois, très vivantes dans leurs robes

fleuries de bois doré et qui semblent vous regarder avec une sorte de fixité troublante par leurs beaux yeux d'émail clair.

Ce sont là des œuvres de la vieille école espagnole et portugaise, comme il y en avait tant jadis parmi les premiers conquérants et colons, particulièrement à Bahia, la riche et religieuse métropole de la colonie du Portugal.

Mais le sanctuaire réel de cette maison d'un homme de goût et de savoir est la bibliothèque. Je sentais le culte du dévot dans la joie que le baron manifestait à me montrer ses parchemins et surtout les collections dont les fauves reliures aux fers d'or étaient dignes en tout de la valeur typographique.

Sournoisement, pendant que l'érudite homme d'État me tendait quelque volume plus précieux, je cherchais, à travers la pièce, à découvrir l'arme légendaire avec laquelle ce laborieux chassait l'ennemi redoutable des hommes d'études.

Il ne s'agit ni du tigre, ni du giboia, quoique je me sois laissé raconter, qu'un beau soir, pendant que la famille du ministre était rassemblée autour d'une table, une onza, — le tigre du Brésil, — dégringolant de la montagne qui domine la villa, vint tomber en plein groupe. Inutile de dire la façon dont fut accueilli ce trouble-fête; mais comme de pareilles visites sont aussi rares qu'inattendues, ce n'est pas de cet ennemi dont je parle.

C'est tout simplement des mouches.

Qui a subi les assauts multiples de ces dévorantes bêtes, qui a exposé son crâne peu chevelu à leurs incursions rapides, aux heures de tension cérébrale où la moindre distraction énerve, où la sensation la plus légère éloigne de la difficile conquête de quelque forme à exprimer, celui-là

sait bien que le mot « ennemi » n'est pas exagéré pour qualifier ces perturbateurs du travail intellectuel.

Rio Branco considère les mouches sous cette couleur. Et son arme pour les détruire est un simple chandelier, un chandelier armé d'une bougie, bien entendu, et bien entendu encore — car Pétopolis est loin de Falaise — d'une bougie allumée.

La chasse au chandelier est fameuse. Elle est classique; elle lui mérite les honneurs de la caricature... Une mouche est-elle à la portée de son regard ou de sa main, vite, il saisit l'arme, l'élève à la hauteur voulue, penche la bougie. Perpendiculairement, une goutte de stéarine tombe. Le geste est infailliblement juste. La mouche n'est plus qu'un noyau noir dans une coque blanche... Les familiers du ministre prétendent que c'est pour lui, en ses heures de composition intense, une distraction presque obligée.

Distraction peu coûteuse; elle joint en plus l'utile à l'agréable. Elle a pour elle d'être d'une noble origine et je la recommande à ceux que taquinent les mouches...

Mais hélas! je ne saurais donner exactement la description de l'arme dont le modèle est peut-être pour quelque chose dans le succès de la chasse; je dois avouer que je n'ai point aperçu le chandelier... La vérité m'oblige même à dire qu'ayant lu ce passage à un Brésilien ami du baron Rio Branco, celui-ci m'affirma que cette petite histoire fut inventée de toutes pièces par un interviewer argentin. La légende va plus vite que la justice. Elle était arrivée jusqu'à moi... Je m'empresse de souffler dessus. Les goûts cynégétiques du ministre sont plus nobles, paraît-il, et grand fumeur de la cigarette, s'il fait entretenir près de son bureau une bougie allumée, tout le monde comprend l'économie du temps et du geste qu'il lui demande.

Quand, après une heure de charmante cordialité trop rapidement écoulee au milieu des amis du baron Rio Branco, dans un salon où abondent sous toutes les formes les souvenirs d'une longue carrière d'honneur et de succès diplomatiques, je pris congé du maître de la maison, il voulut qu'en le saluant, je saluasse aussi le portrait de son père. Sous la galerie où viennent s'incliner les voûtes fleuries des grands arbres, deux beaux bustes de bronze: celui du premier ministre de l'Empire, celui du ministre de la République... Dans les deux, la même ampleur du front, la même flamme du regard, la même ligne arquée et de transcendante autorité du nez, la même finesse des lèvres reprenant en quelque sorte la bonhomie du menton; j'avais là dans ces deux images rapprochées la confirmation de ces impressions latentes d'harmonie atavique qui m'avaient pénétré pendant ces heures brèves.

Elles m'accompagnaient pendant que je redescendais la pente ombragée qui mène à la route. Et je ne sais par quel phénomène bizarre d'association de sensations, pendant que les grappes lourdes des ramures bruissaient dans la brise, au-dessus de ma tête, j'entendais au fond de ma mémoire rouler les délicieux trilles du menuet du *Bourgeois Gentilhomme* de Lulli...

Et je regardais si vraiment, je n'allais pas apercevoir ces précieuses marquises d'ancien temps, saluant leurs hôtes avec des révérences où froufrouaient soieries et dentelles des mantes traînantes...

* * *

Samedi, 14 Janvier.

L'hôtel International. Remarquable par le chemin qui y mène, l'admirable route à travers la forêt où la flore brésilienne se révèle dans toute sa splendeur, remarquable par la terrasse et les beaux arbres qui l'entourent, remarquable aussi par sa cuisine détestable et le prix de la bougie, les deux seules choses d'ailleurs, de tout cela, qui lui soient partie intégrante!

Ah! cette bougie d'hôtel, jamais allumée et toujours payée, est un poème dont les mil reis renouvelés des clients forment les rimes riches et tintinnabulantes. Cette bougie mérite un souvenir avant tout le reste; je la considère comme l'un des phénomènes les plus admirables de la région.

Pour connaître la valeur d'une telle bougie — n'y eût-il que cet objet à l'hôtel International — elle mériterait l'excursion.

Que l'on ne s'imagine pas une bougie prestigieuse et de performances extraordinaires. Rien de plus banal que la dite bougie : stéarine commune et taille diminuée par l'usure et peut-être simplement par la vieillesse. Car les bougies, en prenant de l'âge, je ne le sais, font peut-être comme nous : elles se ratatinent et se tassent; donc, en définitive, un méchant bout de bougie presque jaune comme une peau de vieille. Cette bougie, je n'y touchai

point, pendant mon rapide séjour à l'hôtel International. Respectueusement, je la laissai achever de vieillir dans son chandelier, sans hâter sa fin par la consommation prématurée d'une flamme dévorante.

Je ne m'étais pas douté que la vue n'en était point gratuite, ou que, placée sur la table de nuit à titre de décor, elle entraînait dans le prix de pension sous le chef de supplément de luxe.

Je l'appris par la note de l'hôtel.

À côté d'un verre de limonade, à peine estimé à quelque mil reis (1 fr. 60) j'eus la révélation de la valeur de ma bougie... vela 500 reis (0 fr. 80).

J'appelai le domestique et lui fis remarquer que la bougie était toujours dans l'état où je l'avais trouvée, en pénétrant dans ma chambre.

Il se mit à rire, et, ma foi, je trouvais que le mieux était de l'imiter. Au lieu de récriminer, je préfèrai m'enquérir.

— Depuis combien de temps cette bougie est-elle en service sur cette table de nuit?

— Oh! je ne sais, mais elle y était quand je suis venu ici, la saison dernière.

— Et depuis que vous êtes ici, combien de voyageurs à peu près ont occupé cette pièce?

D'un rapide calcul mental, l'excellent garçon fit l'addition.

— Une quarantaine, répondit-il.

J'étais fixé. Sans compter les générations qui avaient été hébergées auparavant dans cette chambre, voilà quarante voyageurs, qui, payant une moyenne de 500 reis chacun, avaient transformé la merveilleuse bougie en une rente de 33 francs environ.

Que de regrets j'ai aujourd'hui de n'avoir pas emporté avec moi, à titre de relique, une pièce si remarquable!

Au fond, était-ce bien une vulgaire bougie de stéarine? Combien peut-être avaient essayé de l'allumer, qui n'y avaient point réussi? Et, dépitant le client, il tenait, toujours fidèle au poste et précieux pour la caisse, le petit bout jauni comme la peau des vieilles. N'était-il pas quelque savante combinaison établie à prix d'or pour jouer son rôle; et alors quoi d'étrange qu'il fallût exiger un revenu permanent d'un tel capital?

Il me souvient d'un magnifique poulet doré qui décorait toujours la table des bateaux Fraissinet qui faisaient jadis la traversée de Marseille en Corse.

Ce poulet était beau et délectable d'apparence, rôti à point. Malheureusement l'on se mettait toujours à table à je ne sais quel point malencontreux où le bateau dansait, roulait, tanguait, même par les temps les plus calmes.

Pas un passager n'avait d'appétit pour aller jusqu'au poulet... Et le poulet continuait de rayonner dans sa peau dorée, n'étant, comme j'ai pu le constater un jour, qu'une volaille menteuse et hypocrite, un poulet en carton-pierre admirablement ouvré et décoré.

Ah! que j'aurais dû emporter la bougie de l'hôtel International! Peut-être eussé-je pu y découvrir la marque de fabrique du poulet de la Compagnie Fraissinet...

Hôtel International.

Dimanche, 15 Janvier.

J'avais d'abord pensé beaucoup de mal de ce kiosque posé au sommet du Corcovado. Un petit travail d'ingénieur et de manœuvres pour couronner cette merveille de granit et de verdure me paraissait souverainement ridicule; mon impression est autre, maintenant que je viens de voir la gracieuse auréole que fait au front du géant ce kiosque illuminé à l'électricité.

De la terrasse de l'hôtel, la ligne des monts irrégulière, et sur des plans successifs, décrit merveilleusement la colossale fantasmagorie du géant couché.

La tête dans la nue, les pieds dans la mer : c'est bien ainsi que l'on rêve le Génie mythologique qui garde l'entrée d'un grand pays entouré d'eaux et de monts; et ce petit diadème de constellations que la main de l'homme a posé sur son sommet ajoute quelque chose de gracieux à la majesté sombre de cette figure.

Et quelle nuit exquise! Il fait presque frais après la pesante chaleur de la journée. De la haute mer une brise légère; de la montagne des effluves pacifiants. La mer qui palpète ranime les énergies affaissées; la montagne qui dort n'apporte que des éléments sédatifs. Les deux se complètent.

Les sensations les plus parfaites qu'elle peut engendrer de son sein, la nature les livre à l'homme dans la montagne, quand la montagne surplombe l'océan.

La nuit brésilienne au-dessus d'un tel cadre défie toute description.

Il fait un clair de lune merveilleux ; l'astre n'est pas encore visible, et sur la coupole invraisemblablement bleue du ciel les arêtes mouvantes de la montagne se dessinent. Ce sont les panaches des palmiers royaux, les denses frondaisons des ipès, les branches distendues des araucarias qui se projettent dans l'immense azur, fabuleuses décorations que les artistes de la Grèce n'ont jamais imaginées pour les frises de leurs temples, où ils faisaient éclater toute la splendeur du ciel de l'Hellade sous les voûtes.

Et tandis que mes regards s'égarèrent dans la richesse et la variété des contours, une lumière rose et jaune semblait monter des profondeurs cachées derrière la montagne. Tout d'abord, les extrémités des arbres se vêtaient comme d'une sorte de fourreau de cristal ; puis, l'ensemble s'ourlait sur toutes ses faces latérales, d'une véritable frange multicolore, et soudain, comme en une poussée formidable, émergeant de l'abîme invisible, la lune surgit au sommet du mont.

Splendide, solennelle, elle paraît n'avoir jailli que pour s'arrêter à cette cime ; elle fait corps avec la masse maintenant rosée de la montagne, avec la floresta majestueuse ; elle est comme l'hostie mystérieuse d'un sacrement de rêve, et, pour une bénédiction de la terre et des cieux, elle demeure fixée en ce grandiose ostensor dont les étoiles, scintillantes dans les lointains bleus, formeraient la parure de rubis et de topazes.

Tandis que mon imagination se complait aux jeux imprécis de la lumière et des ombres, mes yeux se lèvent vers les branches supérieures de l'arbre où je me suis abrité.

Il est immense. Il occupe si royalement le centre de la terrasse qu'on l'a choisi pour en faire le porte-décorations de l'hôtel. A chacune des branches, une main habile a suspendu d'énormes lanternes vénitiennes qui doivent faire un effet prestigieux, quand, dans ces belles soirées vaporeuses, leur lumière filtre en des nuances diverses à travers le feuillage sombre.

Du moins, c'est ce que mon ignorance avait cru, au moment où je vins demander refuge à ce bon colosse hospitalier.

D'un coup d'œil, je vis combien grande était mon erreur. Ce que j'avais pris pour des lanternes vénitiennes accrochées pour le plaisir de quelque fête nocturne, n'était que de bizarres fruits aux formes oblongues, à l'écorce rugueuse, jaune ou brune, et qu'un miracle de mécanique tient suspendus aux maîtresses branches par d'invisibles tiges.

En voici des groupes de cinq et même de six, allongés comme des potirons, plastronnant prétentieusement comme des recteurs d'Académie, ou plus simplement comme des citrouilles. Ils sont là, alourdis, menaçants, avec des petits airs endormis que dément la vigilance des épines acérées qui les recouvrent entièrement.

Et, je songe, en passant la main sur mon crâne que rien ne protège, au mot de Bossuet : « La sagesse des hommes est toujours courte par quelque endroit », mot que j'applique à son contemporain, le bon La Fontaine.

Où donc est sa philosophie si sûre d'elle-même ? Où sa thèse victorieuse contre les acrimonies de Gros-Jean, pour démontrer la sagesse de la Providence, par le fait qu'elle a attaché les glands en l'air et les citrouilles à fleur de terre ? La voilà bien, la sagesse de nos raisonnements ! S'il

fut des citrouilles redoutables, je les aperçois qui se balancent au-dessus de mon front; il me semble même que, pendant que j'ébauche ces réflexions amères, le rayon de lune qui les caresse fait passer comme un reflet ironique sur leurs grosses faces hirsutes.

Faut-il venir jusqu'ici pour trouver un défi à la Providence dans les fruits du Jacka? Je me pose la question en tremblant; mais, au fond, je pense bien que non.

La même Providence, qui a suspendu ces cucurbitacées formidables aux branches du Jacka, a donné à l'homme des yeux pour les apercevoir et du bon sens pour lui faire conclure qu'il y a plus de sécurité à s'étendre dans son lit que sous un toit si peu rassurant.

Je suis donc la voix du bon sens et regagne ma chambre.

Un dernier regard sur cette baie unique où les îles disséminées et les forts avancés me font l'effet d'alcôves qui dorment, la tête repliée sous l'aile, balancés mollement au gré des flots.

Et là-bas, tout au fond, bordant les collines, une blancheur laiteuse où fourmillent des multitudes de lumières rouges. On dirait une promenade d'étoiles, en rupture de ciel, dans un rayon de lune vagabonde.

C'est Nictheroy qui illumine ses avenues et projette sur sa grève une clarté qui est comme le sourire des lèvres humaines répondant à la grande joie totale du firmament illuminé.

* * *

15 Janvier.

J'étais venu dans ce clair domaine de la lumière et des arbres en fleurs, pensant y trouver la paix parfaite. Il m'a fallu, tout cet après-midi, supporter le bagout d'un Parisien, qui, sous prétexte de compatriotisme, m'a assommé de ses considérations littéraires, scientifiques et politiques. Il avait, le malheureux, la boutonnière ornée de la rosette violette. En eût-il fallu davantage pour me le rendre suspect?

Que le Ciel me garde du sucoir des moustiques et du bagout des compatriotes; mais je préfère l'insecte ailé qui me tire un peu de sang à l'animal palmé qui me fait cuire la bile.

Énervé, j'ai fui, ce soir, ce dangereux parleur; je suis venu sous le kiosque de l'hôtel rêver aux étoiles.

Devant mes yeux, les montagnes forment très visiblement, de la Tijuca au Pain de Sucre, le fantôme du légendaire Géant couché. Je ne sais si ma Muse s'était excitée, elle aussi, à l'ouïe des monologues du compatriote, toujours est-il qu'elle s'est donné libre cours à propos de l'image fantastique qui s'étend languissamment au fond de l'horizon. J'ai recueilli ses vers.

Quelques amis du Brésil les aimeront peut-être, puisqu'ils créent une légende, à un point remarquable, de leur beau pays.

LE GÉANT COUCHÉ

Son œuvre est accomplie! Harassé de fatigue,
Le Géant s'est couché. Ses pieds font une digue

A la mer qu'il sut maîtriser.

Son front s'est incliné près de la Cordillère,
Ses yeux se sont fermés sous un sommeil de pierre...

Laissez le Titan reposer!

Son histoire est très simple et pourtant très profonde :
Lorsque Dieu modelait la maquette du monde

A peine affranchi du néant,

Pour que d'un tel labeur rien ne fût égoïste,
L'on vit sur un appel du Tout-Puissant artiste

Surgir un peuple de géants.

Géants! Fils monstrueux des amours formidables
De déesses sans lois et de héros coupables

Que le Ciel avait foudroyés.

Ils sont tous accourus, se courbant sous la ligne
De feu qui sort du trône où le Maître fait signe

Qu'il les veut pour ses employés.

A chacun, il assigne un des points de l'ébauche :
A celui-ci la droite, à celui-là la gauche,

Soudant la terre aux océans.

Il faut que, par leur art, ils achèvent l'ouvrage
Sur lequel Jéhovah a laissé son image

Que respecteront les Géants.

Or, il advint qu'au fils d'Apollon et d'Hécate
Échut, pour accomplir son œuvre délicate,

Un sol riche au contour altier.

Il était débordant des sèves du Tropique,
Et de ses monts lointains aux bords de l'Atlantique,
Immense comme un monde entier.

Du champ de son labeur, le colosse s'approche.
Il fait sourdre les eaux, fait bouillonner la roche,
Trace la courbe des vallons;

Puis il creuse le lit des fleuves gigantesques,
Si larges, qu'il confond leurs lignes pittoresques
Avec celle des horizons.

De ses puissantes mains le fier Géant travaille,
Il a rêvé de faire un chef-d'œuvre à sa taille;
Mais, soudain, son sang a jailli!

Ses doigts se sont blessés, mais l'ouvrier ne bouge
Tandis qu'autour de lui le sol devient tout rouge
De ce sang qu'il a recueilli (1).

Il plante!... Et les forêts, surgissent sans rivales,
Offrant un champ fécond aux luttes triomphales
Des folles végétations.

Il sème!... Et les moissons mûrissent sur leurs tiges,
Les fruits couvrent les troncs par d'étranges prodiges,
Les gerbes lassent les sillons.

Pour laisser sur son œuvre un signe du mystère
De sa noble origine, il assure à la terre

Des jours ruisselants de soleil,

Et, penchant le ciel sombre aux flots d'or, comme une urne,
Il donne, fils d'Hécate, au silence nocturne

Le charme des soirs sans pareil.

(1) Terra roxa, la terre rouge, si favorable aux caféiers.

Il a bien travaillé, l'Artiste magnifique!
 Il rêve d'une halte. Au bord de l'Atlantique,
 Il choisit son lieu de repos.
 Il jette, à bout de bras, un double roc énorme
 Pour fermer sa retraite et tenir dans sa norme
 La fureur tragique des flots.

Des lambeaux de montagne immenses qu'il soulève,
 De deux doigts, il se plait, tout proche de la grève
 A semer d'îles les flots bleus;
 Puis il taille d'un bloc, en pleine roche grise
 Un orgue aux longs tuyaux où vient chanter la brise
 Pour endormir le fils des dieux.

Chantez, chantez, orgues sublimes,
 Orgues des monts, orgues des flots,
 Bercez le Géant des abîmes...
 Ses yeux ne sont qu'à demi clos.

Une race puissante est née
 Sur le sol qu'il vient de pétrir,
 Son étoile l'a destinée
 Au plus glorieux avenir.

Le Géant dort, mais son cœur veille,
 Et lorsque l'heure sonnera
 De réaliser la Merveille,
 De son repos il surgira.

Alors, d'un geste magnifique
 Tirant après lui le pays,
 Il conduira sa nef magique
 Au front des peuples éblouis.

Un petit incident en tramway.

20 Janvier.

Je prends ma place, sans autre préoccupation que de regarder autour de moi, pour saisir quelques traits de la physionomie de la cité. Le tramway ne s'est pas remis en marche, que, derrière moi, à quelques banes de distance, partent deux coups de sifflet. Les coups de sifflet redoublent. Je me retourne. Deux ouvriers riaient en me regardant ostensiblement. Il n'y avait pas à s'y tromper : les coups de sifflet étaient à mon adresse.

Je quitte ma place, et, me dirigeant vers le banc occupé par les gaillards, je me faufile comme je puis jusqu'à eux, je m'infiltré entre les deux, et, me laissant tomber pesamment dans le petit espace qui les sépare, je les disjoins avec la force d'un coin d'une non médiocre importance. Ni l'un ni l'autre ne soufflent mot.

Imperturbablement, je les dévisage à tour de rôle... Ils ne soutiennent pas mon regard, et échangent entre eux quelques syllabes rapides et gênées, où je reconnais le patois lombard.

Au bout de quelques minutes, comme ils s'apprentent à descendre, je leur dis en bon italien : « Au revoir, les amis ! Quand vous aurez besoin d'un bon compagnon de route, sifflez-moi ; j'accourrai. »

Pas un mot de réplique. Je doute qu'ils fassent appel à mes services, si le hasard me remet sur leur chemin.

Incident sans portée, mais qui caractérise tout un état d'esprit.

Saint-Paul est, à l'heure actuelle, le terrain de culture d'une propagande maçonnique ardente. La Maçonnerie au Brésil, par le fait du tempérament national, de l'ambiance et des intérêts mêlés d'une race encore trop restreinte pour ne pas se tenir par mille liens entre ses divers éléments, a une sorte de réserve qu'elle ne garde pas dans certains pays d'Europe. Il y a, je le sais, d'autres raisons pour expliquer sa modération ; je n'ai pas à les signaler.

Au contraire, les transfuges italiens qui sont venus en cet hospitalier pays demander un travail et une aisance que leur pays natal leur refuse, y apportent les passions vives des Loges qui les chargent d'une propagande dont ils s'acquittent merveilleusement. Presque tous les journaux italiens sont ouvertement maçons et antireligieux : *la Batalla*, *la Fanfulla*, *la Vita*, etc. Et cela est infiniment regrettable pour la masse des émigrés qui ne trouve, en arrivant au Brésil, en fait de renseignements et de directions données dans leur langue maternelle, qu'une presse affichant jusqu'au cynisme la haine des traditions catholiques.

Il existe dans l'État de Saint-Paul des Allemands luthériens, des Anglais et des Américains méthodistes. Ces derniers, en particulier, n'épargnent rien pour gagner du terrain ; mais, par là, j'entends qu'ils se tiennent toujours dans les limites du respect des convictions d'autrui. Il n'y a pas d'exemple qu'un groupe d'Anglais, d'Allemands, de Russes ait jamais organisé un meeting ou une campagne de presse contre les catholiques.

Les Italiens sont de féroces aboyeurs. N'y a-t-il pas là, de la part des autorités catholiques, un hiatus à combler ?

Quelques Capucins, encore que fondateurs d'un petit journal italien de tendances religieuses, ne suffisent pas pour de tels besoins, et contre de telles tares. Et, de la part de l'autorité civile, n'y aurait-il pas quelques mesures sanitaires à prendre contre l'envahissement de cette lèpre antisociale, qui pourrait bien finir par gangrener le corps entier ?

* * *

22 Janvier.

La salle du Club Germania, que les comités ont choisi pour mes conférences, se trouve en face du Théâtre-Casino. La curiosité me pousse à consulter le programme de... mon concurrent.

J'étais bien sûr que la France était représentée là aussi, et c'est une justice à lui rendre que, sur ce champ de conquête, elle est merveilleusement outillée pour les plus larges succès.

Au Brésil, l'Allemagne s'empare de plus en plus des belles positions agricoles, du haut et du petit commerce ; l'Angleterre et l'Amérique ont les mines et l'exploitation des grandes lignes ; l'Italie garde en grande partie, sans compter le travail de ses colons agraires, les entreprises artistiques.

La France, je parle de celle de ces vingt dernières années surtout, car grâce à Dieu, le Brésil possède une élite de Français et de fils de Français, qui font le plus

grand honneur à la mère-patrie ; mais j'ose dire que la France moderne se spécialise surtout dans l'exploitation de ses détritits littéraires, théâtraux et boulevardiers. L'immonde littérature qui s'affiche dans les librairies de Saint-Paul comme de Rio est un stock de romans pornographiques, où toute la tribu de nos pourrisseurs renchérit à qui descendra le plus loin dans les sous-sols des bas-fonds de la bête humaine ; les trottoirs voient fleurir l'industrie des rôdeuses tarifées qui vantent, paraît-il, comme un titre de gloire, le fait d'arriver de Paris en ligne directe.

Quant aux théâtres, ils sont ici ce qu'ils sont chez nous, grâce aux pièces et au jeu de nos acteurs et de nos actrices en renom.

Le beau rayonnement de la France est devenu un éblouissement. Nos pornographes, nos athées, nos horizontales semi-officielles ou libres élargissent bruyamment le cercle d'immondices où pas mal d'étrangers qui ne voient que cela de la France croient y découvrir l'image de notre toujours noble et croyante nation.

Le Théâtre-Casino de Saint-Paul ne pouvait pas manquer à la loi générale. Les petites cabotines de nos bouibouis musicaux y tiennent le haut bout, sont en majorité et en vedette ; elles donnent au peuple pauliste une magnifique idée de notre art... et de nos mœurs.

À côté d'une miss Lylibelle et des Goodlow qui représentent l'art anglais, voici : Alice Valin, chanteuse à diction grivoise ! (*sic*) ; Debriège, chanteuse à diction grivoise ! (*resic*) ; M^{lle} Mignon Hette, chanteuse gommeuse ! Lison, chanteuse à voix ! tout cela, y compris sans doute les chanteuses sans voix dont le nom m'aura échappé, soutenu par un orchestre de « Dames françaises ».

Tout de même, je me sens fier de voir se ranger, en face du Club Germania, des files de voitures et d'automobiles qui me prouvent qu'à Saint-Paul il y a nombre d'âmes, et des plus élevées, qui sont heureuses d'entendre et d'applaudir autre chose de mon pays que les petites malpropretés grivoises et gommeuses qu'une certaine jeune France expédie à l'étranger comme son produit de prédilection.

* * *

22 Janvier.

Je songe, pendant que m'inondent à ma table de travail les rayons de ce beau soleil, aux frimas parisiens ; je songe aux brouillards de la Seine, aux cloaques aimés de l'édilité, aux bonnes bronchites hypocritement embusquées à tous les angles de rue, et j'entends comme une voix de remords qui me reproche amèrement de ne point profiter autrement de ce ciel ami.

Quittons donc la plume et prenons notre canne. Une bonne promenade à travers les quartiers encore inexplorés de Saint-Paul, les jolis quartiers neufs, largement ouverts, opulemment arborisés, où se succèdent à l'infini les petites maisons à l'italienne, avec balustres, corniches, décorations en stuc et statuettes symboliques colorées. Des lions, à face joviale de bons toutous, montent la garde sur l'angle des murs ; les Quatre-Saisons en carton-pierre veillent d'un air figé le long des terrasses ; les fenêtres largement ouvertes à la visite du soleil laissent le regard indiscret du passant saisir les détails de la vie de famille

qui semble ne rien craindre de l'épreuve du plein jour. Avec ces fenêtres basses grandes ouvertes sur des pièces à peu près nues, on peut vraiment dire que l'on vit en public. Je parle de certains quartiers habités principalement par la petite bourgeoisie qui est, en général, le succédané de la classe populaire. Dans ce pays où la terre produit à profusion les fleurs les plus variées, je ne vois pas que la population ait grand souci de cultiver ces petits parterres aériens dont nous aimons tant à orner nos balcons, nos fenêtres et jusqu'à nos mansardes.

Le Brésil n'est pas le pays de Jenny l'ouvrière, et nos entrepreneurs de balcons fleuris y auraient, je crois, trop à faire. Où sont nos roses en treillis et nos capucines grimpantes, et le géranium qui retombe, et l'œillet qui embaume? Pots élégamment garnis, corbeilles soigneusement entretenues, je ne les découvre nulle part, au cours de ma promenade le long des maisons à un étage que domine déjà le dôme des jeunes arbres qui font une voûte opaque au centre de la rue.

Je m'empresse de dire toutefois que le Brésil n'a rien à nous envier. Il a sa manière à lui de garnir ses fenêtres, et qui osera dire qu'elle est moins gracieuse que la nôtre?

Il n'emprunte pas ses fleurs à ses jardins, mais à sa race. Ils ne sont pas déserts, les balcons des petites maisons brésiliennes; les fleurs les plus délicieuses les décorent, mais des fleurs vivantes, fleurs mouvantes, fleurs souriantes, fleurs gazouillantes qui ont des corolles lumineuses et profondes plus encore que les camélias et les tulipes de nos jardins.

Cette décoration des fenêtres et des balcons est la première chose qui frappe l'étranger, le passant, qui, comme moi, aime à surprendre la vie humaine dans les

petits détails qui la différencient dans les différents peuples.

Nous ne sommes pas habitués, en effet, à ce genre de décor que font, accoudées sur la barre des fenêtres et penchées vers les scènes de la rue, les jeunes filles qui s'y épanouissent dans la candeur de leur fraîche beauté.

Car ce sont là les fleurs dont je parle, et dont la vue n'est pas sans causer, tout d'abord, un peu d'étonnement. Bientôt l'esprit y est fait avec le regard. Cette garniture animée de visages gracieux et de noires chevelures semble un accompagnement obligé de la maison. Le cadre appelle l'image, et l'on se demande si c'est la fenêtre qui est faite pour la jeune fille ou la jeune fille qui est faite pour la fenêtre.

Au cours de certaines avenues, quand vient l'heure apaisée du soir, il n'y a pas une seule de ces demeures dont les fenêtres ne soient garnies de ces bouquets charmants. J'ai même assisté à l'échange de quelques mots entre mère et fille que mon ignorance de la langue portugaise ne m'a pas empêché de comprendre :

— Maman, je vais à la fenêtre!

— Non, petite, tu y as passé deux heures, ce matin.

— Mais, maman, j'ai achevé ma tâche, je vais...

— Attends, attends, menina, tout à l'heure, moi aussi j'irai avec toi!

Confesserais-je que, intrigué, je retardai ma lente promenade, comme perdu dans l'admiration des ramures des beaux lilas japonais qui bordaient le chemin, je revins sur mes pas et je pus, en effet, contempler la mère et la fille scrupuleusement accoudées à la fenêtre, comme dans l'accomplissement d'une fonction sociale obligée.

En sorte que j'aurais tort de réduire le rôle de fleurs à la jeune fille; l'âge et la condition ne font rien à la chose.

N'est-ce pas M^{me} de Sévigné qui offrit à M^{me} de Lesdiguières, au seuil du Carmel où cette jeune femme entrait, un rameau d'oranger avec cette devise : « Le fruit n'en détruit pas la fleur. »

Sous les fenêtres brésiliennes, il faudrait inscrire : « La fleur n'en éloigne pas le fruit. »

Que font-elles pendant ces longues heures d'aération? Sans doute elles rêvent, elles jasant, elles détaillent les allées et venues des passants, elles examinent et critiquent la toilette des dames, elles « se paient la tête » des messieurs. N'est-ce pas assez d'occupation pour nombre de femmes et de jeunes filles? Mais surtout, elles tuent leur loisir solitaire et cherchent à donner une apparence d'agitation, au moins l'ombre de celle qui monte du dehors, à leur manque d'occupation.

Car la vie, plus facile ici que dans nos pays européens, est moins compliquée et laisse davantage la femme à elle-même et au calme de la vie domestique. Outre qu'un reste des habitudes antiques, des mœurs du gynécée lui imposent encore une certaine clôture morale dans la maison. En beaucoup de régions du Brésil, la femme n'est pas encore la plante de plein vent. C'est la fleur de serre, le rameau jalousement gardé à l'ombre. Même à Saint-Paul, qui est une ville essentiellement moderne, on ne la prodigue pas. Les maris sortent rarement accompagnés de leurs femmes; les jeunes gens se promènent et se distraient entre eux.

Rien d'étrange à ce que la Fleur d'intérieur cherche un peu plus de lumière et d'épanouissement libre.

Elle n'a pas celle de la place publique et de la rue; elle vient s'ouvrir aux rayons qui dorment la fenêtre et le balcon... Fait-elle pas mieux que de se plaindre?

* * *

Mardi, 24 Janvier.

Les Messieurs du Comité des Conférences mettent une aimable coquetterie à me faire visiter la ville.

Dans le tramway, ou mieux, « le bond » de luxe que la préfecture municipale me fait l'honneur de m'envoyer, MM. le baron Brasilio Machado, Dr Adolpho Pinto viennent me chercher au monastère San Bento pour une excursion à travers les principales artères de Saint-Paul et jusque dans ses environs.

On ne saurait choisir de mode de locomotion plus apte à une tournée d'exploration superficielle. Le tramway seul permet de connaître une ville dans ses dehors, sans fatigue et sans empêchements. L'automobile, n'eût-il pas contre lui d'être fertile en surprises, est exposé aux mille incidents des rues. Ou il mène trop vite et l'on ne voit rien, ou il est bloqué par des obstacles de la circulation et l'on s'impatiente, sans compter le reste. La simple voiture n'est pas supportable avec le réseau de rails qui condamnent les voyageurs à subir une gymnastique perpétuelle, outre que si l'on se refuse à subir les inconvénients du soleil et de la pluie, qui, plus capricieux à Saint-Paul que partout ailleurs, se font un malin plaisir de jouer à cache-cache du matin au soir, l'on a le grand désavantage d'avoir la capote ou les parois en guise d'œillère et d'horizon, ce qui n'est pas le procédé le plus perfectionné pour aller à

la découverte. Vive donc le tramway, mais surtout vive le tramway d'honneur, avec ses fauteuils confortables et mobiles où l'on peut tenir une sorte de salon ambulante, tandis que se déroulent en un kaléidoscope vivant les panoramas les plus variés et les plus enchanteurs.

Je n'aurais pas su que la ville de Saint-Paul avait été fondée par des religieux que je l'aurais, je crois, deviné. Le choix d'un site pour un groupement d'hommes, fait par un militaire, un chef d'exploitation ou un moine, diffère considérablement. J'ai souvent fait cette réflexion, au cours de mes voyages, en France particulièrement, où un si grand nombre de nos villages et bourgs ont été fondés par des missionnaires et surtout par les moines agriculteurs des époques gallo-romaine et féodale.

La préoccupation de chacun de ces hommes que je citais est de nature différente. Leurs goûts comme leur appréciative varient d'après les tendances de leur esprit. Le sens pratique du militaire, de l'artisan, du terrien ne sera pas relevé, si l'on veut me passer l'expression, par ce quelque chose de mystique qui emporte fatalement l'âme du religieux par delà les avantages d'une position stratégique ou d'un terrain propre aux semailles.

Celui-ci cherche toujours, même avec la préoccupation de découvrir un endroit propice à réaliser ses plans matériels, le coin du ciel plus rayonnant, l'horizon plus large, le site qui fait que l'âme monte tout naturellement « *ad invisibilia per visibilia* ».

Il suffit d'avoir visité ce que l'imbécillité destructrice de nos Jacobins a laissé subsister des vieilles abbayes, pour saisir jusqu'à quel point cet instinct de poésie supérieure présidait au choix d'un établissement chez les fondateurs de maisons religieuses. Et comme c'est autour de ces

foyers de travail, de bienfaisance et de civilisation que venaient se grouper, au temps des éparpillements barbares, les créatures en quête de sécurité et de bien-être, il s'ensuit que tous les centres, là du moins où la nature du pays le permettait, fondés par les monastères, ont un cachet de pittoresque particulier qui les distingue de tous les autres.

Il est évident que, lorsque le 25 janvier 1554, le Père José de Anchieta et le petit groupe de Jésuites qui l'accompagnaient, après avoir franchi les longues lieues de forêt vierge qui les séparaient de San-Vicente, le centre portugais de la côte, s'arrêtèrent dans les champs de Paratinga, ils ne le faisaient pas sans y être attirés autant par la beauté des choses que par l'apparence fertile des terres.

Ils cherchaient un endroit pour ouvrir un collège qui pût devenir un centre de rayonnement pour la conversion des indigènes et en même temps le point de départ pour l'expansion victorieuse de la race conquérante.

Sur la croupe d'une colline qui domine des vallées et des plaines à l'infini, enveloppée des fertiles embrassements du Tamanduatéhy et de l'Anhangabahu, les vaillants pionniers fixèrent la tente de la tribu de néophytes qui les accompagnaient. La première messe dite sur ce sol, à l'aurore de la fête de la Conversion de Saint-Paul, donna à la future cité un nom appelé à devenir glorieux, dans des bénédictions que Dieu voulut durables.

N'étaient les constructions qui bordent aujourd'hui le quadrilatère où les Jésuites fondateurs établirent la citadelle du nouveau centre portugais, l'on pourrait encore se rendre compte de la splendeur des horizons, de l'enchantement des courbes des vallées qu'encadrent des deux

côtés les massifs verdoyants de la Serra do Mar et de la Cantareira.

Mais combien trois siècles et demi de vie sociale ont transformé les lieux que l'homme a pu toucher de ses mains ! La laborieuse et riche cité a couvert de ses palais, de ses hôtels, de ses rues fleuries, de ses manufactures les immenses terrains où les premiers colons luttèrent pour la vie, contre le double envahissement d'une nature débordante et d'ennemis sans cesse en embuscades.

Le tramway quitte la place San Bento, l'endroit même où le chef indien Tibyreça avait établi le campement de ses catéchumènes, et nous traversons la triple zone de la Capitale.

Je dis la triple zone, car il est évident, au premier coup d'œil, qu'il y a comme trois quartiers différents dans la ville. La vieille ville occupe toujours la hauteur. Dans son triangle aux rues agitées s'élaborent les affaires politiques et commerciales, travaille le cerveau et bat le cœur de Saint-Paul. Les divers services d'État y ont leurs palais dont le haut goût et les proportions sont dignes des plus nobles cités d'Europe.

Un magnifique viaduc de 240 mètres de long et de 15 de large, conduit de la rue Direita à la seconde zone de la ville. C'est le quartier des avenues luxueuses et des demeures opulentes, bien que le commerce y occupe encore bon nombre de rues et de marchés.

Les Paulistes qui viennent habiter Paris, et qui se logent, en général, dans les environs de l'Étoile, ne doivent rien trouver de plus attrayant, dans ces quartiers si merveilleusement ouverts et ombragés de la capitale Parisienne — l'avenue des Champs-Élysées mise hors pair — que cette admirable suite d'avenues qui, obéissant à la loi

universelle des exodes humaines, étend vers l'Ouest la marche progressive de la fortune des citoyens brésiliens.

On ne saurait imaginer rien de mieux tracé et de mieux arborisé que les rues de la Liberté, de la Consolation qui mènent à cette splendide avenue Pauliste, à laquelle je ne saurais comparer que certaines avenues de New-York où la fantaisie des millionnaires américains encercle dans la verdure des grands arbres et la polychromie des parterres leur palais aux élégantes sculptures, comme on enchâsse le diamant de prix aux multiples facettes, dans des sertisures d'émeraudes et de rubis.

On me nomme, en passant, les principaux propriétaires de ces luxueuses résidences. Ici, un grand nom de la vieille race portugaise ; là un parvenu de la balle, petit marchand ambulancier, il y a vingt-cinq ans, grand seigneur aujourd'hui, où l'Italie reconnaîtrait volontiers quelque descendant de ces antiques Vénitiens ou Génois qui rapportaient de leurs voyages et de leur commerce beaucoup d'or inespéré dont ils faisaient beaucoup d'art dans leur pays et quelques œuvres de bienfaisance. Il est agréable d'apprendre qu'en notre époque de nullisme obtus, il y a encore quelques hommes qui savent donner, du moins, au superflu de leur rapide fortune, un emploi qui en anoblit les humbles origines.

En passant, j'admire le décor floreste que la municipalité a ménagé pour tous ces beaux quartiers neufs. Je ne crois pas qu'il y ait deux avenues de suite plantées des mêmes arbres. Platanes du Canada, chênes d'Europe, lilas du Japon, succèdent aux essences les plus remarquables du pays, les géants aux feuilles vernies et rayonnantes, aux bouquets multicolores qui éclatent à travers les rues comme une fanfare de soleil.

L'avenue Tiradentes, bordée sur tout son parcours de villas élégantes et de jardins, nous ramène par le Nord vers la zone que l'on peut considérer comme la troisième région de la cité. En passant, un regard à la rivière Tiété, sinueuse et adoucie, qui étale langoureusement ses eaux sous de beaux ombrages, pour permettre à la jeunesse pauliste de venir se livrer sur ses bords et sur son sein à ses sports préférés.

La troisième zone c'est le Braz, l'immense quartier populaire et laborieux auquel le préfet municipal actuel, M. Raymond Duprat, entend accorder aussi le bénéfice de l'air, de la lumière électrique, des beaux pavages qui distinguent les autres quartiers, en un mot, de toutes les réformes matérielles qui transformeront, peu à peu, ces recoins hâtivement bâtis et qui ne sont pas encore dignes de la belle cité.

Mais, vraiment, je trouve que le « bond » roule trop vite et la conversation pleine de choses de mes éminents compagnons de route me fait paraître trop rapides encore les visions qui se succèdent sous mon regard.

Visions suaves et majestueuses à la fois.

Saint-Paul et ses enveloppements récents de parcs et de propriétés opulentes est une des villes les plus agréables à visiter. Les points de vue pittoresques y abondent; aucune monotonie, aucune fatigue non plus de courbes ou de montées violentes, et cette succession ininterrompue de jardins dont les uns sont peignés et lavés comme des desins de Le Nôtre, dont les autres ont gardé toute la sauvagerie et capricieuse fécondité des matos équatoriaux, donne à la petite exploration que nous faisons un charme particulier. J'oserais à peine lui comparer celui des promenades au hasard des tramways qu'il m'a été donné d'entre-

prendre, en quelques rares jours de loisir, parmi les belles avenues qui font au bois de Boulogne, une ceinture de luxe où les villas blanches sont comme des gemmes posées là pour fixer le velours des pelouses et des parterres.

Rue de la Consolation! Elle mène au cimetière. Et le cimetière est si calme, si riant, si paisible, qu'il se peut bien qu'il apporte à nombre de ses habitants la seule sérieuse et durable consolation qu'ils aient goûtée depuis leur naissance.

Rue de la Liberté! Elle s'origine, si je ne me trompe, de la petite place où, jadis, se dressait la potence et se célébrait la libération finale des condamnés à mort. Il est clair que les parrains de ces rues ne manquèrent pas d'une certaine ironie.

Rue Lavapès! Autrement dit, rue du lave-pieds. « Et cela vient, me dit un de mes aimables guides, de ce que c'était le chemin que suivaient jadis les piétons qui venaient de Santos à Saint-Paul. On les obligeait à se laver les pieds avant d'entrer en ville. »

Et cette rue Lavapès nous conduit vers le palais de l'Indépendance. « Nous conduit » est une manière de s'exprimer assez impropre, puisque le monument élevé sur la colline Ypiranga, est distant de six kilomètres de la ville. Le geste de Don Pedro, le 7 septembre 1822, assurant l'autonomie de l'immense colonie portugaise valait bien la création d'un pareil édifice pour l'immortaliser. L'architecte italien Thomas Betsi a donné à son œuvre des bases massives, des lignes austères, où colonnes grecques et cintres romans s'harmonisent pour en faire un de ces palais symboliques tels que les bâtissait Louis XIV à Versailles et à Fontainebleau comme de grandioses affirmations de sa race, et tels qu'il en fallait à la nation bré-

silienne, consciente de ses destinées, marchant d'un pas éclairé et sûr vers le Progrès.

Ce monument, transformé depuis le 26 août 1893 en musée d'État, m'a paru comme une image du peuple dont il perpétue le glorieux affranchissement.

* * *

Vendredi, 27 Janvier.

Puisque ma destinée ne doit pas me conduire à travers les forêts vierges où je pourrais avoir la chance de me trouver face à face avec quelque gigantesque giboia; puisqu'en définitive, les boas constrictors et leurs congénères ne viennent pas à moi, je vais à eux. Il faudra que je fasse de même pour les Indiens, à moins de retourner peu en voir, au Jardin d'acclimatation, en quelque heure d'oisiveté parisienne. C'est dur, tout de même, de venir au Brésil, que l'on m'avait représenté comme le Paradis des Serpents et des Indiens, et de me voir menacé de le quitter sans avoir pu rencontrer le moindre spécimen ni des uns ni des autres.

En attendant les Indiens, commençons par les serpents et prenons une résolution héroïque : allons à eux.

L'on va voir combien sagement dosé fut mon héroïsme.

L'infatigablement aimable Prieur de l'abbaye de San Bento, Don Amaro, avait bien voulu écrire au Directeur de l'Institut sérothérapique de Butantan, pour le prier de nous laisser visiter son établissement et son laboratoire.

Le docteur Brazil, parfaitement affable, comme tous ses compatriotes chargés de quelque service officiel avec lesquels j'ai pu me trouver en relation, ne se contenta pas de nous octroyer la permission, mais voulut nous envoyer la voiture de l'Institut, au terminus du tramway, et se faire lui-même notre guide autorisé à travers les différents départements de son domaine.

Je me vois contraint d'avouer ici que le mot d'héroïsme, même sagement dosé, est peut-être un peu fort pour qualifier ma première rencontre avec la gent ophidienne. C'est, en effet, en face de serpents en bocaux que nous conduit le Docteur. Mais quels bocaux et quels serpents !

Les uns mesurent jusqu'à trois mètres de longueur, enroulés, bien entendu, selon la forme du récipient. Les femelles ont le ventre ouvert sur toute sa longueur et laissent voir de longs chapelets d'œufs, au nombre de quinze à vingt. Ces œufs ont, pour la plupart, la grosseur des œufs de poulette : les uns, non encore arrivés à l'état de maturation, opaques et grisâtres; les autres, dont l'enveloppe extérieure est infiniment mince et transparente, sont prêts à se déchirer pour laisser s'échapper les petits reptiles. Et ceux-ci, bien visibles, sont déjà formés et armés pour la lutte. Leur petite gueule porte sa double rangée de dents fines avec les crocs remplis de venin pour les mettre à même, à peine nés, de saisir et de sidérer leur proie.

Voilà de bien terribles bêtes et qui sembleraient infliger un démenti au soin que la Providence a pris de veiller sur sa créature de choix, le roi de la création, l'homme enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Mais l'objection s'affaiblit, si l'on réfléchit que, de soi, le serpent, même le plus venimeux, n'est pas une bête nuisible. Le serpent n'attaque jamais l'homme, s'il n'est d'a-

bord blessé. Les plus puissants et les plus dangereux paraissent respecter la suprématie de ce roi de la création et fuient à son approche. Même de cette effroyable bête, il faut se contenter de dire :

*Cet animal est très méchant,
Quand on l'attaque il se défend.*

Pour le serpent, l'homme n'est pas une proie, et son venin ne lui a été donné par la nature que pour remédier à la lenteur qu'il met à consommer sa proie.

Il lui faut un temps considérable pour l'avaloir, de là son premier travail; il l'inocule, il l'anesthésie et la paralyse, et ainsi, attablé, si l'on me permet l'expression, devant un mets de tout repos, il met une certaine volupté à lentement l'imbibier et à l'ingurgiter par des efforts successifs des mâchoires et de l'œsophage.

Un autre détail que je tiens d'un spécialiste également éminent, le Dr Moreira da Fonseca, de Petropolis, qui a bien voulu me donner au milieu de sa collection d'ophidiens vivants, le spectacle de dîners de serpents, c'est que les serpents venimeux ne voyagent que la nuit. C'est la nuit qu'ils cherchent leur proie, c'est la nuit qu'ils la saisissent, se livrent sur elle à leur effroyable travail d'inoculation et de déglutition. Et c'est pour cette raison, sans doute, qu'il n'y a point d'oiseaux chanteurs dans les nuits brésiliennes, l'instinct infailible avertissant ces artistes gracieux du danger de guider l'ennemi par leurs vocalises.

Le jour, le reptile, gonflé de sa pâture, digère et fuit les chemins battus, ce qui explique qu'il y ait relativement si peu d'accidents en certaines régions peuplées de ces animaux et où les hommes vont, à travers la brousse et la forêt, toujours pieds nus.

Mais la même Puissance qui a donné le venin à la bête, a donné à l'homme, contre qui ce venin n'était pas destiné, le moyen merveilleux de le transformer en remède, ce qui tendrait bien à prouver que l'homéopathie est dans la nature.

Voici, par exemple, le Cascavel, peut-être le plus venimeux de tous les serpents et qui mérite bien son nom de *Crotalus horridus*. Gardez-vous de sa morsure; les ardeurs de l'enfer vous tortureraient et vous mèneraient rapidement à la tombe. En revanche, le sérum issu de son venin guérit de la fièvre jaune. Cet énorme Surucucu, si délicieusement ouvré que l'on dirait une pièce d'orfèvrerie aux tons chatoyants, fournit un venin qui arrête les hémorragies. Le venin d'un reptile hybride de ce Surucucu et du Jararaca a la double propriété de guérir l'hémorragie et la gangrène. Plus le venin est dangereux, plus le sérum qui en procède est bienfaisant. Ce joli petit Coral rose, souple collier émaillé d'opale et de lapis-lazuli, que l'on croirait ouvré par quelque artiste de génie pour le cou de Cléopâtre, est un serpent des plus terribles; s'il a les yeux petits; il est inoffensif, s'il a les yeux grands. L'examen des yeux est la seule manière de distinguer les deux espèces.

Pourquoi ces animaux si semblables en apparence et pourtant si différents? Est-ce la loi prévoyante du Mimétisme qui se fait sentir ici?

Pour leur permettre d'échapper à leurs ennemis, la nature a confectionné certaines espèces exactement pareilles aux objets dont ils vivent. Ainsi, chez les insectes, plusieurs affectent la forme et la couleur des feuilles sèches, de brindilles mortes, de rameaux brisés. Posés sur un arbre, ils se confondent absolument avec les feuilles et

les branches et déroutent leurs ennemis. On a vite fait d'expliquer la création par les évolutions de la matière; mais que de merveilles de sagesse, de calcul et d'harmonie, qui réclament autre chose que le dynamisme aveugle des molécules et les tourbillons des Démocrites anciens et modernes!

Le Coral élégant dont je viens de parler donne un sérum qui guérit l'hémoptisie, tandis que ce gros Jararacuçu qui dandine sa tête d'un air menaçant, fournit un venin qui guérit radicalement les phlegmons et les panaris; cet autre, que l'on me désigne simplement sous le nom du Dr Nourit, offre un remède infailible contre la paralysie.

Ainsi s'affirme la magnifique loi de l'univers qui nous montre tout créé par le Bien et pour le Bien. Le Mal est en dehors des plans de Dieu. Rien n'a été créé contre l'homme et, des forces qui se retournent contre lui malgré l'ordonnance première, il peut faire, à mesure qu'il entre davantage dans les secrets de la nature, des remèdes directement opposés aux maux qu'il subit. Loi du monde matériel, loi du monde moral aussi. Loi unique qui régit le Cosmos universel, parce qu'il n'y a qu'un auteur des choses.

Nos plaies d'âme ne sont pas guéries autrement que nos plaies physiques. Le sang du Christ n'est-il pas le divin sérum que la science miséricordieuse de Dieu offre à l'humanité ravagée par le venin de celui que les Livres saints appellent l'antique Serpent?

J'ai pris en note le nom des principaux serpents du Brésil. Comme il est relativement facile de se les procurer, j'ai la ferme conviction d'être très utile à celles de mes lectrices qui auraient la fantaisie d'en apprivoiser quelques-uns. Le choix est varié, la qualité assurée.

On compte 254 espèces, connues dans le monde entier, dont 212 non venimeuses, 42 venimeuses.

Au Brésil seulement, l'on a catalogué 178 espèces, dont 155 inoffensives, 23 venimeuses.

Voici les plus renommées :

VENIMEUSES.

INOFFENSIVES.

Cascavel (<i>Crotalus horridus</i>)	Mussurana.
Jararaca.	Papa-ovos.
Urutii.	Caninana.
Surucuçu (<i>Lacheis mutus</i>).	Boipela.
Jararacuçu.	Coral (grands yeux).
Cotiara.	Erythrolampus venustissimus
Itapatininga.	Sucury.
Coral (petits yeux).	Giboia (<i>Boa constrictor</i>).
Elaps Margravi.	Cobra à deux têtes.

Le Directeur de l'Institut nous fait suivre la série des opérations nécessaires à la confection du sérum. Il serait hors de place de rapporter ici les détails techniques des manipulations du laboratoire et des étuves qui permettent de cristalliser le venin jusqu'au point précis où il est propre à être employé pour les bouillons de culture.

Nos Instituts similaires, surtout ceux de Paris et de Lille, procèdent avec le même système et les mêmes formules que l'Institut de Butantan; il serait donc aisé à quiconque serait curieux de suivre ces opérations de s'en rendre compte. Il n'y a que cette différence que les Instituts sérothérapeutiques de France reçoivent le venin recueilli des pays lointains, particulièrement des Indes qui n'exportent pas le serpent en même temps que son produit.

Il y a donc un intérêt plus réel à assister à l'extraction du venin de la gueule même de la bête.

Le Dr Brazil nous conduit dans les cours adjacentes au corps du logis scientifique et nous présente sa ménagerie. De hautes boîtes disposées le long des murs et toutes hermétiquement fermées contiennent, chacune, une espèce spéciale de reptiles.

Le couvercle soulevé, on aperçoit, au fond de la boîte, de véritables tas de serpents enroulés les uns dans les autres, remuant dans un lent glissement leurs anneaux de grosseur différente, ou bien formant d'immobiles petits tas pyramidaux sur lesquels la lumière, qui pénètre brusquement, marque en losanges, en lignes ondulées, en zigzags réguliers, les dessins les plus harmonieux que l'on puisse imaginer. Armé d'un long bâton terminé par une sorte de fourche recourbée, le Docteur extrait quelques-uns des prisonniers.

Ce sont d'énormes ophidiens, dont plusieurs mesurent près de trois mètres. Ceux-ci, à moitié endormis peut-être, ou résignés, se contentent de chercher à fuir; ceux-là, d'un tempérament plus belliqueux, s'enroulent d'un brusque mouvement en un cercle d'où la tête se lève colère, s'élançant dardant une langue sibilante et enfoncent dans le cuir des souliers ou l'étoffe du pantalon du professeur des crocs acérés...

Je n'ai pas besoin de dire qu'il s'agit d'espèces non venimeuses.

Quant aux venimeuses, l'on y met un peu plus de manières. Un employé arrive, portant un bâton qui se termine par un nœud coulant en acier.

Penché sur la boîte où grouillent les reptiles dangereux, il choisit son sujet, l'oblige à passer la tête dans l'ouver-

ture, et aussitôt le mécanisme de l'instrument refermé le nœud sur le cou même du serpent.

Le Docteur peut dès lors l'empoigner sans danger. Le reptile siffle de colère; sous les doigts nerveux qui lui présentent la gorge, il ouvre sa gueule rose d'où émergent les deux crocs aigus que l'on pose sur le rebord d'une soucoupe. Les doigts opèrent une pression qui font exécuter aux mâchoires les mouvements musculaires que ferait la bête pour empoisonner sa proie.

De larges gouttes suintent de l'extrémité des crocs; on voit la glande se dégorgger lentement.

Le serpent qui sert à cette expérience donne trente centigrammes de venin, de quoi tuer dix hommes solides. Maintenant il est inoffensif, jusqu'à ce qu'une nouvelle provision de venin ait eu le temps de se reformer. Cela varie entre quinze jours et un mois, quand la glande a été complètement vidée.

Des tableaux synthétiques, disposés dans le laboratoire, permettent de suivre les études du savant professeur sur les activités comparatives des divers venins... Pigeons, lapins, cobayes sont les victimes accoutumées de ces expériences; quelques-unes sont dans un état vraiment pitoyable. Je ne me défends pas d'être parmi les sots qui s'attendrissent sur le sort de ces innocentes créatures dont l'homme fait la rançon de sa santé.

Mais, grâce à elles, le progrès des sciences bienfaitrices peut s'affirmer sans trop de tâtonnements déconcertants; quelques vies humaines rachetées valent peut-être la multitude de ces existences élémentaires systématiquement immolées. Et cette réflexion me permet d'assister, sans trop de répugnance, à quelques injections par voie musculaire qu'accompagnent les explications techniques du

Docteur sur le pouvoir hémolitique, sur les actions coagulatives, protéolitiques des différents venins des serpents, depuis le *Crotalus terrificus* jusqu'au *Lachesis atrox* et *alternatus* que je ne souhaite pas aux belles Madames de trouver pelotonnés au fond de leur manchon.

L'Institut ne manque pas de sujets pour pouvoir continuer ses expériences.

Les serpents y pleuvent comme les impôts en France. En 1907, il a reçu 851 reptiles; en 1908, il en a reçu 1,568, et en 1911, le joli chiffre de 2,025.

D'ailleurs pour faciliter les arrivages, le Directeur de l'Institut a trouvé un moyen fort habile. Il y intéresse les paysans. Contre tout serpent envoyé, il adresse en retour un flacon de sérum, avec la seringue et les explications nécessaires pour l'usage, en cas de piqûre.

Si le moyen est habile, il est surtout bienfaisant. A la distance où se trouvent généralement de tout médecin et des pharmaciens, les fazendaires, les fermiers et les paysans isolés, ils auraient le temps de succomber, s'ils n'avaient sous la main le remède tout préparé. Au bout de deux ans, le Docteur reprend le sérum non employé et le renouvelle par des provisions fraîches.

D'après la statistique que j'ai sous les yeux, les guérisons sont de 95 0/0, les cas qui échappent au bénéfice du traitement s'expliquent toujours par l'inhabileté ou le retard de l'application.

C'est une œuvre de tout premier ordre à laquelle préside, avec sa haute intelligence et son dévouement inlassable, le docteur Brazil, si l'on considère qu'en une seule année, dans l'état de Saint-Paul, il y a eu 960 cas de morsures venimeuses et 240 morts consécutives à l'accident; dans le Brésil tout entier, 19.200 accidents et 4.800 morts,

chiffres qui n'ont d'ailleurs rien d'extraordinaire, étant donné les immenses étendues de la République, encore livrées à la flore et à la faune sauvages, et l'imprudence des indigènes à travers ces repaires inexplorés.

Que l'on ne croie pas que la vie de serpent, à l'Institut brésilien, soit dépourvue de tout charme. Les boîtes où s'entassent les reptiles ne sont là que pour une halte rapide, à l'époque de l'arrivée ou du dégorgeement des pensionnaires.

A quelques centaines de mètres de l'édifice, messieurs les serpents ont leur propriété privée, et je vous prie de croire qu'elle ne manque pas de confort.

Un magnifique jardin entouré de murs impeccablement blancs et assez hauts pour abriter tous les ébats possibles; de grands arbres d'essences différentes, les uns décorés de larges feuilles reluisantes, les autres chargés de fleurs; des pelouses scrupuleusement entretenues, des plantes d'ornement; au milieu, un bassin encadré de fleurettes et d'où s'élançait un jet d'eau de belle venue, qui alimente le ruisseau qui court le long des murs du quadrilatère, et enfin des parterres verdoyants, de petites constructions élégantes, villas en miniature qui ont leur perron d'entrée et leur porte de sortie sous un toit peint!

Un véritable parc pour enfants choyés, un minuscule jardin des Tuileries pour des Lilliputiens en vacances.

C'est le Serpentaire.

C'est là, que dans un *farniente* charmant, les ophidiens coulent leurs jours, exempts de souci, en attendant la minute réglementaire où ils peuvent déverser leur venin pour le plus grand bien de l'humanité.

... Pourquoi donc, Seigneur, ne peut-on pas et avec des

sacrifices plus lourds, s'il est nécessaire, créer des parcs plus grands avec des murs plus hauts, des arbres plus majestueux, des pelouses plus fraîches, des fleurs plus brillantes, des eaux plus cristallines, pour y clôturer à jamais, dans une retraite d'où nul ne les viendrait arracher, ces serpents bipèdes et deux fois venimeux dont nul sérum n'a jamais pu neutraliser l'effroyable venin?....

Rêve trop doux, trop flatteuse chimère! Contentons-nous pour le moment du jardin enchanteur, ouvert par l'Etat de Saint-Paul, pour adoucir la captivité de ses reptiles.

Au moment où nous visitons le serpenteaire, un petit nombre seulement est visible. La plupart se sont réfugiés à la fraîcheur de leur *home* pour faire leur sieste. Un employé lève une porte latérale et sur son croc en amène successivement de toutes les tailles et de toutes les nuances.

Quelques-uns montrent la légitime irritation de propriétaires troublés dans la jouissance de leur immeuble; ils se dressent d'un air menaçant, tournent la tête en sifflant vers celui qu'ils considèrent à bon droit comme un empêcheur — non de danser — mais de dormir en rond, et il ne ferait pas bon vraiment qu'il offrit une partie quelconque de son individu à la vindicte de ces reptiles coléreux.

D'autres se précipitent en ondulations agiles vers le ruisseau; et c'est une délicieuse vision que les mouvements de ces harmonieux nageurs, formant de leur corps, à fleur d'eau, des sillages qui se combinent et s'entremêlent, révélant les nuances riches et les dessins variés des dos, tandis que dressées au-dessus de l'eau, les têtes fines évoluent, sans cesser de darder leur langue filiforme.

Le Docteur nous fait remarquer sur les branches prin-

cipales des arbres, des masses sombres que j'avais prises tout d'abord pour des nids énormes. Ce sont des Jararacas paresseusement enroulés dans le clair-obscur des feuillages; d'autres se contentent de se suspendre par deux ou trois tours de queue et se balancent mollement dans le vide.

Rien ne manque donc, ni les sports au grand air, ni les exercices de gymnastique.

Cela me remet en mémoire l'incident que me racontait dernièrement M. A...

Au cours d'une longue excursion dans la forêt il descend de cheval, dans l'intention de se reposer quelques instants. L'endroit est bien choisi, ombreux, tapissé de mousse épaisse, et les troncs des beaux arbres s'offrent de toutes parts pour servir de dossier.

Le voyageur s'adosse, en effet, à l'un de ces arbres et, accablé de chaleur, se laisse déjà envahir par une molle quiétude, quand une sorte d'épaisse nodosité qui le gênait en plein dos, le porte à changer un peu de place. Instinctivement il se porte légèrement plus loin, et se sent encore mal à l'aise, par l'effet de ce nœud qui l'offensait, juste entre les deux épaules.

Il est des circonstances où, si douce que soit la béatitude d'un premier sommeil, on n'hésite pas à sortir de son lit, à plus forte raison à changer d'arbre.

M. A... se décide à demander au tronc voisin un dossier moins rugueux, quand, au moment de se relever, il découvre la cause réelle de son malaise et la vraie nature des nodosités.

Quel bond!... C'était un magnifique serpent à deux têtes enroulé autour d'un arbre, et, lui-même un peu vexé du dérangement, agitant au-dessus de la tête du visiteur

un museau qui n'avait rien de caressant. Il est vrai que ce serpent n'est pas venimeux. On lui a donné son nom à cause de la grosseur et de la forme un peu triangulaire de l'extrémité de sa queue qui rappelle assez exactement la forme et les dimensions de la tête.

J'en ai vu de beaux spécimens à l'Institut; mais les eussé-je contemplés avec autant de calme, si je les avais surpris à battre le rappel au-dessus de mon front?

Pour finir par une note consolante.

Parmi toutes les espèces de serpents, il en est une qui peut être appelée à jouer un rôle sans pareil : c'est le *Mussurama*. Un superbe animal aussi courageux que beau et absolument inoffensif. La nature l'a doué d'une haine féroce pour tous ses congénères venimeux. C'est d'un bel exemple pour la race humaine, où, en général, les honnêtes gens n'éprouvent aucune répulsion pour la canaille malfaisante. Et non content de les détester, le *Mussurama* ne jouit de la vie que lorsqu'il peut saisir à la gorge les serpents dangereux, les étrangler et finalement les dévorer. Ce en quoi s'accroît l'opposition avec les honnêtes gens qui se croient mis au monde pour servir de pâture aux gredins. Le *Mussurama* n'a pas fait son éducation à l'école des « Pas de bruit! pas d'affaires! La paix à tout prix! » Il ne craint ni les aventures, ni la guerre, et l'on peut dire qu'il en vit, car il est un destructeur incomparable des reptiles venimeux.

Le docteur Brazil juge avec raison qu'il y a là un auxiliaire de premier ordre donné par la nature aux efforts de la science. Il a donc entrepris l'élevage de cette espèce bienfaisante. Il cherche les moyens pratiques d'en assurer une large diffusion. A l'école, au moyen des tableaux et des leçons; au milieu des colons et des paysans, par la

lecture et les petites conférences, il espère répandre la connaissance et la culture de ces utiles ophidiens.

Ce serait là un service remarquable. Le savant Directeur de l'Institut sérothérapique aura ainsi donné à son œuvre une triomphale extension.

Non content de tirer le bien du mal, il sera parvenu à détruire le mal lui-même. Même réduite à une échelle restreinte, quelle noble ambition capable de séduire un esprit élevé et un grand cœur!

* * *

28 Janvier.

Charmante excursion à la Cantareira. Que signifie ce mot au juste dans la langue portugaise? Je l'ignore. Il a pour moi comme une vague sonorité d'amphore que l'on frappe, et qui vibre. C'est le « Cantaro » espagnol qui verse l'eau fraîche en s'accompagnant de la petite cantilène rythmique du filet translucide qui s'écoule.

La Cantareira est, en effet, l'amphore généreuse qui verse à Saint-Paul l'eau fraîche de ses sommets.

De la place du marché de Saint-Paul, un train léger y mène en moins de deux heures.

En attendant mes aimables compagnons de route, j'admire l'activité des urubus qui s'acquittent, avec une conscience que l'on pourrait souhaiter à leurs collègues stipendiés du service de la voirie, de leur utile mission de nettoyer l'aire du marché, de tout relief inconvenant.

Moitié marchant, moitié voletant, ces grands oiseaux noirs doivent se rendre compte qu'ils accomplissent un devoir professionnel. Ils le font en toute sécurité d'ailleurs. Les enfants mêmes ont appris à les respecter, et ces ouvriers ailés sentent si bien le prix de la protection officielle dont ils jouissent, qu'ils daignent à peine se déranger légèrement pour laisser circuler les passants et les voitures. Les toits voisins sont les perchoirs, ou mieux l'observatoire où, digérant en paix, ils attendent l'apparition de quelque nouveau détritit qu'ils sont toujours prêts à faire disparaître. Cousins lointains des chiens de Péra et des vautours des Indes, ils rendent de vrais services au pays, surtout au milieu des agglomérations rapides, où les nécessités des premiers établissements n'ont pas encore laissé le loisir de créer un département perfectionné des ponts et chaussées.

J'ai vu tourbillonner de véritables nuées de ces auxiliaires voraces et précieux au-dessus des abattoirs; sur le chemin de Juiz de Flora, certaines branches des grands arbres bordant la petite rivière qui ondule à travers Pétropolis, en étaient littéralement couverts.

Enfant, j'aimais à suivre les mouvements rapides des corbeaux qui s'assemblent dans les champs, aux jours des labours. La marche lente des beaux bœufs, les cris et les coups des laboureurs ne les effrayaient point. A peine le sillon s'ouvrait-il, qu'ils se précipitaient sur le ver ou l'insecte que le socle de la charrue amenait à la lumière. Il me semble que je me serais encore volontiers attardé à considérer les urubus de Saint-Paul, s'empressant à leur tâche sanitaire, si le départ du train ne m'en eût arraché.

Rien de grandiose dans l'ascension, non plus que dans la végétation qui se déroule de chaque côté de la voie. Ce

ne sont plus là les vertigineuses montées vers Pétropolis, avec les soudaines surprises des torrents qui se précipitent, des abîmes qui se révèlent, ou les échappées féériques sur la ville, la baie, les fles et les monts isolés qui n'apparaissent plus que comme des jouets d'enfants, abandonnés capricieusement, après la partie, sur quelque coin de prairie; ce ne sont plus les folles somptuosités de la floresta qui vous enveloppent, tout au long de la route de la Tijuca, de je ne sais quel manteau d'émerveillement où vos imaginations se trouvent emprisonnées. La route de la Cantareira s'élève par une série de vallonnements assez découverts, desservant quelques centres où le zèle des missionnaires et religieuses de France ont fait surgir de belles constructions pour le culte et pour l'enseignement scolaire. Douze kilomètres séparent Saint-Paul des réservoirs de la Cantareira.

L'érudit don Amaro, prieur du monastère San Bento, profite du loisir que laisse à mon admiration l'absence des arbres géants et des sites pittoresques pour me faire remarquer certaines élévations qui mettent, de place en place, sur la verdure des champs, des taches rouges de quatre à cinq pieds de hauteur et parfois autant de diamètre. Ce sont des fourmilières.

Elles abondent; elles sont un fléau du pays, aussi funeste en certaines régions que la sauterelle en Argentine. Les sauterelles ont du moins l'avantage de n'être que passagères et irrégulières, même dans leurs irruptions. Les fourmis sont sédentaires et sont des hôtes véritablement redoutables. Tout prend des proportions formidables sur cette terre infiniment riche. Les moissons donnent au centuple, les fruits y sont d'une variété et d'un volume qui touche à l'in vraisemblable; la terre, que

n'arrêtent point, dans son travail d'enfancement, les rigueurs des saisons, réalise en quelques mois ce qu'elle fait dans nos climats en l'espace d'une année. Mais on peut dire aussi que tout participe à la puissance généreuse du sol. Les parasites de la flore sont innombrables : on ne saurait s'en plaindre toutefois, puisqu'ils forment la population flottante des orchidées, des broméliacées, des aroidées qui ne sont que des familles particulières dans la patrie des cipos et des épiphytes merveilleux de la forêt.

Les parasites de l'espèce animale ne manquent pas davantage; mais les fourmis constituent une branche des plus remarquables.

Les monticules qui parsèment la campagne brésilienne humilieraient nos pauvres petites fourmières de rien du tout. Celles que j'aperçois sont très médiocres, paraît-il : il en est qui passeraient pour de minuscules collines. Il ne fait pas toujours bon, d'ailleurs, d'aller reposer à l'ombre de ces collines. Percées à la base d'un ou de plusieurs orifices, elles sont le repaire de prédilection de certains serpents, qui trouvent tout naturel que le patient labeur des fourmis leur ait préparé un gîte confortable, et ne le trouveraient peut-être pas autant qu'on vint les déranger dans leur retraite.

Les fourmis minent tellement certains terrains qu'il n'est pas rare que les propriétaires soient obligés d'abandonner des espaces considérables de culture à ces terribles envahisseurs.

Se contenteraient-elles de ravager la terre, que le mal serait supportable : mais les arbres n'échappent pas à leur voracité; elles sont des destructeurs d'autant plus terribles qu'on ne peut guère s'opposer à leur vandalisme. A l'intersection de chaque branche, de chaque ramille, elles creu-

sent un trou; elles pénètrent jusqu'à la moelle, la suivent dans un lent travail de perforation intérieure, la dévorant et ne se retirant que l'arbre entièrement vidé, de la base de son tronc à l'extrémité de ses rameaux. L'arbre reste debout, inattaqué en apparence; mais ses feuilles séchent, ses fruits tombent. Il est mort. Il faut abattre des plants entiers d'arbres fruitiers, orangers, abricotiers, pommiers, qui ont été ainsi dépouillés de leur vigueur intime, sans que cette légion de mineurs ait laissé rien paraître à l'extérieur de son œuvre néfaste.

D'autres ne prennent pas tant de précautions. Arrivent-elles au pied d'un arbre qu'elles estiment en état de lui fournir des provisions de bouche, elles se divisent en deux bandes, telle une invasion de romanichels dans un champ de pommes de terre. Une bande est chargée de grimper sur l'arbre, et l'on voit en quelques instants le tronc et les branches couverts d'une véritable toison grouillante, affairée, active; tandis que l'autre bande se disperse tout à l'entour de l'arbre, aussi loin que son ombre peut couvrir le sol, prête à recueillir le butin que vont lui envoyer les travailleuses. Celles-ci s'emploient de leur mieux : menu, menu, à la taille de leurs mandibules, elles hachent feuilles et fleurs. Une pluie végétale tombe de la voûte qui a bientôt fait de perdre sa densité. Tout un peuple recueille la pâture qui lui tombe du ciel, plus pressé et plus joyeux que les Israélites récoltant la manne matinale dans le désert. Les longues files des fourmis chargées du butin vont porter au garde-manger les précieuses provisions, cependant que la scie et la hache des petites bûcheronnes achèvent, avec un ensemble merveilleux, de dépouiller l'arbre de tout ce qui n'est pas son ossature, trop dure pour leurs instruments. En deux heures,

un colosse est complètement dégarni de ses feuilles ; seule, la terre rouge, dénudée et durcie par le piétinement des milliers de moissonneuses, qui ont recueilli les dépouilles de l'arbre, indique l'œuvre de ces terribles hyménoptères.

A moitié chemin de la Cantareira, s'élève l'ancienne maison de campagne des Pères Jésuites de Saint-Paul. Au temps de l'expropriation de Pombal, ce bien passa avec le reste des propriétés religieuses entre les mains de l'État. Les gouvernements sectaires ont les mœurs des fourmis dont je viens de parler. Il suffit qu'ils se puissent installer quelque temps dans un pays pour que les magnifiques créations de longs siècles de foi et de dévouement soient réduites à néant. L'arrivée d'une de ces bandes d'insectes dévorants sous un arbre en fleurs n'est pas plus dangereuse pour lui que le triomphe d'un ministère maçon pour les œuvres vives de l'Église.

Ce que les grands ancêtres de la Révolution ont sacagé, dilapidé, anéanti, dépasse toute imagination. Les Aulards présents et futurs ne sauraient empêcher la déposition d'une histoire qui ne prend son témoignage que dans l'évidence des faits. La canaille parlementaire issue des Loges qui règne à l'heure actuelle en France vient de rééditer les ravages de ses maîtres et modèles, avec le même mépris du droit humain et des utilités sociales. Le milliard des congrégations, les biens des diocèses, des institutions d'éducation et de bienfaisance n'ont pas pris plus de temps à être réduits en miettes dans les insatiables gueules de ces gloutons que la végétation d'un grand arbre entre les mandibules des fourmis.

Pombal n'enrichit d'aucune façon le Portugal et ses colonies des dépouilles des ordres religieux, particulière-

ment des Jésuites dont il fut le bourreau cruel. De cette impuissance de tirer parti de tant de maux particuliers pour le bien public, il donna l'exemple à ses successeurs dans l'art d'opprimer les consciences sous couleur de liberté, de ravir les biens sous prétexte de justice.

L'œuvre des Jésuites au Brésil, en particulier, était une œuvre de haute civilisation pour les conquérants aussi bien que pour les indigènes ; la persécution vis-à-vis de ces religieux qui étaient les véritables pionniers de l'âme portugaise dans ses colonies, ne fut pas seulement un crime d'ingratitude, ce fut une faute d'imprévoyance nationale. L'étiage de la civilisation baissa du coup dans les rangs des colons ; l'œuvre de la conversion des Indiens empêchée radicalement prolongea pour des siècles les difficultés de la pénétration pacifique et éternisa les formidables luttes de civilisé à sauvage.

La haine fausse le jugement. Pombal et la triste dynastie dont il exécutait les lâches rancunes ne se rendirent pas compte de cette vérité que Gambetta ne refusa pas de reconnaître, que « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation ».

En exportant dans l'Amérique du Sud l'anticléricalisme régnant dans la métropole, le Portugal donna le premier coup à l'affranchissement de son empire colonial.

On me montre en passant, tout près de l'ancienne résidence des Jésuites, un énorme figueira planté par les Pères à l'endroit même, où, selon leurs calculs, passe le Tropicque.

J'admire l'arbre en fleurs qui donne à la science toujours vivante des disparus, une sorte de permanence symbolique ; il paraît toutefois que des calculs plus récents ont établi que la ligne du Tropicque est à quelques cen-

taines de mètres de cet arbre. Le point fixé par les premiers calculateurs est-il erroné vraiment? On pourrait peut-être le discuter. La ligne du Tropique décrivant un arc de cercle, l'arbre et la pierre pourraient peut-être donner raison également à ceux qui les ont plantés. Et après tout, comme il s'agit du Capricorne, il faut bien admettre quelque droit au caprice des déplacements.

La maison de campagne des Jésuites est devenue un dépôt de troupes d'infanterie.

Il m'a été raconté, comme une chose universellement connue dans le pays, que le Gouvernement avait tout d'abord installé là un escadron de cavalerie. Les chevaux avaient été parqués dans le corps de bâtiment qui fut jadis la chapelle. Or, tous les chevaux successivement mouraient et de causes inconnues. On les remplaça, et chaque fois, la même épidémie mystérieuse et inexplicable les enlevait. Ce fut à la suite de cela que l'infanterie fut appelée à remplacer la troupe montée.

J'ai vu cette ancienne chapelle aujourd'hui sans emploi. Elle n'a plus même de fond; elle demeure, ruine ouverte à tous les vents, béante, sinistre, comme une protestation des violences que Dieu châtie parfois longtemps après qu'elles sont accomplies, quand il croit les peuples capables encore d'en comprendre la leçon.

Comme le chemin qui y mène, la Cantareira n'a rien de particulièrement grandiose et de pittoresque. C'est un joli coin ombré et frais comme il n'en manque point dans les environs des grandes villes de France, avec, en plus, le beau travail de captation des eaux potables et les réservoirs. On y vient autant pour l'isolement des pique-niques en plein air que pour la beauté du site.

Et le pique-nique fut, en effet, une grande partie du charme que je goûtai à la Cantareira.

Une brave française du Dauphiné tient le petit restaurant qui, depuis trente ans, demeure modestement niché aux flancs de la montagne, moitié maison, moitié tonnelle, un vrai rendez-vous de banlieue avec ses petites tables à l'ombre des sapins et des plantes grimpanes.

L'excellente femme est ravie de traiter des Français. Et elle le fait soigneusement. Sa figure grassouillette proteste par toutes ses roses contre la soixantaine qu'elle s'octroie, comme la virile moustache qui orne ses lèvres s'efforce de démentir son sexe. Plusieurs générations d'excursionnistes ont goûté aux charmes de la cuisine de notre hôtelière. Elle est heureuse de parler de Voiron, son pays natal, puis de la Chartreuse; et, des couleurs d'attendrissement sur les joues, elle choque avec nous la coupe de champagne qu'elle arrose de deux larmes, au souvenir du pays.

Un groupe de jeunes gens devise gaiement près de nous en attendant leur tour de déjeuner. L'un parle avec animation, son geste est rapide, il plaisante, il chantonne, et l'on rit autour de lui. Sa tenue ne le préoccupe guère; il me semble plus intéressé à gagner l'attention de son entourage par son esprit que par sa plastique. Je ne saisis pas ses paroles; je le devine Français.

À côté de lui son compagnon se réserve. Il écoute et réfléchit. Mais quel souci de sa personne! Malgré les dérangements du voyage, pas un cheveu de sa tête, pas un poil de sa moustache ne sortent de la ligne; la cravate est impeccable et les manchettes tirées à point; les bottines glacées rayonnent!

Le voici qui sort un petit miroir de sa poche pour

constater que rien en lui n'est négligé. Ce scrupuleux épêbe est Brésilien.

J'ai déjà remarqué cette caractéristique entre jeunes gens de diverses nationalités, particulièrement entre Français et Brésiliens, soit à Rio, soit à Saint-Paul. Ceux-ci ont une coquetterie, une affectation de toilette que ceux-là semblent volontiers négliger. Et je n'hésite pas, pour une fois, à donner un bon point sans restriction à mes jeunes compatriotes.

* * *

6 Février.

Bonne et radieuse journée ; une de celles qui consolent de beaucoup d'autres, parce qu'elles dévoilent quelque chose de la beauté de l'âme humaine, capable d'atteindre les cimes de la lumineuse charité.

Je m'émerveille doublement des exploits des aviateurs. D'abord, pour l'incomparable vaillance qu'ils affirment dans la conquête de l'empire de l'air, et ensuite pour l'ensemble des certitudes scientifiques préparatoires que représente la possibilité de tels exploits.

Le monde moral a ses altitudes aussi. Il a ses hauteurs inexplorées par la masse. Pour tenter ces vertigineuses ascensions dans ces couches supérieures, il faut des ailes à l'âme, une volonté qu'aucun effort ne rebute, une abnégation qui fait d'avance en souriant le sacrifice de sa vie, comme l'accomplissait, il y a quelques jours, ce superbe

jeune homme de mon pays, au moment d'affronter sur son monoplan le déchaînement des éléments qui le devaient briser.

Et je viens d'assister à ce prodige des âmes qui s'envolent bien au-dessus du niveau normal, et dont toute l'existence, vouée aux œuvres humaines les plus humbles, n'est qu'un vol plané, si je puis me permettre l'expression, mais si habituel, qu'il ne frappe plus notre attention. Je parle de ces vaillantes religieuses que je viens d'admirer dans leur mission bienfaisante et réparatrice au chevet des miséreux et des déchets de la société.

Et c'est là mon second émerveillement, non d'assister à l'ascension de ces aéronautes de l'atmosphère mystique, mais de constater que des hommes intelligents et souvent des hommes de cœur, qui ont pour les « conquistadores » de l'espace des enthousiasmes sans bornes, n'éprouvent, pour les autres, que des sentiments inférieurs qui se traduisent parfois par des mesures pleines d'ingratitude et d'iniquité. C'est une justice à rendre au peuple brésilien, qu'il ne possède pas dans son sein de ces esprits sectaires qui estiment donner une preuve de leur élévation intellectuelle en poursuivant, partout où il les rencontrent, les manifestations de l'élévation morale, quand celle-ci leur apparaît vêtue d'une robe de bure et sous la cornette des religieuses.

Le Brésil laisse cela à l'intransigeance stupide des affranchis d'esprit et surtout de cœur, qui règnent par un laïcisme athée sur les ruines des fondations charitables, dans les Républiques française et portugaise.

Je l'ai constaté aujourd'hui avec grand plaisir.

De bonne heure, ce matin, je me rends en compagnie de l'excellent M. Ferroud visiter la Santa Casa de Miséri-

cordia. Un des quartiers neufs les mieux situés de Saint-Paul, dans ce parc de Neuilly de la cité dont le nom de l'avenue Hygiénopilis formule suffisamment les excellentes conditions de salubrité.

Est-ce bien un hôpital, cette construction, ou mieux cette série de constructions aux abords décorés d'arbres gracieux et fleuris de parterres soigneusement entretenus? Est-ce un hôpital, cet édifice aux ogives trilobées, aux tours qui s'ajourent et s'élancent en flèches élégantes, comme si quelque architecte de nos antiques cathédrales avait voulu poser à l'ombre du géant de pierre, le palais finement ciselé où l'on pourrait luxueusement réunir les conciles des évêques et des docteurs?

La vue de cette immense façade du palais de la charité, de l'Hôtel-Dieu, comme ose dire la sublime langue chrétienne qui s'inspira de la parole du Fils de Dieu : « Ce que vous ferez au plus petit de ceux-ci, c'est à moi que vous le ferez », la vue de cette façade me fait songer instinctivement à ces grandioses édifices qui s'élevèrent de toutes parts sur le sol de l'Europe du moyen âge, aux siècles de la fondation des Ordres voués au service des malades.

Rois et évêques rivalisaient alors de générosité pour que le monument de la charité fût digne de son emploi.

La terre s'ouvrait pour des moissons sculpturales; la pierre se spiritualisait et montait, aérienne, éthérée, en des jets d'art qui ont fait du Gothique un élan, un chant d'oiseau dans la lumière, l'alouette catholique qui exprime à Dieu la pensée de la terre dans les premiers sourires de l'aurore.

Ainsi bâtissaient des merveilles dont il ne reste que des ruines dolentes, les chevaliers de l'Ourse, fondés par Fré-

déric II; les chevaliers du Silence, à Chypre; de Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne; de la Toison d'Or, fondés par Philippe-le-Bon, de l'Épée d'Or, fondés par les Souverains Pontifes; tous, magnifiquement dévoués au service des déshérités, et dont les déviations belliqueuses ou mondaines, explicables par les mœurs de l'époque, ne doivent pas faire oublier les nobles services.

L'hôpital de la Miséricorde de Saint-Paul est la fleur prodigieusement épanouie d'une tige de bienfaisance qui leva dès les premiers jours de l'occupation, s'essaya en plusieurs boutons successifs, pour aboutir enfin à cet opulent épanouissement. Dès 1680, les livres de la confrérie de la Charité font foi de règlements antérieurs touchant l'administration de la maison des infirmes. En 1744, la chapelle desservant l'hôpital était déjà assez vaste et belle pour qu'à la suite de l'incendie de l'église paroissiale, le clergé demandât l'autorisation d'y déposer le Saint-Sacrement, comme dans le plus remarquable et le mieux situé de tous les temples de la jeune cité.

Mais, qu'était-ce que l'antique édifice, reserré au centre de la ville entre les rues Comercio et Direita, à côté de cet établissement grandiose dont l'Irmandade jetait la première pierre, en 1832, au milieu de l'enthousiasme populaire, dans l'ancienne Chacara des Anglais?

Aujourd'hui, l'hôpital de la Miséricorde offre un aspect que je n'ai encore rencontré nulle part, je l'avoue sans aucune sorte d'humiliation pour ma fierté de Français. L'Hôtel-Dieu de Paris, avec ses constructions massives, a quelque chose de plus majestueux, et en impose davantage par l'espèce de solennité qu'il doit à tant de siècles d'existence; il n'a rien de l'air élégant, confortable, souriant même, que les ogives bicolores, les longues allées de pal-

miers et de plantes ornementales qui décorent galeries, couloirs et salles de malades, donnent à l'hôpital de Saint-Paul.

J'en dis autant de l'Antiquaille, l'hospice de Lyon, d'où la folle haine des municipalités n'a pu encore chasser ces religieuses aux costumes archaïques, dont les cornettes blanches continuent à caresser le front assombri des malades, comme des ailes frémissantes de colombes. Il n'y a que l'hôpital Saint-Joseph, de Paris, que j'oserais comparer à celui de Saint-Paul; on y trouve le même souci de lumière, de fraîcheur et d'impressions de nature fleurie; on y sent la même main de douceur religieuse; toutefois les pavillons isolés de l'hôpital Saint-Joseph ne lui permettent pas d'offrir le même aspect grandiose que le bloc gothique des différents quartiers de l'hôpital de la Miséricorde.

De cloître en cloître, de salle en salle, nous passons, émerveillés, partout, de l'atmosphère calme qui y règne. Indéfiniment, les visites se prolongent, et les pauvres êtres souffrants nous regardent passer avec cet air de langueur résignée qui m'a déjà frappé dans la physionomie des classes inférieures du Brésil.

Plus de douze cents malades occupent tous les lits disponibles. On ne refuse aucune misère; si les malheureux affluent, dans les coins un peu plus vastes, on dispose des matelas à terre, et les nouveaux venus trouvent asile dans un lit moins confortable, mais que rendent agréables encore, le sourire des « mères » qui passent, une brise toujours fraîche qui agite les rameaux des arbustes et les guirlandes vertes qui tombent des voûtes. De pauvres femmes pitoyables saluent d'un geste qu'elles veulent tendre et respectueux; de tout petits enfants, couchés

deux à deux dans des lits impeccablement blancs, dorment inconscients de leur misère native et de la miséricorde qui la répare; et c'est un spectacle attendrissant de voir reposer, enlacés sur le même berceau, deux êtres de race différente, l'un pâle deux fois, l'autre d'un noir d'ébène, seulement semblables par un commun dénuement.

Une seule salle n'offre pas le spectacle de figures détrempées et résignées, celle des blessés. Tous les déchets de l'alcoolisme, de la folie, du rut des fureurs, les ouvriers frappés en une heure de rixe, les anonymes blessés grièvement par un accident fortuit, les victimes et les épaves des scènes de l'agitation nocturne et des ruelles écartées: ils sont tous là, quelques-uns gravement mutilés et proches de la fin; d'autres récemment opérés, et portant, dans leurs yeux, des reflets d'éclair et des haines qui couvrent la vengeance. La plupart sont Portugais ou Italiens; peu de Brésiliens d'origine.

En dehors de cette multitude de malades, l'hôpital de la Miséricorde a la charge des enfants exposés, des prisonniers de simple détention, et de la léproserie — *hospício dos lazarus* — d'un asile d'invalides et d'un externat pour fillettes. L'Irmandade Saint-Joseph suffit à tout: la générosité des citoyens est en avance sur la misère, si j'en crois les comptes rendus imprimés en 1910, que l'on a bien voulu me remettre.

Et j'estime qu'il y a d'autant plus lieu d'admirer cette charité, qu'elle s'étend sur une zone beaucoup plus vaste que la philanthropie de nos directeurs d'hospice. En France, comme d'ailleurs dans la plus grande partie des pays européens, grâce à l'organisation des agrégats nationaux des différents peuples, les grandes villes ont, à peu près toutes, des lieux de refuge pour les respectives fractions d'é-

trangers qui les habitent, lesquels d'ailleurs sont entretenus à leurs propres frais.

Il n'en est pas ainsi dans les pays neufs de l'Amérique du Sud. Par le fait du va-et-vient des étrangers, du flot ininterrompu des immigrations, l'indigène a, en bien des choses, la charge de ces nouveaux venus, qui lui apportent généralement plus de besoins à satisfaire que de richesses à écouler.

C'est ainsi que la bienfaisance brésilienne, celle de Saint-Paul en particulier, se voit dans l'obligation de pourvoir à une multitude de misères qui n'atteignent pas les siens.

Je relève pour l'année 1908, 8,185 pensionnaires de l'hôpital de la Miséricorde.

Parmi eux, 3,958 Brésiliens, c'est-à-dire moins de la moitié de la masse. Le reste est représenté surtout par des Italiens, 2,429, des Portugais, 709, des Espagnols, 616, des Autrichiens, 113, des Syriens, 93, etc. Les Français paraissent au nombre de 51.

Outre les fonds propres de l'Ormandade et le capital assuré, l'hôpital possède le cœur indéfiniment généreux de la ville de Saint-Paul; il sait que c'est le meilleur de ses revenus et qu'il peut compter sur des dons qui ne tarissent pas. Ces dons prennent parfois des formes touchantes. La glace par milliers de kilos, le riz, le café affluent; mais une ligne me frappe parmi les offrandes de Décembre 1910: « Illmos senrs. Gonçalves et Guimarães... 13.000 cigares. »

Voilà un cadeau que la Régie française, plus riche que la Compagnie Gonçalves n'a jamais envoyé, j'en suis sûr, à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il faut croire que la charité privée a des délicatesses qui échappent aux soucis des administrations officielles: « *Aquila non capit muscas.* »

L'excellente supérieure des religieuses de Saint-Joseph de Chambéry qui nous fait les honneurs de la visite, fait sans restriction l'éloge de l'administration. Il y eut jadis, paraît-il — aux temps déjà lointains où la Maçonnerie régnait effectivement et transformait ses principes en actes — des tracasseries et des mesures mesquines qui n'avaient pour but que de mettre des bâtons dans les roues du « Congréganisme », dont on craignait les empiétements.

Aujourd'hui, sous le régime républicain franchement libéral, l'Ormandade se souvient de cet article de ses statuts: « L'Ormandade, fondée sur la foi et la charité, ne se propose pas seulement de secourir les nécessiteux mais aussi de promouvoir le culte divin. Elle revêt donc un double caractère d'association bienfaisante et religieuse (1). »

En d'autres termes, le génie brésilien y voit assez clair pour comprendre que la miséricorde matérielle ne se dissocie pas de la miséricorde spirituelle.

Et les religieuses de Saint-Joseph sont là, depuis quarante ans, à prêter aux directeurs et aux praticiens éminents de l'hôpital, l'inappréciable bienfait de leur coopération.

J'admire le clair rayonnement qui jaillit de ces femmes simples et sublimes. La cordialité de leurs gestes, la joie de leur visage, la loyale bonté de leurs lèvres mettent autour d'elles une atmosphère lumineuse qui ne fait qu'un avec celle qui tombe des vitraux et se dégage de ces longues avenues d'arbustes fleuris qui mènent à toutes les salles des malades.

Voilà bien la France telle qu'elle est toujours. De l'âme

(1) *Primeiro Relatório sobre a Santa Casa de Misericórdia.* Paulo, 1875.

de nos petits soldats qui se battent au Maroc pour le droit d'autrui, à nos héros des plaines aériennes qui sont les pionniers sacrifiés du monde civilisé, jusqu'aux cœurs humbles et sublimes des bonnes sœurs, c'est bien la chère Patrie toujours généreuse et fière d'être au premier rang de ceux qui vivent et meurent pour les autres!

Un Brésilien de la meilleure société me le faisait remarquer ce matin même, et j'étais heureux de l'entendre. Ce Brésilien était plus juste que le président du Cercle français de Saint-Paul, M. Leser, auquel la fumée de la pipe à Licapode cache peut-être les œuvres d'utilité sociale qu'accomplissent ses compatriotes qui portent soutane ou cornette.

Au toast qui clôtura le banquet offert à M. Anatole France par le Cercle français — je crois que c'était dans cette circonstance — M. Leser présenta le public à l'académicien : « Voici la France, dit-il, voici ses vrais représentants qui lui font honneur au Brésil. » Ce fut un étranger qu'un si outreucidant exclusivisme indigna, qui releva ce qu'il avait d'odieux. Il montra par delà les gens d'affaires, les ingénieurs, les commerçants qui, certes, font honneur à la France, mais qui, après tout, et avec raison, travaillent d'abord pour eux et les leurs, il montra la légion des hommes et des femmes travaillant au Brésil sans recherche de l'intérêt personnel, dévoués à la grandeur du pays qu'ils servent, et obligeant les adversaires mêmes de l'idée apostolique qu'ils représentent à reconnaître les admirables œuvres fondées et entretenues par eux, à l'honneur du pays qui les envoie, et pour le plus grand bien du pays qui les reçoit.

M. Leser est le frère et émule d'une multitude de gens qui n'estiment le bien accompli qu'aux titres et aux déco-

rations qu'il rapporte. Prêtres, moines et religieux, ne passent ni à la caisse du percepteur, ni aux bureaux des ministres ou sous-ministres pour palper en rentes, sinécures ou rosettes, le produit monnayé de leur dévouement. Ils méritent donc d'être exclus du nombre des Français. Comme si tous les Français tenaient, à l'étranger, entre les pointes du compas et parmi les convives qui savent gobelotter en l'honneur des sieurs Thibaud et C^{ie}, soit dit sans manquer au respect que je n'ai jamais professé pour leur personne, ni pour leur œuvre.

J'ai relevé quelques chiffres qui permettent d'agrandir légèrement le cercle des Français et Françaises qui font honneur à leur pays, en ce pays hospitalier du Brésil, où certains contempteurs des religieux feraient bien, dans leur propre intérêt, d'être plus modestes.

Les religieuses de Saint-Joseph de Chambéry ont 54 ans d'existence au Brésil. Elles ont à Saint-Paul cinq maisons :

- La Santa Casa de Miséricorde;
- L'externat Saint-Paul, 900 élèves;
- L'hôpital des lépreux de Guapira.

La maison principale de la Congrégation est à Itu, dans la province de Saint-Paul, où, sans compter la Santa Casa qu'elles dirigent également, elles ont un collège qui compte deux cents internes et trois cents externes.

- A Piracicaba, elles ont un pensionnat de cent élèves;
- A Franca, cent cinquante élèves;
- A Campinas, la Santa Casa et un externat de trois cents élèves;

A Tobaté, la maison du Bon Conseil, deux cents élèves; un externat, trois cents élèves, et en plus la Santa Casa et l'asile des vieillards.

Une branche de ce tronc vigoureux, les sœurs de Saint-Joseph de Moutiers ont également sept ou huit maisons. Le bien accompli par ces religieuses, qui furent les premières avec les sœurs de la Charité à défricher le champ, est incalculable. J'ai entendu un évêque, et non des moindres, déclarer que, s'il y a de la piété bien entendue chez les femmes brésiliennes, c'est aux sœurs de Saint-Joseph qui, depuis cinquante ans, éduquent et instruisent des milliers de jeunes filles, que l'Église le doit plus encore qu'au clergé.

S'il étends mon regard, j'aperçois la magnifique floraison des communautés actives qui toutes répandent, sur le sol du pays, la bonne odeur de la France cultivée et croyante.

Les Dames de Sion ne sont au Brésil que depuis huit ans; elles ont déjà conquis une place d'honneur. J'ai rapporté de la visite que je leur ai faite à Pétropolis et à Saint-Paul une impression de noblesse et de distinction qui m'a remis en l'âme l'image de ces grandes dames fières et graves qu'il est si commun de rencontrer à la tête de nos maisons religieuses d'éducation de jeunes filles, en France.

Les Dames de Sion ont des collèges à Rio, à Pétropolis, à Saint-Paul, à Curityba.

Les Dames du Sacré-Cœur ont un pensionnat à la Tijuca, dans un décor sans pareil; à Rio, elles ont ouvert un externat déjà très fréquenté.

Les Dames Augustines ont transporté à Saint-Paul l'éducation distinguée du pensionnat des Oiseaux de Paris.

A mesure que nos sots et cruels tyranneaux ferment ces ailes, elles s'ouvrent dans des pays neufs qui s'enrichissent de tout ce dont notre pays consent à se priver.

Les Filles de la Charité. Elles sont à Rio ce que les

sœurs de Saint-Joseph sont à Saint-Paul. Toutes les générations de femmes qui ont élevé leur âme droite et lumineuse vers le Christ et habitué leur esprit et leur langue au génie français, le doivent à l'éducation des Filles de Saint-Vincent-de-Paul. J'ai vu pleurer des mères de famille et de belles jeunes filles aux obsèques de la vénérable supérieure de la maison de Rio.

La sœur Paula est à Rio le véritable ministre de la bienfaisance publique. C'est la figure visible et puissante de la charité chrétienne. Les hommes les plus éminents traitent de pair avec elle; les derniers des deshérités regardent dans ses yeux et vers son sourire avec la confiance du petit enfant vers le visage d'une mère amoureuse.

La sœur Paula est la sœur Rosalie de la capitale du Brésil. Cette femme sans autorité officielle, accomplit des merveilles et commande aux impossibilités. Elle a formé une véritable armée de femmes du monde à son école. Si le ciel du Bon Dieu s'abaissait au-dessus de Rio, il s'irait mirer dans le visage de sœur Paula, et se fondrait en une seule goutte au fond de son cœur.

Les Filles de la Charité gouvernent une soixantaine de maisons de bienfaisance et d'éducation au Brésil, particulièrement dans le Nord torride et au Centre. Les Dames du Calvaire et les sœurs de l'Espérance de Bordeaux ont ouvert dernièrement quelques maisons déjà fréquentées.

Les Sacramentines dirigent à San Carlos un pensionnat de 150 élèves.

Les Visitandines ont un nombreux pensionnat à Posso Allegre.

Les religieux français ne sont en rien inférieurs pour le zèle et pour le succès aux sœurs des différentes congrégations.

Les pères Maristes ont plusieurs collèges également florissants :

- A Rio, le collège Rio Cumplido;
- A Saint-Paul, le collège diocésain, 200 élèves;
- L'externat des Carmes, 300 élèves;
- A Santos, un collège et un externat;
- A Bahía, un collège;
- A Franca, les écoles paroissiales;
- Dans l'état de Minas, un grand nombre d'écoles.

Les Dominicains ont deux centres, à Bello Horizonte et à Uberaba.

Uberaba est le foyer de civilisation le plus admirable et le plus fécond que la France ait ouvert au Brésil, par la propagande de ses fils. Les Dominicains furent, de tous les religieux français, les premiers venus aux missions indiennes. J'ai ouï admirer leur œuvre en des termes magnifiques. Ils ont littéralement donné une province à l'État; ils recueillent dans la considération publique le fruit de leur dévouement sans bornes.

Les Lazaristes fondèrent dès leur arrivée, qui est contemporaine de celle des Filles de la Charité, un collège à Caraca, dans l'État de Minas.

On peut dire que c'est le collège classique le plus ancien du Brésil. Il compta jusqu'à 600 élèves, et fut la pépinière d'où sortirent la plupart des hommes célèbres, tant laïques que religieux.

A l'heure actuelle, le collège ne compte plus un aussi grand nombre d'élèves, ce qui ne tient pas aux moindres qualités des directeurs, mais à la multiplication des maisons d'éducation et à la facilité des communications. Les Lazaristes ont, de plus, la direction de presque tous les séminaires ecclésiastiques. Ils sont au Brésil ce qu'ils son-

partout: des êtres de labeur, d'abnégation et de simple souriante profondeur.

Les Franciscains ont au Matto Grosso, la direction de la paroisse licite du culte paroissial, à la cathédrale de Cuyaba. Le jeune curé, le père Ambroise Dédet, est le type ardent et chaud du missionnaire français; il eût fait un lieutenant d'Alpins ou un chef aviateur, sans avoir rien à modifier en lui que son costume, tant il est pétri de courage joyeux et de belle résolution. Le plus grand regret que j'aie emporté de mon séjour au Brésil, est de n'avoir pu l'accompagner dans les profondeurs du Matto Grosso où je sais bien que ses jeunes mains laborieuses ont déjà semé de grands espoirs pour de merveilleuses moissons futures.

Les Pères du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, les Pères Capucins de Chambéry ont à Pernambuco et à Rio Grande del Sul différentes missions de grande utilité, comme les Pères de la Salette ont un certain nombre de paroisses modèles.

Et le même écho a toujours sonné à mes oreilles chaque fois qu'une voix différente m'a parlé de tous ces fils de France, consacrés au service du Brésil: « Ce sont des éducateurs et des apôtres hors pair. Leur valeur morale est au-dessus de toute comparaison, et va de pair avec leur autorité intellectuelle. »

C'est encore de la France, cela: l'honneur et le respect de la Patrie lointaine qui s'imposent dans la personne de ces Pères dont M. Leser feint d'ignorer l'œuvre et la présence même parmi les Français du Brésil!

* * *

Mardi, 7 Février.

Diner chez M. Antonio de Souza Queiroz.

La vraie famille brésilienne. Dix enfants autour du père et de la mère demeurés le centre vivant et encore vert, autour duquel évoluent huit jeunes ménages, les deux dernières filles seules n'étant pas encore mariées.

Lorsque j'arrive au seuil de la villa, en cette jolie rue de la Consolação, si gracieusement arborisée, tout un peuple de petits enfants aux boucles chatoyantes, brunes, blondes, aux grands yeux curieux, aux vêtements blancs, prennent leurs ébats sous le péristyle, avec les gestes lumineux que les Primitifs donnent aux Angelots qu'ils placent à l'entrée du Paradis.

Ce sont ces charmants chérubins qui m'accueillent et m'offrent le salut de la maisonnée : quel *χαίρὲ* délicieux ! Combien plus touchant que celui que les Grecs se contentaient de graver au fronton de leurs demeures ! Les quatre ou cinq derniers nés sourient sur les bras de leurs nourrices.

Si Luca della Robbia avait été admis à contempler un tel tableau, il eût décoré les façades des monuments de Saint-Paul, de médaillons et de groupes qui eussent fait pâlir les chefs-d'œuvre dont il a enrichi Florence.

La maison, ou mieux, l'hôtel familial, comme nous disons en France, est bâti dans une propriété encore assez

vaste qui n'est qu'une parcelle du domaine que les Souza possédaient dans ce beau quartier. On sent d'ailleurs qu'il fut édifié en prévision de l'avenir ; les grandes salles et les salons n'éprouvent aucun étonnement à recevoir des générations sans cesse débordantes ; leurs dimensions ont été établies en conséquence.

Par les baies du salon qui donne sur le jardin, j'aperçois les arbres fruitiers immenses, et ployant sous le faix.

La famille est demeurée fidèle aux traditions de générosité et de piété de la race ; le patriarche a fondé pour les orphelins, l'Institut Anna-Rosa ; le chef actuel de la famille, Don Antonio, a succédé à son père dans la charge glorieuse de l'entretien de cette belle œuvre.

Cette fondation individuelle demeurant comme une part du patrimoine de la famille, est d'autant plus remarquable qu'au Brésil, les gestes similaires ne sont pas très communs. Le Brésilien est extrêmement généreux, et il y a peu de pays où les Instituts de charité privée soient plus nombreux et mieux entretenus. Mais ce sont, pour la plupart, des établissements collectifs, dont, pierre par pierre, la charité des citoyens a fait un ensemble.

Cela tient à ce que le nombre des familles très fortunées est encore assez rare au Brésil. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'on n'y rencontre pas des fondations comme celles des Carnegie, des Morgan et autres milliardaires yankees.

Une belle clarté de paix court sur toute la couronne d'enfants qui entourent le père et la mère. Ce qui me frappe ici, comme partout ailleurs où j'ai pu pénétrer dans les intérieurs brésiliens, c'est l'union harmonique qui relie tous les membres de la famille.

Bien que les garçons soient élevés avec beaucoup plus

de liberté qu'en France, la chaîne qui les retient aux parents me semble se relâcher moins que chez nous.

La famille de Souza, comme grand nombre des meilleures familles du Brésil est imprégnée de l'esprit français, dont elle parle la langue avec une telle aisance, qu'au cours de la conversation, l'on éprouve une certaine difficulté à s'imaginer que l'on est au milieu d'étrangers. On y suit de loin, et jour par jour les événements de France, on connaît parfaitement les auteurs en renom, les idées régnautes. On reçoit les revues, et l'une des charmantes jeunes femmes me communique la *Mode Illustrée*, qui apporte jusque-là ses conseils pratiques et ses recettes de cuisine.

Aurais-je imaginé qu'il m'eût fallu venir à Saint-Paul, pour savourer une délicieuse compote de fruits glacés, enseignée par les Vatel de la *Mode Illustrée*!

D'ailleurs, on ne se cache pas de dire son admiration pour les œuvres de France, et c'est avec une joie sans mélange, et une sorte de fierté, que j'entends faire par les lèvres de ces femmes chrétiennes, capables de les apprécier, l'éloge des vertus des femmes de France.

On les a vues travailler à Paris, l'hiver dernier, pendant l'inondation; on sait quelles réserves de magnanimes qualités se cachent au cœur des Françaises, sous une apparence parfois légère, et l'appréciation flatteuse que l'on porte sur mes compatriotes, s'achève par ce reconfortant jugement : « L'avenir appartient toujours à votre glorieux pays, parce que c'est de là que viennent toujours les initiatives de dévouement et de générosité. »

Quelques jours après, j'avais le plaisir de visiter, à Villa Marianna, l'Institut Anna-Rosa, dont la famille de Souza Queiroz voulut bien me faire les honneurs. Orphe-

linat de garçons, inspiré par la charité catholique, entretenu par la charité catholique, et dont l'administration et la direction sont entièrement entre des mains laïques. C'est ce qui donne à cet établissement l'air tout à la fois religieux et décidé, qui me frappa tout d'abord.

Ils sont là, une centaine d'enfants rangés comme pour la parade, l'arme au bras, immobiles comme de vieux troupiers, resplendissants dans leur habit kaki, et fiers de montrer à leurs visiteurs les guêtres et les képis blancs qui mettent une note de fête dans leur uniforme. Comme ils sont fiers, ces bambins de huit ans, ces adolescents de seize, de faire l'exercice avec les beaux fusils tout neufs que leurs bienfaiteurs viennent de leur rapporter de Belgique!

Rien de mièvre dans l'éducation; physiquement et moralement, tout est large, aéré, et l'on sent, au premier coup d'œil, que l'esprit et l'âme de ces enfants doivent être tenus, par les maîtres dévoués qui en ont pris la charge, comme les salles de classe et les vastes dortoirs que je parcours avec admiration, inondés par les rayons de soleil, et où la brise qui souffle des collines de la Cantareira, apporte des effluves de force et de santé.

Dans le vestibule, les noms des principaux bienfaiteurs sont gravés sur de vastes plaques de marbre; ils témoignent qu'ils sont, pour la plus grande partie, de la famille des Souza. Les dames et les jeunes filles de la famille sont d'ailleurs les institutrices les plus assidues de ces orphelins. C'est un dévouement journalier qui opère sans bruit, qui n'a point la réclame de certaines de nos œuvres retentissantes, et qui fait un bien réel parmi ce petit peuple d'enfants moralement abandonnés.

L'inconvénient de ces fondations entretenues et dirigées

par l'initiative privée, à côté de grands avantages, c'est qu'elles manquent peut-être d'une certaine protection officielle qui donnerait plus de portée à leurs efforts. C'est ainsi, par exemple, qu'à l'Institut Anna-Rosa les enfants, à peine mis en état de gagner leur vie — car on y enseigne bon nombre de métiers — sont réclamés par leurs mères.

Aucune loi ne garantissant les avantages que l'apprenti pourrait retirer d'un stage plus long, l'Institut est obligé de se défaire de pupilles trop peu préparés professionnellement pour tenir dans la société une place utile, trop peu affermis moralement pour exercer une influence salutaire dans un milieu qui les ramène vite à leur point de départ. La chose est fatale. C'est à mon avis un échec auquel il serait facile de parer, en faisant quelques avantages aux pauvres mères, dont on pourrait ainsi garder les fils pendant les quelques années nécessaires à leur formation complète.

Un patronage pour les jeunes gens placés en ville, et qui reviendraient au centre les dimanches et aux heures de liberté; une orientation, avec un maître expérimenté, vers les professions agricoles qui sont de première nécessité pour le Brésil: ce sont là des perfectionnements qui feront de l'Institut Anna-Rosa une maison de premier ordre, et digne en tout de la pensée magnifique qui la créa.

Que n'ai-je eu à ma disposition, en quittant l'établissement, un bon phonographe enregistreur ?

Le maître de musique avait, en mon honneur, composé une marche, à laquelle il avait tenu à donner mon nom. Et c'était merveille de voir, et surtout d'entendre ces jeunes artistes blancs, bis et noirs, souffler dans leurs ins-

truments avec une ardeur que ne connaissent certainement point les orchestres de Colonne ou de l'Opéra, pour porter jusqu'aux nues, en des sonorités harmonieuses, le nom si peu musical de leur visiteur d'un jour !

* * *

Campinas, 11 Février.

J'ai demandé à voir une vieille négresse dont on m'a parlé et qui est une des survivantes, encore nombreuses d'ailleurs, du temps de l'esclavage.

Un obligeant compagnon me conduit à la petite maison qu'habite la bonne vieille. Petite maison semblable, ou à peu près, à toutes les autres : une pièce peu meublée qui sert tout à la fois de salle de réception et de salle à manger, et à côté la chambre à coucher. Dans les deux pièces, fixées au mur, des héliogravures comme celles que mes regards curieux ont découvert à peu près partout dans les petites maisons similaires des quartiers populeux : le Sacré-Cœur, Saint Antoine de Padoue, de petites femmes de Montmartre qui dansent la matchiche, de grandes réclames de magasins colorisées; tout cela voisinant avec des portraits de famille et des photographies de groupes amis. De cadres, on n'en parle pas; la douane coûte trop cher pour permettre aux pauvres gens un pareil luxe.

La négresse nous reçoit très bien; sa grosse face rondelette n'annonce pas de suites trop désastreuses des longues années de servitude; mais c'est en vain que j'essaie

de la faire parler sur les vieux temps, sur la condition des esclaves, sur la conduite des maîtres. La vieille femme dissimule derrière le gros rire de ses dents toujours blanches une sorte de réserve qui ne me permet de lui arracher que des lambeaux de conversation.

— D'ailleurs, me dit mon compagnon, ne croyez pas que ce soit défiance, c'est simplement oublié. Ces bons nègres, arrivés à un certain âge, ont perdu presque complètement la mémoire.

Et pour m'en donner la preuve :

— Quel âge avez-vous? demande-t-il à la vieille négresse.

— Je ne sais pas, dit-elle en levant les bras au ciel. J'étais haute comme cela — et elle désignait une chaise — lorsque j'ai été vendue à Pernambuco.

Peu importe d'ailleurs le nombre d'années de la bonne femme. Ce qui m'avait frappé pendant le colloque, c'était une magnifique paire de souliers, d'un calibre solide, mais d'une facture évidemment antique, qui trônait bien en évidence sur une sorte de crédence du salon.

Je m'enquis immédiatement du sens de cette exhibition, et voici ce que j'appris et veux apprendre à mes lecteurs.

C'eût été presque un sacrilège de prendre ces souliers pour de vulgaires chaussures. Ils avaient toute la valeur d'un symbole, toute la majesté d'un drapeau.

Ils étaient le signe vivant de la Liberté.

Je n'exagère pas et, pour ceux qui douteraient, voici l'explication.

Au lendemain du décret de la libération, nègres et négresses quittèrent avec empressement les lieux où ils avaient vécu si longtemps dans les humiliations de l'esclavage et affluèrent des fazendas et des fermes vers les villes environnantes.

La plupart de ces nouveaux citoyens libres avaient quelques petites économies. Or, leur premier acte fut de courir aux magasins de chaussures et aux boutiques de cordonnier. L'esclavage, en effet, ne leur laissait pas le droit de se chauffer, et il paraissait clair comme le jour à ces braves gens qu'ils allaient se démontrer les égaux de leurs maîtres d'hier en portant comme eux des bottes et des brodequins.

Le premier geste de la liberté fut donc de s'emprisonner les pieds dans des formes hâtivement choisies et, par conséquent, plus ou moins adaptées. Je dis plus ou moins, mais la vérité de l'histoire m'oblige à dire plutôt moins que plus. Car les bons pieds des bons nègres, peu habitués à être ainsi mis à l'étroit, protestèrent, non pas à cor et à cri, mais à cors seulement — tout le monde sait que c'est la façon des pieds de protester — et cela suffit pour que l'on vit le spectacle le plus inattendu comme premier effet de la libération. Nègres et négresses, à travers toutes les villes où ils affluaient, passaient, joyeux et fiers, les pieds nus, bien entendu, mais tous portant une paire de souliers, qui, à la main, comme une cassette précieuse, qui, en sautoir, comme les sacs flotants de nos mondaines dernier cri...

Et c'est ainsi que, chez la vieille négresse de Campinas, je pus, de longues années après, admirer la paire de souliers-drapeau, symbole fidèlement respecté de la Liberté.

Le petit verre où but la Gloire par les lèvres de Napoléon trouva son Béranger pour l'immortaliser.

Pourquoi donc ces souliers, ces historiques souliers, ne trouveraient-ils pas au Brésil le Béranger qui célébrerait en eux les premiers pas du nègre vers la liberté?

* * *

Dimanche, 12 Février.

L'on m'avait annoncé un spectacle peu ordinaire pour ce soir : un coucher d'hirondelles.

Je descends donc, à l'heure où le crépuscule s'annonce par les teintes mauves de l'horizon, vers la vieille halle abandonnée que la municipalité de Campinas offre gracieusement à ses aimables hôtes.

Vers cinq heures, les premiers détachements apparaissent. Ils sortent de toutes les profondeurs du ciel. J'en suis attentivement des yeux quelques-uns et remarque que les hirondelles venues d'un même point forment entre elles des groupes qui demeurent distincts. Il est probable qu'elles sont organisées en familles et en tribus; peut-être qu'avec un organe qui nous manque encore, on arriverait à distinguer le drapeau qui conduit chacune des bandes.

D'ailleurs, ces premiers groupes font des ondes giratoires qui servent de noyau spécial à d'autres groupes accourus des mêmes points et qui viennent successivement grossir les cercles et les élargir. Et c'est un spectacle délicieux que tous ces groupes multipliés à l'infini qui décrivent dans les airs des ellipses différentes inverses, superposées, sans mêler jamais leurs tourbillons. Le ciel en est devenu tout noir.

Ce sont des trames légères et épaisses tout à la fois, des voûtes aériennes qui se déplacent et d'où les dernières

lueurs du jour font tomber les reflets mouvants, les reflets des ventres d'argent des jolies voyageuses.

Les divers détachements sont formés, toute la compagnie est présente; quelques cris plus stridents annoncent que l'heure est venue de pénétrer dans l'hospitalier dortoir.

Rapide, un tourbillon descend, décrit une spirale et, par l'aile droite de la toiture, s'engouffrent des centaines et des centaines d'oiseaux. Leur gazouillis plus proche se mêle au babillage strident des bandes qui décrivent leurs paraboles au-dessus de la halle en attendant leur tour. Les premières arrivées s'installent, en commençant par se nicher tout au sommet de l'édifice. D'un coup d'aile, elles se blottissent sur les hautes traverses qui soutiennent les tuiles, et chaque convexité des tuiles en abrite deux ou trois. Sans arrêt, d'autres bandes entrent avec la même promptitude, et vont prendre leur place à côté des premières installées.

Chez les hirondelles, la consigne est, non pas de ronfler en se couchant, mais de chanter; et toute la nuit, le même gazouillement aigu et diffus se fait entendre au loin dans la petite ville, comme un gavage qui bouillonne et chante sur les galets du torrent.

Rien n'est plus étrange que ces milliers de petits ventres blancs rangés méthodiquement, pressés les uns contre les autres, tels qu'on les aperçoit d'en bas. Par un sommaire calcul de multiplication, j'estime qu'il y a là une nichée de vingt-cinq mille hirondelles au minimum.

Le coucher général dure une bonne demi-heure, depuis le moment où les fourrières sonnent la retraite à travers la masse tourbillonnante des hirondelles, jusqu'au moment où la dernière bande s'est difficilement installée au dernier réduit libre.

J'allais me retirer quand mon regard, frisant le dessus du toit, je remarquai toute une pelouse de petites têtes noires et blanches se détachant sur le ciel déjà sombre.

Retardataires ? Arrière-garde simplement ? Toujours est-il qu'elles semblaient attendre patiemment, prêtes au sacrifice d'une nuit à la belle étoile, au cas où le gros de l'armée occuperait tout le logement.

Mais non ; quelques hirondelles reviennent en éclaireurs d'examiner les lieux ; il y a encore quelques bonnes places à prendre à l'intérieur, tout au bord du toit, sur les charpentes qui soutiennent le gros œuvre. Je distingue quelques petits cris plus perçants ; c'est le coup de clairon avertisseur. Et voilà toute l'arrière-garde qui s'enlève, décrit au-dessus du toit quelques cercles concentriques, puis, toujours par le même côté, s'engouffre sur la toiture où, chacune travaillant pour soi, les dernières et les moins habiles arrivent à se trouver une petite place à cette hospitalité de nuit.

La nuit est tombée ; immobiles, surplombent les milliers de petits ventres d'argent, et la chanson nocturne continue.

Le spectacle valait vraiment la peine d'être vu.

Les pigeons de la place Saint-Marc, de Venise, et les cigognes des cheminées de Strasbourg n'en offrent pas d'aussi curieux.

Cette incroyable quantité de petits oiseaux se rassemblant des points les plus opposés à un centre unique et à une heure exacte ; ces évolutions distinctes que l'on dirait organisées par un général de génie ; cette discipline et cet ordre introublé qui assignent à chacun sa place et sa minute avec une régularité que rien ne déconcerte ; cette assurance de mouvements dans l'harmonie la plus mer-

veilleuse, tout cela est une des visions les plus touchantes que puisse donner à l'homme intelligent, et si stupidement mené, souvent, par ses calculs de raison, une République de petits oiseaux menés par un instinct infailible.

Je n'oserais dire toutefois que cette manœuvre compliquée du coucher général des hirondelles de Campinas se fasse sans aucun accroc.

De-ci, de-là, je surprends quelques petites rixes, entre simples soldats probablement, que ne surveille pas de trop près l'œil du capitaine, quelques bribes de discussions plus élevées que le ton général de la chanson ; faut-il le dire, quelques prises de bec assez ardentes, mais qui, Dieu merci, n'ont pas de graves conséquences. Au fond, ce sont là de petites scènes de famille, et tout finit par s'arranger et par être pour le mieux sous le meilleur des toits.

J'en ai remarqué quelques-unes qui, désespérées de découvrir la place libre où elles pourraient se nicher, venaient s'agripper à la solive, les petites pattes en haut et la tête en bas. Pendant quelques instants, la première arrivée qui surplombait sa rivale se montrait manifestement d'humeur à défendre sa place *unguibus et rostro*, puis, peut-être par l'effet du premier sommeil qui atténuait le courage défensif de l'occupante, peut-être aussi par les jolies choses que murmurait la suppliante, une petite place se faisait où, se faulant, se blottissant, s'écrasant, la retardataire finissait par s'établir, et le tout, j'en suis sûr, s'achevait en idylle...

* * *

13 Février.

Je désirais beaucoup présenter mes devoirs à l'éminent homme d'État, ou mieux à l'intellectuel distingué, à l'orateur réputé, Ruy Barbosa. Sachant qu'il s'était retiré aux environs de Campinas, dans la fazenda du docteur Luiz Albino Barbosa de Oliveira, je me permis de lui faire téléphoner pour lui demander un rendez-vous. La plus charmante invitation à déjeuner en famille fut la réponse que je reçus.

Quelques heures après, les fins sabots d'un attelage de mules faisaient résonner le pavé devant la porte de l'hôtel, et don Amaro et moi, nous nous hissions dans le trolley qu'une délicatesse attentive du propriétaire de la fazenda de Rio das Pedras nous avait envoyé.

Il me serait difficile de décrire ce quadrigé léger, et qui doit sa résistance sans pareille à l'élasticité de la pièce maîtresse qui forme tout à la fois le timon, le point d'appui des essieux et de la caisse du véhicule. Je comprends que l'on admire les merveilles de l'aérostation et de l'automobilisme, mais ce serait une souveraine injustice d'oublier l'extraordinaire invention de cette machine circulante que les pires fondrières n'arrivent jamais à faire tourner.

Sur ces routes, où les pluies diluviennes creusent du jour au lendemain des ravines profondes desquelles se désintéresse avec la sérénité la plus complète le service

des ponts et chaussées brésilien, le trolley file au galop des mules agiles.

La poussière s'élève de part et d'autre, ténue, rutilante et traversée d'une clarté de soleil qui en fait autour de nous un brouillard rose; le chemin d'un rouge de carmin se déroule entre deux haies vertes.

Quel délicieux voyage dans cette avenue de plusieurs kilomètres que de gigantesques touffes de bambou bordent de chaque côté! Sveltes, élégantes, les hautes tiges chargées de leurs feuilles gladiolées s'élancent, se recourbent, se rejoignent, pour former au centre de l'avenue, à une dizaine de mètres au-dessus du sol, une ogive aérienne du plus gracieux aspect. A l'infini, devant soi, la voûte d'un vert tendre où les rayons qui filtrent à travers cette mouvante frondaison mettent des nuances d'or et de topaze, la voûte se prolonge comme la nef d'une cathédrale magique dont un génie agiterait les colonnes et les pilâtres, toutes les pierres des rinceaux et des chapiteaux, sous le vent de quelque céleste cantique.

Une heure de course à travers ces chemins où le trolley glisse, roule, saute, titube, se livre à la gymnastique la plus effrénée, sans se soucier des « oufs! » qu'il fait pousser à ses voyageurs, une heure qui semble trop courte, dans la senteur exquise de la campagne fleurie et l'irisement de cette impalpable poussière qui n'a l'air de vous envelopper que pour atténuer l'ardeur du soleil, et nous voici au seuil de la fazenda de Rio das Pedras.

Le propriétaire nous reçoit avec une bonne grâce charmante sur le perron de la demeure familiale, et ce fut avec une véritable joie que, après avoir serré la main du maître de céans, je présentai mes hommages à Ruy Barbosa.

Il est certain que la démarche que je faisais, je ne l'eusse point faite en France vis-à-vis d'un personnage politique dont la carrière aurait connu des épisodes comme ceux qui marquent la vie publique de l'homme que je venais de saluer. Dans la simplicité de cette existence à la campagne où le sénateur Ruy Barbosa vient oublier les cliquetis des vieilles batailles et ses fatigues d'hier comme candidat à la Présidence de la République, on ne saisit au premier abord que l'être de douceur qui vient s'harmoniser avec le calme pacifié des choses qui l'entourent et la joie aimable des membres de la famille où il est venu se reposer.

Mais ce doux d'aujourd'hui fut un lutteur des plus fouguesux ; beaucoup parmi les catholiques ne se sont pas décidés à lui pardonner encore la position qu'il avait prise à certaines heures de son existence politique contre l'Église, ou ce qui est plus juste, contre certaines formes représentatives de l'Église, les Jésuites en particulier.

Ces escarmouches sont lointaines, le souffle de bien des événements survenus depuis lors en a dissipé jusqu'à la fumée. Dominant de plus haut les hommes et les faits, l'adversaire d'autrefois a laissé sur son chemin certaines hostilités en même temps, sans doute, qu'il a éclairci les préjugés qui les faisaient naître. En tout cas je savais, en saluant Ruy Barbosa, que je me trouvais en présence d'un homme de la plus haute valeur, et qui possédait ces caractères qui distinguent le Brésilien de la politique, des politiciens français : l'absence absolue de toute intransigeance, le libéralisme généreux d'idées et une largeur accueillante de sentiments.

Il suffit, en effet, en France, d'appartenir à un parti

différent, pour être considéré par les maîtres de l'heure comme un citoyen dangereux d'une patrie ennemie.

Entre deux hommes que ne différencie qu'une nuance politique, l'intransigeance établit tout de suite un fossé qui sépare, et qui, à la moindre occasion, s'élargit en abîme. Il faut, hélas ! constater que la France d'aujourd'hui, sous la centralisation systématique de son gouvernement, est divisée en une multitude de classes adverses dont le moindre mal est de se méconnaître et de s'ignorer. Entre elles aucun échange d'idées, aucun effort de confraternité ; c'est le *chaos magnum* dont parle l'Évangile, qui ne laisse passer aucun message de paix d'une rive à l'autre.

Il n'en est pas ainsi au Brésil, je l'ai constaté ; et je tiens à rendre cette justice aux hommes publics, qu'ils traitent ceux qu'ils pourraient considérer comme des adversaires, avec une courtoisie et une équité auxquelles les nôtres feraient bien de venir demander exemple.

Ruy Barbosa est la plus merveilleuse apparition de ce que peuvent l'intelligence et la volonté de l'homme au service d'un grand idéal, pour vaincre les oppositions d'un organisme frêle et que la nature semble avoir peu préparé au labeur continu de la pensée, aux luttes agitées de la vie publique.

D'apparence délicate et d'une complexion physique qui paraît exclure les éléments de résistance, cet homme éminent que tout le Brésil, sans distinction d'opinion, tient comme son représentant intellectuel le plus illustre, est aussi l'un des tempéraments moraux les plus vigoureusement trempés de son pays.

On dit qu'il possède sept langues dont il a le maniement aussi facile que sa langue maternelle. On rapporte ce fait qu'au Congrès de la Haye, où il représentait le

Brésil et où il remporta la victoire juridique que tout le monde sait, il sut se faire applaudir dans un discours prononcé en un français d'une forme impeccable. Un délégué allemand ayant fait quelques réflexions sur les idées émises au cours de ce discours, Ruy Barbosa entama aussitôt une longue discussion en langue allemande, dans laquelle la puissance d'une argumentation improvisée avait à son service la pureté d'un verbe que les plus difficiles ne pouvaient qu'admirer.

Je n'ai pas besoin de dire que, sachant d'avance me rencontrer avec une personnalité supérieure, j'étais assuré de la simplicité aisée de l'accueil, ce qui ne manqua pas.

De ses deux mains tendues, de ses yeux profonds, j'ose dire qu'un courant de sympathie se dégageait où je fus pris entièrement, dès l'abord. Les compliments sont peu de chose à certains points de la vie comme à l'égard de certains hommes; mais si je dus considérer ceux que je reçus comme une forme exquise de l'urbanité brésilienne, j'espère que ceux que je fis furent pris pour ce qu'ils étaient en réalité, un véhicule médiocre de sentiments d'une essence supérieure à leur expression.

La conversation ne languit pas avec un homme qui a beaucoup vu, beaucoup fait et n'a rien oublié. Il ne me fut point difficile de saisir dans l'âme de mon illustre interlocuteur le travail des événements, le souci élevé des grands intérêts du pays qui avaient petit à petit modifié les tendances premières et orienté la marche de cet homme d'État vers des sommets où la poussière épaisse de certaines préoccupations ne monte plus.

J'écoutais avec un plaisir sans déguisement ses jugements sur les hommes et les choses. J'aimais à lui entendre raconter, ce qu'il faisait avec une modestie

exagérée, certains épisodes où il avait joué un rôle considérable. Aucune des formes intellectuelles, artistiques des agitations contemporaines ne lui échappe. Porté par son esprit investigateur et compréhensif vers les sujets dont s'alimente le génie moderne, il peut exercer une saine critique sur nos auteurs et leurs œuvres, comme s'ils appartenaient à sa propre civilisation.

C'est probablement pour cette raison que l'Académie de Rio de Janeiro lui confia la charge de prononcer le discours de réception, lors de la visite de M. Anatole France à cet Institut. Que Ruy Barbosa ait une estime désordonnée pour l'auteur du *Lys rouge*, j'en doute, d'après le soin qu'il prit de dissimuler dans sa harangue, sous un réseau subtile de formules polies et de considérations purement littéraires, les sentiments de fond qu'il nourrit à l'égard de l'œuvre de l'hôte académique.

Plus libres d'exprimer leur opinion que ne le fut en cette séance l'orateur officiel, quelques hautes personnalités brésiennes ne se gênèrent point pour porter devant moi, sur Anatole France, des jugements dans lesquels je retrouvai l'écho des impressions que cet écrivain célèbre a également laissées en Argentine.

On ne s'imagine point, en France, jusqu'à quel point ce cuistre raffiné des rôtisseries intellectuelles suscita autour de lui de richesses de moquerie et de dégoût; on ne soupçonne point la magnificence de l'échec que, malgré toutes les réclames d'un impresario théâtral et les protections des pouvoirs publics, il réussit à assurer à ses érections rabelaisiennes.

Le malheur de certains étrangers de marque, en venant dans ces pays neufs, est de penser qu'ils vont s'adresser à des gens sans culture et découvrir à leurs regards des

horizons insoupçonnés, chacune de leurs rapsodies se donnant comme une révélation de merveilles encore inédites pour une foule candide de néophytes des lettres et des arts.

M. Anatole France est de ceux-là. Ignorant sans doute ou oublieux que toute la classe cultivée de l'Argentine et du Brésil, par son éducation première, par ses lectures, par ses séjours répétés en Europe et surtout à Paris, est au courant, parfois beaucoup mieux que beaucoup de Français, de toute notre évolution littéraire et de nos habitudes, il crut qu'il lui suffisait pour gagner la forte somme de son engagement, de lire simplement devant son public les bonnes feuilles de son étude sur Rabelais.

L'illustre père des *Pingouins* s'était trompé de champ d'expérience ; il avait jugé la tâche trop aisée. Dans les théâtres vides où sa voix blanche annonait les cadences élégantes de ses phrases, il fut presque aussi ridicule que sous le parapluie, d'où, devant la statue de Renan à Tréguier, il entonnait, sous un déluge formidable, un hymne au ciel bleu de l'Hellade et à la beauté des dieux de l'Olympe.

On rit encore de ses cyniques inconsciences, on rit de son crâne, de ses yeux glauques et sans portée, de son absence totale de savoir-lire, de son ignorance du milieu auquel il s'adressait. On rit de son isolement dans la salle où on ne l'écoutait pas, et dans la société où on ne le recevait point. Si loin de la cour des snobs du parisianisme dont l'encens intéressé le console assurément du jugement de la foule des gens d'esprit libre et de cœur fidèle, M. Anatole France dut se convaincre que le génie dissolvant de certains auteurs à la mode n'a pas

encore accompli à l'étranger son œuvre de scepticisme et d'immoralité sur les classes élevées qu'intéresse la parole des orateurs français.

J'entends encore un Argentin de Buenos-Ayres qui connaît Paris autant, j'en suis sûr, que M. France, et l'Argentine un peu plus que lui, s'esclaffer de plaisir à la lecture des impressions de voyage de l'écrivain : « Mais, le malheureux, il ne connaît de chez nous que... le derrière des gens qui s'échappaient de ses conférences dès la première réunion, et que le coin de la rue Florida où il se ballottait tristement comme une épave qui cherche sa grève... »

Sa grève, l'épave l'a trouvée... Qu'elle s'y délecte en paix ; cela lui vaudra l'oubli des honnêtes gens qui n'ont pas à s'occuper des gestes de la vie privée de M. Thibault, et cela lui sera plus sain, quoique moins profitable, que d'exposer les faux historiques de la vie de Jeanne d'Arc aux stigmates que les historiens de profession, comme M. Lang, ont imprimés au front sans pudeur d'Anatole France.

... La vie que mènent les fazendaires du Brésil est à peu près ce que nous appelons la vie de château en France. J'entends cette expression dans l'acception large du mot qui fait du châtelain, le gentilhomme farmer réellement attaché à l'administration de ses biens-fonds et, comme l'on disait autrefois, à « la faisance-valoir », « fazenda », mais n'abdiquant rien dans l'existence à la campagne de la culture plus haute de l'esprit et des plaisirs de la bonne société.

J'eus l'occasion, dans la fazenda de Rio de las Pedras, de constater qu'il en était ainsi. Les femmes et les jeunes

filles de la famille Barbosa y entretiennent la note délicate des conversations enjouées et des goûts artistiques. Si des mains habiles y savent fleurir la table d'une décoration élégante, des voix charmantes y savent aussi ravir les hôtes avec des chants qui me plurent d'autant mieux qu'ils étaient empruntés à l'âme primitive et profonde de la terre. Rien de plus doux que cette sorte de lied national qui s'accompagnait de la mandoline du pays, telle que l'interprétait simplement, mais avec une vibration émue, M^{me} X... Les grands yeux noirs de la chanteuse semblaient projeter la lumière des lointains espaces sur cette mélodie qui redisait les mélancoliques amours d'une jeune mulâtresse...

Un petit atelier de peinture et de jolies œuvres alertes et faciles prouvent que les différents arts sont en honneur parmi les fazendeiros, où les dames sont d'ailleurs très à même de soutenir, dans une langue française parfaite — même celles qui n'ont jamais été en France — une conversation sur nos meilleurs écrivains et leurs œuvres en vogue.

Des panoplies de fusils et de carabines, des chevaux de selle qui piaffaient dans la cour annonçaient aux jeunes gens d'autres distractions que celles de la palette et de la mandoline. Courses et chasses sont, bien entendu, au premier rang des plaisirs de la vie de la fazenda, comme de la vie de château.

L'espace ne manque pas pour ces exercices. Sans être une des plus grandes du pays, la propriété de M. Barbosa de Oliveira a une contenance de 4.500 hectares dont une partie seulement occupée par les cafézals, la culture du maïs et d'autres céréales; le reste laisse le champ libre aux excursions le long des étangs, des prairies et des forêts vierges.

De l'exploration que nous fîmes à travers la fazenda, ce qui me frappa surtout ce fut l'ancienne habitation des nègres. Elle est admirablement conservée dans son intégrité, en sorte que l'on peut se rendre un compte exact de la manière dont étaient traités les esclaves.

Au fond, il n'y a là aucun vestige capable d'inspirer l'effroi ou l'horreur.

Que l'on se représente une sorte de quadrilatère, ou, pour mieux dire, une sorte de couvent carré s'aérant uniquement sur la cour intérieure par la petite porte et la lucarne de ses cellules. Couvent aux murs en terre rouge et d'un seul étage n'ayant aucun jour sur l'extérieur. C'est là, que le travail achevé, la troupe des travailleurs noirs était enfermée chaque soir, sous la garde d'un contre-maître armé auquel il n'était généralement pas nécessaire de recommander de ne permettre à ses sujets aucun geste de liberté.

Ainsi parqués, ces pauvres gens n'avaient guère la tentation de fuir; aussi bien, au centre même de la cour, un poteau toujours prêt rappelait le supplice de la schlague que le surveillant n'hésitait pas à appliquer à tout nègre fautif. Lorsque le maître était humain et débonnaire, le sort des esclaves était tolérable — à part bien entendu la privation de la liberté, — j'ai même entendu un vieux fazendeiro m'avouer que la troupe de ses esclaves lui coûtait beaucoup plus cher jadis comme entretien, et infiniment plus de souci que le groupe de colons qui les ont remplacés.

Les nègres ne se sont pas montrés indignes de leur indépendance.

Ces malheureux qui n'étaient guère considérés que comme des demi-hommes, ces diminués auxquels le poète

païen prétendait que Jupiter avait refusé la moitié du cerveau, se sont montrés capables d'une évolution sociale sérieuse, dès que le joug qui les courbait sous l'opprobre leur fut enlevé.

A l'heure actuelle, quelques-uns occupent dignement au Brésil des situations dans des carrières libérales et même dans des charges officielles. La médecine, le droit, la politique ont leurs représentants noirs. L'ascension commencée il n'y a guère qu'un quart de siècle, donnera assurément d'excellents résultats, d'autant qu'elle est servie par deux circonstances qu'elle ne rencontre pas dans d'autres pays. D'une part, c'est le libéralisme humain des Brésiliens d'origine qui ne nourrissent à l'égard de leurs anciens esclaves aucun des préjugés, aucune des hostilités qui éloignent radicalement les Américains du Nord des hommes de couleur. D'autre part, c'est l'ensemble des bonnes dispositions des nègres eux-mêmes. Ils sont, en général, doux, pacifiques, bons citoyens, et il est rare que ce soit parmi eux que la police ait à sévir aux heures de rixe et de trouble public.

Beaucoup sont animés du désir d'arriver, et laissent paraître, quand l'occasion se présente, une sorte de mépris pour les occupations auxquelles s'adonnaient forcément leurs pères.

A je ne sais quelle demande qu'une maîtresse de maison adressait à un serviteur noir, celui-ci se refusait péremptoirement : « Est-ce que vous me prenez pour un Italien ? »

La réponse est jolie. L'immigrant italien accomplit aujourd'hui les travaux exécutés jadis par les esclaves, et l'on ne peut pas dire, d'après cette réponse, qu'aucun parmi ceux-ci « n'en est plus fier pour cela ».

* * *

Mardi, 14 Février.

Ruy Barbosa accompagné de son cousin, le Dr Luiz Barbosa de Oliveira, a bien voulu accepter, en compagnie de Don Nery, évêque de Campinas, le déjeuner que je leur offre à l'hôtel.

Cordialité la plus parfaite. Don Néry, jeune encore et qui a déjà fondé trois diocèses, est loin d'avoir clôturé son activité dans les détails d'une organisation matérielle de paroisses. C'est, dans toute la force du mot, une intelligence éclairée, un esprit averti. Je suis même étonné, je l'avoue, et surtout ravi, de l'entendre s'exprimer, en possession parfaite des recherches tentées et des faits acquis, sur des questions dont l'importance et la complexité échappent à plus d'un de ses collègues.

La conversation ayant dévié vers les sciences psychiques, vers l'occultisme et tous les sujets de frontière qui en étendent le domaine conjectural, Don Néry citait les auteurs, rappelait les expériences, discutait les thèses et se montrait d'une autre école que cet excellent prélat romain qui se contentait de répondre, il y a quelques mois : « C'est le diable, il n'y a qu'un mot d'explication, c'est le diable ! »

Evidemment, dans la plupart des cas, le diable a tout à gagner, et, en dehors même de la question religieuse, tout homme sensé doit estimer que l'Église accomplit une

œuvre de protection morale en interdisant à ses fidèles de se mêler à certaines pratiques spirites. Elles n'apportent rien, surtout aux femmes, sinon des détraquements de nerfs et des troubles d'esprit.

Mais, étant donné la multitude d'éléments qui composent cette question, notre ignorance absolue de ces forces encore innommées qui flottent sur les confins du monde spirituel et de la matière, le mystère des dédoublements de la vitalité humaine et de subconscience, il est imprudent de vouloir être trop simpliste et de clore un débat, à peine ouvert par cette formule enfantine : « C'est le diable! »

A la foule des désœuvrés et surtout des désœuvrées cé-rébrales qui cherchent dans les séances des tables tournantes ou des matérialisations, de nouvelles épiphanies de la Vérité et des carrefours plus sûrs de la Bonne Voie, il est certain que l'on peut prédire à coup sûr les séductions de l'esprit de mensonge.

Malheur à qui demande une religion à ces forces amorphes et amorphes qui se donnent pour des esprits révélateurs de l'au delà!

Mais en dehors de cela, il y a, dans l'étude des phénomènes proprement dits, une matière infiniment intéressante qui sollicite les inquisitions de l'homme de science. Les doctrines et les directions apportées par les êtres mystérieux qui se font voir ou entendre sont une chose; les procédés par lesquels se produisent les phénomènes, les lois qui président à leur manifestation en sont une autre. Ceux-là appartiennent au domaine religieux dont doit s'écarter scrupuleusement tout véritable catholique; ceux-ci relèvent du domaine scientifique, et je me permets de regretter que l'Église n'ait pas elle-même pris les devants en instituant une commission officielle de spécialistes

voqués à l'étude de ces matières. Ce sont des faits positifs qui n'ont rien à voir avec les calembredaines plus ou moins inspirées qui peuvent s'en suivre. A une telle étude la religion aurait tout à gagner.

Il ne faut pas qu'elle laisse croire que ses décisions sont des *à priori* qui craignent de s'éclairer du contrôle de l'expérimentation. Si le diable est engagé dans la partie, il laissera toujours bien passer quelque bout de corne ou de queue et, dans ce cas, les conclusions des docteurs ecclésiastiques auront d'autant plus de poids sur l'opinion raisonneuse de nos contemporains qu'elles s'appuieront davantage sur les expériences de la science que sur les intuitions de la mystique.

Je dis la science. Il ne s'agit dans ma pensée que de la science digne de son nom; non de celle qui nie parce qu'elle ne voit pas, et se moque, parce qu'elle ne comprend pas.

En ces matières il y a double danger. L'un pour la science; l'autre pour la foi. La terreur est aussi mauvaise conseillère que l'outrecuidance. Dans la recherche de la vérité comme dans la marche au soleil, il n'y a qu'une posture : la simplicité dans le désir de la lumière.

La science est rarement sage et refuse de s'asseoir en ses jugements au juste milieu que la philosophie assigne aux choses et aux êtres nés pour demeurer.

Elle passe d'un extrême à l'autre, et de la négation bon-dit sans transition aux cimes de l'orgueil.

La foi rend ses sujets plus réservés; mais, parfois, les tient en une défiance trop pleine de tremblements.

Que la science apprenne par ses propres avatars la modestie qui lui manque, et que la foi n'éprouve pas — ne serait-ce qu'au souvenir de son passé sans défaites —

les craintes qui l'assaillent souvent, au moment où des chercheurs osés posent la main sur le loquet de la porte de l'Inconnu.

La science n'est souvent que le hautain travesti de l'ignorance. A travers les siècles, se sont renouvelés les négociations et les dédains que les faits obligèrent parfois à transformer, à bref délai, en affirmations et en émerveillements.

La nature est un abîme de capacités. Le génie humain n'est qu'un effort très faible, très borné, très circonscrit, qui réussit à dérober à l'abîme une minuscule parcelle de ses mystérieuses réserves.

Nous sacrons grands hommes, et nous avons raison, car nous ne pouvons porter nos admirations au-dessus de notre taille, des expérimentateurs qui découvrent une loi et formulent un principe; mais combien d'autres expérimentateurs, également sacrés grands hommes par nos enthousiasmes, avaient nié ces lois et ces formules, avant leurs découvertes!

« J'ai souvent cité l'histoire de Magendie se refusant de considérer comme possible l'anesthésie chirurgicale; de J. Muller regardant au-dessus des forces de la science la mesure de la vitesse de l'onde dans les nerfs; de Bouillaud croyant que la téléphonie était de la ventriloquie; de Prévost et Dumas déclarant qu'on n'isolerait jamais la matière colorante du sang; de Pasteur lui-même, notre grand Pasteur, assurant qu'on ne créerait pas, par synthèse, des corps ayant la dissymétrie moléculaire; de Lavoisier déclarant que les météorites ne venaient pas du ciel, attendu qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel, etc., etc. (1) ».

(1) Dr Charles Richet.

De même, il ne se passera pas cinquante ans que des faits, aujourd'hui déclarés inexplicables par des chercheurs loyaux mais ignorants, attribués à la supercherie, à la crédulité, à des états pathologiques, par des intellectuels obtus qui s'imaginent que des gros mots et des sentences doctorales dispensent du reste, que ces faits, dis-je, reçoivent une explication scientifique qui les fera entrer de plain-pied dans le domaine des connaissances normales et cataloguées de l'esprit humain.

Déjà l'on a fait un grand pas. La réalité objective des phénomènes n'est plus niée. La possibilité théorique de certaines manifestations psycho-matérielles est admise, grâce aux nouvelles positions de la science au sujet de la réduction infinitésimale de l'atome et des transformations du pondérable en impondérable. Les initiés de demain feront un nouveau pas dans le cône de lumière encore si difficilement franchi, et l'on rendra justice, au nom du positivisme des expérimentations, aux hommes de l'Idéalisme qui enseignèrent jadis la réalité des apparitions d'outre-monde, dont ils donnaient, par leur induction logique, des explications que les laboratoires biologiques reprennent à leur propre compte, au XX^e siècle.

Prenons saint Thomas d'Aquin par exemple. A-t-on couvert d'un rire assez épais sa théorie de la matière première!... Songez donc! Une substance ingénéralisable et incorruptible! une réalité qui n'a pourtant ni quiddité, ni qualité, ni quantité: une simple potentialité à devenir toutes choses, une sorte de pendant à Dieu, car, disait, le prince de la théologie, « elle est à elle-même sa puissance passive, comme Dieu est sa puissance active! »

Pauvre matière première, on l'a chantonnée, ridiculisée, mécanisée! Ergoteurs subtils et raffineurs de quintessence

en firent des fredons aux vieux temps de la scholastique qui dialectiquait en *barbara* et en *baralipton*; on se contenta de la balayer distraitemment, comme un détritrus inconvenant, à l'époque délicate de la philosophie en perruque poudrée.

Et voici que, de nos jours, des hommes qui ne savent rien des antiques doctrines de la théologie et ignorent jusqu'au reflet du front du penseur le plus merveilleux qui ait rayonné sur l'humanité — je parle de Thomas d'Aquin — des savants qui ne connaissent rien, en dehors de ce qu'ils arrachent au réservoir de la nature, viennent, sous d'autres formules, établir le même enseignement. Car, enfin, qu'est-ce que nous apprennent ces rayons X, ces rayons cathodiques, ces manifestations de la radio-activité de la matière, sinon cet état impondérable de la substance que le génie de Thomas d'Aquin avait éclairé de sa pénétrante lumière?

Qu'est-ce que ces molécules infinitésimales qui s'échappent de la décomposition de l'atome, ne gardant plus des corps d'où elles proviennent aucune propriété physique ou chimique et indifférentes à s'agrèger à d'autres corps auxquels elles emprunteront leurs propriétés?

Qu'est-ce, sinon cet informe et primordial *subjectum* des Péripatéticiens, toujours apte à de nouvelles transmutations, « *nec quid, nec quale, nec quantum, sed tantum in potentia* », appétence affamée d'être, toujours en appel vers une matérialisation quelconque.

La science s'arrête là pour aujourd'hui. Mais c'est beaucoup déjà. Elle n'a pas imité Hercule et ne se trouve plus le droit de poser la colonne qui divise le possible de l'impossible. Demain elle dira comment la multitude d'entités flottantes autour de nous, à travers les plans que traverse

notre planète, arrivent à s'emparer de ces potentialités et à réaliser leur tendance vers l'être.

Aux deux extrémités du réseau, deux appétits; comment se rencontrent-ils? Toute la question est là, qui est en train de s'éclaircir.

Il y aura évidemment bien des hypothèses erronées, bien des erreurs entêtées qui s'efforceront de résoudre le problème et ne serviront, qu'à épaissir l'ombre et multiplier les objections; mais la lumière finira par se faire jour et la solution paraîtra peut-être si simple, que nos arrière-neveux n'en éprouveront pas plus d'étonnement que nous autres de la découverte, pourtant si stupéfiante, des énergies occultes de la matière, télépathie, fluides, transmissions sans intermédiaires visibles de la pensée et du geste, radium, etc., etc.

Tout physicien porte en soi un peu de l'ambition de Prométhée. L'audace du dieu, qui, secondé par Minerve, monte jusqu'au soleil pour dérober le feu, est un symbole translucide de l'œuvre de l'homme de science qui s'exalte chaque jour plus haut, pour ravir à l'univers ses forces les plus mystérieuses.

Les siècles passés ont livré la connaissance élémentaire du globe qui nous porte; la dernière période révolue a révélé quelques-unes de ces énergies dont les fils croisés forment la maille merveilleuse du dynamisme matériel. Notre planète connue dans sa constitution et ses attenances, il restera aux tentatives glorieuses du Prométhée moderne, conduit par Minerve, c'est-à-dire par la Sagesse, d'établir la loi qui relie les différents mondes de notre système stellaire, les échanges de vie qui s'établissent d'une planète à l'autre, les allées et venues des habitants invisibles qui ne sortent de notre val ombreux que pour

gravir les collines lumineuses, où l'on va, selon, la parole de Paul, « de clartés en clartés. »

Je suis de ceux que n'effarouche point cette escalade du ciel par l'ambition humaine.

Le feu dérobé par Prométhée fut utile aux Terriens. Si l'on en croit Eschyle, « il leur apporta avec la flamme d'en haut le souci des arts et le culte du bien ». Auparavant, ils étaient faibles et ignorants, et dès lors ils devinrent intelligents et habiles; ils voyaient, mais ils voyaient mal; ils entendaient, mais ne comprenaient pas et faisaient tout sans discernement.

Enchaîné sur son rocher par la vengeance de Jupiter, Prométhée n'en continua pas moins à donner ses oracles. Le Caucase fut le tribunal d'où la victime, déchirée par les serres et le bec du vautour, rendait ses oracles aux autres dieux accourus pour l'interroger.

En possession des secrets de l'au delà, la science de demain agira comme le héros de la légende eschylienne. Elle ne s'en servira que pour rendre l'humanité meilleure. L'abject matérialisme sera vaincu, et, comme le hibou pourchassé par les rayons d'aurore, ira se réfugier dans les fissures des cerveaux orgueilleux, trous d'ombre où vagit, comme l'écho des cloches aux voûtes des tours, le glas des théories funèbres et des doctrines de néant.

Se sentant en communion perpétuelle avec ses chers disparus, que la mort n'aura fait que lui rendre plus proches, et en contact sans cesse possible avec les voyageurs invisibles de la Traversée mystérieuse, l'homme se voudra moins égoïste, plus réservé, mieux dégagé des lourdes entraves de la matière.

Peut-être que, pour beaucoup, la connaissance des choses d'outre-monde, de la réalité d'une survie et d'une des-

tinuation ultérieure en rapport avec les mérites, réalisera ce que n'ont pu faire la croyance chrétienne en une rétribution divine et le dogme de la communion des saints. Ainsi la science, qui ne fera, d'ailleurs, qu'en confirmer chacun des enseignements, viendra en aide à la foi pour éclairer l'humanité.

La culture des forces naturelles coïncidera avec le culte des sentiments religieux; leur œuvre sera commune, leur idéal étant identique.

Que se rassurent donc les intransigeants ou les timides qui ne voient pas sans terreur s'ouvrir en radieuses échappées le domaine des choses cachées. La vérité éternelle proclamée par Dieu n'a rien à craindre des vérités contingentes apportées par le labeur quotidien de l'homme.

Par les lèvres du Maître, elle répond aux zèles qui se troublent : « Ne craignez pas! Qui n'est pas contre moi travaille pour moi »...

Ce sont là des considérations un peu lourdes peut-être comme entremets de déjeuner; elles se sont présentées à moi comme un corollaire des pensées échangées entre nous. Je les note sans autre prétention que de faire sonner un peu en moi-même l'écho [des choses passées, fidèle à mon but de ne donner dans ces pages que des impressions personnelles.

L'évêque de Campinas a eu l'occasion d'étudier dans un coin de son vaste diocèse certaines formes assez grossières de l'occultisme dans des pratiques de nègres. Il rapporte ses observations dans l'un de ses mandements qui contiennent toujours, à côté de l'enseignement du pasteur, un savant exposé de considérations et de documents des plus précieux pour l'histoire de son jeune pays.

Je me suis promis de faire un large emprunt, le cas échéant, à sa fine érudition.

* * *

20 Février.

L'ami T... a voulu m'offrir les sensations d'un voyage par véhicule inédit pour moi. Il ne s'agit ni de monoplan, ni de biplan. Une simple auto réduite à l'essentiel de sa carrosserie, mais ornée de roues qui s'emboîtent sur les rails de la voie ferrée. « C'est ma roulotte, dit T..., et vous allez voir si ça marche ! »

En fait, c'est la voiture de service des ingénieurs de la Compagnie; aussi, sur tout le parcours, gardes-barrières, employés des gares, ouvriers de la voie, nous saluent avec des déférences que l'on n'a que pour les grosses légumes d'où dépendent faveurs et avancements. Au vol de la roulotte, nous humons avec bonne humeur le fumet des honneurs qui s'adressent à travers nous, à ceux dont nous occupons la place.

Fortunée roulotte qui a tous les avantages réunis d'un train express et d'une automobile, sans en avoir les inconvénients. Elle laisse l'air libre et les horizons découverts à perte de vue, et donne, avec la sécurité des rails, la griserie de la vitesse.

Notre vingt chevaux file à belle allure vers les chutes de Salto, terme de notre excursion.

Les environs de Saint-Paul n'ont pas le pittoresque de

ceux de Rio : la végétation n'a plus l'impromptu et le déconcertant qui frappent dans les incomparables décors qui encadrent la capitale. Ici, l'on croirait, à certains endroits, voir surgir les jolis coteaux du Beaujolais; les contours s'arrondissent, les flancs se couvrent d'arbres d'un vert intense où l'on s'imagine reconnaître les collines du Jura peuplées de sapins et de châtaigniers.

Un village en particulier me donne cette illusion, c'est San Roque. De la ligne qui surplombe l'éparpillement des maisons et les dômes à l'italienne des deux églises, c'est tout à fait Arbois, s'allongeant dans le vallonnement des monts. Pour achever l'illusion, de beaux champs de maïs et des vignes rappellent la culture et la tonalité de la terre natale de Pasteur.

Mais, rien n'est moins monotone que le paysage que nous parcourons. Un détour du chemin, et voilà les horizons infiniment reculés : des plaines et des pâturages très frais s'étendent au loin. N'étaient les petites maisons de bambou des colons que l'on soupçonne plus qu'on ne les voit à travers le mouvant rideau de bananiers, je croirais apercevoir un coin du Cotentin. L'air vif qui nous fouette le visage ne serait-il pas apporté par la brise qui s'ajode aux falaises chantées par Barbey d'Aurevilly?

Ces lointaines masses blanches et roses qui tranchent sur le vert des prés ne seraient-elles pas les coupoles arrondies des pommiers normands?... Mais non, je ne saurais m'y tromper.

De toutes parts se dressent d'étranges formes que je n'ai point vues en mon pays : paineiras altiers, araucarias bizarres qui tendent leurs ramures comme de géantes branches de chandelier où nulle flamme ne s'allume jamais, palmiers qui agitent leur éventail aérien au-des-

sus d'un peuple de cactus, d'ipès qui doivent être l'arbre légendaire sous lequel Jupiter visita Danaé, tant les rameaux sont demeurés chargés de la pluie d'or semée par le père des dieux. De place en place, nous passons devant quelque ferme isolée et presque toujours sur la terrasse qui précède la porte d'entrée, une longue tige de bambou supporte une sorte de cadre d'étoffe qui tourne au vent.

C'est le saint protecteur de la famille. Ex-voto d'une grâce obtenue, souvenir d'un pèlerinage accompli, ou simplement signe d'une dévotion particulière, l'image pieuse demeure là, tant que les vents ne l'ont pas déchirée, tant que les pluies ne l'ont point lavée. Elle reçoit le salut des habitants à leur entrée et à leur sortie de la maison. Saint Antoine de Padoue me semble être en grande vogue. Ici, comme chez nous, il est probable que ces braves chrétiens connaissent mieux les saints préposés au succès des « petites affaires » que ceux qui ne président qu'à la distribution des grâces spirituelles. La mentalité des cabocles n'est en cela aucunement inférieure à celle de certaines distinguées dévotes que je connais. Il y a longtemps que les litanies récitées pour retrouver les tous égarés ont fait oublier les béatitudes qui n'enseignaient que le chemin du ciel.

Cela soit dit en passant, et sans déprécier les saints de coton qui girent au-dessus des toits des cases brésiliennes.

Ces réflexions ne m'empêchent point de remarquer la manière insolite de faucher des paysans qui travaillent dans les champs. Dans nos campagnes, il y a quelque chose de touchant dans le geste du faucheur. Intimement uni à sa faux qu'il serre à deux mains, penché sur le sol qu'il dépouille de sa riche toison, il paraît ne faire qu'un avec son instrument. On sent la dépendance de la terre et

de l'homme, et la faux ne met qu'une ligne de démarcation imperceptible entre la plaine et le travailleur courbé sur la plaine.

Ici, le paysan ne se penche point; il se tient à distance du sol. Son outil est une espèce de serpe emmanchée au bout d'une gaulle qu'il manie à grands coups de bras. L'herbe tombe sous le tranchant, à quelques pas de l'ouvrier qui multiplie ainsi ses fatigues et fait beaucoup moins d'ouvrage. Mais un tel procédé est imposé par le danger permanent du serpent.

Ces hautes herbes sont habitées souvent par des familles d'ophidiens, en particulier par le dangereux Surucuçu. Le Surucuçu ne fuit pas en entendant le pas de l'homme. Il attend, je n'ose pas dire de pied ferme, mais de buste ferme. Dépouillé de son abri végétal, il relève la tête, darde une langue sibilante, et, plusieurs fois enroulé sur lui-même, attend que l'homme fasse un pas vers lui pour s'élancer en un jet elliptique qui ne manque jamais son but.

Mais si l'homme tourne les talons, il s'en va heureux d'avoir gardé ses positions.

Le paysan qui a pu abattre un Surucuçu s'attarde quelque temps et ne manque jamais d'en voir arriver un second. Ce serpent n'est célibataire ni de tempérament ni de vocation. Conjoint fidèle, il meurt comme il a vécu, rivé à ses amours. Le couple ne se dissocie pas et la serpe du moissonneur qui a frappé le mâle ne tarde pas à infliger le même sort à sa compagne.

La ligne que nous suivons surplombe à plusieurs reprises les méandres du Tiété, la plus capricieuse des rivières. Dès sa naissance, le Tiété marque bien ce qu'il doit être pendant tout son cours. Au lieu de s'en aller

directement à la mer dont il est le voisin, puisque ses sources sont dans le massif de la Serra do Mar, comme le ferait un bon petit fleuve sans prétentions, il tourne le dos à l'Océan, se dirige résolument vers l'Ouest, se livre, à travers forêts et montagnes, au plus aventureux dévergondage qu'on puisse imaginer.

Et le voici, tortueux, ondoyant, s'amusant à contourner les roches ou à broyer les troncs, accumulant à plaisir les chutes et les rapides, comme pour défier l'audace des navigateurs. Pourtant, ce fut jadis l'unique chemin que suivaient les « bandeirantes » de Saint-Paul pour aller à la découverte des mines et pénétrer jusqu'au cœur du Matto Grosso. Empêchés par le saut formidable de Itu, ils s'embarquaient en aval, au point qui a mérité de là son joli nom de Porto Felice.

Le Tiété me séduit par son originalité faite de contrastes. Il est blanc comme un argent neuf et noir avec des reflets d'or, comme les fleurs des Nhandirobas qui se mirent dans ses eaux ; il s'alanguit comme un lac de plaisance, et les trépadeiras des forêts voisines jettent sur lui les guirlandes, festons, courtines des bignoniacées bleues, blanches et rouges, qui sont comme des faisceaux de drapeaux hissés sur la rive, en quelque soir de fête patriotique ; il écume de colère, et, secouant à sa surface les monstrueuses feuilles des aristolochiacées, on dirait les flots du Phlegéthon se soulevant sous la lutte des Néréides aux cheveux dénoués, poursuivies par quelque divinité violente de l'Achéron.

Ici, il est étroit et coule paisible entre les palissades des aningas et des cannas ; il semble qu'en une enjambée, on puisse le franchir ; puis, tout à coup, il s'élargit, ouvre son sein prodigieux et engloutit des affluents qui sont de

véritables fleuves, le Bacurubu, l'Aruja, le Juquery, le Tamanduatehy, le Rio dos Pinheiros et combien d'autres. Tous les cours qui tombent de la Serra do Mar et de la Mantiqueira, il les absorbe en se jouant, comme un crocodile dissimulé sous les hauts joncs le fait des reptiles ondoyants qui passent à sa portée. Ainsi, il aspire le Sorocaba et le Piracicaba. Puis, enflé et rassasié de tant de proies, le Tiété s'étend paresseusement pour laisser passer les vapeurs fluviaux de la Compagnie du chemin de fer Ituana qui vont au port de Lencoes ; enfin, il finit par s'enfoncer dans les régions sauvages du grand Sertão.

La Commission d'exploration de l'État de Saint-Paul, dirigée par le vaillant docteur João Cardoso, est allée le poursuivre à travers les provinces peuplées par les féroces Indiens Corôados, jusqu'à son débouché dans le Parana.

Le Tiété est le fleuve pauliste par excellence. Il traverse l'État du sud-est au nord-ouest, divisant en deux fractions la capitale, alimentant les sources et les foyers industriels de la plupart des villes. S'il est le plus capricieux des fleuves et le plus pittoresque, au long des 1.500 kilomètres qu'il se plaît à parcourir, avec ses cinquante chutes, rapides, sauts et cataractes, il en est aussi le plus bien-faisant. Le Tiété brésilien, c'est, avec toutes les différences admises, la Seine française. De ses modestes sources, au fond de la Bourgogne, la Seine traverse la France, elle aussi, du sud-est au nord-ouest, baigne sa capitale, actionne ses manufactures, et parfois les paysages qui se déroulent le long de ces deux fleuves ont tant d'analogie qu'à un certain moment, tandis que la « roulotte » nous emporte vers Itu, je ne puis m'empêcher de dire à mon compagnon, en lui désignant un petit coin du Tiété : « Mais voilà un paysage des environs de Rouen ! »

Combien nous en sommes loin cependant sur cette ligne de la Brazil railway Company!

Voici, au passage, d'étranges croisillons de bois qui sont peu de chose au regard du voyageur, tant ils occupent peu de place, mais qui suffisent à ramener l'attention sur la réalité des pays neufs.

Ces croisillons, qui s'élèvent à quelques pieds du sol, je les ai vus déjà, blancs de neige, entourés de quelques petites pierres grises, sur une terre que nul pied ne foulaît, que nulle fleur n'égayait, je les ai vus aux sommets des Andes. Ils étaient nombreux, tassés les uns contre les autres, et chacun marquait la place de la pauvre créature humaine que l'on avait enterrée là, dans le trou creusé à la hâte... Combien peu, parmi ceux que le train emporte sur ces sommets, songent à ces sacrifiés qui leur ont fait la voie, à ces héros anonymes du travail, victimes de la fièvre, de la fatigue, des privations, vivante rançon de tous nos progrès, et dont les reliques abandonnées au hasard d'un talus n'attirent même plus la pensée distraite de ceux pour lesquels ils sont morts.

Je ne puis m'empêcher de saluer l'humble croix de bois qui marque la place où un ouvrier de la voie fut enterré, il y a de longues années déjà, au bord de la tâche où il peinait. La nature brésilienne se charge souvent de réparer le peu de souci du vivant à l'égard du mort. Pour la croix, les compagnons du défunt coupent dans la forêt la plus proche un jeune tronc, le taillent et clouent, d'une façon quelconque, une branche transversale qui fait les bras; ils fichent le tronc en terre et s'en vont. Leur œuvre est achevée; ils n'ont le temps ni de pleurer, ni de fleurir le mort. Mais le tronc coupé et planté en terre reprend sève en bien des cas; il se couvre d'une nouvelle végétation.

De son sommet, comme des bras de la croix, tombe sur les dépouilles de l'oublié une jonchée de feuilles et de fleurs.

Ainsi, la nature répare les impuissances de l'homme. Je ne sais si la vue de cette petite croix funéraire donne à mes impressions une couleur moins riante, mais voici que ces grandes étendues qui se révèlent maintenant revêtent à mes yeux quelque chose de mélancolique. Elles ne manquent ni du coloris tendre des prairies, ni de la note somptueuse des grands arbres alourdis de leurs grappes polychromes, et, pourtant, je ne sais quoi de triste sort de leur immensité même. Oui, c'est cela, c'est l'immensité qui les fait tristes.

Le ciel trop large, l'horizon trop reculé, le désert sans fin, la mer immense : tout cela enfante une vague tristesse. On ne rit pas devant l'infini : on rêve, on s'exalte, on frémit, et parfois l'on pleure.

Puis ici, c'est trop de végétations folles et ardentes, trop d'espace, trop de puissance. La nature triomphe avec excès, elle écrase, elle abuse, elle ne réjouit plus. Il manque la présence de l'homme, son travail, sa conquête. Il manque, là-bas, un petit nuage blanc qui monte d'une cheminée, quelque mesure, si misérable soit-elle, mais qui soit le signe de la vie humaine, le sifflet d'un père, la plainte d'un enfant.

Mais comment rêver de la victoire de l'homme, à travers ces formidables empiètements de la nature?... Que peut faire le pauvre colon qui vient avec ses bras et sa hache pour lutter contre ces envahissements fauves des troncs, des lianes, des herbes mêmes qui atteignent deux fois la hauteur d'un homme?

Comme l'on comprend les découragements des pre-

mières années de lutte et les nécessités d'une constance à toute épreuve pour qui veut réussir dans la conquête du sol brésilien ! Comme l'on comprend la sagesse de la Commission d'émigration qui n'encourage d'aucune façon les colons isolés destinés aux champs et, par contre, réclame des familles. Seule, la famille peut permettre au travailleur agricole d'envisager la lutte dans ce cadre où l'immensité pèse de tout son poids de solitude et de puissance sur la petitesse de l'homme ; seule, elle peut faire supporter l'éloignement des centres, l'absence des relations, le retour offensif de la nostalgie, le changement d'habitudes et même de nourriture, et enfin les réalisations à longue échéance des espoirs qui ne suffisent pas par eux-mêmes à assurer la persévérance du travailleur.

Une excursion improvisée nous conduit à quelques kilomètres de la première station de Saint-Paul, Baruary, jusqu'à la petite ville de Parnahyba, chef-lieu d'un canton qui dissémine ses propriétés cultivées à travers les morros et les forêts où le Tiété continue ses aventures de bohème.

Rien de remarquable dans la ville. Elle est fière de son origine déjà antique ; en fait, ses maisons n'ont pas d'âge, n'ayant ni architecture, ni caractère définis ; elle gagnera à les moderniser. La plupart sont composées d'un rez-de-chaussée qui, pour se prétendre du *xv^e* siècle, auraient tort d'afficher des prétentions de Renaissance. Du sommet qu'elle occupe au centre de la ville, l'église, qui ne manque pas de cachet, semble inviter les petites demeures éparses tout autour à se hausser un peu pour se rapprocher d'elle.

On m'avait beaucoup parlé de Pirapóra, l'un des hameaux devenu centre de pèlerinage très fréquenté. On y vient, paraît-il, à l'époque des fêtes, au mois d'août, de fort loin. Les habitants des campagnes affluent, apportant

provisions et ex-voto. Autrefois, les pèlerins couchaient à la belle étoile. Les habitants bien inspirés ont bâti une vaste et confortable maison pour les recevoir. Pirapóra est une ville pieuse pendant quelques semaines. La sainte Vierge y gagne nombre de cierges et de prières, et la ferveur des pèlerins n'est pas sans une influence favorable pour aider à la vente des trois cent mille litres d'eau-de-vie de canne que la petite ville produit annuellement.

Le Tiété marie sa voix à celle des jubilatons mystiques, et les fusées qui sont de toutes les fêtes brésiliennes ajoutent une note éclatante à la clarté des becs électriques qui flambent pendant toute la durée du pèlerinage. Car l'on m'affirme que, pratiques, les autorités de la ville réservent les faveurs de l'électricité pour cette période privilégiée.

L'édilité de ma ville natale ne fait pas les choses aussi généreusement. Elle a bien remplacé par la lumière électrique les réverbères à huile que les mauvais sujets de ma génération se plaisaient à éteindre derrière le dos de l'allumeur ; mais, paraît-il, on ne voit jaillir la flamme illuminatrice qu'aux soirs des fêtes officielles.

Le reste du temps, mes compatriotes ont la consolation d'admirer l'artistique disposition des colonnes sur les places principales. S'il fait clair de lune, à quoi bon l'électricité ? N'est-ce pas de l'argent gaspillé ? S'il fait sombre, les temps sont durs et l'électricité coûte cher. Les honnêtes gens restent chez eux quand il fait nuit. Et vous ne voudriez pas tout de même que l'on se mît en frais pour des galvaudeux et des coureurs !...

Voilà qui est raisonné. C'est ainsi que l'on a souci de la caisse municipale et des bonnes mœurs publiques.

C'est à peine si la nécessité d'arriver avant la nuit à

Mayrink nous permet d'admirer la merveilleuse chute du Tiété proche de Pirapóra.

Une multitude de petites îles divisent les eaux écumantes, et, de toutes ces îles, un feu d'artifice d'arbustes florescents et de plantes couvertes de fleurs jaillit du milieu de la nuée vaporeuse que font les flots du fleuve en se précipitant. D'énormes touffes d'orchidées frappent mes regards. Elles débordent de toutes parts des troncs à moitié brisés. Protestation somptueuse de cette terre toujours riche contre les atteintes de la mort.

Une exposition de ces bouquets sauvages d'orchidées aux nuances les plus variées ferait à Paris la fortune d'une maison de fleurs des avenues les plus mondaines, et ferait belle mine, j'en suis sûr, dans la collection des serres du Sénat que l'on prépare, pendant que j'écris ces lignes, pour l'Exposition automnale du Cours-la-Reine.

Si le spectacle de ce saut du Tiété avec ses petites cataractes — comme celle d'Itapeva, la pierre plate — qui bouillonne à quelques pas de moi, me cause une profonde impression, quel émerveillement doivent produire ces formidables chutes du fleuve, comme le Salto d'Itapara, celui de Avanhadara, la Cachoeira do Macuco dont les dimensions causèrent une sorte de stupeur aux vaillants découvreurs de la mission géographique de 1905!

Lorsque l'empereur Pedro II visita la chute de Piracibá, proche d'ici, il déclara n'en avoir jamais vu d'aussi belle, à part le Niagara. Qu'eût-il dit, s'il avait pu contempler ces cataractes qu'un seul fleuve de son beau pays se plaît à multiplier sur son parcours?

Et je ne puis m'empêcher de rêver à l'avenir de ce pays, de l'État de Saint-Paul en particulier, lorsqu'avant un demi-siècle, ses réseaux de chemins de fer achevés,

ses voies de pénétration tracées, ses domaines fertiles habités, un homme de génie aura su appeler l'attention des vieux pays sur l'incomparable beauté de ses paysages.

Avec le bénéfice des altitudes qui corrigent ce que la latitude peut avoir d'excessif au point de vue de la chaleur, avec la facilité des communications qui aura rapproché de plusieurs jours le Brésil de l'Europe, il y aura dans ce coin du monde naturellement si sain et qui ne connaîtra plus ni fièvres, ni épidémies, des exodes de touristes et d'admirateurs qui trouveront ici de plus rares spectacles que partout ailleurs.

Les générations contemporaines reviennent de plus en plus à l'admiration de la nature, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu. Peut-être trop de rapprochements entre les peuples ont uniformisé les coutumes, vulgarisé les objets d'art, et ainsi, au moment où l'on pourrait aisément se déplacer d'un bout du monde à l'autre pour les aller admirer, rendu presque inutile la fatigue de courir au loin saisir des mœurs humaines et contempler des chefs-d'œuvre que l'on peut voir chez soi.

Mais la belle nature ne se transporte pas. Elle ne s'imite pas. Elle ne se reproduit ni par culture, ni par photographie. Et jamais les découvertes du cinéma, même colorié, ne donneront la moindre idée de ces profondeurs de beauté, si fréquentes au Brésil en particulier.

Cette satiété des choses de l'homme et ce sens aigu de la nature qui s'exaspère chez beaucoup jusqu'à devenir une sorte de religion panthéiste, feront certainement que l'on ira de plus en plus chercher les émotions réelles au sein même de la splendeur terrienne. Le culte moderne de la mer et de la montagne, la mode des saisons d'eau et

des altitudes, les croisières et les ascensions de montagne n'ont pas d'autre origine.

Je souhaite au Brésil de trouver, en une période moins éloignée qu'on ne le pense, le lanceur de génie qui fera connaître à l'Europe l'intensité des hautes émotions qu'il recèle; heureux ceux qui pourront alors confortablement jouir des explorations que ne peuvent entreprendre aujourd'hui qu'avec risques et fatigues les vaillants pionniers de la civilisation de demain.

Mayrink. Point d'intersection de la ligne de la Sorocabana qui mène directement de Saint-Paul à Bauru et rayonne sur des voies latérales qui représentent à peu près autant de kilomètres en exploitation, environ cinq cents.

Cette ligne construite par une compagnie américaine avec des capitaux français, est appelée à devenir l'une des plus importantes de tout le Brésil. Par les deux bras qu'elle étend au nord-ouest et au sud-ouest, elle embrasse la région que l'on peut considérer à juste titre comme des plus fertiles du pays. En haut, elle pénètre par les profondeurs encore inexplorées du Parana jusqu'au sud du Matto Grosso qui peut être pour la République la réserve opulente que l'Égypte était pour l'empire romain; en bas, elle s'avance par l'État de Sainte-Catherine, à la rencontre de Porto-Allegre jusqu'à Uruguayana.

Ainsi, la Sorocabana est une ligne du plus haut intérêt national, tout à la fois économique et stratégique. Rio de Janeiro ne sera bientôt plus qu'à quelques jours de voyage, par l'intérieur, de l'Uruguay et de la frontière argentine d'où vient au pays la plus grande quantité de ses blés et de ses bestiaux, ainsi que du Matto Grosso et du Paraguay

qui sont plus loin de la capitale, à l'heure actuelle, que les grandes Indes de Paris.

Le petit village où la Compagnie a établi ses ateliers, porte le nom de l'ancien président du conseil d'Administration de la Sorocabana, de Paula Mayrink. Le chef de la locomotion, M. H. Scheving, met dans son accueil le charme gémé de la grâce française et de la cordialité brésilienne.

Français, M. Scheving en a apporté les qualités caractéristiques sur cette terre qui se l'est assimilé, sans lui rien enlever, après plus d'un quart de siècle de labeur ininterrompu, de sa vaillance des premiers jours. Avec un esprit d'initiative de premier ordre, un courage à toute épreuve, une constance qui eut maintes fois de rudes assauts à supporter de la part des choses et des hommes, il est parvenu à transformer le campo désert où il vint s'installer avec quelques familles d'ouvriers de la Compagnie, en un centre industriel et social qui ravit le visiteur.

Ne parlons pas de la gare et de ses dépendances bâties en style nouveau, et qui me fit l'impression d'une de ces coquettes qui consentent à perdre toutes leurs qualités naturelles et leurs vrais charmes, pour s'offrir le luxe grotesque des chichis, corsets, jupes et patins à la mode qui leur mettent la tête, la taille et les pieds au rebours de ce que la nature les avait faits. La gare de Mayrink n'a de remarquable que sa laideur prétentieuse, et, paraît-il, la note que présentèrent à la Compagnie ses enlaidisseurs.

Dès l'abord de la gare, l'œuvre du remarquable créateur qu'est M. Scheving frappe les regards! Un délicieux parc formé des essences les plus variées: eucalyptus globulus, pins d'Autriche, cèdres, cyprès, citronniers odorants, offre ses pelouses et les bancs de ses allées sablées toujours

ombragées aux jeunes mamans et à leurs nourrissons. Ce parc n'a guère que cinq ans. Il représente une plantation de vingt ans de nos climats européens.

Une population de quatre cents familles d'ouvriers, se répartit entre le village et la petite ville S. Roque dont on aperçoit les dernières maisons au pied des ondulations extrêmes, formées par la Serra do Cantareira.

Mayrink est loin d'avoir atteint le développement que ses fondateurs ont rêvé, lorsqu'ils ont acheté, en prévision des créations futures, une fazenda de quatre mille hectares, dont on aperçoit à perte de vue les coteaux couverts d'arbres et les vallons frais et fertiles. Pour le moment, le village comprend une cinquantaine de maisons.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de donner les quelques détails que j'ai reçus des lèvres de l'homme le plus autorisé à faire connaître la valeur de l'effort tenté pour assurer dans ce nucleus social, un maximum de progrès matériel et moral à l'ouvrier.

La Compagnie s'est réservé sur ce domaine un droit inaliénable.

Elle-même a tracé les lignes de la ville éventuelle, disposé les places, ordonné les rues, élevé les immeubles d'intérêt commun. Trois écoles, dirigées par des professeurs de l'école normale, deux pour les garçons, une pour les filles, nous montrent en passant, leurs salles confortablement agencées et garnies de tableaux illustrés où les bambins de Mayrink peuvent apprendre plus de notions géographiques, minéralogiques, botaniques ou autres, qu'il n'en reste dans la tête d'un académicien.

Un petit théâtre sert comme salle de spectacle, salon de bal et même de skating-ring. Comme nous allons le visiter, nous y rencontrons une vingtaine d'ouvriers scrupuleuse-

ment occupés à préparer à grand renfort de souffle et de bruit, le succès du prochain concours de la fanfare.

Car les ouvriers de Mayrink savent se reposer des labeurs quotidiens par de saines distractions. Ils viennent de remporter le prix de foot-ball contre une équipe de Saint-Paul. Leur société musicale récréative emploie annuellement les fonds des versements mensuels des membres aux frais d'un arbre de Noël dont profitent tous les enfants de la collectivité.

La Compagnie a bâti une cinquantaine de maisons qu'elle loue à ses employés dix-huit mille reis par mois, soit une trentaine de francs environ.

J'ai visité une de ces petites maisons, à peu près toutes égales. Rien n'y manque d'un sobre confortable. Petit salon, salle à manger, deux chambres, cuisine, eau, tout à l'égout.

En dehors du cercle du village, et toujours sur sa propriété, la Compagnie autorise ses ouvriers à bâtir eux-mêmes.

Elle garde la propriété du sol ; l'ouvrier a l'usage de la maison qu'il a bâtie, et doit une légère redevance de deux mille reis environ par mois. Si l'ouvrier quitte Mayrink pour une cause légitime, il abandonne ses droits d'habitation à la Compagnie qui les lui paie au prix qu'il établit, prix qui équivaut normalement aux frais de la construction.

Le nouvel habitant doit toujours être agréé par le directeur.

Le directeur actuel, M. Scheving, passe non seulement pour un chef professionnel très habile, les énormes halls qu'il vient d'établir pour les nouveaux ateliers — rien du style nouveau — manifestent éloquentement de l'impulsion qu'il a su donner à son œuvre ; mais il passe encore pour

un homme de poigne auquel il est bon de laisser toujours le premier et le dernier mots.

Il a les trois qualités qui font les maîtres incontestés. Il est bon, juste et ferme. On sait trouver près de lui conseil et secours en cas de besoin. On sait que ses choix et ses décisions ne sont jamais influencés par des questions d'intérêt ou de personne; on sait que lorsqu'il a pris une détermination, il est inutile d'insister pour l'en faire revenir. Cela suffit pour lui assurer l'estime doublée d'une crainte salutaire qui tient tout son monde dans un ordre nécessaire.

Effectivement sinon nominalement, il est maire, sergent de ville, juge de paix et de cassation tout à la fois, dans son domaine. Ces attributs nécessitent les qualités morales que je viens d'énumérer, pour ne prêter lieu à aucun abus; mais ils sont réclamés aussi par l'état des choses au Brésil, où, dans l'époque des organisations, il faut laisser beaucoup aux initiatives particulières.

Fort de ses droits, le directeur ne manque pas de faire régner la paix et l'harmonie dans le centre ouvrier où les éléments mixtes qui le composent auraient vite fait de les troubler, si l'on y pouvait surprendre un fléchissement d'autorité.

L'autorité, M. Scheving l'a faite, non seulement vigilante, mais moralisatrice.

Un jour, il appela un ouvrier: « Mon ami, vous allez nous quitter! — Mais, Monsieur, je n'ai commis aucun délit dans mon travail, et vous m'avez dit vous-même que j'étais un excellent ouvrier. — C'est vrai, je le reconnais, mais vous causez scandale dans le village. Vos scènes de ménage sont trop publiques. Hier encore, au vu et au su de tous les voisins, vous battiez violemment votre femme.

Vous pouvez battre votre femme si votre femme veut être battue, mais vous me ferez le plaisir de l'aller battre ailleurs. »

Et l'ouvrier s'en alla, car il avait dédaigné de tenir compte des deux premiers avertissements que le redoutable juge ne néglige jamais de donner, avant la sentence définitive.

Je ne crois pas qu'il y ait contrat entre les employés et la Compagnie. Celle-ci garde donc le droit de les congédier du jour au lendemain, comme les ouvriers demeurent libres de quitter quand bon leur semble. S'ils sont mis à la porte pour des fautes qui tombent sous le règlement, la Compagnie leur donne droit au transport gratuit pour eux, leur famille et leurs meubles. Il en va de même s'ils avertissent dix jours à l'avance de leur volonté de quitter les ateliers.

Au seul cas où ils quittent du jour au lendemain, ils ne peuvent réclamer aucun dédommagement, aucun droit de transport.

Tout cela nous paraît humain et fort équitable. Il est probable toutefois qu'après les conférences de M. Jaurès sur les droits des prolétaires, la Compagnie devra offrir des honoraires et des trains spéciaux à ceux de ses employés qui, épris des douceurs de la grève, " plaqueront " leurs machines du soir au matin et la menaceront de sabotage si elle ne " marche " pas.

En attendant, M. Scheving travaille à laisser le dernier mot à l'autorité qui est toujours, dans les limites du droit, faiseuse de bien-être et de progrès pour tous. Aussi, un des articles du règlement porte-t-il interdiction des armes.

Si l'on réfléchit que l'agrégat de Mayrink compte des individus venus de toutes les nationalités, on comprend

la sagesse de cette ordonnance. Faut-il se flatter qu'elle soit scrupuleusement respectée ? Ce serait mal connaître les mœurs et les goûts des Italiens et des Portugais en particulier qui forment la majorité des travailleurs de la voie. Et encore que décidé à faire respecter le règlement, il faut bien parfois que le directeur ferme les oreilles quand un coup de fusil tiré trop proche, annonce une maraude heureuse dans quelque coin de la propriété où nul n'a le droit de chasser.

Une mutualité fonctionne parmi les ouvriers de Mayrink, qui leur assure un traitement régulier pendant la maladie, mutualité indépendante de la Société de la Sorocabana, qui intervient au secours de tous les employés de la Compagnie.

D'après les détails que je reçois, cette dernière mutualité est largement établie. Elle paie entièrement le médecin, le pharmacien, les frais de deuil s'il y a lieu, et une pension à la veuve qui peut aller jusqu'à 30.000 reis par mois (50 francs).

Décidément, si M. Jaurès adresse ses harangues aux cheminots de la Sorocabana, ceux-ci feront bien de lui demander s'il a assuré de semblables garanties aux ouvriers de la verrerie de Carmaux ou seulement aux employés de son journal " *l'Humanité* ".

On voit par ces quelques lignes que, dans ces pays neufs, la question sociale n'est pas si négligée qu'on se l'imaginerait volontiers. Avec moins de phrases et moins de bruit qu'en d'autres centres la Compagnie, servie par un homme de tête et de cœur, a déjà réalisé de grandes choses pour les travailleurs. J'oserai ajouter que j'ai regretté de ne pouvoir visiter, au centre de cette agglomération, la petite église qui serait pour ces hommes de

labour le rappel vers un monde idéal qu'aucun ne peut oublier tout à fait, et d'où descendrait sur eux l'éternelle " chanson qui berce la misère humaine ".

L'Église et le prêtre ne peuvent être oubliés parmi les éléments de moralisation humaine. Les règlements les plus stricts, les directeurs les plus fermes ne suffisent pas à les remplacer. Il reste toujours le hiatus infranchissable pour un effort exclusivement social, du domaine extérieur au domaine intime. Seuls, l'Église et le prêtre pénètrent au-dedans pour déposer dans la conscience et dans le cœur les éléments de tranformation morale, sans quoi tout contrôle est superficiel et toute législation vaine.

Je me permis de m'en ouvrir à M. Scheving. Loyalement, il me répondit que l'érection d'une église n'avait pas dépendu de la volonté de la Compagnie.

Elle s'était adressée à un prêtre italien. Celui-ci accepta l'église et réclama en plus, hospice et écoles catholiques. Son zèle était énorme, plus que celui de la plupart de ses compatriotes au Brésil. Son tact ne l'était pas autant. C'était en effet beaucoup demander à une Compagnie américaine protestante.

La formule de " Tout ou Rien " trouva là son application. Ne pouvant tout obtenir, le trop zélé curé n'eut rien. Il a, depuis, bâti une petite église dans les environs, mais qui est assez loin du noyau des familles d'ouvriers, pour ne pouvoir rendre les services que l'on en pourrait attendre. Et, bien entendu, il n'y a trace autour, ni d'hospice ni d'école.

Saint Paul a toujours raison : « *Oportet sapere, sed ad sobrietatem.* »

Les méthodistes, toujours à l'affût, au Brésil comme ailleurs, d'un bon coup à faire aux catholiques, ont

demandé au Directeur l'autorisation de faire des conférences de propagande dans la salle du théâtre. La permission leur fut refusée, et ces bons apôtres se contentent de semer leur graine dans le petit champ d'une maison particulière, où les oiseaux du ciel ne se donnent même pas la peine de venir l'enlever, paraît-il.

SUR LE CHEMIN D'ITU

Une résignation stoïque à traîner leur fardeau, graves et doux sous le joug, muets sous l'injure ou la tracasserie, rythmant de leur tête appesantie que chargent deux énormes cornes en éventail, la marche de leur quotidienne misère, ils s'avancent dans le chemin creux. Et des ornières creuses monte une nuée rouge qui les enveloppe et se marie à la vapeur qui fume de leur roux pelage. Combien sont-ils, ces bœufs indolents qu'auréole l'éclatante poussière, à transporter d'une ornière à l'autre le char lourd accompagné par deux hommes noirs, graves comme devaient l'être les serfs de l'escorte des rois fainéants ?

J'en compte six, huit, dix. Ils s'avancent d'un pas cadencé, et dans la même cadence s'avancent les hommes noirs, car la même mesure règle leurs pas, le même refrain berce leur indolence. Le char aux roues pleines est un char qui chante. Pas une seconde, le chant ne s'interrompt. Tant que tourne la roue, résonne la chanson.

Mélopée aiguë, bizarre, qui est la plainte des essieux violemment encastrés dans le bois des roues.

La plainte de l'essieu est la compagne sonore des bœufs

de charge au Brésil, comme la cloche au cou des vaches laitières dans les Alpes. J'ai vu une vache dans un alpage valaisan refuser toute nourriture pour protester contre l'enlèvement de sa cloche ; il paraît qu'ici le bœuf s'arrête s'il n'entend plus derrière lui chanter le char. Pour entretenir le chant, le conducteur met dans l'essieu une mixture de saindoux ou de savon avec du charbon de bois pilé. Il soigne la musique de son char en renouvelant en temps opportun cette provision de colophane, comme un artiste, les cordes de son violon.

Il faut bien qu'elles chantent, les roues pleines des chars à bœufs. A travers les fourrés impénétrables à l'œil, seul, le refrain aigu avertit de leur passage. C'est la sirène des bateaux dans le brouillard, la trompe ou la sonnerie des autos au détour des chemins. De la sorte, s'il vient en sens opposé quelque voyageur, il a le temps de se faire, en dehors de l'unique route étroite où va passer le char chantant, un refuge momentané dans la haute brousse du matto.

Et dans les forêts profondes, les serpents qui entendent la mélopée s'enfuient, comme sous la menace d'une voix mystérieuse.

Chanson fruste des chars à bœufs brésiliens, les Grecs et les Égyptiens vous eussent aimée, vous qui faites fuir les animaux dangereux. Peut-être vous eussent-ils immortalisée, comme les accents de la cithare à sept cordes de Mercure, comme la lyre à neuf cordes d'Orphée, qui adoucissaient les mœurs des fauves, ou mieux, peut-être, comme les sons de la flûte à sept tuyaux de Pan qui causaient à ceux qui les entendaient de telles terreurs que, depuis lors, la crainte folle est pour nous une terreur panique !

* * *

27 Février.

Un ami fort au courant des mœurs populaires m'avait promis de me faire assister à une réunion pieuse d'un genre spécial, encore en usage dans un grand nombre de centres : la Reza.

La Reza c'est tout simplement la Prière; mais la Prière enveloppée de certaines circonstances qui lui donnent un cachet inoubliable pour l'assistant étranger.

La veille du jour de la cérémonie, nous arrivons, mon ami et moi, dans le village où elle devait avoir lieu. Le but de notre visite préliminaire était de me faire connaître de près l'officiant du lendemain, un paysan de l'endroit, ce métis dont j'ai déjà parlé auquel on donne le nom générique de Cabocle. Car il faut dire que la Reza est une fonction toute laïque à laquelle n'intervient en aucune façon le clergé local.

Un paysan a fait un bon marché, il a fait un vœu, il a achevé de couvrir sa case, il a seulement un accès de ferveur ou veut prier particulièrement pour l'âme d'un défunt, il déclare la Reza. A tous les colons du voisinage il annonce que tel soir — parfois c'est une neuvaine — l'on se réunira à la Capellinha. La Capellinha, comme le mot le dit, est une sorte de petit oratoire, ouvert à tout venant, au bord de quelque chemin et qu'orne une croix rustique sur un autel plus rustique encore. De là le nom qu'elle porte généralement de Santa Cruz.

Le jour de la Reza, des fusées, des bombes, des pétards rappellent bruyamment aux voisins que l'heure de la réunion s'approche.

Ces fusées qui sont l'accompagnement obligé de toute manifestation au Brésil, qui tiennent lieu de fanfare, de cloches, de tambour municipal, qui remplacent le pétilllement du champagne aux dîners, le coup de canon aux élections, ces fusées rallient les braves gens des alentours et ils s'empressent à l'appel du « Festeira ».

Mais n'anticipons pas. Allons d'abord saluer ce Festeira que je tiens beaucoup à connaître.

Aucune émotion des réceptions officielles.

Une case semblable à toutes celles que j'ai pu visiter dans la campagne; un quadrilatère de quatre à cinq mètres de côté et de deux mètres de haut sous la retombée du toit; les murs en tiges de bambous recouverts de terre rouge desséchée, le toit couvert de ce chaume que procure l'herbe plate et rugueuse de la région.

Pas de meubles à l'intérieur. Sur un côté, une natte à terre sur laquelle sont étendues quelques vagues couvertures. Dans un coin de la hutte, une demi-douzaine de briques disposées sans être jointes, pour permettre d'allumer le feu et de poser l'ustensile. Et comme ustensiles et batterie de cuisine tout à la fois, une bassine noire près de laquelle fume le col encrassé d'une bouillotte où je reconnais la cafetière.

Par quels intermédiaires, assiette, verre, cuiller, la pitance de la bassine et le moka de la cafetière, passent-ils pour gagner les lèvres du Cabocle? Je n'ai pu le découvrir. Quant à la fumée qui faisait à cet intérieur misérable un voile pudique, je puis affirmer qu'elle passe par où il lui plaît. Nul ne s'est occupé de lui tracer son chemin.

Comme il n'y a pas de cheminée, elle gagne habituellement le toit où les traces de son séjour sont visibles, ou bien sort tranquillement par la porte, à défaut de la fenêtre, à moins qu'il ne lui soit plus agréable de rester dedans, ce qui me paraît être le cas ordinaire.

Le propriétaire de la case n'en est pas incommodé le moins du monde.

Au moment où nous arrivons à la porte grande ouverte — le treillis de bambous mobile qui la représente gisant à terre, à quelques pas de là — le maître du logis était tranquillement assis, ou mieux, nonchalamment allongé sur sa natte, en train de fumer.

Averti de notre visite, il se lève et, d'un air qui ne manque pas d'une certaine courtoisie, nous invite à pénétrer. Entrer dans la cabane d'un Cabocle sans cette invitation serait considéré par lui comme le comble de l'audace, une violation du domicile, ce à quoi ne se risquent jamais ceux qui sont au courant des mœurs et de la fierté de l'indigène.

Car le Cabocle a gardé de ses origines indiennes une susceptibilité farouche. Le fond de son caractère est l'indépendance sauvage. S'alliant avec les habitudes de paresse de sa race, une énergie de fond indomptée lui remonte au cœur sous l'atteinte de la moindre injure. Pour un mot, dans les occupations qu'il accepte chez des patrons, il s'offusque et lâche tout; pour un procédé qu'il juge offensant, il oublie un passé de bons traitements et de dévouement. Il ne pardonne rien; il se lève et s'en va, regagnant sans regret la brousse où il se bâtira sans peine la case de bambous et de terre. C'est vraiment l'animal de la Fable, maigre et toujours gueux, mais libre. Il est le contraire du nègre. Celui-ci a gardé de son passé d'escla-

vage, l'habitude des coups. Il tend l'échine, reçoit l'insulte et ne se révolte pas.

L'ânesse accoutumée au faix, dont parle l'Évangile, c'est la pitoyable race nègre; le poulain qui ne supporte pas le joug et marche à ses côtés, c'est le Cabocle.

... Je fis comprendre à mon compagnon de visite que nous aurions tout à gagner, à rendre nos devoirs au senhor José Antonio — c'est le nom du propriétaire — assis sur quelqu'un de ces beaux troncs qui avoisinaient l'immeuble; et ainsi fîmes-nous.

Je n'ai malheureusement pas pris les notes qui me seraient utiles aujourd'hui pour rappeler quelque chose de la longue conversation que nous eûmes. Et je le regrette.

José Antonio est un paysan dont il ne serait pas nécessaire de gratter la peau profondément pour découvrir le sauvage endormi sous le travail de deux ou trois générations de civilisés; mais son esprit est éveillé, sa parole alerte, son sens d'observation très aiguisé, et, sous l'enfantillage superstitieux de ses idées, il n'est pas difficile de reconnaître un fond réel de bon sens.

Je lui dis que je suis un Parisien venu exprès pour connaître les habitudes du pays et qu'ayant appris qu'il jouissait parmi ses voisins d'une grande considération, j'étais heureux d'apprendre de lui certains usages et d'assister, le lendemain, à la Reza qu'il avait annoncée.

José Antonio n'en pouvait revenir... Songez donc! Un monsieur de Paris où tous les messieurs sont, bien entendu, si savants, venir jusqu'au Matto, demander des renseignements à un Cabocle! L'admiration rend muet. Je le constatai avec peine d'abord, et ce ne fut qu'après avoir brisé la glace avec un gobelet de généreux liquide, que j'obtins les confidences désirées.

— Pourquoi, José, cette magnifique paire de cornes de bœuf que je vois au-dessus de la porte de votre case ?

— Senhor, c'est le « Chiffre ». Avec cela, je n'ai rien à craindre du « mao olhar », du mauvais œil. Et si le serpent rôde autour de ma case, je n'ai qu'à gratter la corne, j'en jette une pincée dans le foyer, et je suis sûr qu'il ne viendra pas se nicher sous le toit, ni dans les couvertures de mon lit.

Une fois lancé, José Antonio, ne s'arrêta plus. Mais, plein de sentiments religieux, il aimait surtout à nous expliquer ce qui concernait les pratiques de son culte.

Il avait fait un vœu dernièrement : d'aller à la Parecida. Il était parti pour ce pèlerinage renommé au sanctuaire de la Vierge, parti barbu comme un Nazaréen, chevelu comme un Mérovingien. Il en était revenu rasé de près et tondu comme un moine.

Cheveux et barbe étaient demeurés en ex-voto à la Vierge. C'était le vœu du Cabocle.

Sa femme, nous disait-il, était justement en train d'accomplir un autre vœu qu'elle avait fait : balayer pendant neuf jours devant la porte du vicaire !

Je ne pouvais m'empêcher, en écoutant José, de songer que le devant de la porte de la case aurait joliment gagné à la commutation locale du vœu. J'ose à peine me rappeler qu'au nombre des vœux assez communs, serait celui d'aller prendre un bain dans le bénitier.

Ai-je bien ouï ? ai-je bien dit ? On n'ose se demander en quoi consiste exactement ce bain dans le bénitier, et l'on aurait besoin de toutes les subtilités du Talmud pour deviner s'il s'agit d'un bain complet ou d'un bain local et encore si c'est par ablution, lotion ou infusion qu'il le faut prendre.

Ce vœu des Cabocles me rappelle quelque chose de similaire dont j'ai rencontré les traces en pleine capitale de l'Auvergne.

Dans un bénitier de la cathédrale de Clermont, un vaste bénitier recouvert d'une planche qui ne laissait qu'une ouverture pour le passage de la main des fidèles, j'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, une masse de couleur indéfinissable qui garnissait le fond de la cuve. Mon guide, un citadin au courant des habitudes de ses compatriotes, me dit : « Prenez une goutte d'eau bénite, mais respectez ces reliques. Ce sont les dents, les vieilles dents des vieilles dévotes que celles-ci viennent jeter dans ce pieux réservoir, quand le dentiste les a arrachées, pour mettre à l'abri de la carie celles qui leur demeurent. »

Quel fil mystérieux unit la mentalité superstitieuse des Auvergnates vénérables qui viennent déposer en holocauste leurs vénérables molaires dans le bénitier de la cathédrale de Clermont, à la mentalité de ces Cabocles qui font le vœu de plonger dans le bénitier de la chapelle de leur village, la partie de leur individu dont j'ignore la nature ?

Cet excellent José Antonio me donna quelques recettes dont, malheureusement, je n'ai pas gardé grand souvenir. Du moins, il me souvient de la manière indienne de convaincre un voleur de sa mauvaise action.

Vous amenez l'homme que vous soupçonnez devant un récipient plein d'eau. Rien du bénitier cette fois.

Dans cette eau vous jetez à trois reprises un charbon incandescent. Si la braise en s'éteignant coule au fond, les trois fois, il ne reste pas de doute. L'individu est coupable. Et le narrateur ajoutait avec un accent de conviction : « *E muito bom.* » C'est un procédé excellent.

Sous une forme un peu moins précise, José, devant

mon sourire dubitatif, ajoutait une formule équivalente à celle-ci : « L'essayer, c'est l'adopter. »

Sans aller jusque-là, je reconnais bien volontiers, qu'en fait de procédés, celui-ci n'a rien de plus barbare que les épreuves moyenâgeuses du feu et de l'huile bouillante.

J'aime mieux le bon conseil qui clôtura la petite histoire suivante : « — Dans les pays où les maris sont infidèles et les femmes méchantes, il arrive souvent que l'on voit apparaître un monstre épouvantable. C'est un cheval à sept têtes. Il galope, il galope en jetant du feu de toutes parts, par les naseaux, par la bouche, par les pieds. C'est toujours la nuit qu'il se montre. De loin il est tout petit, on dirait le feu d'un cigare, puis une grosse orange. Et à mesure qu'il avance, il grandit et son galop fait du bruit comme la cascade de Piratininga.

« Moi, je l'ai vu deux fois; la dernière fois, près de Pinda; ma langue était sèche comme de la borracha, et je croyais mes cheveux blancs... Si jamais vous le voyez passer, il faut vite éteindre les lumières et *ficar quieto* demeurer immobile. »

Cela, je l'ai promis avec ferveur; mais depuis lors, n'ayant sans doute pas eu l'occasion de séjourner dans des pays brésiliens où les maris sont infidèles et les femmes méchantes, je n'ai pas encore aperçu le Centaure fulminant aux sept têtes...

Il n'est bonne chose qui ne prenne fin. Malgré la saveur de la conversation de notre Cabocle, nous le quittons en nous promettant d'être fidèles, le lendemain soir au rendez-vous, à la Santa Cruz.

Appelés, nous aussi, par le bruit des fusées, nous nous

rendîmes à la Capellinha, où déjà une foule de paysans nous avaient devancés.

Il y avait là le plus singulier mélange d'hommes qui soit. Depuis le noir d'ébène jusqu'au blanc pâle, en passant par toutes les nuances du café au lait et du chocolat, anciens esclaves, colons d'Europe et Cabocles, ils étaient tous accourus, de plusieurs lieues à la ronde, pour étayer de leurs dévotions la dévotion du Rezaire.

Les chevaux encore sellés paissaient en liberté dans les champs voisins et je ne pus m'empêcher de remarquer la tranquillité des bêtes et des gens; celles-là demeurant volontairement à la disposition de leurs maîtres, ceux-ci devisant dans le plus grand calme et sans bruit, par petits groupes aux environs de la Capellinha.

La scène ne manquait pas de grandeur.

Le petit édifice éclairé par d'énormes torches se détachait en rouge sur le fond sombre d'une colline; tout proches, des arbres immenses teignaient leurs ramures de lueurs flottantes, et, dans le ciel d'une pureté admirable, le fourmillement des étoiles avait quelque chose de si lumineux, qu'en l'absence de la clarté de la lune, une sorte de lumière diffuse caressait les lointains horizons.

Le Festaire est arrivé. L'intérieur de la petite chapelle s'est éclairé et, contre le mur du fond, le crucifix nu sur l'autel nu met une ombre qui vacille au caprice des torches.

Une voix forte s'élève dans la nuit. C'est celle du Festaire. A genoux, il baise la marche de l'autel, il élève les bras, il articule de courtes et ferventes invocations.

La foule lui répond, tout d'abord en un ensemble recueilli et retenu, bientôt en une rumeur ardente que nul ordre ne contient.

Le Cabocle, ministre et pontife, se lève et donne à sa voix un accent violent. Les formules se pressent sur ses lèvres. Il compose lui-même ses prières. Il appelle le secours de tel ou tel saint et cherche à l'attendrir par des louanges flatteuses; il expose les différentes intentions des assistants et ses propres nécessités. Et la foule coupe de répons précipités les mélopées de l'officiant.

Les voix sont lasses; la Reza est suspendue quelques instants. Les groupes se reforment, et je vois circuler de main en main des calebasses que vident d'un trait des lèvres avides.

« La Pinga! » murmure mon ami.

En effet, la Pinga ranime la ferveur des assistants. La discipline n'est déjà plus aussi parfaite, les gestes aussi calmes. Un vieux nègre se lève et se tournant vers la Santa Cruz, entonne un cantique dont tout le monde reprend le refrain. De cantique en cantique le ton et les chants deviennent plus délurés. D'autres chanteurs jettent sur la foule des couplets qui font rire et ébranlent les nerfs.

L'atmosphère a cessé d'être pieuse. Des couples se forment; des mains frappent la cadence d'une bamboula qui entraîne bientôt la multitude. Les calebasses circulent toujours et les lourdes ombres des couples enlacés passent sur le Christ nu qui étend ses bras au fond de la Capellinha.

L'ivresse bruyante a succédé à la piété de tout à l'heure; aux supplications saintes, les grossières clameurs...

— Allons-nous-en, me dit mon compagnon; c'est ainsi que finissent les Rezas.

Et je partis, la tristesse au cœur. J'évoquais les Bacchantales et les Lupercales de l'antiquité païenne. C'est toujours la même humanité. Elle achève au cloaque ce

qu'elle commence à l'autel, quand un guide supérieur ne préserve pas ses élans des pires déchéances.

Pourtant, il faudrait peut-être apporter un peu d'indulgence à juger ces pauvres gens. Il y a dans ces réunions bizarres un élément lointain de noblesse qui en rehausse le sens. Elles étaient en principe, selon ce que je me suis laissé dire, une sorte de protestation de la conscience populaire profondément imbue des formations qu'elle avait reçues de ses premiers missionnaires, contre l'introduction d'un clergé indigne.

Au milieu du XVIII^e siècle, l'œuvre satanique de Pombal fut aussi pernicieuse dans les colonies du Portugal que dans la mère-patrie. Les ordres religieux, et tout particulièrement les Jésuites qui s'étaient voués, on sait avec quel dévouement et quel succès, à l'évangélisation des Indiens, furent arrachés du champ de leurs travaux et brutalement exilés.

Si Pombal s'était contenté de ce premier geste, il n'eût été en rien supérieur à ses congénères de la veille et du lendemain, mais il les dépassait de quelques coudées. Pour combler les vides et remplir les fonctions du saint ministère auprès des populations naïves privées de leurs pasteurs, il ne trouva rien de mieux que d'envoyer une légion d'apôtres qu'il avait fait recruter dans tous les bas-fonds et dans les bagnes du Portugal.

Ces prêtres infâmes intronisés, de par la faveur royale, ne trouvèrent pas partout des fidèles incapables de les apprécier et disposés à les suivre. Beaucoup parmi les vieux chrétiens et les néophytes préférèrent se passer des ministres, quand ils ne pouvaient avoir recours à d'autres, que d'en accepter de pareils.

Fuyant les églises où régnaient, souvent par la terreur,

les délégués de Pombal, ils se réfugièrent dans les champs et sous les futaies géantes des forêts, pour louer Dieu à leur aise. Le plus ancien ou le plus estimé parmi eux faisait fonction d'officiant à l'autel improvisé.

Les Indiens et les fils d'Indiens agissaient au fond du Brésil, sous la tyrannie de Pombal, comme les catholiques de France, le firent, quelque temps après, pour échapper aux prêtres que la Terreur avait fait abjurer.

On voit poindre là l'origine de la Reza. Rien de plus pur et de plus légitime à son point de départ; la ténacité des traditions chez le peuple, en a gardé le geste après qu'a disparu la cause qui l'inspirait.

Cette dépendance inconsciente de la masse à l'égard du passé explique les réunions qui persistent aujourd'hui encore aux Santa Cruz des chemins, et la grossièreté des mœurs de l'assemblage d'hommes le plus disparate qui soit, apporte quelques circonstances atténuantes aux scènes qui clôturent à la païenne un mouvement d'origine catholique.

Pendant que nous regagnions au petit trot de nos montures, la maison amie où je devais passer la nuit, M. C. da S... me donnait quelques détails sur d'autres fêtes populaires plus importantes que celles dont nous venions d'avoir un spécimen.

Les principales fêtes religieuses se traduisent généralement, dans le culte du peuple, par des manifestations pittoresques. Il en est une qui revêt un éclat tout particulier. C'est la Pentecôte. Et la fête de la Pentecôte entraîne la célébration de toute l'octave.

Là encore, il y a un Festaire. Mais un Festaire de haute envergure. Il est élu et reconnu comme l'empereur

de la fête et, pour honorer sa souveraineté, on lui nomme une cour.

L'empereur et sa cour sont élus un an d'avance. Ils ont ainsi le temps de préparer la cérémonie du *Spiritu Santo*.

Dans ce but, ils organisent une bande pour laquelle les candidats ne manquent jamais.

La bande comprend des chanteurs, des musiciens, des quêteurs, et n'avance qu'aux accents de la fanfare et précédée de sa bannière.

Toute l'année, la bande opère en vue de la fête future. Elle erre de village en village, couchant huit jours ici, et huit jours là, entrant au milieu des agglomérations de colons, comme des envoyés du ciel, partout choyés, partout fêtés. De misérables cabocles font remettre leurs cases à neuf pour les recevoir et les héberger. De riches fazendeiros font tuer le bœuf gras pour qu'ils mangent à satiété et font défoncer à leur intention un fût de pinga. Tout le monde accourt sur le passage de la bande; femmes et enfants esquissent des pas de danse aux rythmes de l'orphéon, et pas un villageois qui ne vienne baiser avec dévotion la « — bandura — » la bannière où est peinte la Colombe « O Divino ».

Autrefois, les membres de la bande allaient à cheval et le cortège était digne de l'empereur qui l'envoyait; devant les proscriptions des autorités civiles et religieuses, ils ont abandonné quelque chose de la pompe antique. Mais la sympathie qui les accueille est partout la même et la générosité qui répond à leur appel n'a pas fléchi depuis les jours glorieux.

Les aumônes ne sont d'ailleurs jamais versées en espèces. Les quêteurs n'emportent que des promesses; mais

on regarderait comme un sacrilège de faillir à de telles promesses; aussi les jours qui précèdent la Pentecôte, le Festaire voit-il arriver chez lui, et parfois de très loin, des bœufs, des moutons, des sacs de riz, des arobes de café, des fioles de pinga; bref, tout ce qu'il faut pour faire chanter le *Repleti sunt omnes* de circonstance.

Quant à la bande qui décrit depuis une longue année des circuits aussi profitables que bruyants, il est inutile de dire qu'après avoir été à la peine, elle est à l'honneur.

La fête et son octave sont jours de réjouissance. Messes et sermons ne sont que de pieux apéritifs. L'empereur et sa cour sont les vrais pontifes, et l'on sacrifie beaucoup plus à certaines divinités qu'au *Spiritu Santo* dont la symbolique Colombe a reçu tant de baisers préliminaires. La table est ouverte à tout venant; les lois traditionnelles de l'hospitalité brésilienne s'élargissent encore. Qui a faim mange et qui n'a pas faim a la ressource de boire. Il y en a indéfiniment pour tout le monde. Une année de récolte se résout en une période de bombance dont les passants les plus inconnus profitent sans mesure.

Il peut se faire que beaucoup manquent parmi les sept dons de l'Esprit, mais celui de la Joie abonde.

La liesse est universelle. Au soir de chacun de ces jours de fête, colons et cabocles regagnent leur logis en ruminant de savoureuses sensations :

Ibant gaudentes!

* * *

28 Février 1911.

Visite au Président de l'État de Saint-Paul, D^r de Albuquerque Lins.

J'avais pu remarquer présidant les Conférences que j'ai eu l'honneur de donner à Saint-Paul, la figure fine et distinguée de cet homme de gouvernement, dont chacun se plaît à vanter les profondes qualités administratives, ainsi que le noble caractère.

J'étais heureux de pouvoir lui dire avant mon départ, combien j'étais ravi de tout ce que j'avais pu voir et connaître à Saint-Paul, et en même temps, pour répondre à certaines ouvertures qui m'étaient faites par un groupe de compatriotes qui regardaient avec espoir vers les débouchés qu'offre le Brésil, m'entretenir avec lui de la possibilité d'un agrégat colonisateur de Français.

Le Président avait bien voulu demander au ministre de l'Agriculture, M. le D^r Padua Salles, de se trouver présent à notre conversation, en sorte que j'eus l'honneur et le plaisir de m'entretenir assez longtemps avec les deux hommes les mieux en situation de me renseigner sur tout ce qui touche aux intérêts mutuels du Brésil et des colons.

Là, comme partout, je constate, avec satisfaction, que l'élément français est apprécié et désiré. On n'y ignore pas les qualités réelles du travailleur français, son esprit d'initiative et d'économie, sa sobriété, son endurance, son

attachement à la terre qu'il cultive : vertus de race, que l'on retrouve identiques dans toutes les provinces françaises, là où la propagande subversive qui travaille malheureusement, par en haut et par en bas, le peuple des campagnes, n'a pu encore détruire le tempérament primordial.

Il est regrettable qu'un essai de colonisation, tenté dernièrement par un groupe de Français, n'ait donné aucun résultat satisfaisant ; mais il ne faudrait tirer aucune conclusion de ce premier échec : la tentative qui fut faite en dehors de l'initiative officielle, n'ayant mis entre les mains des colons que des terres dont on ne pouvait rien tirer, et les colons étant eux-mêmes des gens sans préparation, représentant toutes sortes de métiers, et, pour la plupart, n'ayant aucun goût ni disposition pour les travaux agricoles.

C'est là la faute initiale de beaucoup de colons. La réputation faite aux États de l'Amérique du Sud comme le pays où le premier venu n'a qu'à se baisser pour cueillir l'or dans le Pactole ou à la surface des mines inépuisables, est cause qu'aujourd'hui encore une masse de pauvres gens débarquent sans autres instruments de conquête que leurs illusions et leur cupidité. Ceux qui demeurent végétent au Brésil dans quelque usine, et plus misérablement qu'ils ne l'eussent fait dans leur propre pays ; les autres, qui s'en retournent au bout de quelques mois de dure expérience, sont les plus sages.

En fait, le Brésil, malgré la richesse de certains États, le Minas Geraes en particulier, n'a rien de la Colchide légendaire. Malheur aux Argonautes qui s'embarquent sur les bateaux d'immigrants des Compagnies que ne dirige aucun Jason, et que n'inspire aucun mât fait d'un chêne

de la forêt de Dodone ! Pour s'emparer du bélier à toison d'or, ils ne pourront accomplir aucun des prodiges du fils d'Eson ; tout leur manquera : les taureaux aux pieds et aux cornes d'argent, la charrue précieuse pour labourer le champ, et surtout la Médée magicienne qui fit triompher le héros grec.

Pour parler sans figures mythologiques, la conquête de la fortune au Brésil est possible et relativement facile à qui envisage le Brésil pour ce qu'il est réellement : une terre d'une richesse inépuisable, mais qui ne se donne qu'à celui qui vient à elle préalablement armé d'une ressource pécuniaire, si minime soit-elle, qui lui permette d'attendre les premiers rendements du sol, d'une persévérance dans son labeur, qui ne se rencontre guère que chez le colon qui s'attache au pays, et s'y donne sans esprit de retour.

Dans ces conditions très simples, il y a mille chances contre une que l'agriculteur — il ne s'agit dans ma pensée que de l'agriculteur — arrive à s'emparer lui aussi de la toison d'or. Il suffit d'avoir vu les plantations de café, les rizières, les champs de maïs, les merveilleuses vallées de bananiers pour pouvoir appliquer ce terme mythologique à la production terrienne du Brésil, sans crainte d'exagérer.

Vienne donc une famille ou un groupement de familles avec une petite réserve de capital, et une volonté de labeur greffée sur des aptitudes et des goûts pour la culture, il est moralement certain qu'ils trouveront au Brésil, et particulièrement dans l'État de Saint-Paul, des conditions de succès que peu de pays de colonisation peuvent leur offrir.

Alors, on peut dire que l'État se fait la bienfaisante

Médée qui aide les Jason à vaincre les obstacles, labourer le champ et s'emparer du trésor caché.

Il est vrai que le pays se prête par lui-même à un travail infiniment plus facile et rémunérateur que chez nous. La terre qui va produire dans quelques mois des céréales et des légumes s'offre au nouvel arrivé sous l'image d'une forêt vierge. Des arbres immenses, des mondes de lianes: un défi au bras le plus solide, au courage le plus éprouvé.

Mais le procédé de défrichement est simple. Le feu se charge de préparer le terrain labourable. En quelques jours, la concession, isolée préalablement de la forêt environnante par une coupe que rend moins pénible la qualité assez molle des bois, n'est plus qu'une vaste étendue grisâtre, d'où émergent les vestiges des gros troncs. Il n'est pas utile de se donner la peine d'arracher les troncs demeurants ni les racines. Au bout de cinq à six ans, ils se réduisent en poussière d'eux-mêmes. Jusque-là, point de charrue, point de bétail de labour, quoique la chose puisse paraître incroyable.

Les céréales se plantent et ne se sèment pas. Elles se plantent à intervalles assez larges, tant est puissant leur rendement, en sorte que les vieux troncs calcinés ne gênent nullement le travail des plantations. Ce n'est qu'au bout de ces cinq ou six premières années qu'il devient nécessaire de labourer; mais alors la générosité des moissons a mis le colon en état de se procurer les instruments et les bêtes de trait qui peuvent être utiles à l'exploitation.

C'est en se basant sur cette fertilité rapide du sol que le Gouvernement a établi les conditions de son concours.

Aux questions que je me permis de poser, mes hono-

rables interlocuteurs voulurent bien me donner quelques renseignements précieux.

Les frais de voyage des familles de cultivateurs leur sont remboursés par le Gouvernement. Le ministre de l'Agriculture, à la demande de l'immigrant, met à sa disposition les lots de terrains qu'il croit pouvoir cultiver, et dans des conditions si favorables qu'il n'en est pas un qui ne puisse devenir propriétaire au bout de quelques années. Dans ce but, le Gouvernement a fondé des colonies agricoles dans les régions les plus favorisées. C'est ainsi que l'on peut citer parmi les colonies nouvellement fondées: Nova Odessa, Jorge Tibiriça en 1905; Nova Europa, Nova Policea et Conselheiro Gaviao Peixoto en 1907. A l'heure actuelle, ces grands domaines sont entièrement peuplés. L'Etat vient d'acquérir, il y a à peine quelques mois, d'énormes propriétés dans le municiple de Mogy-Mirim et dans le municiple de Campinas, où quelques milliers de familles d'agriculteurs trouvent à se caser.

Mais il faut remarquer que les places sont toujours prises par des Italiens, des Allemands, des Suisses, des Anglais, des Polonais, et que la France constamment absente de ces partages fructueux, met un scrupule exagéré à laisser les étrangers recueillir les bénéfices des premières installations.

J'emprunte à la brochure éditée à Saint-Paul par les soins de la Secrétairerie de l'Agriculture, et que M. Padua Salles voulut bien me remettre, quelques articles du Décret n° 1458 du 10 avril 1907.

Cet extrait dira mieux que toute explication la sollicitude de l'État, et les avantages qu'un groupe de colons sérieux peut rencontrer en elle.

... Art. 94. — Pendant les six premiers jours à partir du départ du navire, le logement et la nourriture dans les hôtelleries pour immigrants du gouvernement, sont accordés gratuitement à tous les immigrants qui satisfont aux exigences de la loi.

Art. 95. — Si l'immigrant est empêché par une maladie soudaine, de choisir sa résidence future avant la période légalement fixée, il jouit du logement gratuit avec nourriture et traitement médical aux frais du gouvernement, pour toute la durée de sa maladie.

Art. 96. — Les immigrants qui se destinent à une colonie du gouvernement ou à une colonie fondée par une administration municipale ou par des particuliers en vertu d'un contrat conclu avec le gouvernement, jouissent gratuitement du droit de séjour et d'alimentation dans l'hôtel pour immigrants, jusqu'à ce qu'ils soient expédiés vers leur lieu de destination.

Art. 163. — Les colons nouvellement arrivés qui se fixent dans les colonies du gouvernement, reçoivent encore les subsides suivants du gouvernement :

a) L'alimentation gratuite pendant les quinze premiers jours après leur arrivée dans la colonie ;

b) La semence pour les premières semences ;

c) L'aide médicale pendant la première année de leur résidence ;

d) Les médicaments et la diète prescrite par le médecin pendant les premiers quinze jours après leur arrivée dans la colonie.

Art. 101. — Aux immigrants cultivateurs arrivés à leurs propres frais, qui ont choisi également l'agriculture

comme leur occupation dans l'État, soit comme travailleurs agricoles salariés, soit comme colons indépendants dans les colonies, le gouvernement peut rembourser les dépenses de voyage effectuées pour les billets de navire de troisième classe, à partir du port d'embarquement jusqu'au port de Santos, s'il s'agit de familles comptant au moins trois personnes capables de travailler et âgées de plus de 12 ans.

Art. 122. — En ce qui concerne les familles immigrantes nouvellement arrivées qui jouissent du droit de remboursement des frais de voyage, il faut remarquer que le montant en peut être mis au compte du premier versement pour l'acquisition du lot de terrain.

Art. 139. — Les lots de terrain sont accordés par le ministre de l'Agriculture à la demande de l'immigrant, dont la requête doit être adressée à l'Agence officielle de Colonisation et de Travail.

Art. 142. — En accordant des lots de terrain, il faut observer les conditions de paiement suivantes :

I. — Dans les colonies situées près des chemins de fer et des cours d'eau navigables, le paiement doit se faire en cinq versements égaux, en espèces :

a) Le premier versement, du montant d'un cinquième de la valeur du lot, lors de la réception du titre provisoire de propriété, sans lequel on ne peut prendre possession du lot ;

b) Le deuxième versement, à la fin de la seconde année agricole ;

c) Le troisième versement, à la fin de la troisième année agricole, et ainsi de suite jusqu'au paiement total des cinq versements.

Art. 143. — L'année économique pour les paiements sus-mentionnés se compte du 1^{er} septembre au 31 août de l'année suivante.

Art. 143. — Si le propriétaire du terrain a augmenté la valeur de son sol, soit par des plantations de caractère durable, de bois utile ou d'arbres fruitiers, ou par d'autres cultures de longue durée, de plantes médicinales, ou par la construction d'enceintes, l'échéance des versements payables, mais non encore payés, peut être prolongée, si la valeur des améliorations correspond aux versements encore dus.

Art. 146. — Le gouvernement peut aider les immigrants nouvellement arrivés et s'établissant dans les colonies gouvernementales, non seulement pour la construction d'une maison sur le terrain en question, mais aussi pour l'acquisition de bêtes de somme et d'instruments agricoles.

I. — Les propriétaires des lots de terrain peuvent eux-mêmes choisir le modèle et le prix de la maison à bâtir sur leur terrain par le gouvernement dans l'hypothèse que le modèle de la maison correspond aux besoins du cultivateur.

II. — Le prix de la maison et de toutes les autres subventions que le colon reçoit du gouvernement en vertu de cet article, est ajouté au prix de vente du lot, et doit être payé en versements d'un nombre déterminé, en même temps que les versements pour le terrain.

Art. 150. — Si le chef de famille venait à mourir, trois versements ayant déjà été payés, les versements dus encore et dont l'échéance n'est pas encore passée sont annulés en faveur de la veuve et des orphelins, et ceux-ci reçoivent tout de suite le titre définitif de propriété.

Art. 151. — Si le colon paie le prix total du lot au comptant et en une seule fois, le prix est diminué de dix pour cent, et il reçoit immédiatement le titre définitif de propriété.

Art. 159. — Au cours de la première année après leur établissement, les propriétaires des lots reçoivent, s'ils en ont besoin, et pour venir en aide à leur entretien, de l'ouvrage pour des salaires journaliers dans les cultures et autres travaux que le gouvernement fait effectuer dans la colonie, mais pas plus de trois jours par semaine.

Si l'on ajoute à ces facilités d'acquisition de terrain et d'installation, le fait que dans la saison d'hiver, alors que le colon n'a rien à faire dans sa propriété, il est toujours sûr de trouver un travail rémunérateur pour lui et ses enfants dans les plantations de café voisines, l'on voit combien facilement le pauvre prolétaire peut en quelques années devenir un propriétaire foncier, comme il ne saurait espérer le jamais devenir dans son pays d'origine.

J'en donne d'ailleurs une démonstration vivante dans les quelques pages que j'ai écrites après ma visite à la colonie helvétique.

Aussi, de la plupart des nations d'Europe, d'importants agrégats sont-ils venus se fixer, depuis quelques années surtout, sur ce continent dont les dons dépassent toujours les promesses, pour qui est apte à les recevoir ; et c'est avec regret, je le répète, qu'au cours de quelques explorations que j'ai pu faire, j'ai constaté ce que me faisait remarquer le ministre de l'agriculture, l'absence de colons français outillés professionnellement pour prendre leur part de ces magnifiques avantages.

Hélas ! notre République est occupée à solutionner des questions plus graves que celle d'assurer le bien-être à ses fils, sur le sol généreux des nations neuves, et de faire triompher au loin le génie et les traditions de sa race. Elle a des moines et de bonnes sœurs à pourchasser, la défense laïque à assurer dans la personne des instituteurs antipatriotes unifiés ; elle a les portefeuilles de l'aristocratie radicale et socialiste à défendre contre l'envahissement renaissant des modérés. Alors, elle a comme conséquences, les grèves et les conflits sanglants à étouffer, les luttes de classe à apaiser, les sabotages devenus une industrie nationale à réprimer. Et pendant que l'on se chicane en France pour des mots, et que l'on se bat pour des formules, les gouvernements positifs que n'hypnotise pas tout à fait la question cléricale, prennent des mesures pour assurer à leurs citoyens moins fortunés, l'hospitalité sous des cieux cléments, et par eux, le rayonnement lointain de la patrie.

Le ministre de l'Agriculture me parle d'une magnifique terre à coloniser entre Campinas et Saint-Paul, c'est-à-dire dans l'un des endroits les plus fertiles de l'État, qu'il serait disposé à livrer à un groupe d'immigrants agriculteurs français. Il y aurait là un sol merveilleusement propre à la culture et à l'élevage ; on pourrait aussi y traiter avantageusement le maraîchage. Le maraîchage seul enrichirait les colons ; car il y a des débouchés assurés à Saint-Paul et à Rio, où les légumes sont hors de prix, parce que peu de cultivateurs ont compris le profit qu'ils en pourraient tirer.

Par des lèvres aussi autorisées, j'appris pourquoi la seule culture des terres ne réussirait pas.

Évidemment dans toute exploitation agricole, il faut

adjoindre à la culture l'élevage sur une plus ou moins grande échelle. Mais au Brésil, la chose est plus nécessaire que partout ailleurs. Sur les plateaux élevés de Saint-Paul en particulier, les pluies ont une intensité extraordinaire, surtout pendant la saison d'automne (mars, avril et mai) ; elles entraînent l'humus dans le réseau de ruisseaux qui sillonnent les plaines, et c'est pourquoi, soit dit en passant, ils sont si chargés de matières colorantes ; ceux-ci se déversent dans les fleuves qui parcourent d'une extrémité à l'autre l'immensité du Brésil, pour aboutir enfin dans le sein colossal du Parana, lequel, comblé des phosphates des terres brésiliennes, porte cette incalculable richesse à la Plata.

En sorte que l'on peut dire que les terres de l'Argentine, renommées par leur fertilité, sont engraisées des dépouilles du Brésil ; la fertilité de celles-là explique la stérilité apparente de certaines régions de celui-ci.

Il faut donc réparer cette déperdition renouvelée des sucs naturels par des engrais artificiels. Songer à l'importation ou aux créations chimiques est impossible, étant donné les frais de douane et de la main-d'œuvre. De là, la nécessité de l'élevage, et la nécessité de diviser l'exploitation d'une propriété en trois catégories : la culture, l'élevage et le maraîchage.

Tandis que je recueillais ces renseignements et d'autres plus précieux, je songeais aux paysans d'un hameau de Basse-Normandie, qui avaient manifesté, il y a quelques années, le désir d'immigrer pour trouver tout à la fois, sur une terre étrangère, la possibilité d'une vie matérielle plus large et le plein respect de leurs traditions religieuses. Ce sont de braves et solides travailleurs comme ceux-là que j'aurais souhaité orienter vers les terres de Saint-Paul.

A l'ouverture que j'en fis, à mon retour du Brésil, il me fut répondu qu'à l'heure actuelle, ce serait une faute grave d'enlever à la France des bras qui commencent à lui manquer pour les travaux des champs, et qu'il serait plus à propos de lui amener des agriculteurs que de lui en demander.

En effet, j'avais oublié la double plaie des campagnes, où la natalité diminue et où le jeune paysan a honte de la blouse bleue de ses pères. Il va vers la grande ville. Nos villages se dépeuplent. J'en connais qui donnèrent, au siècle où la France colonisait le Canada et la Louisiane, tout un bataillon de robustes gars, dont le nom demeure encore à l'heure qu'il est, sur les bords du Saint-Laurent, villages qui sont aujourd'hui à moitié déserts.

Comment envoyer des agriculteurs au Brésil dans ces conditions ? Italiens, Allemands, Anglais, n'ont pas besoin de regarder la France d'un œil d'envie. Ils peuvent briser leurs canons. La guerre ne se fera plus bientôt sur les champs de bataille, mais sur les champs de culture du monde. Celui-là triomphera qui labourera. On ne tuera plus les peuples ; on les laissera se suicider, et la parole qui résoudra la question mondiale des concurrence sera celle de Jésus sur l'arbre sec : « A quoi bon le laisser là ? Enlevez-le, et donnez la place à un autre ! »

* * *

25 Février.

Il est impossible à un étranger qu'intéressent les diverses manifestations de la vitalité brésilienne, de quitter le Brésil sans faire une visite à la Fazenda Sainte-Gertrude ; il lui est impossible de la visiter sans concevoir la plus haute admiration pour l'homme qui a pu faire de cette vaste propriété l'un des plus remarquables domaines du pays.

Le Fazendaire, le comte de Prates, n'est pas seulement le gentilhomme de la « faisance valoir » comme chacun en connaît dans quelques régions de nos provinces qui ne se sont pas laissés totalement absorber par la grande vie parisienne ; c'est de plus un industriel et un financier que de grandes entreprises s'honorent d'avoir à leur tête. Mais, quelque surchargée que soit son existence d'homme d'affaires, le gentilhomme sait se faire des loisirs pour exercer les aimables devoirs d'une hospitalité dont aucun de ceux qui l'ont goûtée ne saurait oublier le charme.

Sachant qu'il m'était agréable de visiter une fazenda modèle, M. le comte de Prates voulut se faire lui-même mon guide vers Sainte-Gertrude, à travers les différentes parties de sa propriété.

La plantation du comte est à quatre heures de chemin de fer de Saint-Paul. Quatre heures vite passées. La Compagnie pauliste dont le propriétaire de Sainte-Gertrude est un des principaux directeurs avait mis à sa disposition un wagon qui eût rendu impossible toute impression pénible,

même au cours d'un plus long voyage. J'avoue n'en connaître pas de comparables sur nos lignes françaises. Salon délicieusement aménagé, larges fenêtres décorées avec un goût parfait, tables, fauteuils, canapés aussi confortables qu'on le peut souhaiter dans un *home* luxueusement installé; les parois ornées d'artistiques marqueteries faites des espèces végétales les plus riches des forêts brésiliennes; tout, y compris les ventilateurs qui entretiennent une douce fraîcheur, est fait pour donner au voyageur une haute idée de la Pauliste.

La Compagnie pauliste est le fruit, son nom l'indique, de l'activité et des capitaux exclusivement brésiliens des citoyens de l'Etat de Saint-Paul. Enlevée à l'entreprise de la Compagnie anglaise, la construction, comme l'exploitation de la section qui part de Jundiahy et rayonne sur plus de mille kilomètres, est une preuve des plus magnifiques de ce que peut le génie brésilien servi par ses propres moyens.

La ligne traverse la zone caféière la plus riche de tout le Brésil. Cette région est pour le pays ce que sont la Bourgogne, le Bordelais ou la Champagne pour la France vinicole, ou, si l'on veut, ce qu'est le Nord pour l'industrie houillère.

C'est de ces collines où s'étagent à l'infini des masses d'un vert sombre, que coupent violemment les raies d'un rouge écarlate des allées, que s'échappent vers les marchés du monde les sacs innombrables de la fève brune, dont la liqueur tonifie, exalte et fait chanter au poète :

Mon idée était triste, aride, dépouillée
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon de soleil!

Je les salue en passant, ces coteaux qui succèdent aux plaines et portent dans leurs ondulations la fortune de tant de propriétaires qui plantent, cultivent et récoltent la précieuse rubiacée, mais aussi l'inspiration de tant de pauvres gens qui doivent se contenter d'en boire l'extrait.

Je les salue pour ce qu'ils donnent et aussi pour ce qu'ils laissent croire qu'ils donnent. Car ces caféiers sont au nombre des créatures généreuses qui donnent infiniment plus qu'elles ne promettent. Ils ne promettent que du « Café Pauliste ». En fait, grâce aux savantes manipulations des expéditeurs de Santos et des intermédiaires de tous les pays du monde, c'est officiellement de ces rameaux que j'aperçois glorieusement chargés de leurs baies rouges, qu'arrivent jusqu'aux lèvres des gourmets, les cafés les plus renommés, et les Jamaïque et les Bourbon et les Costa Rica, et les Martinique et les Puerto Rico et tous ces Mokas recherchés dont les snobs dégustent l'arome réservé, avec un parfait dédain pour les vulgaires buveurs du « Brésilien ».

Les champs de maïs alternent avec les plantations de café. Ça et là, émerge un dôme immense de verdure. C'est le Jakitiba, l'empereur des forêts qui veut tout gigantesque, son sceptre dans ses rameaux, son diadème dans sa frondaison, comme son trône dans son tronc.

Puis, à travers les champs que sillonnent les ruisseaux issus de l'Atibaia et du Jaguari, d'étranges squelettes d'arbres noirs qui se profilent dans le ciel, tordus, grimaçants, comme des fantômes de suppliciés saisis par la flamme en pleine vie. Ces torses qui s'étirent, ces bras qui se dressent, ces vestiges de ramures où l'on croit voir flotter les chevelures des victimes qui cherchent en des fuites éperdues à échapper à leur tragique destinée, font

une impression douloureuse. Ce ne sont pourtant que de simples troncs, plus puissants que leurs voisins et qui ont survécu à l'incendie de la Capoeira, cet acte préliminaire de la culture des terrains boisés. Le propriétaire du terrain ne les abat point. C'est sa réserve de bois de chauffage, et s'ils demeurent abandonnés quelques années sous leurs robes calcinées, le soleil et la pluie finissent par les dissoudre et les réduire en excellent engrais.

Mais nous voici arrivés au seuil du domaine de Sainte- Gertrude. Des trolleys attendent les visiteurs à la gare, cependant qu'un majordome à cheval surveille les détails de l'arrivée et du départ.

De belles avenues d'arbres en fleurs mènent au centre de la propriété. Partout, cette « terra roxa », dont la poussière s'enlève sous le sabot des mules en des nuages vaporeux où le soleil met des flamboiements de couchant.

Pour être moins poétique et plus pratique, disons que c'est cette terre éminemment propice à la culture des céréales et surtout du café, la *Massapé* et *Salmarao*, due à la désagrégation des roches porphyroïdes, des granulites et des pygmatites.

Le majordome qui caracole en avant des voitures sur son cheval blanc harnaché d'une selle de cuir artistiquement travaillée et d'une épaisse toison de mouton roux, disparaît parfois dans la nue rutilante qui demeure seule visible; il se donne ainsi de petits airs de colonne miraculeuse, conduisant les Hébreux vers la Terre promise.

La Terre promise apparaît là-bas à l'horizon. Nous y parvenons en suivant la longue route qu'ombragent de chaque côté de magnifiques arbres, qui se vêtent absolument, à certains endroits, d'un ruissellement de lianes multicolores.

Le premier coup d'œil est délicieux.

À l'infini, les collines se succèdent, coupées de vallonnements très frais. La forêt vierge, les plantations de café, les prairies, les rizières, font un ensemble des plus harmonieux. De place en place, une ligne de maisons blanches aux toits bruns annonce une colonie; les lignes sont régulières, suivant les routes qui desservent les agglomérations en même temps que les différentes parties de la propriété. Au centre, les vastes installations manufacturières et agricoles, le château et, lui faisant face, une vaste chapelle gothique dont la flèche domine et bénit tout ce qui vit et travaille à son rayonnement.

Et comme nous paraissions en vue des édifices centraux de l'exploitation, toutes les voix des choses et des hommes saluent l'arrivée du maître.

Les usines sifflent par toutes leurs cheminées, la chapelle chante par toutes ses cloches; la joie des colons se traduit tout le long du chemin par des bonjours empressés, cependant qu'à toutes les fenêtres de toutes les petites maisons blanches, les femmes et les jeunes filles que ne réclament pas les travaux des champs, envoient leur meilleur sourire de bienvenue.

Il ne m'est point nécessaire d'autre documentation pour comprendre la place que le comte de Pratès a su prendre, non seulement dans ce coin de terre admirable, mais aussi dans le cœur des ouvriers qui le travaillent.

Le château n'a rien de féodal. D'un style parfait xviii^e siècle, où l'on sent le goût italien, sobre dans ses lignes, il est plutôt la résidence du chef d'exploitation que le manoir du seigneur. Pourtant, de belles salles, de larges chambres, où, avec l'aménité si particulière aux Brésiliens des hautes classes, le maître de céans nous dit :

« Ici, vous êtes chez vous, voici la pièce qui vous est destinée », un bureau aux meubles confortables qui sollicitent à la lecture d'un des nombreux volumes qui chargent les rayons de la bibliothèque, les parois des galeries décorées de tableaux fantaisistes qui indiquent le passage des jeunes; tout marque que nous sommes dans une maison de plaisance.

Mais nous n'avons point le temps de nous y attarder. La Fazenda nous attire. Du péristyle du château, à l'ombre des beaux palmiers qui l'ombragent, le regard embrasse l'ensemble des principaux édifices.

Tout d'abord en face, la chapelle que sépare de la résidence de larges surfaces rectangulaires cimentées, régulièrement divisées par des canaux. Aimablement, le comte de Pratès explique à mon ignorance qui eût volontiers pris ces terrasses pour une profusion de tennis, que ce sont les séchoirs du café. Le café ne sèche bien qu'au soleil emmagasiné par ce pavé luisant; les séchoirs métalliques ne peuvent lui donner un séchage homogène.

A 400 mètres de là, on décharge le café dans un immense réservoir; l'eau courant dans les canaux se charge de le transporter, de le laver, de le conduire jusqu'à l'usinage.

Les usines occupent la droite du carré central. Nous nous y rendons.

Il serait difficile de traduire en quelques lignes la complexité de cet organisme vivant où les machines mues par l'électricité apportent dans leur travail, avec une rapidité centuplée, toute l'intelligence et l'habileté de la main la plus exercée.

Les fèves entrent encore renfermées dans leurs alvéoles. Les rouages du machinisme les saisissent, les décortiquent, les nettoient, et si j'ose dire, les astiquent. Voici le

grain brillant. Il faut maintenant le trier et le classer par ordre de volume et de poids. La machine possède des yeux clairvoyants, des doigts infailibles. Rapide, elle opère le triage, agite, secoue, disperse, et conduit dans une ligne de sacs numérotés, les différentes catégories de café, depuis le plus vulgaire jusqu'au caracolillo de luxe, depuis l'Amarella jusqu'au Bourbon et au Sumatra. C'est un spectacle vraiment admirable.

Le travail ne manque pas à l'usine de Sainte-Gertrude. La propriété compte un million de pieds de café environ, qui donnent cent mille arrobes annuellement. C'est la source la plus généreuse de la fortune des fazendeiros, et, ajoutons, des recettes de l'État.

Au Brésil, du moins dans l'État de Saint-Paul, la propriété foncière ne paie aucun impôt, pas plus que la propriété bâtie.

Elle ne paie que les droits de vente, ce que l'on appelle le timbre de transmission. Un colon qui arrive à posséder dix, cent, cinq cents hectares, comme le fait n'est pas rare, ne paie rien à l'État, qu'il se livre à l'élevage ou au maraîchage. Le sol qu'il cultive, pas plus que les fruits du sol, l'achat ou la vente des bestiaux, ne paie un sou d'impôt. Le café paie pour tout et pour tous, quarante reis annuels par pied, si je ne me trompe, environ sept centimes, ce qui fait une jolie somme à verser aux contributions, par le propriétaire d'un million de plants.

Pendant que nous parcourions les grands halls où le bavardage des travailleurs d'acier ne s'élève pas si haut qu'il empêche de suivre une conversation, un érudit compagnon de voyage me racontait l'état civil et les péripéties de l'acclimatation du caféier sous les cieux américains. Si j'ai bien retenu son histoire, la voici :

Le caféier nous vient, non pas comme on l'a cru long temps, de l'Arabie, qui eut l'honneur de lui donner le nom, sinon la naissance (*Coffea arabica*), mais de l'Abysinie. Caffa, l'une des provinces les plus fertiles de l'empire de Ménelik serait le berceau de la fée. Si l'on veut bien se rappeler que le sucre nous vient de Tripoli (Galilée), d'où les croisés rapportèrent en Europe au xiii^e siècle la précieuse canne, l'on ne refusera pas à l'Orient le tribut de la gratitude... tout au moins de la digestion.

Du fond de l'Abysinie, le café s'alla implanter sur les bords de la mer Rouge, à Moka, puis aux Indes, puis en Hollande, d'où un petit pied curieux poussa son exploration jusqu'à Paris.

C'était au commencement du xviii^e siècle, en 1712, exactement. On sait l'engouement des belles marquises et des jeunes abbés talon-rouge pour la liqueur brune que l'on savourait en relisant quelque satire de Voltaire. « De Voltaire et du café la mode passera vite » murmuraient les sages.

Voltaire a passé, mais le grain de poussière a eu la vie plus résistante que la montagne de génie : la mode du café est devenue nécessité.

Au Jardin des Plantes de Paris, malgré tous les soins dont il était entouré, le petit pied de café s'ennuyait.

Il avait la nostalgie du soleil, des brousses vertes, des collines et des savanes. Ses rejetons menaçaient de dépérir.

Le gouvernement eut la sagesse de lui offrir un petit voyage d'émigration dont il voulut faire tous les frais.

Trois jeunes pousses furent confiées au capitaine Desclieux qui faisait voile vers la Martinique. Deux moururent en route. Tempêtes, accidents retardèrent l'arrivée du

navire. Comme dans la chanson, « les vivres vinrent à manquer », l'eau potable surtout.

Tous souffraient de la soif : officiers, marins, mousses, tous, excepté le dernier pied de café que le capitaine Desclieux arrosait chaque jour généreusement des quelques gouttes d'eau douce qui constituaient sa ration personnelle.

Grâce à ce sacrifice renouvelé, la précieuse plante conquiert le droit de cité sur la terre américaine.

Il paraît que les Martiniquais rirent beaucoup du malheureux arbuste rachitique et des espoirs que son protecteur plaçait dans ses rameaux nouveaux, presque autant que leurs frères de France le firent plus tard du tubercule bizarre que Parmentier présentait au pays comme un pain tout fait par la nature.

Inutile de raconter la suite. Des Antilles, sauvées économiquement par l'industrie caféière, la plante bienfaisante a rayonné dans les deux Amériques, au Brésil particulièrement où elle est devenue un glorieux arbuste qui atteint parfois la hauteur de dix mètres.

Revenons à Sainte-Gertrude.

Des usines, un réseau de routes rayonnantes mène aux six colonies qui sont dispersées à la base des collines que couvre l'opulent manteau vert sombre des caféiers. Avec les ouvriers attachés au service des écuries, à l'entretien des routes, clôtures et constructions de la Fazenda, le personnel dépasse un millier d'employés.

Les colons sont logés dans de modestes et confortables maisons de briques et maçonnerie, sous un toit de tuiles, toutes bâties sur un même plan : deux faces égales comprenant chacune quatre pièces d'habitation, plus une cuisine.

La plupart des colons sont Italiens, beaucoup à l'année, un grand nombre pour un temps indéterminé.

Chaque maison de colons a, comme annexe, un terrain qui peut être cultivé au gré des occupants et entièrement à leur profit. Beaucoup y cultivent des céréales, des légumes, dont ils trouvent un facile écoulement. L'élevage de quelques bestiaux leur est aussi une source de gain aisée qui s'ajoute à celui du travail rémunéré. Il est des fazendas — on me cite celle de M. Alvaro de Souza Camargo — dont le propriétaire ne s'occupe en aucune façon d'élevage. Ce sont ses propres colons qui, dans la partie de la terre mise à leur disposition, nourrissent bestiaux et volailles, et fournissent au patron, au cours du marché, toutes les denrées nécessaires à l'entretien de sa famille et de ses gens.

Chez le comte de Prates, chaque famille de colons peut traiter, selon le nombre de ses membres, de 2 à 12 mille pieds de café.

Pour chaque millier de pieds entretenus, il reçoit 70.000 reis, soit, au cours actuel, 116 francs environ; pour la récolte de 50 litres, 500 reis; en sorte que la moyenne du gain journalier d'une famille laborieuse peut être estimée à 10.000 reis, soit 16 francs.

Si l'on tient compte que ces colons sont logés, reçoivent le bois de chauffage et ajoutent à leur gain habituel les profits de leur culture personnelle, on comprend aisément qu'au bout de dix ans, un bon nombre de ces familles se trouvent à la tête d'un petit pécule qui leur permet d'acheter une propriété.

Les Italiens surtout, qui sont, comme je l'ai déjà signalé, des ouvriers remarquables par leur endurance, leur frugalité, leur esprit d'économie, sont arrivés à con-

quérir dans l'État de Saint-Paul en particulier, une situation agraire de tout premier ordre. Leurs propriétés, acquises, on peut le dire, à la sueur de leur front, dépassent actuellement 85 millions de francs; ils viennent, dans l'ordre des propriétaires, immédiatement après les Brésiliens, bien avant tous les colons des autres nationalités.

Le Brésil leur doit beaucoup, car si la main-d'œuvre italienne n'était venue réparer l'effroyable vide que causa la subite libération des esclaves, la brousse et la forêt vierge eussent vite reconquis les immenses propriétés abandonnées, faute de bras; mais en revanche, la race italienne doit beaucoup au Brésil, et ce n'est pas sans ingratitude que certains de ses représentants taxent de dureté des citoyens dont le traitement permet à l'immigrant de s'élever en l'espace de quelques années, du rang de colon à celui de propriétaire, et souvent, avant la deuxième génération, à celui de millionnaire.

La journée dont nous disposons pour la visite de la Fazenda est courte; aussi, n'avons-nous pas l'ambition de suivre toutes les routes qui nous tentent par les horizons qu'elles nous découvrent, les voûtes roses et mauves des grands arbres dont elles se parent. Leur longueur totale est de 116 kilomètres.

J'oubliais les pâturages. Ils s'étendent à perte de vue, à gauche de la place centrale. On dirait les gras vallonnements verts du Cotentin; le propriétaire, soucieux du progrès de son pays, a su réunir plus de vingt races de producteurs. Trop rapide, le coup d'œil qu'il nous faut nous contenter de donner sur les magnifiques spécimens qui peuplent les écuries du comte, comme trop rapide aussi

la visite à la porcherie, où j'ai pu constater *de visu* que le cochon, s'il n'est pas perverti par la complicité de son maître, est l'animal le plus propre de la création.

Assister au bain et à la douche d'un bataillon de cochons roses et blancs qui s'ébrouent et s'ébattent avec des gestes d'écoliers libérés auxquels ne manquent même pas les cris aigus pour manifester leur contentement, n'est pas chose banale; et c'est un spectacle plus rare encore de pouvoir assister à la préparation de leur dîner, dans une cuisine dont la batterie ferait envie à des bourgeois cossus, au transport de leur menu par un petit Decauville qui part de l'«office» pour aboutir à la «salle à manger» de ces messieurs, où tout est si net que l'on se demande s'il n'y a pas un frotteur et un cirueur attitrés...

Hélas! le grelot des mules tinte; un vieil esclave des âges révolus fait signe au maître que les voitures sont prêtes.

Saturnino avec sa face sombre, c'est la nuit qui s'annonce trop tôt venue pour clore les visions de la journée.

Tandis que s'achèvent les préparatifs du départ, des têtes curieuses apparaissent dans l'entrebâillement des petites portes d'un long édifice qui forme un des côtés isolé du quadrilatère central, à gauche du château. Visages ridés des toutes vieilles, visages rieurs des petits; ce sont les demeurants de la tribu des anciens esclaves qui habitent encore où habitèrent leurs pères, ce sont les suprêmes occupants des cases de l'oncle Tom, ne se souciant guère s'ils sont libres ou esclaves, puisqu'ils vivent contents, à l'ombre du maître humain qui leur adresse un bon sourire en partant, à l'ombre aussi du Maître Divin qui les bénit tout près, dans le rayonnement blanc du geste auguste qui demeure.

* * *

2 mars 1911.

La poste brésilienne est la plus capricieuse du monde; j'en eus une preuve singulière en arrivant à Taubaté. Depuis trois jours, la lettre que j'avais envoyée de Saint-Paul pour annoncer mon arrivée n'avait pas cru bon de se rendre à domicile, si bien que, livré à mes propres moyens, je me rendis dans la ville à la recherche de quelque véhicule qui voulût bien me conduire à la colonie des Trappistes, que je désirais visiter.

J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la déconvenue, puisque, grâce à elle, je pus visiter un peu la cité qui, malgré les airs élégants et confortables que lui donnent bon nombre de maisons neuves, garde un cachet archaïque qui n'est pas sans intérêt.

Taubaté est bâtie sur le campement primitif d'Indiens Guyanazes. Les colons portugais qui vinrent retrouver cette tribu déjà convertie par les Jésuites, et qui avaient émigré de Piratininga, y bâtirent la première église dédiée à saint François. Par une corruption graduelle du nom indigène, l'ancienne aldée Itaboaté est devenue la ville moderne de Taubaté.

Taubaté est le nid d'où s'élançèrent les fameux conquistadores du xvi^e siècle, découvrant et nommant au passage fleuves aux chutes périlleuses, montagnes aux repaires hantés de fauves et de reptiles, semant les villages et préparant, pour la couronne de Portugal, des

centres de colonisation opulents, comme Ouro Preto, la capitale du Minas.

Taubaté possède aujourd'hui une population de vingt mille âmes environ ; elle est le siège d'un évêque dont le zèle s'affirme par la belle tenue des nombreuses églises et chapelles, par les institutions scolaires et charitables dont une grande partie est dirigée par les sœurs de Saint-Joseph de Chambéry.

On m'a bien parlé d'un tramway à vapeur qui met la ville en communication avec Tremembé, le village sur lequel se trouve la colonie des Trappistes, et dont l'église est desservie par un des religieux. Mais je préfère la légère voiture à laquelle on vient d'atteler quatre mules aux jambes nerveuses.

L'ascension sur le siège de la voiture, ou mieux du trolley, suppose déjà une science gymnastique peu commune ; mais que dire des miracles d'équilibre qu'il faut garder pour ne pas être précipité dans quelque une de ces invraisemblables ornières qui semblent faire partie intégrante et nécessaire des routes brésiliennes. Tandis que je m'accroche désespérément, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, je pense à la définition que Luther donne de la raison en expédition pour la conquête des vérités : « C'est un paysan ivre à cheval, qui titube incessamment de droite à gauche, et de gauche à droite. »

Le conducteur me fait remarquer que la route qui va de Taubaté à Trémembé est une des meilleures du pays ; je le crois sans peine, lorsque après avoir salué en passant les deux tours de l'église du village, nous nous enfonçons dans les terres où une bande de sol un peu plus défoncée que les champs environnants représente le chemin carrossable.

Le cocher ne laisse pas à ses bêtes le loisir de s'enfoncer dans les fondrières ; il les anime et les enlève avec un fouet dont la lanière n'a pas moins de cinq mètres de long, et qu'il trouve moyen de faire claquer. La lanière se déroule en longues spirales au-dessus de ma tête et, malgré moi, chaque fois qu'elle me frôle, je m'incline très bas. Comme cela ferait un excellent lasso !

Là-bas, les collines ondulées se détachent en masses sombres piquées d'admirables bouquets rouges et violets sur un ciel rose. Au Nord, ce sont les pentes de la Mantiqueira ; au Sud, celles de la Sierra du Queybra-Cangalhaes. La vallée que nous traversons est celle du Parahyba.

Le Parahyba est un fleuve aux eaux limpides et très poissonneuses ; avec ses débordements annuels, il joue dans ces régions le rôle du Nil. Lorsque l'on a franchi le pont qui le traverse, plus sonore que solide, on se trouve dans la propriété des Pères Trappistes. D'immenses champs à gauche et à droite, dont une partie est encore occupée par la forêt ; les pieds des arbres s'enfoncent dans un terrain marécageux qui réclame un travail intense avant de produire.

Au trot des mules, nous dépassons une première barrière qui s'ouvre pour nous introduire dans de belles rizières arrosées d'une eau qui court en petits riviets. Le ciel est éclatant ; cette céréale peut se réjouir en pareille posture d'avoir rencontré son idéal : les pieds dans l'eau, la tête au soleil. Ces rizières déjà jaunissantes étaient, il y a quelques années, des forêts marécageuses semblables à celles qui les environnent.

Une cheminée d'usine se détache sur l'horizon ; de vastes constructions l'enveloppent ; mais ce n'est pas

encore le monastère, ce n'est qu'un poste détaché pour la surveillance des machines et la direction des cultures : c'est Bérizal, où le Révérend Père Alexis Ducrey gouverne le royaume vert qu'il a conquis sur l'invasissement de la forêt.

Il faut vingt minutes encore pour arriver au monastère ; la route nouvelle, large, bien tracée, mène à la colline de l'antique Fazenda, dont les fils de saint Bernard ont fait un centre de labour et de prière.

A l'entrée du monastère, un Christ monumental tend les bras à l'arrivant, les murailles sourient de toute leur blancheur, un beau palmier impérial agite ses aigrettes en signe de bienvenue.

La maison des hôtes est douce et accueillante, comme l'âme et la parole de l'excellent Père Prieur, qui se multiplie pour faire les honneurs de son toit.

En cette fin d'été, les cataractes des cieus sont toujours prêtes à s'ouvrir, si bien que le soleil qui m'avait paru être un fidèle compagnon de voyage m'abandonna à peine arrivé, et une pluie fine, persistante, ne cessa de tomber pendant mon séjour à la Trappe. Je ne pus donc, comme je l'aurais tant désiré, visiter dans toutes ses parties la propriété qui comprend plus de cinq mille hectares, et qui réclame trois bonnes heures à cheval pour se laisser parcourir d'une extrémité à l'autre. En revanche, j'appris des lèvres du Prieur et du Père Alexis, directeur des travaux agricoles, une multitude de détails qu'il me semble intéressant de consigner ici.

Lorsque les Pères Trappistes arrivèrent en 1903, c'est-à-dire après le dernier dépouillement des Congrégations françaises, cette région de la plaine où ondulent maintenant les têtes alourdies des épis de riz était, comme je

l'ai dit, couverte de forêts ; les sous-bois étaient envahis par les alluvions du Parahyba. Il fallut d'abord abattre la forêt et dessoucher. En dehors de certaines espèces végétales aux tissus mous, les bois abattus fournirent plus de matériaux qu'il n'en fallait pour les constructions, et en particulier de magnifiques solives de palissandre. Le bois à brûler mis de côté ou vendu, le reste fut consumé sur place ; c'est d'ailleurs par cette façon sommaire que les colons procèdent au défrichement de leurs concessions.

Au commencement, le Père Alexis eut sous ses ordres jusqu'à cinq cents travailleurs. Les cultures commencées, il y a quatre ans, couvrent actuellement un espace de quatre cents hectares plantés en riz.

Pour la création de ces rizières, trois cents hommes environ travaillaient, divisés par groupe de vingt-cinq à trente, sous la direction d'un Chef responsable. Les Frères surveillants n'ont de cette façon aucun rapport direct avec les ouvriers individuels ; ils distribuent le travail, dirigent, avisent le chef de la conduite de tel ou tel employé et, si une sanction s'impose, la responsabilité en incombe au chef. Chaque semaine, celui-ci reçoit le salaire qu'il doit distribuer aux ouvriers de son groupe.

Cette régularité de la paie est une des causes matérielles du succès des Pères Trappistes. Beaucoup de fazendeiros, en effet, sont peu scrupuleux sur ce point important. L'ouvrier, toujours à court d'argent, se procure à crédit les articles de première nécessité et, ainsi, est toujours la proie des fournisseurs qui spéculent sur l'embarras de leurs clients, et sont pour la plupart de cruels usuriers.

Aussi, tandis que beaucoup de propriétaires se plaignent de ne pouvoir trouver suffisamment d'ouvriers, les Trappistes en ont toujours plus qu'ils n'en peuvent

employer, les mercenaires affluant là où ils sont assurés de recevoir régulièrement le salaire de leurs travaux.

Dans la région, le prix régulier d'une journée de travail est de 1.500 reis (2 fr. 50) ; les ouvriers préposés aux machines et au gouvernement des animaux, c'est-à-dire là où il y a peine et risques plus grands, touchent un salaire un peu plus élevé ; ils reçoivent 2.000 reis par jour, c'est-à-dire 3 fr. 20 environ.

Le Révérend Père Alexis qui me donne ces renseignements reconnaît lui-même que c'est là un salaire de famine qui ne suffit pas dans un pays où même les objets indispensables sont hors de prix.

Pourquoi alors, demandai-je, n'élevez-vous pas le prix de la main-d'œuvre ?

Nous avons essayé, et nous avons eu immédiatement contre nous tous les fazendeiros des environs ; il y a là pour nous une question de tact et de prudence, à laquelle nous ne saurions nous soustraire. D'ailleurs, nous tâchons de trouver à ce point de justice un équivalent de charité et, puisque nous ne pouvons modifier le prix établi sans indisposer les voisins, nous avons installé, dans une dépendance du monastère, une distribution perpétuelle de denrées, de secours en nature, en vêtements, en pharmacie, aux familles nombreuses ou indigentes.

Pendant la conversation, mon regard errait sur la campagne environnante, où s'élevaient des corps de bâtiments isolés qui tranchaient par leur apparence confortable et presque coquette, sur les constructions que l'on aperçoit habituellement dans les exploitations agricoles brésiliennes. Sur la remarque que j'en fis : « C'est, me dit mon aimable interlocuteur, l'embryon de villages futurs ; ce sont des maisons rustiques que nous avons

commencé d'édifier pour nos ouvriers ; ils trouveront là un bien-être auquel ils ne sont pas habitués dans leurs misérables cases. Les maisons sont petites, six mètres sur six mètres en dehors de la cuisine ; mais elles comprennent quatre pièces, ce qui est suffisant ici, même pour une famille nombreuse. Chacune d'elles est entourée d'un jardin et d'un terrain de culture.

Nos ouvriers sont composés, pour le plus gros contingent, de cabocles, qui sont, comme vous le savez, le métis du Portugais primitif et de l'Indien, de quelques nègres dont plusieurs datent encore du temps de l'esclavage, et enfin de quelques colons italiens.

Et voici comment nous procédons : la maison avec sa terre est remise gratuitement au travailleur qui la veut occuper, et duquel nous n'exigeons que des conditions de moralité. La concession est faite sans engagement de part et d'autre au point de vue du temps ; ils entretiennent comme ils veulent leur jardin, ils plantent ce qu'ils préfèrent dans leur terrain. La seule obligation est de verser au régisseur le tiers de la récolte.

Pour éviter toute dispute au sujet du partage, nous avons trouvé ce moyen élémentaire : le colon fait trois tas de la récolte ; le régisseur, averti, arrive, et choisit parmi les trois tas celui qu'il veut ; comme ils doivent être d'égal volume, toute protestation est impossible. Cela du moins se fait pour les haricots (*faijão*) et le maïs. Pour le riz et le café, on compte par arabe.

Les Italiens sont des ouvriers infiniment plus laborieux, plus sobres, plus persévérants que le cabocle et le nègre ; ils arrivent dans un état de détresse absolue. Au bout de quelques années, ils ont gagné au service des fazendeiros quelques milliers de francs qui leur permettent, s'ils le

veulent, d'acheter une petite concession payable à termes espacés, et dont ils deviennent vite d'aisés propriétaires. D'ailleurs, l'Italien apporte avec lui de son pays d'art, plus de désirs de confort qu'on en rencontre parmi les races populaires nées au Brésil.

Entrez dans la case d'un nègre ou d'un cabocle, vous n'y trouverez qu'une méchante couche de paille ou de feuilles sèches, quelques sièges grossiers de bambou, et de vagues ustensiles absolument nécessaires à une cuisine plus que rudimentaire. L'Indien, comme le nègre, ne travaille qu'à grand'peine pendant quelques jours, pour gagner quelques mille reis, qu'il dépensera en se reposant le reste de la semaine, heureux d'être mal nourri, mais de boire et de fumer à satiété pourvu qu'il ne travaille pas.

L'Italien est doué d'un esprit d'économie admirable ; il travaille sans répit, mais arrondit au jour le jour un petit pécule qu'il ne craint pas d'ailleurs d'entamer pour transformer sa case en maisonnette bien présentable. Franchissez la porte d'un ménage de colons italiens ; vous serez frappé par l'air de propreté et quelquefois même d'élégance qui manque absolument dans les cases voisines. Le lit a sa paillasse, ses draps, son oreiller ; il y a quelques petits meubles, et parfois, dans des cadres simples, se détachent des figures aimées, ou des paysages de la patrie lointaine.

A propos des achats à crédit chez les vendeurs du village, le Père Alexis insista pour me faire comprendre que c'était le véritable fléau de ces pauvres gens, et l'obstacle le plus sérieux à leur bien-être possible.

Le "vendaire" est le fournisseur attiré des centres

agricoles. Épiciers, bouchers, liquoristes, banquier, il est le véritable arbitre de la santé et de la misère du peuple qui est son tributaire. Il a toutes les aptitudes commerciales et financières du juif. Comme il vend presque toujours à crédit, et que plusieurs de ses clients sont dans l'impossibilité radicale de payer leurs dettes, il possède un art raffiné d'étrangler les bons payeurs pour se venger des mauvais.

Le paysan achète sur sa moisson future ou sur sa terre ; au moment de la récolte, il l'hypothèque chez le vendaire ; bien entendu, elle est hypothéquée à vil prix. S'il n'hypothèque pas, il vend d'avance. Ainsi le produit d'un petit champ sera vendu en bloc cent mille reis, pour être racheté en détail, et au fur et à mesure des besoins, vingt fois la valeur qu'en a touchée le malheureux colon.

C'est là un cercle vicieux dont on tire difficilement les victimes, car, arrachées une première fois à cet engrenage mortel, il suffit d'une année mauvaise pour les y rejeter de nouveau. Il s'agit d'ailleurs ici surtout du cabocle et du nègre. L'Italien se garde, en général, d'un pareil danger ; il prévoit, il économise, il fait ses petites provisions, et, n'achetant que le nécessaire, il paie comptant, ce qui est son salut.

Inutile de dire que le vendaire est surtout un mastroquet émérite. De toutes les denrées qu'il débite à hauts prix à ses clients, il n'en est pas qui soit pour lui source de profits comme la « pinga », eau-de-vie de canne à sucre qui n'est pas très riche en alcool, mais que l'habile industriel sait rendre excitante au dernier point. Il a sa recette qui varie, paraît-il, suivant les régions. C'est, tantôt du simple tabac, et tantôt des ingrédients qui pimentent l'eau-de-vie et lui donnent, pour le gosier des

cabocles et des nègres, une saveur à laquelle ils ne résistent plus.

N'étaient les dépenses de la pinga, le paysan brésilien vivrait facilement du fruit de son travail. Sous un climat aussi chaud, et avec ses habitudes de race, il n'éprouve pas le besoin d'une nourriture carnée, il vit presque exclusivement de feijão, de riz, de farine de maïs ou de manioc; de temps en temps, il se contente d'y ajouter un peu de « carne seca ».

Toutefois, même pour ces éléments frustes de la vie matérielle, les prix courants sont infiniment trop élevés relativement au gain de l'ouvrier. Le litre de riz coûte jusqu'à six cents reis (un franc); le litre de feijão jusqu'à sept cents reis. Il est clair que cette contradiction entre le salaire du travail et le prix des aliments entretient un état de misère physique indigne d'un grand pays qui tend vers le progrès comme le Brésil, et prépare, pour des jours qui ne sont peut-être pas si éloignés qu'on le croit généralement, un large terrain au socialisme.

Jusqu'à présent, tous ces ouvriers agricoles sont plutôt de la poussière de peuples qu'un peuple proprement dit; nulle cohésion ethnique, nul lien de traditions, je dirais même nulle communauté d'intérêts ne les coagulent. D'une part, l'indolence du nègre, l'insouciance du cabocle, l'esprit d'économie de l'Italien, d'autre part l'isolement social de toutes ces fractions de la classe laborieuse, ont fait qu'ils n'ont jamais songé à sortir par une réaction brusque de cet état d'infériorité dans lequel ils végètent. Par ailleurs, les agitateurs ont jusqu'à présent, au Brésil, borné leurs efforts aux villes; mais vienne le jour où un meneur ardent entreprendra la propagande socialiste dans les campagnes, vienne le jour où toutes ces cellules isolées

seront agglomérées pour faire un organisme compact sous une impulsion vitale, j'estime qu'il y aura à ce moment une véritable crise pour la culture et beaucoup de misères imprévues pour les fazendeiros.

Lors de la libération des esclaves, la majorité des propriétaires fut ruinée par une brusque détermination qui laissait sans bras leurs immenses territoires.

La lutte agraire ne présentera peut-être pas un caractère d'acuité aussi redoutable, mais on ne saurait négliger de considérer un élément de ce conflit qui tournera au désavantage des propriétaires ruraux: c'est la potentialité de privation des employés qui se dresseront contre eux.

En Europe, on peut dire de nos luttes sociales ce qu'un ironiste a dit d'une bataille: « Le combat finit faute de combattants ». En effet, quelles que soient l'intensité des passions mises sur pied et l'exagération des prétentions ouvrières, les grévistes sont toujours dans une posture désastreuse par le fait même de leurs habitudes sociales; ils ont des besoins matériels assez élevés à satisfaire, des exigences de bien-être, je dirais aussi des nécessités qui ne leur permettent pas de prolonger la résistance indéfiniment.

Les fonds des syndicats et des caisses de grève ne suffisent pas à soutenir jusqu'au bout les réclamations des protestataires. Les patrons le savent; les victoires relatives qu'ils obtiennent, ils les doivent plus souvent à cet état de mœurs des classes ouvrières en Europe, qu'à la justice de leur cause.

Au Brésil, il n'en ira pas de même. Les ouvriers des campagnes ne se sont créés aucune sorte de besoins. Du jour où des meneurs les pousseront à la résistance, ils

soutiendront la résistance jusqu'à des extrémités qui seront facilement la ruine des fazendeiros, si ceux-ci ne cèdent pas.

Que la grève surgisse au temps de la cueillette du café ou de la moisson du riz, que fera le malheureux propriétaire qui a besoin parfois de milliers de bras, et qui n'a pas à compter, comme avec le *deus ex machina*, sur les exigences matérielles d'un peuple d'ouvriers auxquels suffisent quelques poignées de haricots et de farine de manioc?

Il y aurait dans ces conditions un beau champ d'action pour des propriétaires philanthropes. Il suffirait qu'un consortium d'hommes de cœur prenne l'initiative et donne à la main-d'œuvre un salaire adéquat — étant donné le prix des denrées et des objets usuels, 3.000 reis pour une journée d'ouvrier est un minimum — pour que ces dangers auxquels je fais allusion soient conjurés.

N'y aurait-il pas lieu aussi pour le gouvernement d'intervenir pour protéger l'ouvrier agricole contre sa propre faiblesse, et surtout contre l'exploitation éhontée des vendeurs? En certains pays, les pouvoirs publics établissent un maximum légal de prix sur les objets nécessaires à la vie, pain, sel, sucre, etc. Dans les campagnes brésiliennes, le champ des objets contrôlés devrait être plus étendu. De la sorte, la rapacité des vendeurs, qui vendent ce qu'ils veulent, aux prix qu'ils veulent, et dans les conditions qu'ils veulent, serait en partie réfrénée. Il est, certes, désirable que des colons arrivent, innombrables, sur cette terre fertile qui ne demande qu'à récompenser au centuple les attentions qu'on lui donne; mais il me semble plus désirable infiniment que soient protégés et placés dans un état de bien-être relatif ceux qui travaillent déjà à la prospérité du pays, et qui ont les pre-

miers droits à sa protection, de par leur origine ou leur longue résidence.

D'ailleurs, les réflexions que j'émetts là ne s'appliquent pas à la plupart des grandes propriétés, dont les fazendeiros sont renommés pour le souci qu'ils apportent au bien-être de leurs colons. J'en ai visité quelques-unes, et je n'ai pas moins admiré les fondations destinées à assurer la vie matérielle et morale des employés, que les travaux destinés à l'exploitation rationnelle et intensive de la terre.

Malgré la pluie, nous montons à cheval pour aller faire un tour dans la campagne, car je tiens à voir l'habitation élémentaire des colons.

Par de petits chemins tracés aux flancs de la colline et sur lesquels bananiers et bambous tendent des voûtes frémissantes, nous arrivons dans une partie de la propriété où les cabocles et les nègres ont des concessions.

Justement un vieux nègre est assis sur le seuil de sa demeure, et pendant qu'il me donne difficilement quelques détails que j'essaie d'obtenir de lui, j'examine le léger édifice qu'il faut bien décorer du nom de demeure. Rien de plus simple, rien de plus sain non plus pour celui qui ne craint ni le déluge, ni la visite des serpents, ni la nuée des moustiques, ni l'étouffement de la fumée. Et au cas où quelque lecteur ou même lectrice désirerait s'en offrir un semblable, voici la manière de construire que j'ai recueillie des lèvres mêmes du propriétaire :

Commencez d'abord par dresser les colonnes (*esteios*) qui supporteront le toit; gardez-vous de les prendre d'une taille trop élevée, la maison n'a jamais qu'un rez-de-chaussée, et l'on a l'habitude de se courber en entrant,

Fichez en terre, entre chaque colonne, une haie de piquets légers qui formeront le mur (barrotes); prenez maintenant des tiges de bambous fendues en deux (taquaras), que vous liez dans le sens horizontal aux barrotes à l'aide de lianes (cipos).

Penchez-vous un peu; prenez de la bonne terre rouge qui forme le sol, et remplissez les interstices avec ce mortier peu coûteux (barro); il vous reste à placer le toit. Allez dans le champ voisin ou à l'orée de la forêt, coupez cette grande herbe plate (sapé), qui est le chiendent du pays, et que l'on rencontre partout, puis mettez-la par bottes sur quelques troncs de bambous jetés en travers des murs; vous avez une construction à l'abri de laquelle vous vivrez plus heureux que M. Fallières à l'Élysée, si vous avez l'âme sage d'un cabocle.

Pour une famille, deux pièces suffisent : la chambre à coucher qui sert ordinairement de salon, de salle à manger, de boudoir, de fumoir, et la cuisine. Pour vingt mille reis, vous pouvez vous offrir un pareil palais.

Toutefois, avec des goûts un peu plus exigeants, on donne sur la terre sèche un enduit lisse à la truelle, et si l'on est déjà dévoré de la passion du luxe, on y ajoute un revêtement de chaux. Mais, ce sont là raffinements que connaissent peu les cabocles et les nègres, qui se tiennent toujours prêts, lorsqu'ils ont exploité pendant quelques années un coin de terre, à se bâtir, à quelques centaines de mètres plus loin, une nouvelle demeure sans se soucier de l'ancienne.

Quant à la porte, quelques tiges de bambous attachées avec des lianes en tiennent lieu; lorsque l'habitant est présent, il la jette de côté; quand il s'absente, il la fixe avec un nœud de cipo, et cela suffit.

Le vieux nègre que nous avons trouvé rêvant sur le seuil de sa case était par bonheur assez causeur; j'obtins donc de lui quelques détails que je notai à mesure qu'il me parlait, ce qui me valut tout d'abord d'être pris pour un émissaire de la police, et peu s'en fallut que le bon vieux ne s'imaginât que j'étais envoyé pour le ramener à l'état d'esclavage.

Car, nous avons devant nous un ancien esclave.

Quel âge avait-il au juste? Il ne le savait pas. Tout droit encore, souriant avec des dents blanches dont quelques-unes cependant s'endeuillaient de l'absence de leurs voisines, il nous dit que depuis que l'Empereur est parti, ses cheveux ont toujours été blancs. Voilà un point de repère assez peu commun. Depuis plus de vingt ans, ce bon nègre a les cheveux blancs. Or, il y a au Brésil un proverbe qui dit :

Quanto o negro pinta,
Tem tres veses trinta.

Ce que je traduis ainsi :

Quand les nègres grisonnent,
Leurs quatre-vingt-dix ans sonnent.

Je n'ose faire le calcul de l'âge de notre vénérable José Leonardo; c'est le nom que reçut l'ancien esclave à son arrivée à Bahia.

— Et comment êtes-vous venu à Bahia?

— Dans mon pays, il y avait des blancs qui sont venus vers le roi de ma tribu et qui lui ont dit : « Donnons des enfants, nous les élèverons, nous leur apprendrons à devenir riches et nous te les ramènerons ». Et le roi a bien voulu, mais il a dit : « Surtout, n'en faites

point des esclaves, car le Grand Esprit ne veut pas. » Au lieu de nous ramener à la tribu, l'on nous a conduits au Brésil, et j'ai été donné avec beaucoup d'autres par mon maître en dot à sa fille.

— Et comment s'appelait ton maître ?

Le pauvre nègre ne sait pas au juste, pas plus qu'il n'a retenu le nom de sa propre famille ; il se souvient seulement que l'on disait en parlant du maître : Son Excellence Senhor José.

— Et quelle était votre vie ?

— Il fallait se lever de bonne heure, à la Madrugada. Avant de partir aux champs, nous avions une tasse de café ; à dix heures, on nous donnait à manger des feijões, du riz, et tous les jours nous avions aussi un peu de viande sèche. Le vendredi, nous mangions des œufs à la farine. Le soir, quand nous rentrions de l'ouvrage, nous travaillions à préparer le café et les denrées du ménage, et vers dix heures, on nous enfermait. Chaque ménage était à part, et aussi les garçons et les filles dans des dortoirs communs, et chacun avait sa couverture.

— Mais il me semble que, dans ces conditions, vous étiez au moins aussi bien que maintenant ?

— C'est vrai, car je ne mange pas de la « carne seca » tous les jours, mais aussi, personne ne me donne la « pancada ». La pancada est un fouet tissé de nerfs de bœuf dont les contremaîtres (feitores) se servaient sans rime ni raison.

— Alors, tu as reçu la pancada parfois ?

— Oh ! oui, souvent, quand j'étais en retard dans le travail, et c'est mal de battre les travailleurs qui sont en retard, car, regarde ma main — et me disant cela, le vieux nègre me montrait chacun de ses doigts — tu vois

aucun de ces doigts de ma main n'est égal à l'autre ; ainsi des travailleurs dans les champs : d'aucuns sont moins agiles, et d'aucuns moins forts, et l'on ne doit pas battre un homme parce qu'il est moins puissant que son voisin.

Aussi, plusieurs noirs s'échappaient pour ne pas recevoir la pancada ; s'ils étaient repris, on les amenait le soir à la case, on les mettait nus, les pieds entravés dans des bois, on les frappait sur les épaules avec six lanières de cuir mouillé, et, souvent, ils restaient malades, et mouraient des coups reçus.

Mais, ajouta le bon vieux, j'avais un maître qui était bon. Quand la sainte libératrice (1) détruisit l'esclavage, je demeurai chez lui comme ouvrier, avec beaucoup d'autres de mes compagnons. Dans la fazenda où j'étais à Roanha, dans le Guaratinguê, du côté de Cunha, il y avait une école pour les « meninos » ; on leur apprenait à lire, à écrire et le catéchisme. Le dimanche, nous travaillions un peu le matin et le soir pour les travaux de la maison, puis le curé venait parfois dire la messe et administrer les sacrements ; il baptisait les petits enfants. Les jeunes mères demeuraient quarante jours après leurs couches sans travailler, les nourrissons étaient gardés pendant la journée par une vieille, et la jeune mère venait à heure fixe leur donner le sein.

— Et aviez-vous, interrogeai-je, quelques petites douceurs pour faire oublier la pancada ?

— Oui, le maître nous donnait parfois du tabac.

— Et la pinga, jamais ?

— Jamais, me répondit le vieux nègre.

(1) S. A. I. la princesse Isabelle, aujourd'hui M^{me} la comtesse d'Eu.

Mais ses dernières dents blanches qui se découvraient dans le gros rire de ses grosses lèvres laissèrent passer l'aveu suivant :

— Pourtant, nous en buvions parfois, quand nous allions à la ville conduire les bestiaux et faire les courses. Puis, un camarade allait vendre au marché, le dimanche matin, les produits de nos petites plantations personnelles que nous travaillions dans nos heures de repos, et, avec cela, nous pouvions parfois boire de la bonne pinga. Elle était moins chère et meilleure que celle d'aujourd'hui!

Tandis qu'une sorte de nuage, provoqué par la mélancolie de ce souvenir, passait sur le front du vieux nègre, un bruit de pas précipités sur le chemin voisin détourna notre attention. Deux robustes paysans passaient, portant sur leurs épaules, suspendu à un tronc solide de bambou, un long colis enveloppé dans une étoffe bleue, qui se balançait entre eux, à la rapide cadence de leur allure. Une douzaine d'hommes suivaient les porteurs, d'un pas également pressé, parlant assez haut, de leurs affaires sans doute.

— C'est un enterrement, me dit José Leonardo.

Je saluai le corps, car ce paquet était le cadavre d'un colon des environs que l'on portait ainsi, sans plus de cérémonie, sans prêtre, sans prière, jusqu'à sa tombe, à l'ombre de l'église de Trémembé.

Je me demande si le « pas redoublé » n'est pas de rigueur pour le transport des morts brésiliens à leur dernière demeure. A Rio, j'ai vu parfois passer des quadriges dorés, sculptés, décorés d'accessoires qui me parurent plutôt folichons que funèbres. Des chevaux pimpants, conduits par des cochers allègres, tiraient le char avec un empressement qui ne répondait peut-être pas absolument

à celui que manifestait naguère le défunt pour arriver à son Hôtel Terminus. Il n'y a rien là de la solennité de nos pompes funèbres. Mais la terre est si belle au Brésil que les morts ont peut-être plus hâte que chez nous d'y rentrer.

Pour le dire en passant, les dépouilles mortelles n'entrent jamais dans l'église. Il est probable que c'est là un usage qui fut nécessité jadis par la fréquence des épidémies, particulièrement de la fièvre jaune, ce qui expliquerait aussi la survivance de ces courses à la tombe qui froissent un peu nos délicatesses non averties.

Les morts ne reçoivent donc pas, comme dans notre culte européen, cette touchante et magnifique démonstration religieuse : les chants d'orgue, les absoutes, l'encens, tout cet ensemble admirable de rites qui affirme l'immortalité réelle de la créature dont l'enveloppe matérielle seule s'évanouit.

En revanche, sept jours après l'inhumation, la famille fait célébrer un service religieux pour le défunt, lequel revêt le caractère d'une véritable obligation sociale. Les relations les plus lointaines du mort, les hommes les plus étrangers aux fonctions du culte, se font un devoir d'y assister. Je n'ai pas entendu dire qu'au Brésil la partie masculine de l'assistance mette un point d'honneur à ne pas franchir le seuil de l'église, se contentant de demeurer aux abords, pendant la cérémonie, comme j'ai vu le fait se produire en Argentine, à Buenos-Aires en particulier.

C'est peut-être d'ailleurs le meilleur hommage que certains spécimens de l'humanité puissent rendre à la pureté du sanctuaire de n'oser en fouler le sol.

Nous quittons le brave José Leonardo, que la pluie fine, persistante, n'empêche pas de continuer à fumer dans

son indolente immobilité, sur le seuil de sa case. Quelques plants de café rénovés de l'ancienne fazenda mettent une note d'un vert profond sur les collines environnantes, quelque chose comme les plantations de casséiers, mais d'un volume triple, dans les vignobles de la Bourgogne.

Cette région n'est peut-être pas aussi propice à la culture du café que le nord de Saint-Paul ; toutefois, il y réussit convenablement, et, si je ne me trompe, il a tous les droits d'occuper honorablement cette terre, puisque le premier pied de café importé au Brésil fut, comme je l'ai dit, planté à Taubaté.

Pendant notre promenade à travers les gorges et les valls minuscules qui se succèdent sur les contreforts de la Mantiqueira, j'admire la végétation qui est particulièrement riche en cette apothéose de l'été. Je ne sais le nom de ces arbres qui s'étagent aux flancs de la colline. On dirait de colossaux lilas roses s'entremêlant à des marronniers vêtus d'une robe aérienne d'un rouge ardent. Par-ci par-là, des genêts jaunes de la hauteur de nos chênes, des masses de bleuets formant de gigantesques fourrés ; tout cela relié par une dentelle de lianes fantastiques qui jette sur tous les dômes je ne sais quelle cascade de fleurs blanches, violettes, comme un bouillonnement frémissant, ruisselant de jets de baccara multicolores. C'est inexprimable.

J'admire surtout l'œuvre déjà réalisée par les nouveaux occupants de ce sol si longtemps abandonné.

Les Pères Trappistes ont compris et appliquent journellement la loi évangélique. Le temporel est pour eux l'étape vers le spirituel ; les biens de la terre sont le moyen d'atteindre les biens de l'âme. Tout progrès réalisé dans le domaine terrien se traduit immédiatement par un pro-

grès poursuivi dans la sphère des créatures humaines sur lesquelles ils ont prise.

Déjà, par leurs écoles ouvertes pour les garçons et les filles des paysans des environs, par la petite chapelle installée dans une partie de l'ancienne enceinte des nègres, par leur catéchèse régulière et leurs générosités sagement réglées, ils ont commencé la transformation physique et morale de ces pauvres gens, plus abandonnés encore jusque-là que la terre sur laquelle ils végétaient.

Les fils de saint Bernard accomplissent aujourd'hui au Brésil ce que les enfants de Bruno et de Benoit ont si merveilleusement accompli aux temps lointains des colonisations européennes.

Ils ont entendu la parole de Jésus : « Allez, prêchez l'Évangile à toute créature. »

Toute créature doit entendre la "bonne nouvelle" ; non les âmes raisonnables seulement, mais toute créature capable de progresser. Les marais sont évangélisés quand l'homme les dessèche et leur fait produire des fruits ; les forêts sont évangélisées quand elles cessent d'être le stérile repaire des bêtes, pour étendre les provinces fertiles où croît le pain des hommes ; toute créature est évangélisée quand elle est ordonnée à un service plus haut et plus parfait. C'est la réalisation réfléchie de la loi des ascensions qui domine l'univers. La culture et le culte sont deux gestes complémentifs l'un de l'autre. L'effort fait rendre à la terre tout ce qu'elle peut donner pour élever la vie physique de l'homme, comme il fait rendre à l'âme tout ce qu'elle peut donner pour développer sa vie morale.

Ils évangélisent la terre, ces admirables moines laboureurs, comme les moines apôtres évangélisent les âmes.

Double culture que les êtres conscients ne séparent pas et qui ne se dissocient jamais à la Trappe de Trémembé.

Les vieux moines agriculteurs apprenaient autrefois aux descendants des esclaves romains et des barbares la science du travail qui les réhabilita et posa les assises de la civilisation nouvelle ; ceux d'aujourd'hui accomplissent le même œuvre auprès de ces cabocles indépendants et voués à l'éternelle misère sociale par leur horreur de tout labeur suivi, auprès de ces nègres paresseux qui s'étiolent dans la plus noire détresse, depuis que l'esclavage, parfois plus humain que la liberté, ne les protège plus contre leur propre déchéance, ne fût-ce qu'au nom de l'intérêt du maître.

Sous un climat qui autorise toutes les paresse, parce qu'il apporte d'indéniables amollissements, les Trappistes montrent par leur propre vie ce que peut la force de la volonté contre les influences combinées du ciel torride et de la terre envahissante.

Moins résistants que les indigènes, parce que moins habitués aux dépressions de l'atmosphère, ils sont un défi vivant et glorieux jeté par la foi virile à toutes les hostilités ambiantes. Ils sont levés à deux heures du matin pour la prière qu'ils prolongent jusqu'à six. Vêtus d'une bure pesante, ils affrontent les pénibles travaux des champs, et, plus mal nourris que les esclaves noirs auxquels ne manquait jamais le morceau de "carne seca", ils se multiplient à la tête de leurs travailleurs sur tous les points de l'exploitation.

Quel défi ! Mais aussi quel triomphe !

Déjà le domaine abandonné et repris par les marais et la forêt vierge est couvert de rizières, de champs de maïs, de bananeraies, qui produisent du cent pour un. Le bien-

être entre avec la moralisation sous ces cases où les tares d'une double misère achevaient de déprimer la race.

Je caresse, en passant, des enfants à la physionomie rayonnante de bonheur à l'apparition de la robe des Trappistes ; de beaux noirs, bien découplés, convenablement vêtus, viennent baiser la main du Père... « Et ce sont, me dit celui-ci, les espérances de l'avenir. Nous avons, jusqu'à présent, régularisé les unions ; nous veillons maintenant à ce que les mariages se fassent entre gens du même sang. Nous sauverons ainsi ce qui reste d'une race qui fut belle et utile. Nous comptons beaucoup sur les centres agricoles que nous multiplions autour du monastère. Lorsque nous aurons pu loger tous les jeunes ménages, ce sera un pas énorme fait pour la rénovation de ce brave peuple qui est digne de tout ce que l'on entreprend pour son bien... »

De telles œuvres, en France, sont récompensées par le dépouillement et l'ostracisme. Le gouvernement de Saint-Paul témoigne aux Pères colonisateurs une sympathie reconnaissante, qui se traduit sous toutes les formes. Le ministre de l'agriculture et plusieurs officiers de l'État aiment à venir constater par eux-mêmes les progrès de la culture, et se font une joie d'être les hôtes de la Trappe de Trémembé.

Voilà encore des compatriotes que les porte-queue des pontifes du boniment feraient bien de ne pas oublier, quand ils soufflent à l'oreille de leur maître le nom des Français qui font honneur à leur patrie sur la terre du Brésil.

...La petite voiturette du monastère, conduite par le Père Prieur, nous ramène à Trémembé. Un excellent déjeuner, qui se ressent beaucoup plus des habitudes d'hospitalité du Père desservant de l'église que de l'aus-

térité de la Trappe, nous remet de nos émotions cahotiques à travers les fondrières auxquelles je renonce décidément — la faute en est aux trois jours de pluie qui se succèdent — à donner le nom de routes.

Et nous voilà repartis pour Taubaté.

Les magnifiques haies de bambou impérial qui bordent la voie de chaque côté font presque oublier pluie, boue et ornières. La brise qui les agite les fait chanter aussi. Quelques-unes de ces tiges d'un or éclatant aux nœuds de jais sont de la grosseur d'une jambe d'homme. Pendant des kilomètres, les haies se continuent, à peine trouées de place en place par quelque arbre aux muscles tenaces qui essaie vainement d'écarter ce formidable treillis qui l'empêche de voir le miracle des trolleys s'inclinant, s'enfonçant, rebondissant, sans culbuter jamais, au grand plaisir de ce peuple de têtes vertes qui semblent applaudir un tel phénomène par le frémissement de toutes leurs feuilles.

Nous ne connaissons rien en France de comparable à cette merveille des bambous brésiliens. Ce que nous appelons bambou, et dont l'industrie compose certains meubles de fantaisie ne peut nous en donner aucune idée. La magnificence des troncs, l'éclat de la peau, la solidité des tissus en feraient une matière sans rivale pour la décoration et l'ameublement. Quelle source de richesse pour le pays, dans la seule exploitation de ces haies ! Pourquoi le Brésil ne cherche-t-il pas un débouché à ces plantes admirables ? La réponse est toujours la même. Les frais de transport mangeraient d'avance tout bénéfice possible. Le moindre bagage coûte les yeux de la tête, en chemin de fer. Les prix du fret sont établis sur une telle base qu'ils rendent ruineuse toute exploitation. Pour cette

raison, des trésors inappréciables sèchent sur pied, et pourrissent dans les forêts et les champs brésiliens.

Je l'ai déjà noté, la cherté des transports sur les lignes de chemin de fer est un des obstacles les plus graves au progrès économique de ce prodigieux pays.

... Je ne veux point quitter la jolie ville de Taubaté sans aller présenter mes hommages respectueux à l'évêque auquel je n'avais pu accorder, bien malgré moi, la conférence qu'il avait bien voulu me faire demander par son éminent vicaire général, le chanoine de Castro.

Comme tous ses collègues dans l'épiscopat, le premier pasteur du diocèse de Taubaté est un homme d'une grande cordialité. Sa demeure n'a aucune prétention de palais épiscopal ; on sent beaucoup plus dans la personne de l'évêque, dans sa parole et tout son environnement, le père de son peuple que le haut administrateur qui gouverne ses sujets en formaliste bureaucrate. La dépendance des fidèles de leurs évêques, la confiance et l'attachement que leur clergé leur témoigne, faits qui m'ont frappé au Brésil, ne tiendraient-ils pas beaucoup à cela ? L'évêque de Taubaté a des paroles extrêmement aimables pour moi, et, après avoir eu la bonté de me dire que " son diocèse était mien ", il me flatta infiniment en m'affirmant qu'il s'était inspiré de mes œuvres pour composer sa première lettre pastorale sur la Charité.

La pensée que de loin — et il y a déjà quelques années — mon travail avait un rayonnement, si diffus soit-il, sur cette belle terre du Brésil, fit plus que me flatter : elle me causa une joie que j'emportai, et, qui, achevant la douce série des impressions de ces deux jours, fut comme cette petite fleur que l'on cueille dans un bouquet odorant, pour en perpétuer le souvenir.

D'après le récit du vieux nègre.

LA LÉGENDE DU MANIOC

Il était une fois, comme on dit, une fois,
C'était aux temps lointains où les hommes des bois
Vivaient heureux et libres,
Chantant comme fêlibres,
Le rare bonheur d'être rois...

La fille d'un vieux chef des tribus d'Arôtô
Était un bouton d'or d'une grande beauté,
Plus sage encor que belle,
Et chacun parlait d'elle
Comme d'une divinité.

Or, un jour où le chef, près du foyer fumait,
Avec ses compagnons, le divin calumet,
L'enfant vint toute pâle
Lui dire dans un râle :
« Écoute-moi, mon père aimé.

Mon cœur est la fleur pure et noble de l'Ypé :
Le Grand Esprit sait bien, Lui que nul n'a trompé,
Qu'en aucune souillure
Où choit la créature
Ta fille n'a jamais trempé.

Et pourtant j'ai senti que mon sein tressaillait,
Je suis mère, et... » Mira tristement bégayait
L'aveu de ses alarmes,
Et, couverte de larmes,
Aux pieds du père défaillait.

A ces mots, le vieux chef, d'un seul bond se levant,
Comme un tronc de palmier secoué par le vent
D'une horrible tempête,
Courbe et dresse une tête
D'où jaillit un éclair mouvant,

« Debout, dit-il, debout, Vous tous, nobles anciens
Qui veillez sur le nom sacré des Indiens !
La vierge qui se livre
Peut-elle encor survivre
A l'honneur, le plus grand des biens ? »

« La coupable elle-même a prononcé son sort,
Répondent les anciens. Rien ne peut du grand tort
Commis contre la race
Laver l'affreuse trace,
Ta fille a mérité la mort ! »

Mais voilà que la nuit suivante, en plein sommeil,
Aux regards effrayés du chef au cœur de pierre,
Un fantôme apparut, revêtu de lumière,
Dont le visage étrange était blanc et vermeil.
« Par l'ardeur du soleil ! par l'éclat de la lune !
Garde-toi, lui dit-il, de toucher à Mira ;
Elle est pure, et l'enfant qui de ses flancs naîtra,
Sera pour les tribus la plus sûre fortune... »

.
.

Blanc et rose, l'enfant qui naquit se nomma
Mani : Lys du Matto. Le Grand Esprit l'aima,
Et sur les noires ailes
De ses condors fidèles
Dans son royaume l'emmena.

Au centre de la case, où gisait dans les fleurs,
Le corps de l'enfant blanc né de tant de douleurs,

Mira creusa la tombe;
Et, tel un fruit qui tombe,
S'y brisa, frappée en plein cœur.

Or, lorsqu'on releva le corps inanimé,
De celle qui mourut de la mort de l'aimé,

L'on vit, touchant prodige,
Naitre et croître la tige
D'un grain que nul n'avait semé.

L'on découvrit le sol où dormait, dans son nid
De fleurs fraîches encor, le doux enfant béni...
En place de son cœur, une étrange racine
Germa à découvert au fond de sa poitrine...
Et le fantôme blanc, parlant de l'Infini,
S'écria : « Mani Oc » ! C'est le cœur de Mani !

LA SUISSE AU BRÉSIL

4 Mars.

On m'avait tant parlé de la colonie Helvétique; l'on m'avait tant répété : « Ne quittez pas le Brésil sans aller constater ce que peut réaliser ici un essaim d'agriculteurs européens, » que je m'étais décidé à faire la route qui mène de Saint-Paul à la commune de Indahyatuba sur laquelle s'est établi l'heureux agrégat suisse.

Une claire et chaude matinée... La conversation de mon aimable compagnon de voyage, Dom Amaro, fort au

courant des choses du pays, ne me laisse pas apercevoir du cours des deux heures que dure le voyage de la capitale à Itaicy, station assez importante de la ligne de la Sorocaba...

Nous voici descendus. Quelques coups sur le pardessus, et dans un nuage rose s'enlève la subtile poussière qui est l'accompagnement obligé de tout voyageur dans l'intérieur du Brésil.

Il m'est arrivé plus d'une fois de m'énerver contre cette poussière, qui s'en vient, impalpable, invisible, mais envahissante et rapide comme la fumée et la lumière, vous envelopper, quelques précautions que vous preniez, quelque hermétique que soit la fermeture des portes et des fenêtres; et toujours définitivement vaincu par cet envahissement persistant, j'ai cru comprendre quelque chose à la poussière des terres brésiliennes.

Cet imperceptible nuage n'est pas un dégagement quelconque du sol; c'en est l'émissaire, et j'oserais dire le fourrier; c'est le premier attouchement de la conquête que fait de l'étranger qui la foule, la terre du Brésil.

A votre insu, cette puissante séductrice s'empare de vous, corps et âme; on dirait qu'elle vous vêt de ses émanations, tandis que sournoisement, elle fait monter jusqu'en l'intime de votre être la chaleureuse sève qui circule en elle.

Son emprise est si réelle qu'il n'y a pas un étranger qui ait habité et surtout parcouru le Brésil quelque temps, qui le puisse quitter, sans éprouver ces « saudades », ces regrets mélancoliques mêlés de désirs de retour qui lui ramènent tant de ceux qui croyaient lui avoir dit un définitif adieu.

La poussière dont il enveloppe ses visiteurs n'est qu'un

terne symbole; il est facile de la secouer; combien moins aisé de se défaire de l'impression profonde dont il a marqué la partie sensible de l'âme!

Je devisais de ceci et d'autre chose avec Dom Amaro, tandis que maître José Bannwart, l'un des chefs de la colonie, venu pour nous recevoir, apprêtait le bon cheval de selle et le trolley qui nous devait conduire au terminus.

Une demi-heure de voyage dans un chemin rouge souvent encaissé, bordé la plupart du temps, de vastes champs de maïs et de pâturages, et nous voici au seuil du village helvétique.

Il ne fut pas nécessaire de l'indiquer.

Devant une « Venda » s'étale une surface de terre battue et scrupuleusement lisse encadrée de solides madriers. C'est le jeu de boules cher aux enfants de la montagne. Ce signe ne saurait tromper.

« Nous voici en Suisse, » criai-je à notre guide dont le vigoureux mulet trottait au-devant du trolley.

« Nous y arrivons, » me répondit José Bannwart.

D'ailleurs à partir de là, le chemin mieux entretenu, et coupé régulièrement par de larges barrières qui marquent la série des propriétés privées, renseigne sur un plus grand souci de la part des habitants à tenir leurs terres en état.

Longuement, la campagne se déroule à perte de vue, à droite et à gauche du chemin; ici, s'étendant en larges prairies; là, s'échelonnant en collines arrondies.

Des groupes de maisons blanches s'adossent à la colline où mûrissent les vignes et le maïs, tandis que la rivière s'attarde en chantonnant au fond du vallon.

Des fouillis de plantes aux larges feuilles vernies, des réseaux impénétrables de lianes qui couvrent d'un même manteau plusieurs arbres à la fois; de place en place d'é-

normes dômes en fleurs qui s'élèvent au-dessus de la masse verte, semblables à des têtes de géant qui dépassent une foule dense de curieux: Canellas, Sassafras, Caparinas, Paineiras; essences, arômes, couleurs, formes, harmonies: tout enchante les sens et l'imagination. Nous sommes en pleine terre brésilienne; mais la Suisse a pénétré ce riche domaine, de son esprit et de ses mœurs.

N'est-ce pas la Suisse qui nous accueille dans le geste de ce fanion rouge à la croix blanche, qui flotte au faite de la demeure d'Antoine Ambiel, l'un des pionniers de la colonie?

N'est-ce pas la Suisse qui nous sourit par les lèvres de ce peuple d'enfants aux blondes chevelures qui s'entassent sur le balcon de ce joli chalet construit à la mode du vieux pays?

Ah! ce chalet suisse et ce peuple d'enfants!

D'un bout à l'autre de la colonie, nous les admirerons; ce sera la marque, la double marque de la race suisse demeurée fidèle à la morale familiale du Vaterland et aux lignes mêmes du home lointain dont elle veut apercevoir la silhouette se profilant sur les horizons de la nouvelle Patrie.

Le chalet de José Gut a décoré sa façade de quelques beaux palmiers du pays; il a cédé à la tentation de l'ambiance.

José Bannwart a voulu que l'ombre qui abrite sa demeure eût encore quelque chose de l'austérité de la terre maternelle. Il n'a eu qu'à faire une demande à l'Institut agronomique de Campinas, la ville voisine, et il en a reçu gratuitement de jolis plants de sapins qui sont devenus en quelques années, ces beaux arbres élancés et touffus qui enveloppent son chalet.

Entrons au hasard, dans l'une de ces demeures champêtres dont un riche bourgeois ferait volontiers sa maison de campagne. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'air de propreté parfaite; l'aisance dans les choses du logis, dans les meubles et les objets usuels.

Le chalet est profond, parce qu'il n'a habituellement qu'un étage, comme la plupart des maisons brésiliennes; les pièces s'ouvrent sur le corridor central.

Au haut du perron, les enfants accourent pour saluer les visiteurs. Quelles gentilles manières, quelle grâce chez ces petites filles qui donnent la bienvenue avec une phrase angélique: «*Gelobt sei Jesus Christus*» «*Loué soit Jésus-Christ.*»

Ces enfants n'ont pas quitté leurs champs, et à voir leur manières, l'on s'imaginerait de jeunes citadines en vacances.

Tout respire en elles la double santé du corps et de l'âme; filles de la nature libre, elles portent aussi avec elles le reflet supérieur des choses d'en haut.

On sent qu'elles sont élevées à l'école ennoblissante des travaux de la terre qui font les forts, et des traditions religieuses qui font les purs.

Le type du pays paternel s'est gardé dans la blondeur des cheveux, dans les roses du teint. Rien des profondeurs mates de la carnation brésilienne, et dans les yeux bleus nuancés de gris de ces enfants, il semble que l'on aperçoive le rayonnement des beaux lacs où flotte la poésie des montagnes neigeuses.

Pendant que jasant les fillettes au seuil du chalet paternel, les garçons se font annoncer par le bruit d'une marche presque belliqueuse.

C'est pour eux journée de congé. Regardez les passer rangés en bataillons de tireurs.

Les aînés portent l'arquebuse, oui la fameuse arquebuse nationale qui les fait rêver de l'héroïque légende de Guillaume Tell.

S'il y avait encore des Gessler, ils n'auraient qu'à se bien tenir, devant l'assurance de ces jeunes gaillards! Mais laissons passer ce corps d'arquebusiers et jetons un regard sur les pièces du chalet qui nous accueille.

De grandes salles, l'une pour la réunion de famille, avec canapé de bois sculpté, fauteuils et chaises vêtus de leurs housses; l'autre pour l'étude des enfants, avec de jolis meubles.

Et suspendues aux murs, près des images pieuses, les gravures patriotiques. Un grand Christ étend ses bras miséricordieux, et tout autour les chers souvenirs du pays. L'Axentrasse blanche et bleue qui va s'achever dans la pénombre lointaine, d'où émerge l'aiguille élégante de l'église de Fluellen; l'armée suisse moderne avec tous les costumes et les différentes armes dominée par la devise: *Un pour tous, tous pour un*; les épisodes grandioses de cette épopée de héros montagnards qu'est l'histoire suisse: *Der Schweizerische Landsturm*, etc., etc.

La salle à manger, les chambres sont également confortables, et comme je le disais tout à l'heure, respirent pleinement l'hygiène et l'aisance.

Je comparais mentalement ce ménage avec ceux que j'avais pu visiter dans les différents cantons de la Suisse chez des citoyens de la même catégorie de travailleurs, et ne pouvais m'empêcher de témoigner mon admiration.

«*Maintenant, il faut que vous me racontiez comment vous êtes arrivés à cette situation enviable*», dis-je à mon hôte, qui s'appretait à faire circuler les coupes de vin

dont il me montrait, non sans orgueil, les ceps producteurs, s'étageant superbement devant la maison!

« Pas encore, me répondit-il, allons voir d'abord le maître du village! et après déjeuner, nous deviserons. » J'avais compris le sens de ces paroles.

Quelques minutes après, nous rendions nos devoirs au « Maître du Village » dans la coquette église que ces braves cœurs ont édifiée à frais et à travaux communs, au centre même de l'agglomération.

Une belle avenue plantée d'arbres d'essences diverses et d'une belle venue déjà, bien qu'ils n'aient que quatre ans, conduit à la petite place.

L'avenir est prévu avec le développement qu'il apportera; de larges espaces sont réservés de part et d'autre à ses caprices; mais déjà une belle construction qui commande à un vaste jardin, s'élève près du sanctuaire.

« C'est la cure, dit notre guide; mais pour le moment, ce sont les sœurs directrices de nos écoles qui l'habitent. »

« Et votre curé? »

« Ah! c'est toute une histoire. Notre bon curé, Dom Nicolauss Amstalden, est un vieillard de quatre-vingts ans qui est venu avec nous de là-bas!... Depuis vingt ans, il ne nous a pas quittés; mais quand le saint homme a vu la jolie demeure que nous lui avons bâtie, il s'est signé, il a crié à la tentation de Satan, en la déclarant trop luxueuse et il s'en est allé plus loin, — tenez, voyez dans ce verger! — habiter la maisonnette modeste qu'il a élevée lui-même!... »

Effectivement cette cure est toute une histoire, et je crois bien que de tous les curés que l'on met en présence d'une cure, le vénérable Nicolauss Amstalden est le seul curé à crier au scandale pour trouver « la cure trop belle ».

Cette histoire valait la peine d'être mentionnée. C'est fait.

Heureuses gens, heureux pays!...

J'ai pu me procurer une petite photographie [représentant ce vénérable ecclésiastique conversant avec un de ses paroissiens au seuil d'une propriété. Je la donne comme une image symbolique de la merveilleuse transformation de ces terres et de l'ascension sociale de ces colons, opérées par une double culture matérielle et morale persévérante. N'est-ce pas l'alliance de la Religion et du Travail pour la conquête du sol?

• A l'infini, s'étend l'espace inculte. La forêt vierge semble défier l'effort humain : mais le courage de l'ouvrier est là qui veille aux portes; la bénédiction de Dieu l'appuie et le récompense.

Ils font admirablement là, ces deux hommes dissimulés qui se complètent cependant!

C'est à l'union de ces deux forces que la colonie helvétique doit l'essor prodigieux dont je vais dire quelque chose, après avoir présenté rapidement le cadre.

L'année 1881 fut presque une année de famine pour quelques contrées de la Haute Suisse. Le canton pittoresque d'Unterwalden et surtout l'Obwalden fut particulièrement éprouvé.

La pénurie y fut à ce point que bon nombre de familles se résolurent à demander à une terre plus généreuse les moyens de vivre que la chère patrie ne pouvait plus leur procurer.

Une vingtaine de foyers s'unirent pour émigrer au Brésil, en particulier les Bannwart, les Amstalden, de Sarren, les Ambiel, les Wolf, de Giswyl...

Les enfants d'alors sont devenus des hommes solides ; ils ne se rappellent les mauvais jours que pour se réjouir de leur sort actuel et bénir Dieu.

« Mais ne croyez pas que tout ait été rose, surtout dans les commencements. disait notre interlocuteur, Théodore Bannwart, l'un des plus jeunes émigrés de 1881.

Notre première étape du Brésil, fut chez un gros propriétaire dont les terres sont à deux heures d'ici, chez M. Quéiroz Telles, dans la Fazenda du Sitio Grande.

Petits et grands nous fûmes attachés à la culture des plants de café.

Défricher, nettoyer, enlever les parasites toujours renaissants le long des plantes, cueillir le café ; tout cela nous était payé à raison de 640 réis — à peu près 1 fr. 50, monnaie de l'époque — pour 50 kilogrammes de rendement de café brut.

— Il n'y avait pas de quoi devenir millionnaire à ce métier.

— Sans doute, mais les petits à côtés nous permettaient de vivre.

Sur l'indication du Fazendaire, nous allions dans les environs, parmi les anciennes propriétés abandonnées et déjà reprises par l'envahissement de la forêt, chercher de jeunes rejetons de caféiers que nous plantions dans un endroit déterminé.

Pendant quatre ans, l'entretien de ces jeunes plantations nous incombait ; au bout de ce temps, tout plant en bon état nous était payé 800 réis, et comme les pieds de café se plantent de 3 mètres en 3 mètres, nous avions tout droit d'utiliser les entre-deux pour des céréales et des légumes dont le rendement nous appartenait entièrement.

De cette façon, le ménage ne manquait jamais de lé-

gumes frais. L'enclos qui entourait notre petite habitation nous permettait une basse-cour dont nous allions vendre les produits chaque samedi à la ville voisine.

Actuellement les colons gagnent davantage.

L'entretien des pieds de café leur est payé à part de la cueillette ; le Fazendaire leur accorde un lot de terrain dont ils ont la libre disposition ; beaucoup sont les fournisseurs de lait, de légumes et d'œufs de leur patron.

Mais tels que, nous pouvions vivre, si bien qu'au bout de sept ans de travail, en 1888, lorsque les propriétés subirent une crise, à la suite de la libération des noirs, nous fîmes le rêve de devenir acquéreurs d'un terrain qui fut nôtre.

Nous nous réunîmes cinq familles dont les petites économies globales montaient à une somme de dix mille francs à peu près.

Ce n'était pas assez. Nous trouvâmes dans un compatriote établi à Campinas, M. Villac, un aide généreux et nous entrâmes en pourparlers pour l'achat d'une Fazenda presque abandonnée. C'est celle où nous sommes actuellement : 300 hectares de terrain dont une partie défrichée, 44.000 plants de café et un troupeau de 63 bœufs et vaches, le tout pour la valeur de 23 contos, à peu près 45 mille francs alors.

N'était-ce pas tentant ?

Le vendeur nous fit crédit de la somme que nous ne pûmes lui payer comptant : et sa confiance ne fut pas trompée.

Cinq ans plus tard, en 1893, il était payé intégralement et la culture de la terre avait répondu si généreusement à nos labeurs que nous pouvions, cette année même adjoindre à notre premier lot, une nouvelle Fazenda de 150 hec-

tares portant 60.000 pieds de café, et de la valeur de 120 contos.

Il est bien entendu que notre succès avait attiré autour de nous ceux de nos compatriotes qui rêvaient aussi de devenir propriétaires.

Aujourd'hui la colonie est composée de 40 familles — 500 personnes environ — vivant sur un territoire qui comprend plus de 2.000 hectares.

Chaque famille possède son lot de terre, libre entièrement de le cultiver selon ses goûts; mais la plupart tiennent à posséder un petit cafezal.

En bloc, nous cultivons 200.000 pieds de café. Si l'on établit une production de 5.000 sacs de 60 kilos par an, à 50 et quelques francs le sac, il reste aux propriétaires, déduction faite de toutes dépenses, environ 25 francs, par sac, soit pour 5.000 sacs, la somme de 125.000 francs à répartir entre tous les propriétaires.

— Et ce n'est, dis-je, qu'une partie du rendement de vos fazendas ?

— Bien entendu. Nous avons, en outre, toutes les céréales, particulièrement le maïs, le riz, les haricots, les pommes de terre.

200 hectares sont plantés en maïs et rapportent très abondamment 15 hectares en riz; mais ce n'est qu'une expérience.

20 hectares sont semés de pommes de terre et autant, de haricots dont la consommation est journalière.

— Et tout cela rend suffisamment ?

— Dites, admirablement. Cette terre est d'une richesse sans pareille et semble vouloir payer par des trésors les attentions qu'on lui témoigne.

Les haricots, par exemple :

Le prix de vente en gros est normalement de 6.000 reis, soit 10 francs les 100 litres.

Chaque hectare produit au bas mot 8.000 litres. Multipliez par 20 hectares, vous avez 160.000 litres de haricots, ce qui donne au bout de l'année un total de 16.000 francs et, frais de semences et de travaux déduits, 10 à 12.000 fr. net.

— D'ailleurs, ajouta Théodor Bannwart qui nous donnait ces détails, faisons un tour à travers champs; vous jugerez mieux, vous-mêmes, des résultats obtenus.

* * *

Chevaux et mulets étaient sanglés et n'attendaient que le signal du départ. Nous voici organisés en caravane.

Bientôt, sous le pas des montures, s'élève le nuage de poussière rosé qui, comme la nuée lumineuse de Moïse, ouvre et ferme la marche des voyageurs.

Nous croisons, chemin faisant, un beau troupeau de vachés et de mules qui descendaient à l'abreuvoir. Ils appartiennent à l'un de nos compagnons d'excursion.

— Combien avez-vous de têtes de bétail dans le troupeau? lui criai-je, en passant.

— Je ne sais pas au juste. Peut-être une soixantaine, à quelques-unes près, plus ou moins!

Je demeure ébahi de la réponse.

Je songe aux montagnards de la Suisse, aux braves paysans du Valais que je connais, laborieux et économes, qui peinent d'un bout de l'année à l'autre, mangent mal, logent misérablement, pâtissent de toutes les rigueurs des

saisons, et sont contents quand ils possèdent une vache dont ils partagent le veau en famille et un mulet dont les services sont réclamés à tour de rôle, et tant de jours par semaine, par chacun des chefs de foyer qui ont droit aux biens du père...

Je ne pouvais m'empêcher de penser : « Si tu étais resté dans ton village de Sarnen, mon ami, tu saurais combien tu as de vaches et de mules, et tu n'aurais pas de peine à les compter!... »

Par de jolis chemins creux dont les haies me rappellent celles de Bretagne et de Normandie, par l'allée centrale d'un riche cafezal dont les rameaux chargés de leurs fèves rouges annoncent une opulente récolte, nous arrivons à la propriété d'un des colons de la première heure, Benedicto Amstalden.

Comme tous les autres de la colonie, le chalet de Benedicto brille par une apparence d'élégance confortable. Avec son perron et son balcon de bois peint, il semble une habitation de la Suisse arrachée à la montagne et transportée toute faite dans le Campo brésilien...

Pour l'acclimater et l'empêcher de ressentir la nostalgie des pays neufs, son propriétaire l'a enveloppé de toutes parts d'arbres robustes, de plantes séductrices, de fleurs de toutes sortes.

Et le chalet se sent si joyeux qu'il sourit par toutes ses portes et ses fenêtres qu'un commencement de luxe a couverts d'une agréable peinture, ainsi que tous les plafonds de l'appartement.

La famille est nombreuse. Des fils robustes élargissent les travaux du père. Bien que le chalet comprenne huit grandes pièces, toutes bien meublées et élégamment tapissées, il a fallu bâtir à côté.

La nouvelle construction sert tout à la fois de maison d'habitation et de cave pour les vins.

Car nous sommes chez un vigneron, chez le principal vigneron de la colonie.

Pendant que Benedicto fait circuler le beau vin rouge de ses vignes, j'examine la pièce où nous sommes assis. Ici comme partout, le double amour de la Religion et de la Patrie s'affirme : images du Christ et de la Vierge ; tableaux rappelant les épisodes de la vie de Guillaume Tell, et là-haut bien en évidence, protégée par une vitre et entourée de rubans blancs, une couronne de concours de tir. Les feuilles de la couronne sont sèches et mortes ; l'impression que cause son souvenir est toujours vivante :
Je lis l'inscription qui l'accompagne :

Der rechte geist für Vaterland
Beweist er auf dem Schützenstand
Stets nur für Gott und Vaterland.

Son véritable amour de la Patrie,
Il le prouva sur le champ de tir
Toujours pour Dieu et pour la Patrie!

Et pendant que j'épelle ces simples lignes, je remarque, au coin des yeux de notre hôte, deux petites larmes qui se forment et lentement descendent sur ses joues.

Singulier prestige du coin de terre qui nous donna naissance! Puissantes influences de ce petit mot « Vaterland » qui suffit à remuer, à des milliers de lieux, le fond d'un cœur d'homme, à vivifier la vision presque éteinte des montagnes, des montagnes blanches et des lacs bleus, et si pauvre et oublié que soit ce coin lointain, le garde toujours aimé comme le visage sacré d'une vieille mère...

A l'occasion du Jubilé de la fondation de la Société du Tir, la colonie helvétique fit de grandes fêtes. L'on vint de Rio de Janeiro, de Saint-Paul et des villes environnantes. Les prix furent vivement disputés. Est-il nécessaire de dire que l'orgueil national fut entièrement sauvegardé? José Bannwart fut proclamé roi; une superbe médaille d'or atteste son habileté; couronné de fleurs et porté sur le pavois par quatre robustes concitoyens, il apprit aux montagnes et aux forêts du Brésil qu'il y a encore dans la race de Guillaumé Tell d'habiles tireurs capables d'abattre à distance la fatidique pomme.

Mais, laissons le tireur et revenons au vigneron.

— Ma fazenda, nous dit Benedicto, est une terre admirable pour la vigne.

Lorsque j'entrepris la viticulture, j'eus quelques déboires, soit du fait d'une taille erronée, soit du mauvais choix des ceps, j'en arrivai à une sorte de désespérance et pensai plusieurs fois à arracher les quelques centaines de pieds déjà plantés.

La volonté et la pratique aidant, je n'employai exclusivement que des ceps piémontais. A l'heure actuelle, nous avons une trentaine de mille pieds dont une bonne moitié en plein rapport.

Pour moi, je ne me plains pas. Les 8.000 ceps qui ont plus de quatre ans m'ont donné, cet automne, 120 hectolitres d'excellent vin.

Tout est vendu d'avance aux négociants de Saint-Paul, au prix minimum de 100 francs l'hectolitre.

La vigne, comme toute autre culture entreprise au Brésil et poursuivie d'une façon rationnelle et persévérante, récompense généreusement des travaux; elle donne une moyenne de rendement de 50 0/0.

Grâce à Dieu, nous n'avons que très peu de mildew, et nous savons le combattre énergiquement.

On peut affirmer qu'un bon cep de six ans donne une moyenne de 2 litres de vin; mais beaucoup donnent jusqu'à 6 ou 8 litres.

Aussi, chaque colon a sa petite cave garnie, et le vin qui se boit à la table de famille est authentique.

Je songeais en écoutant le vigneron et en dégustant son vin pur et sain à certains produits baptisés « vins de Bordeaux » que l'on sert au prix réduit de 8 à 10 francs la bouteille dans les hôtels brésiliens où le client n'a pas le courage de se réduire à l'eau pure; je songeais aussi au grand nombre de colons qui se condamnent à s'intoxiquer avec l'horrible « pingá » et ne boivent jamais un verre de vin naturel.

J'avais là, sous les yeux, la démonstration évidente des miracles que peut opérer dans ce pays le labeur soutenu par l'économie et la persévérance.

Honneur aux colons de l'Helvétie! Ce que ceux-ci ont fait, d'autres le peuvent également.

Nous ne quittons pas la demeure des Amstalden sans jeter un coup d'œil sur les merveilleux orangers qui séparent les dépendances du chalet paternel de la nouvelle maison.

Sont-ce vraiment des orangers, ces arbres énormes, hauts comme des chênes, arrondis et réguliers comme des pommiers, denses comme des ifs et que le soleil caresse sans les pouvoir pénétrer, géants producteurs dont le moindre donne annuellement cinq cents litres de fruits?...

On a l'air un tant soit peu Tartarin, lorsque l'on annonce de pareils résultats; je voudrais que les yeux des scep-

tiques vissent se reposer comme les miens, sur ces masses puissantes dont des milliers de globes qui confondent leur vert sombre avec le vert sombre des feuilles annoncent l'inépuisable fécondité.

Rivalisant avec les orangers, une avenue de pruniers prépare au propriétaire une récolte opulente. Chaque prunier fournit un minimum de 5 arobes de fruits, soit 75 kilogrammes.

Après cela, l'on peut dire que le Brésil est le pays du monde, où, au contraire du proverbe, l'on peut sagement « venir pour des prunes ! »

Comme nous nous rapprochions de l'église, centre de la colonie, au trot de nos montures, nous entendons soudain les échos d'une fanfare.

A-t-on jamais imaginé une réunion de Suisses sans jeu de boule, sans société de tir et sans fanfare ?

Il me souvient d'avoir assisté, en Suisse, au défilé des différentes délégations valaisannes, à l'exposition de Sion de 1909. Le moindre hameau de 50 habitants avait sa musique. Orphéons et fanfares faisaient tressaillir les places de la petite ville et frémir la montagne. C'était une débauche de fibres, de trombones et de tambours.

Tout le Valais soufflait, trompétait, clarinettait à l'ombre émue du Valère et du Tourbillon.

Rien n'était plus essentiellement suisse que ces enthousiasmes sonores ; l'on sentait que les musiciens souffraient de ne pouvoir faire passer dans leurs contre-basses le mugissement des tonnerres de la montagne, dans leurs grosses-caisses les grondements des cascades.

Toutes les paroisses venues en corps des confins du canton, s'agitaient dans cette atmosphère de sons ; les curés battaient la mesure, les enfants de chœur sonnaient

le triangle à défaut de la clochette d'autel et l'on y voyait les filles de Marie, en habit national, jeter des regards d'envie vers l'ophicléide dont elles se seraient volontiers passé au cou la courbe ronflante en guise de cordon de fête.

Le Valais tout entier était une fanfare.

Je ne fus donc pas surpris de voir que les colons avaient transporté ce goût, cette passion atavique sur la terre brésilienne.

D'ailleurs, la fanfare qui nous offrait une sérénade est assez bien organisée et bien dirigée pour rendre des points à plus d'une « musique » de ville.

Ces travailleurs trouvent assez de loisirs après les journées passées aux labeurs des champs, pour étudier sérieusement des morceaux difficiles ; aussi sont-ils toujours prêts, aux jours de fêtes ou à l'occasion de concours, à prendre leur place et à faire acclamer les mélodies helvétiques à l'ombre du drapeau brésilien.

Je tiens à relever ces petits détails, parce que ces lignes écrites par un témoin sincère ont l'ambition de faire connaître, loin de ces rives du Brésil et particulièrement aux compatriotes des colons d'Indahyatuba, jusqu'à quel point leurs frères émigrés demeurent fidèles dans leur terre d'adoption, à l'esprit et aux habitudes de la mère-patrie, et combien aussi la lutte pour l'existence, couronnée d'un succès magnifique, laisse de place pour la culture des goûts artistiques et pour les plaisirs chers à la race.

Dans son nid de verdure, le clocher de la petite église émergeait à nos regards.

Nous reprîmes la conversation interrompue. Les quelques données qui suivent achèveront de mettre en lumière les résultats de l'initiative personnelle et des dévouements de l'essaim helvétique.

— Nous voici, disait José Bannwart, sur le terrain communal réservé d'un commun accord, lors de la division des terres.

C'est là que doivent s'élever toutes les constructions d'intérêt général.

Nous avons commencé par bâtir l'école. C'était en 1894. Nous nous sentions des ailes, après l'acquisition de notre deuxième lot de terrain et nous voulions que nos poussins pussent voler plus haut que nous encore.

Et pour être sûrs qu'ils voleraient dans le bon chemin, l'un de nous fut chargé d'aller en Suisse chercher un instituteur de notre sang et de notre religion.

Une bonne habitation, un jardin, un traitement de près de quatre mille francs, c'était une jolie situation.

Nous n'eûmes pas de peine à découvrir un candidat.

A l'heure actuelle, le nombre des enfants a plus que doublé. Nous avons dû faire appel à des religieuses.

Nous avons donc la bonne fortune de posséder dans l'immeuble bâti à destination de cure, trois religieuses de Sainte-Catherine.

Elles enseignent et éduquent merveilleusement la soixantaine d'enfants que nous leur confions.

Vous n'ignorez pas que l'État nous laisse une entière liberté d'enseignement.

Bien plus, la commune nous verse un subside annuel à titre absolument gracieux. Nous ne pouvons rien désirer de plus avantageux. Un comité, fondé par nous, administre les fonds de l'école, perçoit les 5 francs mensuels de chaque élève, paie les maîtresses à raison de 100 francs par mois chacune, modeste rétribution à laquelle nous ajoutons le bois, le café et les petites douceurs que peuvent désirer les excellentes religieuses.

L'église n'a été bâtie qu'en 1898. Chacun y mit la main; et nous eûmes la joie de la faire consacrer, un an juste, jour pour jour, après la pose de la première pierre.

Cet ensemble de constructions ne nous a guère coûté moins de cent mille francs; mais à l'heure actuelle tout est payé.

Nous sommes nos maîtres, et nous pouvons dire que chez nous, « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». La conclusion s'imposait.

Jamais le spectacle de la paix et de l'harmonie ne s'était fait aussi vivant à mes yeux.

— Et le poste de police? demandai-je.

— Il n'y en a pas. Nous nous organisons nous-mêmes; le municipe d'Indahyatuba nous laisse absolument libres, et, si par hasard il y a quelque petite difficulté, nous arrangeons cela à l'amiable et entre nous.

— Et le bureau du percepteur, et la caisse du receveur?

— Il n'y en a pas non plus. Pour nos 2.000 hectares de terre, nous ne payons pas un sou d'impôt; les contributions directes n'existent pas au Brésil ni sur la terre ni sur la propriété bâtie. C'est le seul pays du monde auquel on puisse rendre ce haut témoignage de souci à l'égard des paysans.

— Ah! puissent les ministres, députés, sénateurs de mon pays, vous entendre, cher ami, interrompis-je en un accès d'admiration!...

Et j'évoquais les mânes de Fourier et du Père Enfantin qui n'ont jamais osé rêver pour le bonheur de leur phalanstère une économie aussi parfaite!

* * *

Nous passions devant le chalet d'Antonio Ambiel, l'un des colons de la première heure et l'arpenteur agronome officiel de la colonie.

— Entrez un instant vous reposer, nous cria le maître de la maison.

Et nous le fîmes avec joie, car là encore l'enchantement de la vie aisée, familiale nous attendait. Il suffit d'un regard jeté sur ce groupe auquel il manque un des plus jeunes rejetons, pour saisir cette plénitude de contentement dans le bien-être et la double santé physique et morale.

Nous fîmes le tour de la propriété; nous pûmes complimenter les colons présents sur les excellents résultats que leur ont donnés les premières expériences d'élevage auxquelles ils se livrent depuis quelque temps.

La colonie n'a pas hésité à faire venir de Suisse un magnifique spécimen de la race de Simenthal. Le campo brésilien n'aura rien à envier d'ici quelques années aux beaux pâturages du canton de Fribourg; les vaches laitières permettront aux actifs enfants de l'Helvétie d'entreprendre le commerce du lait, du beurre et des fromages, qui serait des plus rémunérateurs dans le pays.

Depuis quelques années aussi, chaque famille plante son verger d'arbres à fruits, que des préjugés croyaient réservés aux climats européens : poiriers, pommiers, pruniers, pêcheurs, etc...

Nous en visitons un.

Jardin potager? Jardin de plaisance? L'un et l'autre.

Ou plutôt, jardin de plaisance et jardin potager en pleine terre de culture intensive. Car nous entrons dans une rizière dont les épis commencent à se doré.

De grandes allées la divisent que décorent à l'envi les alisiers géants, les rosiers, fuchsias, œillets, dahlias aux éclatants coloris.

De six en six mètres, les arbres fruitiers sont plantés à travers le champ. La plupart n'ont que trois ou quatre années; mais déjà les orangers de Bahia sont chargés de leurs fruits d'or; des pruniers, dont je ne puis embrasser le jeune tronc de mes deux mains, donnent de savoureuses reines-claude; des pommiers portent des fruits, non encore arrivés à maturité, plus gros que le poing. L'un d'eux, offert par l'Institut agronomique, donne deux récoltes par an; je puis l'admirer entièrement couvert de fruits formés et de fleurs; des poiriers greffés venus d'Europe ont poussé des jets de trois mètres de hauteur.

Et tout cela au milieu de la luxuriante végétation des arbres fruitiers du pays: figuiers, papayers, bananiers, manguiers, etc...

Quelle puissance de la terre brésilienne! Quelle facilité d'adaptation à toute culture! Quelle richesse de rendement pour tout effort!

Que sera-ce de ce coin généreux, dans quelques années, alors que le temps des tâtonnements et la lenteur des expériences auront fait place au large épanouissement de la pleine culture?

Tout permet d'espérer les résultats définitifs les plus magnifiques.

Le climat est excellent. A cette altitude de 600 à 700 mètres, les grosses chaleurs n'ont rien de déprimant

et la température la plus basse ne descend jamais au-dessous de 0°.

Pendant l'été, un vent frais s'élève chaque après-midi. Il serait même possible d'utiliser cette brise régulière, en cette contrée où les ruisseaux abondent, pour actionner un petit moulin à vent. De cette façon l'on pourrait élever un volume d'eau suffisant pour la création de belles rizières.

J'ai vu quelques champs qui me semblent attendre la plantation de cette céréale.

Quant à l'état sanitaire de ce coin de terre, l'on peut assurer qu'il est excellent.

Aucune épidémie, aucune fièvre : « Voici vingt-trois ans que nous sommes installés ici, me dit José Bannwart. Nous étions vingt pour fonder la colonie. De ces vingt, quatre sont morts ; c'étaient tous des anciens. La mortalité infantile est d'un tiers moins élevée que dans les villes voisines, Saint-Paul en particulier.

Quant à nous autres, regardez-nous bien ; nous ne sommes pas encore de l'étoffe dont on fait des morts ! Et nous espérons bien, avant de quitter la tâche, avoir vu la petite colonie de l'Unterwalden devenir un grand peuple qui travaillera tout à la fois au bon renom de la vieille patrie helvétique et à la prospérité de la jeune patrie Brésilienne. »

* * *

Ainsi nous quittâmes nos amis de la colonie suisse, dans un vœu et une espérance à laquelle souscrivait complètement notre cœur.

A l'extrémité des propriétés de la colonie, les Pères Bénédictins de Saint-Paul ont acheté un lot de terrain. Un jeune religieux parlant le dialecte des fils de l'Unterwalden a pris la place du vieux pasteur, et l'on sent quels liens infrangibles attachent l'âme de ce peuple à ses prêtres, surtout quand ils sont représentés par des hommes de fine culture et de bonté délicate comme le religieux qui s'est consacré au service de la colonie.

Une gracieuse attention nous avait préparé le souper et le gîte sous le toit de la nouvelle cure. Nos guides devinrent nos convives, inutile de le dire...

La soirée était d'une pureté idéale.

Tandis que les hôtes accueillants continuaient autour de la table la joyeuse conversation commencée, je me plus à rêver quelques instants sous le ciel du Brésil, sous ce ciel nocturne chargé de plus de constellations d'or que ne l'est de ses corymbes roses le Paineira des forêts.

Une douceur indicible descendait des coteaux lointains dont le murmure d'arbres visités par la brise arrivait jusqu'à moi. Au-dessus de mon front, la triade d'Orion brillait dans son quadrilatère enflammé ; un peu en arrière, déroulant sa spirale, le Scorpion semblait vouloir, colosse farouche, escalader l'immensité pour l'étreindre de ses anneaux de feu ; à gauche, la Croix du Sud, comme le Labarum sacré qui flotte à la proue du navire brésilien en route pour d'infinies destinées, la Croix du Sud resplendissait à la cime du vaisseau de l'Argonaute faisant jaillir, dans son sillage, l'écume d'étoiles de la Voie Lactée ; et tout là-bas, à l'Occident, rivalisant avec le croissant bleu de la Lune, une planète gigantesque, comme une torche ardente, descendait majestueusement sur l'horizon.

Une main invisible semblait en secouer les étincelles au-dessus des arbres dont les silhouettes s'estompaient dans la pénombre mauve du couchant, et noyée dans cet océan de paix et de mystiques clartés, ma pensée subissait le rythme attendri du silence plus éloquent que toute parole.

Les oiseaux mêmes respectaient ce silence; ils n'étaient pas les soirées brésiliennes comme le font merles et rossignols en nos climats d'Europe; car, je l'ai déjà signalé, un instinct prévoyant leur dit que leur chant appellerait les serpents. En revanche, les cigales emplissent l'espace de leur incessante mélodie.

Assez loin de moi s'élevait un concert de ces artistes de plein air. Le vent qui ébranlait les bambous semblait vouloir soutenir d'une basse profonde leur accompagnement étrange de violes et de hautbois, et comme si un chanteur mystérieux n'eût attendu que ce prélude pour jeter ses premières notes, une juvénile et forte voix monta dans la nuit.

Que disait la voix? Je ne le sais. Tout d'abord, ce fut comme l'appel strident des pasteurs, cette phrase aiguë que j'ai souvent entendue d'un versant à l'autre des vallées de l'Oberland...



puis ce fut une mélodie douce et chaude à la fois; tendresses et regrets qui se fondent, singulières explosions d'une subconscience ignorée qui jaillissent de sentiments nés en nous, sans nous..., et il me parut que j'entendais, porté sur les lèvres de ce paysan attardé, soutenu par les

harmonies d'orgue des bambous et des cigales, le chant des fiançailles des Montagnes Helvétiques au front neigeux et des jeunes Campos Brésiliens...

... Rapidement la chanson s'éteignit derrière un pli de la colline; mais la vibration en était entrée profonde en moi.

Revenu vers mes compagnons, j'en entendais encore l'écho, l'écho qui, par un phénomène d'ébranlement sensoriel, était devenu fleur et lumière, comme un fantôme qui se serait vêtu, pour forcer les portes de mon âme, de la tunique multicolore des lianes ondulantes et d'un manteau tissé de rayons d'étoiles.

* * *

15 Mars.

Il est un peu ridicule de vouloir, lorsque l'on n'a fait que passer dans un peuple, synthétiser quelques remarques faites à la hâte, et toujours superficielles, pour en organiser une thèse à laquelle on prétend donner la valeur d'un document.

A la rigueur, il est aisé d'écrire, même dans ces conditions, de longs chapitres sur le développement matériel d'une nation, sur ses ressources, son outillage et ses produits industriels ou agraires, l'état social ou économique des diverses classes. Avec deux ou trois comptes rendus officiels et quelques journaux relatant les débats

des Parlements et le cours des marchés, l'on est érudite à bon compte. Pour peu que l'on joigne à ce bagage peu coûteux les droits que donne la notoriété du nom et une bonne dose de toupét qui en impose toujours aux snobs et aux ignorants, l'on tire de la copie au kilomètre. Revues illustrées et volumes à trois francs cinquante portent à travers le monde des pages bourrées de notes et de faits, auxquelles il ne manque que la sève personnelle.

Il est plus difficile d'écrire, lorsqu'il s'agit d'analyser le caractère humain, et de donner un aperçu, fût-il incomplet, de la psychologie du peuple où l'on a vécu, si on ne l'a fréquenté longuement et dans la diversité de ses classes, prises en des circonstances différentes.

C'est pourquoi je ne me flatte nullement, en traçant ces lignes, de photographier moralement les Brésiliens. Je n'en ai connu que quelques-uns ; je n'ai vu du pays que quelques parcelles, encore que magnifiques, et vouloir dire : « Voilà le Brésil, voilà le Brésilien » me ferait trop ressembler à ces Américains du Sud qui, au retour d'un voyage en Europe, disent à tout bout de champ : « Ah ! les Français ! Ah ! la France ! » Et qu'avez-vous vu de la France ? — Paris. »

Et qu'ont-ils vu de Paris ? Les grands boulevards, les restaurants chics, les théâtres, les champs de course, s'il s'agit des hommes ; ajoutons les grands magasins, la rue de la Paix, s'il s'agit des dames.

Paris n'est pas la France, et le quartier qui va de la Chaussée-d'Antin à Montmartre n'est pas Paris.

C'est ainsi que j'avoue n'avoir connu ni le Brésil, ni les Brésiliens ; le peu que j'en ai vu m'aide à deviner le reste ; voilà tout. Et par plaisir personnel, je me redis ce peu que j'ai vu, comme un hommage que je rends à un

peuple que je pressens bon et grand par ce qu'il m'a bien voulu laisser voir de lui.

La psychologie du Brésilien est d'ailleurs très difficile à établir. Et cela à cause de sa richesse. Elle est mêlée, complexe, déconcertante. Elle est ce qu'est son sang, son ciel, sa terre, sa flore. Il y a trop d'éléments qui se combinent et travaillent pour qu'il soit permis de la réduire à une formule simple.

Autour du Manguera ou du Paineira de la forêt croît toute une population végétale qui semble faire corps avec l'arbre lui-même ; ainsi, dans l'âme brésilienne j'ai souvent saisi des sentiments et des tendances qui révèlent une puissance extraordinaire de germes dissemblables, de germes venus de plusieurs points et enrichissant le substratum psychique, comme les épiphytes et les cipos décorent le tronc et les ramures du géant fleuri des matos.

A Saint-Paul, je fus frappé par un mot qui me fut dit à la table d'un homme aimable autant qu'instruit, et qui me fut dit par lui-même : « Nous autres Brésiliens, nous avons le sang trop mêlé pour pouvoir jamais être le peuple que nous nous flattons de devenir... » Je fus frappé de ce mot parce que je le trouvais injuste. Le Brésilien qui n'aime pas beaucoup qu'on lui signale ses défauts — il en a comme tout être humain ; le plus parfait des hommes n'est pas celui qui en est dépourvu, mais celui qui en a le moins — le Brésilien les accentue volontiers par contre quand il en parle. C'est d'ailleurs un point qui lui est commun avec les Français.

Il me sembla donc que la réflexion que je venais d'entendre manquait de justesse, parce qu'elle exagèrait, sinon le fait, du moins les conséquences du fait. Je me

permis de répondre que, loin d'être un élément d'infériorité, la fusion ethnique de races différentes était une condition indispensable de vitalité et de progrès physiques et sociaux. Les défauts se croisent et les qualités bonnes aussi; l'évolution civilisatrice rejette fatalement ceux-là pour développer les qualités qui finissent bientôt par demeurer le patrimoine de la race.

J'ajoutai que, Français, je me flattais d'être la résultante de générations indéfiniment mêlées et renouvelées au cours des quinze siècles de l'histoire de mon pays.

Quel Français peut dire le nom du sang qui coule dans ses artères! Revendiquer un nom? Est-ce seulement synonyme de protester de son sang? Et à l'origine des grands noms et des longues dynasties, que d'affluents chariant le flot d'un fleuve dont nul ne saurait découvrir les sources! Alamands, Saxons, Slaves, et toutes les torrentueuses avalanches qui ont dévallé par les forêts hercyniennes et les steppes de l'Est; Normands, Cimbres, Gaëls, Danois, Bretons et les formidables envahissements des barbares du Nord et de l'Ouest: Doriens, Phocéens, Musulmans, et les inondations arabes descendant les flancs pyrénéens et remontant les fleuves par le Sud, jusqu'au Centre; que de multiples nationalités sont venues se heurter, puis se malaxer, par la guerre et par la paix, avec les éléments gaulois et romains, pour composer l'âme française! N'est-ce pas pour cela que cette âme française possède je ne sais quel génie universel qui la rend apte à comprendre tous les peuples, à vibrer au choc de toutes les passions mondiales, parce qu'en son fonds frémit encore quelque chose de l'incroyable diversité de ses origines?

L'Anglais est un grand peuple, mais un peuple fermé

au reste du monde. L'Anglais est Anglais; il pense à l'anglaise, il vit à l'anglaise; il est insensible; les émotions et les besoins de l'humanité sont inexistantes pour son égoïsme national. Et cela, parce qu'il n'a pas reçu dans son sein ces alluvions vivantes qui font du pays de France, en particulier, le rendez-vous de la pensée universelle, le foyer d'où part plus facilement que d'ailleurs la lumière et la vertu — le mal aussi, hélas! — parce que la France est le creuset où la Providence a voulu mélanger le sang et l'âme de cent peuples...

Dire cela ne me parut pas exagéré, et j'en conclus que le Brésilien devait se réjouir plutôt que regretter de sentir dans ses veines couler le sang de races dissemblables.

Avant de connaître le Brésil, je croyais, comme beaucoup de mes compatriotes, que le sang nègre y dominait. On rencontre encore, à la vérité, beaucoup de noirs au Brésil, infiniment plus que dans les autres républiques de l'Amérique du Sud; mais en fait, le croisement du Portugais et du nègre est plus rare qu'on se l'imagine, et restreint aux classes inférieures de la nation. La race blanche ne s'est pas laissé pénétrer par la race africaine dont elle a usé comme d'une force auxiliaire matérielle, mais qu'elle a dédaigné de s'assimiler comme un élément constitutif; aussi, les nègres diminuent-ils rapidement sur toute la surface du territoire. Ne se mariant qu'entre eux ou avec une sous-race déjà anémiée, ils s'étiolent, et ne trouvant pas dans leur liberté les soins physiques et la sélection que l'intérêt même dictait aux anciens propriétaires à l'égard de leurs esclaves, ils présentent déjà l'aspect d'une population diminuée et finissante.

Les premiers colons que le Portugal envoya au Brésil n'eurent pas à imiter la violence des Romains à l'égard

des femmes et des filles des Sabins. Ils trouvèrent parmi les tribus accueillantes des Indiens, des compagnes braves et belles.

Diego Alvarez, Juan Ramalho qui furent parmi les plus remarquables conquérants, épousèrent des filles de chefs sauvages. Le dernier devint le gendre du fameux Cacique Tybérica qui possédait les immenses champs au milieu desquels s'élève Saint-Paul, et qui fut le plus ardent auxiliaire des Pères Jésuites dans l'évangélisation des Indiens.

Une race forte, entreprenante naquit de ces mariages. Du sang aventureux du Portugais, du sang indépendant de l'Indien, sortit un métis dont la vertu principale était la vaillance indomptée. Ce fut le Mameluco (1) qui établit l'hégémonie de Saint-Paul, prépara sa grandeur actuelle, déposa sans aucun doute dans le tempérament pauliste cet esprit d'entreprise, de courage, d'intelligente bravoure qui a fait de cet État l'avant-garde de la grande République, sur le chemin de tous les progrès.

Les Mamelucos, affamés d'exploits et de grand air, partirent à la découverte. Montagnes et fleuves fondaient sous leurs pieds. Leurs bandeiras coururent des rives du Parana à celles de l'Amazone, défiant les fauves, les fièvres, les intempéries des saisons, soumettant des tribus, découvrant les mines d'or et de pierres précieuses, jetant sur les épaules du Portugal un vêtement étincelant de provinces mille fois plus vaste qu'il n'eût fallu pour le couvrir d'un manteau somptueux.

Les Paulistes ont raison de tenir à l'honneur de des-

endre en grande partie de ces Sertanèjos dont la filiation directe peuple à l'heure actuelle le centre du Brésil.

Les Francks des bords du Rhin, barbares encore presque à l'égal des Indiens, lorsque l'Église catholique les maria à la race gallo-romaine, déposèrent dans le sang des Français la loyauté, le génie de la liberté, l'initiative hardie qu'ils portaient jusque dans leur nom : « Franck ». Les Indiens apportèrent dans le sang portugais des éléments qui se révèlent aujourd'hui singulièrement dans les mœurs brésiliennes.

C'est assurément en grande partie à ce croisement originel de la colonie que la République doit de rencontrer certaines qualités viriles dans les rangs de ses fils.

Les notes qui m'ont le plus frappé dans le caractère brésilien sont : l'intelligence, la fierté, l'hospitalité, l'esprit de liberté, la sobriété, la bonté.

Dans les circonstances où ils ont eu à révéler des vertus plus profondes, comme par exemple en temps de guerre, ils ont étonné le monde par leur vaillance qui ne s'affirma pas seulement dans les faciles élans du succès, mais dans les conjonctures formidables des revers. Il me souvient d'avoir lu, les larmes aux yeux et l'âme débordante d'admiration, la retraite de l'avant-garde brésilienne pendant la guerre du Paraguay. Ces pages de M. Tannay surpassent, à mon avis, en beauté concise et en tragique simplicité, celles de Xénophon, et présentent des types supérieurs à ceux des héros de la retraite des Dix-Mille.

Beaucoup de ces hautes qualités sont l'héritage moral des tribus Guayanas, Tupis, Carijos, Tamayos, Cayapos qui ont ajouté quelque chose de leur sauvage grandeur à l'esprit aventureux des premiers Portugais.

(1) Du mot indien Membyruca ? fils de femme indienne.

Je sais bien que beaucoup de familles brésiliennes sont demeurées autochtones et n'ont pas eu besoin de renouveler leur sang ni de prendre aux races primitives leurs qualités d'âme en même temps que leurs terres. Adventices ou naturelles, les qualités que je viens de dire sont bien celles du Brésilien. On pourrait y ajouter une susceptibilité facile à éveiller. Mais, que vaut la rose sans épines ? Si la fierté est la rose, la susceptibilité en est l'épine, et n'est-ce pas là encore, sans compter la chaleur du sang portugais, un legs des ascendants indomptés.

J'ai lu du chef indien Ararigboya, l'auxiliaire intrépide des Portugais qui obligèrent les Français à évacuer Rio de Janeiro, au temps des premières conquêtes, un trait frappant. Comme il venait rendre visite au gouverneur de la ville, Salema, il s'assit dans la posture qu'il aimait à prendre, au milieu de sa tribu, en plein campement, les jambes croisées et librement étendues.

Un chef du protocole — il y en avait déjà ! — lui fit remarquer qu'en présence du représentant du roi, cette tenue était plutôt négligée. Et subitement, Ararigboya, se dressant debout : « C'est bien ! Puisque tu ne sais pas que ces jambes qui se sont tant lassées pendant la guerre au service du roi, ont besoin de ce peu de repos, je m'en retourne vers les miens où l'on ne se préoccupe point de ces vétilles, et, de ma vie, tu ne me reverras plus à la Cour ! »

Et le chef tint parole. J'ai eu l'occasion de saisir, dans certaines circonstances, de semblables mouvements, et dussé-je scandaliser les âmes très humbles, je n'en fus pas malédifié !

L'esprit accueillant des Brésiliens est proverbial. Il se traduit dans les rapports de la vie matérielle par des ha-

bitudes d'hospitalité dont je pourrais rapporter des détails incroyables ; dans les rapports de la vie sociale, par un libéralisme qui va jusqu'à l'exagération.

L'Angleterre passe pour être le pays d'Europe le plus largement ouvert aux transfuges de tous les pays. De fait, tous les proscrits et tous les fuyards y trouvent un refuge qu'ils demanderaient vainement à d'autres nations voisines.

Mais il est remarquable que l'Angleterre est le seul pays d'Europe où les soulèvements dus aux excitations de la presse ou de la tribune, où les attentats anarchistes sont inconnus, parce que la prudente Albion, en ouvrant ses ports et ses bras aux étrangers a soin de les avertir que tout mouvement contraire au bon ordre et à la paix du pays, sera immédiatement suivi d'une expulsion définitive. Les agitateurs se le tiennent pour dit. Ils vont préparer en Angleterre les engins et les coups qui éclatent ailleurs, mais par cela même l'Angleterre est à l'abri de tout trouble. L'hospitalité anglaise a donc des limites, et tout homme de bon sens les estimera sages et nécessaires.

L'hospitalité brésilienne ne croit pas devoir ainsi se restreindre. Elle admet dans son sein les éléments de tout ordre. Portugais et Italiens, en particulier, affluent, et l'on peut dire que ces colons ont rendu depuis l'abolition de l'esclavage, d'immenses services matériels au Brésil. Malheureusement, parmi la masse des émigrants, beaucoup apportent, non-seulement des volontés de labeur, mais des chimères et des amertumes qui s'expriment souvent par des procédés dont souffre l'accueillante nation.

Les Portugais à Rio, les Italiens à Saint-Paul, ont créé depuis quelques années surtout, des foyers de troubles qui ont déjà causé d'appréciables ravages. L'esprit public

s'en ressent, et perd l'aménité et la cordialité qu'il tient de son naturel ; les rapports sociaux sont tendus, et à plusieurs reprises, la police et la magistrature ont dû intervenir pour ramener une apparente tranquillité, après des scènes d'émeute et de révolution qu'inspiraient des meneurs étrangers, que payaient des capitaux étrangers, qu'exécutaient des manœuvres étrangers.

A Saint-Paul en particulier, j'ai admiré comment les autorités locales, pacifiques, libérales, amies de l'ordre et merveilleusement adonnées à l'œuvre du progrès qui réclame l'harmonie des classes, ont pu supporter une campagne infâme menée par des journaux et des leaders italiens, se réclamant ostensiblement des Loges italiennes, campagne anti-religieuse et anti-sociale au premier chef, qui aboutit à des scènes sanglantes et à des épisodes où d'honorables personnalités brésiliennes furent honteusement insultées.

Pas un autre pays du monde n'aurait toléré, — et je ne le dis pas à la louange du Brésil, car il faut admettre que l'excès d'une vertu peut être un vice, — les faits auxquels je fais allusion, et qui n'eussent pu se produire sans cette exagération de l'hospitalité libérale qui est dans les mœurs du pays.

De cet esprit de tolérance, éloigné de tout sectarisme, j'ai eu quelques preuves personnelles pendant mon séjour au Brésil.

Le Président de la République venant inaugurer la série de conférences que je donnais, il le savait, en réplique aux conférences de MM. Ferri et Clémenceau, et à la demande des catholiques ; les procédés pleins de courtoisie dont usèrent envers moi les organes de la presse, qui se trouvent aux antipodes des doctrines que je venais dé-

fendre ; d'autres faits encore, me prouvèrent l'absence d'intransigeance exclusiviste dans l'âme brésilienne.

Pour sortir du domaine personnel, je rapporte un détail qui met la chose en relief. Je le tiens de la personnalité la mieux placée pour me le certifier.

Il y eut un moment, au Brésil, où un certain esprit tendait à prévaloir contre les Congrégations françaises, comme une sorte de répercussion de la persécution qui sévissait sur le territoire de la troisième République.

Certaines maisons tremblaient pour la sécurité de leurs œuvres.

Les Pères Prémontrés de l'abbaye d'Averbode en Belgique, qui dirigent le collège de Jaguarão, dans l'État de Rio Grande do Sul, pouvaient craindre avec quelque raison, étant donné le peu de vie chrétienne effective qui règne dans la population de ce pays. Or, un jour, le Président de cet État, Carlos Barbosa, vint trouver le Supérieur... «Sachez, Monsieur, que nul ne vous touchera jamais. Ici, vous travaillez au bien du Brésil ; pour nous tous, vous êtes sacrés!»

Véritablement dans ce pays, l'on comprend et l'on applique les honnêtes principes de libéralisme. Une chose passe au-dessus de tout : les services rendus à la collectivité. Soyez catholique, protestant, juif, l'estime et la protection vous seront assurées en dehors de toute question confessionnelle, d'après l'utilité sociale de votre présence et de vos actes.

Lorsque le dernier Président de la République, Nilo Peçanha lança son manifeste interdisant l'entrée au Brésil des Jésuites portugais expulsés par la révolution de Lisbonne, le même gouverneur, Carlos Barbosa, envoya un télégramme au chef de l'État, l'avertissant qu'il tenait la

déclaration d'ostracisme comme non avenue, et que les Jésuites seraient reçus dans l'État Rio Grande do Sul.

Et il ajouta : « Nous sommes prêts, en cas de violence portée contre notre liberté, à nous soulever. En 1835, nous nous sommes déclarés indépendants. Nous recommencerons, plutôt que de laisser attaquer un point aussi grave de la justice humaine ! »

En effet, en 1835, Rio Grande do Sul s'était soulevé. Ce fut la guerre civile. Et quand, triomphants dans toutes leurs revendications, les citoyens de cet État rentrèrent dans l'Unité, ils gardèrent dans l'inscription de leur drapeau, une devise qui immortalise la noble indépendance de leur caractère : « Republica Rio Grandese. »

Le gouvernement fédéral n'eut pas à tenir compte, sans aucun doute de cette menace. Contre le fanatisme anticlérical de quelques affiliés des Loges qui avaient surpris la signature du chef de l'État, le pays tout entier se leva. Le parlement, la presse, l'opinion des classes éclairées s'indignèrent d'un acte si peu en harmonie avec le grand cœur hospitalier du Brésil, et l'arrêt inique fut rapporté.

N'est-ce pas ce même esprit libéral qui empêche la nation brésilienne de tomber dans des excès d'oubli et d'ingratitude, si remarquables chez beaucoup de peuples qui ont passé par les crises aiguës des révolutions ?

Combien de pays en Europe, réputés parmi les plus cultivés, n'ont d'autre préoccupation, au lendemain de la chute d'une dynastie, que de faire disparaître tout ce qui en rappelle le souvenir ? De longs siècles de services rendus, n'ont aux yeux des nouveaux arrivés, aucune valeur pour les arrêter dans leur labeur de vandalisme... Quelles effroyables pages que celles qui relatent les épisodes des tombeaux royaux violés, des cendres sacrées jetées au vent,

des reliques profanées, des statues brisées, des palais brûlés!...

Ne vaut-il pas mieux jeter le voile pudique des pardons sur de telles turpitudes nationales, par lesquelles plus d'un peuple européen a deshonoré son histoire?...

Les républicains brésiliens n'ont pas agi de la sorte avec leurs anciens monarques. Sans haine, sans violence, ils les ont dépouillés d'un empire qu'ils gouvernaient paternellement et sagement. Pourquoi? Beaucoup peut-être ne le savaient pas au juste. Assurément, non par antipathie pour la personne de l'Empereur, aimé de toutes les classes, respecté de tous les penseurs, estimé à l'étranger autant que dans son pays, pour ses hautes qualités intellectuelles et morales; non par emportement contre la famille impériale qui donnait à tous l'exemple de la simplicité, de l'aménité la plus délicate, et polissait doucement les mœurs sans les corrompre. A la cour du Brésil, nul Louis XV, nulle Marie-Antoinette n'avaient jamais donné aux élites sinistres qui font tomber la foudre sur la tête des rois, l'occasion de s'assembler et de se heurter.

Rien donc des passions violentes qui firent ailleurs chanceler les trônes, ne causa la Révolution du Brésil. Elle se fit par une sorte de résultante des choses plus que par le fait des hommes et des idées. Le système n'était plus, peut-être, dans la possibilité de l'ambiance. La dernière monarchie américaine s'effondra, parce qu'elle était la dernière, tout simplement, et que, n'ayant plus d'attaches, plus de ramifications sur un sol entièrement républicain, elle devait, par une fatalité inéluctable, laisser place à la République. Aussi, pas de sang versé; pas de colères attisées; pas de rancunes entretenues.

L'empereur et toute sa famille se retirèrent noblement, bénissant encore au seuil de l'exil, la nation qu'ils avaient faite grande et qu'ils aimaient jusque dans les coups qu'ils en recevaient.

Et ceux mêmes qui les avaient brisés, pouvaient regarder leur âme sans y découvrir les humiliants stigmates des sentiments bas.

Rien ne m'a ému davantage que de lire dans les journaux du pays et d'entendre sur les lèvres d'hommes dont on ne discute pas le loyalisme républicain, les éloges les plus somptueux de la personne de Dom Pedro II et de sa fille la comtesse d'Eu, ainsi que des divers membres de sa famille.

Et j'aurais voulu voir quelques-uns de nos personnages d'État mêlés à la foule des parlementaires, des diplomates, des représentants de toutes les classes, qui s'empressaient à Pétopolis, au mois de février dernier, pour la fête de l'inauguration de la statue du dernier empereur.

Ils auraient appris, avec profit, comment un peuple s'honore en honorant les grands hommes du passé, même quand ce passé est la forme contre laquelle le peuple a lutté; ils auraient appris, par les discours des orateurs et par les applaudissements de la foule, à récuser tout esprit d'intransigeance et de coterie, et à cesser d'établir des cloisons étanches entre les partis d'hier et ceux d'aujourd'hui, rendant justice et gloire à tous ceux qui ont travaillé, sous un titre ou un autre, à la grandeur de l'immuable Patrie.

Ce sont là des leçons que le caractère brésilien peut nous donner avec droit.

J'écrivais que parmi les qualités de la race, il faut noter

en particulier une intelligence développée, j'ajoute : « et précocement développée ».

Un jour que je dînais à la rôtisserie Sportsmann de Saint-Paul, la conversation tomba sur les qualités intellectuelles des jeunes gens du pays. L'un des interlocuteurs n'hésita pas à dire : « Faites une tranche dans la ville de France que vous estimerez la plus intelligente, et faites-en une autre de même dimension dans Saint-Paul. A surfaces égales, je vous garantis qu'il y aura plus de Brésiliens doués intellectuellement que de Français. »

Celui qui parlait ainsi habite le Brésil depuis de longues années, et des relations journalières avec un grand nombre de citoyens de toutes les classes donnaient une autorité incontestable à son affirmation.

Les divers directeurs d'institutions scolaires avec lesquels j'ai eu la bonne fortune de m'entretenir, m'ont parlé dans le même sens de leurs élèves.

A Rio, j'ai vu un résumé de mes conférences fait par une jeune pensionnaire de seize ans. Dans les quelques pages que j'en ai lues, je n'ai rien rencontré, ni un contre-sens ni une faute qui indiquât un fléchissement d'esprit ou d'attention. La supérieure de la maison me fit remarquer que vingt autres de ses élèves auraient été capables d'accomplir le même travail, sans notes d'aucune sorte, aidées simplement de leur mémoire qui est prodigieuse. Il faut ajouter ce détail que la langue qu'elles entendent et qu'elles écrivent pour exprimer des idées qui ne leur sont pas familières n'est pas leur langue maternelle.

Les Pères de San Bento, à Saint-Paul, comme les Prémontrés de Pétopolis, m'ont fait le même éloge de leurs élèves brésiliens.

Ces belles qualités intellectuelles de l'enfance ne don-

nent pas toujours ce qu'elles promettent ; il faut l'avouer. Boutons trop tôt formés ne fleurissent pas en de parfaits épanouissements. Cela tient peut-être quelquefois à un certain ordre de choses que je me permets de relever, parce qu'il marque un autre point caractéristique de la psychologie brésilienne : c'est la liberté exagérée laissée aux adolescents.

Toujours la conséquence de ce caractère tolérant, de cet amour de l'indépendance que je tiens à mettre en relief.

L'enfant brésilien est déjà en possession de sa liberté, alors que personne ne lui a appris à en user. Les parents supposent sans doute existant ce qu'il leur appartient de créer dans leur progéniture : la science délicate du libre-arbitre. A treize et quatorze ans, un bambin réclame des droits qui paraîtraient fantaisies déplacées et vite réprimées dans nos familles françaises. Le jeune monsieur commande et estimerait un abus bizarre que le « vieux » n'obtempérât pas à ses ordres. S'il en manifeste le désir, il aura la clef de la maison en poche et rentrera aux heures qu'il voudra, sans que personne trouve étrange les exodes nocturnes de cet apprenti de la vie qui a de la sorte vite conquis ses degrés de compagnon et de maître.

Et j'oserais dire que si l'intellectualité dont est douée la jeunesse ne donne pas tous les résultats que l'on pourrait en attendre, c'est que les réserves de la maturité sont déjà gaspillées dans l'adolescence. La sève s'use en feuilles, les fruits avortent. Ce que j'écris ici, je l'ai dit au Brésil devant des auditoires composés de tout ce que le pays comprenait de plus distingué. Pères et mères de famille m'ont félicité d'avoir parlé de la sorte.

Si quelque grincheux s'en émut, ce ne fut assurément

pas pour interpréter l'opinion générale. Je n'en veux pour preuve que l'appréciation d'une revue appréciée de Saint-Paul dont je tiens à citer quelques phrases qui suffisent à établir la justesse des remarques qui précèdent.

La revue de Santa Cruz s'exprime ainsi... : « Dans sa conférence, l'orateur aborda un sujet d'actualité et qui intéresse substantiellement l'éducation de la jeunesse en notre patrie. Il fit connaître son impression à l'égard d'un fait qu'il considère comme une grande faute : l'absence dans cette grande et progressiste capitale, de clubs et d'associations de caractère social où la jeunesse trouve des distractions aimables et instructives, et un repos pour l'effort intellectuel des préparations scolaires. C'est là une triste réalité. Et sans vouloir être moraliste, toute conscience droite partagera l'opinion du remarquable conférencier.

« Mais ce n'est pas seulement à Saint-Paul qu'on est obligé de remarquer cette injustifiable négligence de l'éducation de la jeunesse ; malheureusement le même phénomène se manifeste dans tout le Brésil, et il y a là de quoi alarmer la conscience de qui a charge d'éduquer la famille.

« Avec force, Gaffre fit remarquer que c'est là un prodrome des funestes conséquences qui se feront sentir dans l'avenir de la nationalité brésilienne, au point de vue politique et social. Plusieurs peut-être ont pris pour une exagération cette appréciation du grand orateur ou pour un excès de moraliste. Cependant le mal est organique, il est enraciné dans notre terre, on pourrait même dire que son développement correspond à l'agrandissement des fortunes et des situations matérielles...

« Que ceux qui sont responsables des destinées de la jeunesse brésilienne prêtent à l'observation du P. Gaffre l'importance qu'elle mérite. »

* * *

16 Mars.

J'ajoute quelques réflexions complémentaires aux lignes que je traçais hier.

Elles me sont inspirées par les faits qui se déroulent dans Saint-Paul depuis quelques jours.

J'oserais dire que le libéralisme exagéré et imprudent du Brésilien pourrait, un jour où l'autre, être néfaste à l'intégrité même de la grande République. Je m'explique. En possession de sa liberté civile, consciente des richesses incalculables de son sol, surexcitée par l'exemple d'une puissante voisine et par un tempérament qui de lui-même marche rapidement dans la voie des progrès, la nation a mis une hâte vraiment fébrile à développer son agriculture, son industrie et son commerce; et, dans ce but, a appelé dans son sein le flot des colons étrangers. Elle n'a rien épargné pour cela, ni les souplesses de sa législation, ni les frais considérables des bureaux et des agents européens, ni la réclame au dehors, alléchant par des promesses éblouissantes que les réalités ne peuvent pas toujours tenir, ni les avantages pratiques au-dedans, qui font à l'immigrant une situation enviable.

De fait, des centaines de milliers d'hommes ont répondu des vieux pays, secouant leurs haillons de misère, pour accourir vers cette terre promise. Certes, beaucoup étaient

dignes des facilités que leur offrait le Brésil; les situations aisées et parfois considérables qu'ils ont réussi à se créer en peu d'années, en sont le meilleur témoignage.

Malheureusement, le désir de coloniser vite et à tout prix empêcha en bien des cas un contrôle nécessaire sur la valeur morale des colons que la police des pays d'origine se montrait aussi empressée à pousser vers l'étranger que l'étranger à les attirer. Vagabonds, tourbe sans attaches que l'émeute trouve toujours prête pour les mauvais coups, jeunes gens sans préparations et indifférents à toute idée de Patrie et de Devoir, ces fonds inexprimables de nos vieilles cités qu'embauchent les partis politiques pour les soirs de manifestation, et les entrepreneurs de compagnies pour les lointaines randonnées; cette vague et turbulente plèbe dont les aventuriers faisaient jadis des bravi, et dont les meneurs font aujourd'hui les apaches à tout faire; graine d'anarchistes et de criminels, la trop hospitalière terre du Brésil les a admis chez elle. Ils y demeurent, ceux-là, sachant bien qu'ils n'ont rien à gagner à revenir dans leur propre pays; ils y demeurent, ils y fermentent, ils y préparent des jours que n'a pas connus encore le sol qui les a imprudemment accueillis.

Les Italiens dans l'État de Saint-Paul, les Portugais à Rio, venus, non des régions agraires et en famille, ce qui a été pour le Brésil, chaque fois que la chose a eu lieu, un apport précieux, mais des bas-fonds des villes et isolés; les jeunes gens en particulier qui, sous prétexte de métier et de petit commerce, se sont fixés dans les capitales: voilà des éléments qui sont un péril permanent.

La population brésilienne d'origine est trop restreinte encore, pour pouvoir supporter sans inconvénients l'amalgame étranger en de si vastes proportions, surtout s'il s'y

mêle des principes qui combattent directement les tentatives et les caractères de la race.

Déjà, à propos de mauvaises récoltes, l'État a dû se défendre contre les menaces de quelques centres de colons du Sud, qui ont prouvé que non suffisamment assimilés, ils considéraient le Brésil comme une terre nourricière et non comme une terre maternelle. Les Allemands sont cependant des citoyens paisibles, moraux, laborieux et disciplinés, pour la presque unanimité.

Mais à côté de la masse saine, chrétienne et probe, qui constitue l'immigration italienne au Brésil, et à laquelle l'État de Saint-Paul en particulier doit beaucoup de ses progrès matériels agricoles, il y a à l'heure actuelle, un effroyable grouillement de déclassés, d'envieux, d'êtres sans liens sociaux et sans retenue que la Maçonnerie haineuse enrégimente pour une œuvre de dissolution dont les premières manifestations peuvent faire tout craindre pour l'avenir. Que sera-ce de ceux-là ? (1)

Je parle surtout de l'État de Saint-Paul, parce que

(1) Je n'en veux pour preuve que la liste suivante des groupements qui signèrent un odieux pamphlet dirigé contre le gouvernement de Saint-Paul, l'Église catholique, ses ministres et ses œuvres, à propos de l'affaire Indalina, si ignominieusement tramée par la Maçonnerie italienne de la capitale :

Stampa — La Vita — La Battaglia — Il Pungolo — Fanfulla — A Lanterna — A Patria Portuguesa — Protesto Humano.

Sezione Politiche — Centro Socialista Internazionale — Circolo Repubblicano Sociale, Antonio Fratti — Circolo Repubblicano 9 Febbraio — Gruppo Libertario del Braz — Gruppo Libertario Pensiero e Azione — Gruppo Aurora e Libertà.

Massoneria : Loggia Roma — Loggia Antica Roma — Loggia

c'est là où j'ai vu des prodromes-symboles se traduire au grand jour.

Il n'est pas dans l'immense Brésil, un État comparable à Saint-Paul. Il forme à lui seul une nation magnifique. Un gouvernement qui, par des règlements économiques et scientifiques, en arrive à doubler annuellement le chiffre des naissances sur celui des morts; à expulser définitivement les deux fléaux les plus terribles du pays : la fièvre jaune et la petite vérole, impuissantes désormais à lutter contre des mesures hygiéniques que pourraient envier à Saint-Paul nombre de nos capitales; à donner à son développement industriel et matériel un tel essort que l'État produit plus du tiers du commerce extérieur de tout le Brésil, plus de huit cents millions par an, près de la moitié de l'exportation totale; à assurer à un tel point l'élan des études et des arts, que ses écoles sont renommées dans toute la République et qu'il doit au renom de ses Universités de garder la primauté intellectuelle comme il a conquis sur d'autres champs la primauté matérielle; un tel gouvernement, dis-je, a besoin pour mener à bien

Giulielmo Marconi — Loggia Lealtà e Fermezza — Loggia Unione Spagnuola.

Lega di resistenza — Società fra i trasportatori fluviali di matton.—Lega di resistenza fra muratori e affini.

Circoli di studi sociali — Circolo Francesco Ferrer — Sindacato di protezione e d'istruzione — Società Femminile di Educazione Moderna — Circolo istruttivo del Cambucy — Circolo del Bom Retiro — Circolo Conquista do Porvir — Circoli Ricreativi — Circolo Villa Buarque — Circolo la Gioventù Libera — Circolo Gentile Amore — Gruppo Jovens Polacos — Unione Operaria di Barra Funda.

En tout cela triomphe l'Italianisme, tandis que le Brésilien brille par son absence.

une tâche si magnifiquement commencée, de travailler dans la paix civile et dans l'harmonie de toutes ses forces.

Or, il n'y a ni paix ni harmonie là où les esprits sont troublés et les cœurs divisés.

Nous savons en France ce que notre vieux pays est encore capable de produire, pour le bien de tous; nous savons les réserves merveilleuses qu'il possède en hommes et en énergies accumulées par des siècles de traditions; hélas, et nous constatons que ses impuissances et ses échecs lui viennent tous du trouble mental et moral qu'une bande d'escarpes parlementaires entretient à travers les classes de la nation.

Toute lutte de principes menée dans un esprit de haine aboutit à des conflits d'hommes dont souffrent tous les facteurs du bien-être et du progrès des peuples.

Ces immigrants trop facilement introduits au Brésil et particulièrement dans l'État de Saint-Paul ne s'y considèrent déjà plus comme des hôtes : ils prétendent en être les maîtres. Ils parlent, ils écrivent, ils doctorisent *tamquam auctoritatem habentes*. J'ai sous les yeux des articles de journaux italiens de Saint-Paul, dans lesquels les rédacteurs traitent les lois, les mœurs, les personnalités mêmes du pays, avec une insolence cynique qui fait rêver.

Comment des gouvernants qui donnent en tout des preuves de leur respect pour les différentes formes philosophiques et religieuses des citoyens, comment les journaux brésiliens qui ne manquent ni d'hommes de caractère et de talent, ni de fonds qui les rendent indépendants, supportent-ils de telles insultes, alors qu'ils savent que toute cette écume sort de quelques Loges qui alimentent

les organes de la presse et les clubs d'étrangers? C'est véritablement une énigme ténébreuse.

Le gouvernement de Saint-Paul a le bonheur d'avoir à sa tête un homme, le Dr Albuquerque-Liutz, personnellement acquis à la cause catholique qui est celle du Brésil; la police, admirablement formée par la mission française, fait son devoir comme nos troupes européennes et ne fraternise pas, comme en beaucoup de pays de l'Amérique du Sud, avec les perturbateurs; la population calme, adonnée aux affaires, ennemie de toute violence, oppose aux évergumènes un frein puissant : tout cela a fait que les troubles de la rue et les ignobles manifestations anti-religieuses organisées par la populace journalistique et maçonnique de Saint-Paul ont échoué jusqu'à présent. En sera-t-il de même le jour où les immigrants se sentiront assez forts pour déclarer la guerre aux Brésiliens catholiques, en quelque État inorganique encore et dirigé par des autorités maçonniques, comme dans l'État de Piauhy et en quelques autres?

A mes yeux, il y a là un danger qu'il serait difficile de dissimuler.

Jé vois bien que, d'après la réglementation de l'immigration, les autorités se montrent à l'heure actuelle plus strictes qu'elles ne le furent jadis. Ce n'est pas assez encore. Ce que gagnera le Brésil au point de vue du nombre, il le perdra au point de vue unité, s'il n'apporte d'infranchissables barrières à l'invasion d'un esprit contraire à tout ce qui constitue son propre caractère national!

La valeur d'un édifice ne dépend pas du nombre de pierres amoncelées pour le bâtir, mais de leur qualité et de leur cohésion.

Que la République brésilienne emploie un siècle de

plus à exploiter ses immenses domaines et à mettre en valeur ses ressources de tout ordre, elle ne fera qu'y gagner, si, en prolongeant son évolution d'un siècle, elle garde intactes les belles vertus originelles dont elle a le droit d'être fière; à vouloir, coûte que coûte, et par des afflux qui charrient dans ses artères les germes les plus nocifs, précipiter l'heure de sa maturité, elle risque de tout laisser en route, les rêves généreux de sa jeunesse, sa robustesse et, je le répète, jusqu'à son intégrité.

Ceux qui sont tant soit peu au courant des choses du Brésil comprennent ce que j'entends dans ce mot qu'il me plaît de ne pas développer davantage.

Aussi bien, j'ai sous la main un numéro d'un journal italien de Saint-Paul, *La Vita*, qui illustrera mieux que ne le pourraient faire mes commentaires, la réflexion que j'émetts (22 janvier 1911).

La Vita se plaint de n'avoir pas été suivie par les journaux brésiliens dans la campagne qu'elle menait contre un institut de charité catholique, et, après avoir éructé son fiel, elle achève son article par cette cynique déclaration : « Nous sommes amis du Brésil, mais parce que nous avons foi dans un Brésil de demain, dans lequel les nouvelles générations nées du sang italien transmettront une nouvelle vigueur d'esprit. Quant à ce vieux Brésil courbé devant l'Église catholique, ce vieux Brésil créole où les journaux même incrédules cléricalisent, il ne nous donne aucune confiance... On crie contre l'Italie et contre le décret Prinetti, mais ce vieux Brésil des prêtres mérite les hostilités de l'Italie et le décret Prinetti... »

« Les Italiens et l'Italie ne sont pas estimés ici parce que la mentalité brésilienne est chose toute différente de la mentalité italienne.

« Nous, les Italiens, nous avons une pensée nationale tout orientée contre le Vatican, tandis que le Brésil est fidèle au Vatican.

« Tant qu'il en sera ainsi, l'âme italienne et l'âme brésilienne se repousseront toujours par un sentiment de profonde hostilité et il sera inutile de compter sur une bonne et durable entente et une loyale amitié entre l'Italie et le Brésil... Le Brésil ne peut être en même temps ami du Vatican et de l'Italie... »

On ne saurait être plus clair. C'est la guerre religieuse déclarée qui doit aboutir, dans la pensée des belligérants, à la destruction du vieux Brésil, c'est-à-dire du Brésil actuel, pour l'édification d'une république nouvelle formée d'éléments purement italiens anticatholiques.

La Vita n'oublie pas en parlant ainsi que les colons italiens forment déjà un énorme contingent de la population du Brésil. Voici des chiffres que j'emprunte à la statistique de Luiz Rossi, commissaire général de l'émigration en Italie.

L'émigration italienne pour le Brésil commença en 1836 avec 180 travailleurs. En 1862, les émigrants étaient 431; deux années plus tard, ils dépassaient 2.000. Entre 1878 et 1884, ils atteignaient 10.000. En 1888, ils arrivèrent à 104.000, et, en 1892, à 132.000.

Dans l'État de Saint-Paul, il y a à l'heure actuelle un million d'Italiens sur une population de trois millions. Dans le Minas-Geraes, 100.000; dans Rio-Grande do Sul, 200.000; dans Rio, 45.000; dans Espirito Santo, 50.000; dans le Parana, 20.000; dans Santa Catharina, 30.000; dans les États du Nord, 10.000.

Évidemment, il serait souverainement odieux de vouloir attribuer à cette multitude d'immigrés les sentiments de

haine catholique que *La Vita* prête à tous ses compatriotes. Le contraire est souvent le vrai. Plusieurs fazendeiros m'ont dit que leurs colons italiens étaient aussi bons catholiques que laborieux ouvriers ; là, comme partout, le peuple est bon, quand il échappe aux excitations des meneurs qui le corrompent pour le mieux exploiter.

Quoi qu'il en soit, le problème de l'immigration, de premier ordre pour le Brésil, se résoudra, s'il n'est pas envisagé comme il le doit être, par cette formule : Le pays doit aux colons étrangers son progrès matériel et sa décadence morale ; il reconnaît en eux tout à la fois les causes instrumentales de son développement économique et de sa division sociale.

Je me permets d'écrire ces lignes qui font presque double emploi avec ce que j'ai écrit plus haut, parce que j'estime ce point de vue absolument capital, et que j'aime assez ce grand pays pour ne pas reculer devant l'honneur délicat de lui dire une vérité. Je ne suis pas de l'école du philosophe qui déclarait que s'il avait les mains pleines de vérités, il se garderait bien de les ouvrir ; je me flatte au contraire d'être demeuré de celle de cet incomparable fondateur qui ne donna à son Ordre qu'un mot pour devise et pour loi : « Veritas ».

Ce n'est pas le moyen de faire fortune ni de s'attirer les faveurs d'en haut et les sympathies d'en bas, le premier besoin des gouvernants et des gouvernés étant d'être flattés ; mais c'est à coup sûr l'art le plus exquis d'aérer sa conscience et de respirer à pleins poumons sur les hauts sommets de la lumière que n'obscurcit aucune vapeur d'intérêt ou de peur. N'ayant guère dans la vie que cette joie qu'il n'est au pouvoir de personne de me dérober, je me l'octroie sans mesure.

Que le gouvernement brésilien, qui se donne tant de peine pour transformer, à force de mesures sanitaires, l'état physique du pays, ne néglige pas davantage une épidémie bien autrement grave que celles qu'il a poursuivies avec tant de succès. Les précautions hygiéniques qu'il prend à l'égard des immigrants doivent s'étendre à l'âme comme au corps.

Ce n'est pas libéralisme, c'est tout simplement stupidité de vouloir l'ignorer.

Et parmi les tares morales qu'il faudrait d'urgence surveiller, il faut mettre cet abominable esprit sectaire qui jaillit, comme le pus d'un abcès, en guerre religieuse dès la première occasion. Jusqu'à présent, grâce au concours des causes qui se sont rencontrées dans la ville de Saint-Paul, grâce à l'esprit ouvertement chrétien du préfet de police de Rio de Janeiro, Italiens, Portugais et Espagnols des bas-fonds des deux capitales ont échoué dans leurs entreprises de violence ; mais, sans compter ce que de nouvelles audaces moins vivement réfrénées pourront amener, on peut dire que déjà l'écho de ces soulèvements a franchi les mers et troublé plus d'un esprit qui regardait avec sécurité vers ces rives lumineuses de l'Amérique du Sud.

Les canons des révoltes de Rio ont effrayé quelques capitalistes, bien que ce ne furent là que des incidents d'ordre politique dont la répercussion au loin fut plus grave que le bruit qu'ils firent sur les lieux mêmes ; les luttes religieuses ont de plus profonds effets. Elles angoissent et détachent des cœurs qui venaient avec toute leur sympathie et rêvaient de se faire d'un pays libre et respectueux jusque-là une nouvelle patrie.

Je n'affirme rien que je ne puisse prouver.

Lorsque l'on sut en France qu'à mon retour, d'Argentine les catholiques de Rio m'avaient demandé quelques conférences en réplique à celles de M. Clemenceau, un père de famille, officier démissionnaire, que j'avais eu l'honneur de voir à deux reprises seulement, le baron N..., voulut bien m'écrire pour me mettre au courant de ses projets.

Désireux de donner à ses fils déjà grands un établissement indépendant dans un pays libre, où sa famille pût se développer en dehors de toute tracasserie politique et surtout de tout trouble religieux (il leur devait d'avoir sacrifié sa carrière de soldat à ses principes catholiques), mon honorable correspondant me priait de m'enquérir d'une propriété exploitable dans certaines conditions, et me demandait même d'amorcer les premiers pourparlers.

Je m'adressai à une maison de banque et à quelques familles qui pourraient en témoigner. Finalement, j'arrêtai mon dévolu sur une propriété de mille hectares environ, située sur la ligne de Saint-Paul à Rio, à trois kilomètres de Jakarehy.

La terre me parut excellente, enrichie des alluvions annuelles du Parahiba, ce Nil de l'État de Saint-Paul navigable depuis Jakarehy jusqu'à Cruzeiro, c'est-à-dire sur une longueur de 150 kilomètres. Outre de belles forêts, des collines propres au caféier, le sol se prêtait magnifiquement à la culture des orangers, des bananiers, des céréales, du riz en particulier, sans compter la possibilité d'établir une briqueterie.

La proximité de l'abbaye Maristella, où les Pères Trappistes ont fait des merveilles depuis cinq ans, me parut mettre le comble à tous les avantages que je voyais à cette propriété, dont le maître actuel, qui s'y était

enrichi, désirait se défaire pour rentrer dans son pays, en Italie.

J'écrivis le résultat de mon enquête, et reçus par télégramme l'ordre d'engager les pourparlers nécessaires. Je m'y employai, quand une lettre navrée du baron N... vint me prier de tout suspendre.

Les journaux brésiliens relatant les démonstrations antireligieuses conduites à Rio par M. Cœlho Lisboa, à Saint-Paul par les leaders italiens, étaient venus briser chez lui la belle confiance qu'il avait dans la paix du pays dont il se préparait à devenir, lui et sa famille, non des hôtes passagers et parfois à charge, mais de nobles et utiles citoyens. « Deux de mes amis, m'écrivait-il, ont fixé leur tente au Canada. Il reste encore dans les fertiles étendues de l'Ouest assez de terres libres à occuper pour que nous puissions nous y établir au large. Là, du moins, nous sommes assurés que nul ne viendra insulter à ce que nous préférons à tout, sans excepter l'honneur, parce que cela fait partie de notre honneur. »

Je cite ce cas, parce qu'il m'est de science personnelle; il serait aisé d'en citer de similaires; je le cite plutôt comme un symptôme que comme un fait. Il porte en lui son éloquence.

Que ceux qui voudront l'entendre l'entendent. Mais, si j'avais un souhait à formuler sur ce grand pays, je dirais : « Ramenez chez vous la fièvre jaune et la petite vérole, multipliez-y les Cascavels et les Surucucus venimeux, mais, pour l'amour de Dieu, rejetez la peste et le poison des haines religieuses. Derrière les premiers fléaux, il y a encore espoir et résurrection; derrière celui-ci, il n'y a que ruine et néant. »

Le gouvernement de Buenos-Ayres n'a pas hésité à

prendre des mesures sanitaires contre l'invasion du choléra-morbus apporté par les immigrants italiens, au risque de susciter les complications qui pouvaient naître de sa détermination. L'Italie a, en effet, répondu par l'ordre que son gouvernement a envoyé à toutes les communes de refuser *l'exeat* aux 60.000 ouvriers agricoles qui se préparaient à aller faire la récolte en Argentine.

Jeter la moisson de toute une année comme barrage à l'invasion hypothétique d'une épidémie n'a pas paru un geste exagéré à la sagesse des législateurs de Buenos-Ayres.

Comment la même sagesse ne leur fait-elle pas saisir qu'il est dans le monde moral des épidémies pires que celles qui leur inspirèrent des précautions si grosses de conséquences ?

L'Inexplicable insouciance des conducteurs de peuples pour ce qui n'est pas du domaine strictement matériel est peut-être la cause la plus directe de la décadence des nations.

Je ne sais si Louis XV a vraiment prononcé la sacrilège formule qu'on lui prête : « Après moi, le déluge », il en était digne assurément. Mais, sortie ou non des lèvres du monarque corrompu, elle s'échappe journellement de la conduite irraisonnable des chefs d'États démocratiques qui, sous prétexte de nécessités économiques pressantes, admettent chez eux les éléments de dissociation sociale auxquels il serait si aisé de fermer la porte.

L'an dernier, à propos des excitations des anarchistes italiens, en pleines fêtes du centenaire argentin, il y eut dans les rues de la capitale des scènes de répression sanglante. On n'osa avouer ouvertement le nombre des victimes. Les jeunes citoyens de Buenos-Ayres s'organi-

sèrent pour faire eux-mêmes la police et protéger le déploiement libre des solennités commémoratives de l'indépendance de leur pays. Ils imposèrent silence, sinon respect, aux trouble-fêtes. Ils allèrent saccager les presses d'où les meneurs étrangers prêchaient la révolte contre la terre qui les hospitalisait. Beaucoup estimèrent que l'armée et la jeunesse eurent la main lourde.

De telles réactions sont fatales et s'imposent pour un pays qui veut vivre. C'est l'effort violent de l'organisme qui rejette le poison qui le travaille.

Rio de Janeiro et Saint-Paul ont connu, dans des circonstances similaires, les mêmes émeutes et les mêmes répressions.

Ne serait-ce pas plus simple de les rendre impossibles ? Au lieu de ce hoquet sanglant qui vomit le virus, ne vaudrait-il pas mieux la prudence pacifique qui en empêche l'introduction dans le corps social ? Empêcher est assurément plus habile que remédier. Il est vrai qu'en y gagnant pour son peuple la tranquillité et l'harmonie, on s'exposerait à perdre dans l'opinion régnante le renom de libéralisme.

Et périssent les colonies plutôt qu'un principe !

On m'a raconté les procédés employés par le dernier gouvernement de l'Argentine acculé à la nécessité de défendre l'ordre public contre les excitations rouges des immigrants italiens et sa manière plutôt radicale de faire taire les énergiques... Évidemment, c'est la manière forte. Est-ce la manière humaine ? Et s'il est vrai, comme on l'a toujours écrit, que gouverner c'est prévoir, est-ce la méthode d'un gouvernement digne de ce nom ?

La stricte morale catholique est vraiment plus politique que la plus libérale des politiques.

Le remède ? A mon avis, il est double.

Entente internationale des pays récepteurs de l'immigration européenne, particulièrement de l'Argentine et du Brésil ; réglementation étroite et égale contre l'introduction d'éléments perturbateurs de l'ordre public et édictant les mêmes mesures pour leur expulsion quand, déjà introduits, ils se manifestent.

Sans cette entente, cordiale ou non, mais nécessaire, l'une des deux grandes Républiques sera toujours pour l'autre un repaire de ses pires ennemis ; il arrivera pour l'une ou l'autre ce qu'un humoriste disait du passage de certains catholiques au protestantisme : « Quand le Pape sarcle son jardin, il jette les mauvaises herbes, par dessus le mur, chez son voisin... » Et l'un des pays intéressés eût-il pris les mesures préventives pour écarter le fléau des discordes et des luttes sociales et religieuses de son sein, rien ne sera fait tant qu'il sera loisible au pays voisin de jeter par dessus les frontières les semences pernicieuses des réclamations illégitimes, des amertumes et des envies, la graine d'un socialisme haineux qui n'a aucune raison d'être sous des cieus aussi cléments et sur ces terres hospitalières et généreuses.

Je me rends parfaitement compte qu'en insistant sur cette matière, je m'expose à passer pour rococo aux yeux d'une multitude de gens éclairés, pour lesquels la question sociale est une affaire de chiffres et de sacs, et celle de la prospérité d'un peuple, le plus ou moins d'épaisseur d'un bane de guano... Ingénuement, j'avoue appartenir à une tout autre école, à celle qui assigne des sources plus hautes à la félicité publique ; et l'expérience lui donne raison quand elle nous montre parmi les plus féroces vengeurs, au lendemain des troubles sociaux, ceux-là

mêmes qui ont pu craindre pour leurs chiffres, leurs sacs et leur guano.

A côté de cette prophylaxie sociale, il est un second remède que je considère comme plus important, parce qu'il est moral et traite l'homme comme une personnalité libre et consciente, non plus comme une unité indivise, envisagée seulement dans ses rapports avec l'utilité collective d'un agrégat. C'est le souci spirituel des immigrés.

On ne saurait assez, je le répète, louer toutes les précautions matérielles que le Brésil a prises pour attirer, recevoir et retenir sur son sol les colons européens. J'ai visité à Rio une partie de l'établissement de l'Île aux Fleurs où l'État loge et entretient les nouveaux débarqués ; j'ai vu longuement le magnifique hôtel des immigrants de Saint-Paul, et j'ai dit quelque chose des multiples attentions des divers ministères de l'immigration pour assurer les débuts et le succès final des travailleurs.

J'aurais pu ajouter que le Gouvernement ne se désintéresse nullement de la culture intellectuelle des colons. Chaque centre auquel il préside a ses écoles et facilite les cours théoriques d'agriculture. Tout cela ne suffit pas. Ni les bras ni le cerveau ne sont le tout de l'homme. Comme j'écris ces réflexions, je reçois un numéro de *La Patria Brasileira* qui donne la lettre du saint Père à l'épiscopat brésilien. Je ne saurais mieux exprimer toute ma pensée qu'en la mettant à l'abri de l'auguste expression que lui donne la parole du souverain pontife : « Nous savons qu'en grande partie les émigrants de l'Europe en Amérique, soit à titre temporaire, soit avec la volonté de s'y fixer, s'arrêtent chaque année sur les rives de votre Brésil.

« L'on ne prête pas assez attention, phénomène très

douloureux que beaucoup d'entre eux, s'ils améliorent petit à petit leur condition matérielle, perdent misérablement les biens de l'âme, infiniment plus nécessaires.

« La raison ? Dépourvus du secours de leurs prêtres, ignorants des lieux et de la langue du pays nouveau, livrés à eux-mêmes, ils vivent, destitués de tout secours religieux ou deviennent la proie des ennemis astucieux de l'Église, qui les jettent dans des écarts pervers... »

Et Pie X achève en souhaitant que, dans les principaux centres d'immigration, des apôtres parlant la langue des colons les instruisent, les préservent et les dirigent.

Là est le salut. Ce que le chef de l'Église dit au point de vue spirituel du bien des âmes et pour l'honneur de la religion, il n'est pas un homme de bon sens qui ne le dise, au point de vue social et pour la prospérité dans la paix et l'union de la grande République brésilienne.

Un ami délicat m'écrit justement qu'à Saint-Paul vient de se fonder le siège d'une association qui prétend rayonner dans tous les États : *Unione Cattolica di San-Paolo*, association dont la fin principale est de promouvoir par les moyens de la presse, des conférences, des fêtes populaires, l'union des éléments de langue italienne qui désirent échapper à l'embrigadement sectaire du maçonnerie, pour travailler au triomphe légitime de leurs intérêts matériels et spirituels.

La colonie italienne du Brésil a trop de représentants nobles, laborieux, amis de l'ordre, soucieux des convenances et des traditions, pour qu'une pareille fondation ne soit pas florissante d'ici peu, et ne réalise pleinement les desiderata que ma sincérité s'est permis d'exprimer, peut-être avec trop peu de déguisement, dans les pages qui précèdent.

* * *

20 Mars.

L'Alfandega de Rio mérite décidément la réputation dont elle jouit au loin.

Faire payer pour un colis laissé en consigne et repris au départ pour le retour au pays d'origine, faire payer, dis-je, des droits exorbitants d'entrée, comme pour une marchandise qu'on livre à la circulation, me semble un peu exagéré.

La douane Brésilienne en prend vraiment trop à son aise et n'eussè-je pas eu besoin du bagage pour lequel j'ai du payer, non les droits de consigne, ce qui est trop légitime, mais les droits d'une entrée absolument imaginaire, je l'aurais offert en souvenir d'adieu à la cupide Alfandega.

Cela me vaudra du moins, de jeter ici quelques notes qui seraient sans cela demeurées sans emploi.

Les droits de douane sont une des sources de recettes les plus généreuses du Brésil.

Rio, Santos se flattent de grossir chaque année leurs recettes de plusieurs millions. La République possède vingt autres douanes qui doublent et même triplent leurs encaissements; on pourrait nommer Bahia, Florianopolis, Corumbá. Evidemment, il faut attribuer ce progrès au développement des exportations et des importations, mais surtout à l'élévation des droits.

Les frais d'entrée pour les bateaux de transport sont également disproportionnés. Un capitaine de navire m'a donné ce détail que les dépenses d'entrée pour les ports de Rio et de Santos ne s'élèvent pas à moins de quatre ou cinq contos répartis entre le pilotage, l'amarrage, le séjour, etc. C'est ce qui explique pourquoi les Compagnies font payer aussi cher pour transporter un voyageur à Santos qu'à Buenos-Ayres, laquelle capitale est cependant à quatre jours de navigation plus loin, et pourquoi un bateau qui arrive le soir, à une heure qui ne permet pas le débarquement, n'entre pas dans le port avant le matin. Il s'évite ainsi une nuit de séjour fort coûteuse.

Il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs la raison pour laquelle le Brésil n'est pas et ne pourra être d'ici longtemps une tête de ligne maritime.

Il en est de même pour les impôts proprement dits. Il est entendu que le gouvernement n'établit aucun impôt foncier sur la terre. C'est là une « providence », comme on dit au Brésil, qui est commandée par la nécessité d'attirer et de protéger le cultivateur. Mais il faut reconnaître que l'État ne perd rien de ses droits. Les impôts indirects compensent amplement ce qu'on perd du côté direct. Le fise brésilien est proche parent du fise français et en a les mœurs de famille. Ce qu'il donne d'une main, il est habile à le reprendre de l'autre.

Chez nous, lorsque les législateurs suent et soufflent à nous enlever quelque centime additionnel par un généreux dégrèvement, nous nous apprêtons à délier les cordons de la bourse pour payer la générosité en une petite note qui compensera au double les centimes abandonnés, par l'imposition de quelque objet libre jusque-là de tout droit.

Il est vrai que les bons contribuables voient arriver le jour où ils pourront jouir de la vie sans être exposés à de nouvelles taxes, rien ne demeurant plus à taxer.

Heureux pays, où, bon gré malgré, consciemment et inconsciemment, le citoyen travaille toujours et partout au plus grand bien de l'État!

Je me lève et vais ouvrir ma fenêtre pour respirer l'air pur du matin, ou me dirige vers la porte pour gagner la campagne radieuse. Je ne tendrai pas les narines à l'air pur, je ne franchirai pas le seuil sans payer : impôt des portes et fenêtres.

Je siffle mon compagnon fidèle pour qu'il accompagne de ses joyeuses gambades ma promenade solitaire : impôt sur les chiens!

Décidément, le temps est superbe. Une excursion plus lointaine me tente. On attelle : impôt sur les chevaux et voitures!

L'air frais du matin a éveillé mon appétit. Une tasse de café va me tonifier : impôt sur le café, et à ce taux que la livre que je paie à côté de chez moi, en Belgique ou en Suisse, 0 fr. 80, j'ai le plaisir de l'acheter chez moi 2 fr. 50!

Une cigarette ferait bien avant de me mettre au travail. Ici, il ne s'agit plus d'impôt seulement. La socialisation commerciale est une chose faite en matière de tabacs. Done, monopole d'État; je ne fume que ce qu'il plaît à l'État de me donner, et au prix où il veut bien me le donner.

Ne nous plaignons pas trop. Le tabac est bon. Mais, horreur! les allumettes sont exécrables. On compte les années où elles prennent régulièrement, comme on compte les années de la Comète dans les pays de vignobles. Au lieu

de mon compte, quarante par boîte, la Régie ne m'en livre que trente, dont le tiers, à peu près, consent à s'allumer. Et ces dix allumettes inflammables, je les paie 0 fr. 10, au lieu que les pays voisins me fournissent pour le même prix quatre boîtes excellentes.

Un pareil abus m'enflamme plus rapidement que je n'ai pu le faire de mes allumettes. J'éprouve le besoin de me calmer. La musique adoucit les mœurs : je m'assieds au piano. La Régie exulte. Elle accompagne mes arpèges de son chant de victoire : impôt sur le piano.

Alors, faisons un écarté, un bridge, n'importe quoi, pourvu que je m'arrache à cette obsession. La Régie ne se tient plus de joie. Elle pouffe de rire littéralement et trouble mon jeu des éclats de son triomphe éclatant. Les cartes que je prends en main sont sa créature et son meilleur rendement. Monopole des cartes ! Elles sont laides et rugueuses, et les rois archaïques et les reines guindées me font la nique pour me punir de les avoir payées quatre francs, alors que pour le quart de ce prix je me serais procuré, en des pays proches, d'adorables jeux de cartes, vraies miniatures artistiques.

Arrêtons ici nos constatations, et pour nous remettre le cœur en place et prouver que nous ne sommes point du nombre des grincheux, contentons-nous de porter à nos lèvres ce petit verre plein d'une liqueur translucide. En la savourant, nous aurons la patriotique fierté de songer que nous apportons à l'État, tant en droits d'alcool qu'en douanes et octrois, les deux tiers de la valeur marchande.

Le Brésil n'en est pas encore là. Peut-être, après avoir entendu les Pontifes de la « nationalisation » des biens, songera-t-il à se créer de fructueux monopoles, en commençant par le phosphore des allumettes, pour finir,

comme en France, par les lumières de l'enseignement. Pour l'instant, il se contente de l'exagération des douanes et des droits.

Il y a à cela un prétexte, sinon une raison très plausible : la protection de l'industrie nationale.

Elle n'existe que sur une échelle très restreinte, et ce n'est pas formuler un blâme que de regretter, à la suite d'hommes éminents que j'ai entendus parler sur ce sujet, que le pays n'ait pas consacré au développement de ses richesses terriennes, les efforts et les sommes qu'il a employés au lancement d'industries que l'état économique actuel ne permet pas de faire prospérer. Tant que les matières premières manqueront ou ne seront pas livrées à la main d'œuvre dans des conditions favorables, tant que le bois, le charbon, le fer, qui abondent au Brésil, ne pourront être exploités et conduits à bon marché, l'industrie ne pourra soutenir la concurrence avec celle de l'Amérique du Nord et de l'Europe.

Une multitude d'immigrants séjournent dans les grandes villes, où ils n'apportent généralement que des incapacités et des éléments de trouble. Ils font de mauvais ouvriers et n'arrivent qu'à vivoter misérablement. Dirigés vers l'agriculture qui demande moins de préparation professionnelle que des métiers manuels, encadrés dans des centres agricoles, ils eussent servi à la production des objets de consommation de première nécessité que l'on importe d'Europe avec des droits formidables : les pâtes alimentaires par exemple, les pommes de terre, et, il y a peu de temps encore, le riz.

J'ai visité une fabrique de bouteilles aux environs de Saint-Paul. Elle est, dit-on, admirablement dirigée : les employés sont d'excellents ouvriers venus pour la plupart

de la région lyonnaise. L'usine est dans les meilleures conditions pour produire à bon compte. Cependant, le cent de bouteilles est vendu en moyenne 20.000 reis, soit 35 francs, tandis qu'en France, il vaut de 10 à 12 francs.

Il en est de même des tissus de laine que certaines fabriques produisent. N'ayant guère sur les lieux la matière première, avec la cherté de la main-d'œuvre, l'intérêt du capital qui est encore de huit à dix pour cent, l'exagération des droits d'entrée, la concurrence avec l'industrie européenne est impossible.

L'Argentine a mieux compris ses intérêts, à mon avis. Elle se garde pour ses exploitations terriennes, elle y pousse la masse des arrivants, elle concentre ses efforts dans des industries qui répondent à la nature de ses produits : les moulins, les tanneries. Par ailleurs, ses droits d'entrée sont infiniment moins élevés qu'au Brésil, et atteignent rarement, si je ne me trompe, les 20 ou 30 0/0 du prix réel de l'article taxé.

A part les machines destinées à l'exploitation agricole, (c'est déjà un progrès) la douane brésilienne croit être modérée en ne faisant payer que deux fois la valeur de l'objet.

Dans une famille où l'on m'offrait quelques bonbons de chocolat où j'aperçus la marque suisse, je me permis de demander à quel prix revenaient ces douceurs « doces » dont on est si friand au Brésil : 15:000 reis, soit 25 francs environ le kilogramme.

Donc, voilà un sac de cacao qui quitte le Brésil dont il est originaire.

Il arrive en Suisse, y est travaillé, transformé et vendu normalement 4 francs le kilogramme.

Mettons 1 franc pour le transport.

La douane fait payer juste 3.000 reis, soit 5 francs. Cela nous fait 10 francs. L'intermédiaire ne se contente pas de 20 ou 30 pour cent, étant données les conditions de cherté générale. Ces 10 francs passent d'un saut à 25 entre les mains des commerçants.

Dans ces conditions, à part pour la classe inférieure qui vit de peu et n'a ni les mêmes besoins d'habillement et de chauffage que dans les pays froids, on voit combien la vie est dispendieuse pour les petites fortunes. La faute en est en grande partie aux exagérations fiscales.

Le fait est que ces exagérations fiscales écartent du marché brésilien nombre d'articles intéressants, et privent la majorité des classes modestes d'objets qui sont d'un usage commun ailleurs. Cela ajouté au prix de transport sur les voies ferrées explique un fait que j'ai remarqué.

Les petits ménages qui se déplacent emportent rarement leur mobilier avec eux. En Europe, le mobilier constitue dans la plupart des cas, le luxe des maisons simples. Avec deux mille ou trois mille francs de revenu, on arrive à faire quelques petites économies; une année on achète une armoire, une autre, un buffet. Et les meubles demeurent comme une sorte de patrimoine qui passe de génération en génération. Ils font en quelque sorte partie de la famille. On ne s'en sépare jamais sans déchirement de cœur.

Au Brésil, avec deux ou trois contos, un ménage est pauvre, tant la vie est chère. On se meuble peu, surtout si l'on prévoit des changements lointains de domicile. Faut-il déménager pour une autre ville, un petit drapeau hissé au-dessus de la porte, indique que les meubles sont à vendre.

Le propriétaire perd cinquante pour cent de la valeur

de son mobilier ; mais au prix où est le fret, il estime sagement qu'il gagnera encore à acheter à nouveau plutôt qu'à transporter.

S'il s'agit du transport d'une ville maritime à l'autre, c'est bien une autre affaire.

La navigation côtière ne peut être exercée que par des lignes nationales. Le Lloyd Brasileiro reçoit de larges subventions de l'État, ce qui ne l'empêche pas, grâce à son monopole, d'avoir des prix de fret si élevés, que ses clients en arrivent parfois à des déterminations qui paraissent paradoxales.

Ainsi, un négociant de Bahia m'a raconté qu'ayant à expédier à Rio de Janeiro un chargement assez considérable, il préféra, plutôt que de subir les exigences du Lloyd Brasileiro, confier ses marchandises à une Compagnie de navigation allemande en partance pour Hambourg. Les colis firent le voyage de Bahia à Hambourg, de Hambourg à Rio, et le commerçant y trouva encore de l'économie sur un voyage direct par la compagnie nationale.

La question du protectionnisme n'est donc qu'un leurre. Vient-il à se fonder une usine, une fabrique quelconque qui commence à réaliser de bons produits, l'État les frappe de tels impôts que le prix de revient équivaut à celui des articles importés.

Evidemment, dans ce cercle vicieux, il y a quelqu'un qui ne perd jamais, mais ce n'est pas l'industriel chez lequel ces jeux du fisc finissent par anéantir les initiatives et paralyser les efforts. J'ai longuement entendu les récriminations d'un industriel de Bahia, qui avait fondé une fabrique de fer-blanc émaillé, articles qui sont d'une utilité universelle au Brésil. Au bout de quelques années, il avait été obligé de déposer son bilan, vaincu dans la lutte

contre un fisc inexorable. J'ai sous les yeux les détails qu'il voulut bien me donner, et que je ne transcris pas pour n'être point démesurément fastidieux.

Je pourrais citer une communauté religieuse qui, à l'occasion de l'élévation au cardinalat de l'archevêque de Rio, fit venir d'Europe un objet de prix. La douane de Santos réclama des droits d'entrée qui quadruplaient la valeur de l'objet. Je crois qu'il est encore dans les docks.

Sans être un professionnel, l'on peut cependant remarquer les inconvénients d'un pareil système, et, au nom de la sympathie que l'on éprouve pour un peuple, les lui signaler.

Ce simple détail que je viens de rapporter est symbolique.

Il n'y a pas au Brésil un seul port libre. Tout objet qui entre dans un port, dùt-il en ressortir, paie. Le jour où l'on aura créé un port libre à Santos, qui me semble tout désigné, l'on verra un essor inattendu se produire. Au lieu de quelques millions littéralement extorqués au passage, par un fisc avide, ce seront des richesses incalculables apportées par toutes les industries qui se forment fatalement autour des ports libres, ouverts pour le commerce international.

C'est à toutes ces manipulations, travaux de mise au point, division des blocs par petits colis, achèvement des objets envoyés à l'état brut, répartition par caisses différentes pour les différentes destinations, que les principaux ports libres d'Europe, Londres, Gènes, Hambourg, doivent la plus grande partie de leur élan commercial.

Santos, placé à l'intersection de deux mondes et au seuil de plusieurs Républiques, magnifiquement disposé pour un accroissement d'affaires comme nulle ville de

l'Amérique du Sud, pourrait acquérir de ce fait, une plus-value dont rien ne limiterait l'étendue.

Il faudrait pour cela un homme de valeur, de volonté, et d'une probité au-dessus de tout soupçon, qui sût mettre, malgré toutes les réclamations intéressées, le bien général du pays au-dessus des intérêts privés.

Le Brésil ne manque pas de ces hommes marqués pour de grandes œuvres.

Le laborieux citoyen auquel Santos doit en grande partie d'être ce qu'il est aujourd'hui M. Gaffré, n'est-il pas providentiellement désigné pour cette haute mission ? L'inaltérable tenacité de ce vaillant qui, soutenu par son associé, M. Gainlé, a su, non seulement créer des docks et des magasins où peuvent aboutir les richesses de tout l'État de Saint-Paul, mais a littéralement transformé la vie humaine et sociale par ses immenses travaux d'assainissement, préparé à l'activité mondiale, suivant la parole du D^r Quirno Costa, « non pas un port brésilien ou sud-américain, mais un port universel... » cette même ténacité dis-je, peut entreprendre aujourd'hui la lutte contre les errements qui ne seront pas plus résistants que la fièvre jaune des marécages du vieux Santos, et doter le Brésil d'un port, non seulement propre, vaste, aménagé pour le commerce national, mais *Libre* pour le commerce international.

Ce sera un titre de gloire ajouté à ceux qu'il a déjà acquis à la reconnaissance de ses compatriotes. Que l'homme de travail et de bien dont je parle ne m'en veuille pas de la loyale simplicité avec laquelle j'exprime cette réflexion personnelle.

Je ne voudrais pas établir une comparaison à laquelle on pourrait reprocher non seulement de « clocher comme

toute comparaison », mais de clocher des deux pieds ; toutefois, il m'en vient une à l'esprit que je note en passant.

Il me semble que la déclaration d'un port libre au Brésil aurait sur l'évolution commerciale du pays le même heureux résultat que la déclaration de franchise des ports brésiliens, faite par le premier souverain, don João VI.

Lorsque, chassé par l'invasion napoléonienne, le prince régent quitta, avec toute sa famille, le Portugal pour la colonie que successivement, en des heures troublées, don Luiz da Cunha en 1736, et le marquis de Pombal en 1761, avaient conseillé à la monarchie de choisir comme siège du gouvernement, il s'arrêta à Bahia. La constatation de l'écart entre les capacités du pays et son peu de développement frappa le souverain. Son don de joyeux avènement fut la *Carta Regia* du 28 janvier 1808.

Tous les ports du Brésil étaient déclarés, à partir de ce jour, ouverts au commerce international. L'importation était assujettie à un droit d'entrée assez minime ; l'exportation, sauf deux articles dont le gouvernement gardait le monopole, était permise sous les pavillons de toutes les puissances.

Cet acte royal transforma les conditions économiques du Brésil. Sous la signature du souverain tombèrent d'un seul coup les vieilles barrières que trois siècles d'étroites et jalouses administrations avaient opposées à l'essor de l'immense colonie. Toute la prospérité commerciale et industrielle du Brésil actuel est sortie de cette *Carta Regia* datée du port de Bahia, comme les fleuves majestueux qui parcourent le pays, des sources modestes jaillissantes au bord de l'Atlantique.

On ne peut demander au fisc de revenir brusquement à la modération des droits d'importation établis par le premier souverain du Brésil; mais, ce que l'on peut souhaiter pour la définitive prospérité du pays, c'est qu'un patriote éclairé, et en mesure par la situation prépondérante qu'il ne doit qu'à sa valeur personnelle, s'emploie à accomplir un geste qui sera le complément de celui de João VI. Un port libre au Brésil, Santos particulièrement, fera au xx^e siècle, pour les destinées matérielles de la grande République, ce que la déclaration de franchise des ports fit au commencement du xix^e pour l'ancienne colonie.

La même gratitude nationale qui accueillit l'acte du souverain accueillera celui du citoyen dont le cœur se sentira assez grand pour contenir cette grande ambition, la volonté assez vaillante pour la réaliser...

* * *

22 Mars.

Que d'eau, que d'eau! Pétopolis en verse à flots; la cité répand la pluie de partout: de son ciel, de ses monts, de ses arbres, de sa terre.

Jamais Cherbourg et Bordeaux, ces gouttières de la France, n'ont si généreusement arrosé mes compatriotes que ne le font les invisibles gargouilles qui peuplent le firmament de *Pluviopolis*, ainsi que le nonce appelait si justement cette jolie et pleureuse ville.

Que nous sommes loin de nos petites pluies françaises, timides, hésitantes, crachotant les rhumes avec une sorte de retenue pieuse!

Ah! quels francs, quels cyniques, quels formidables ruissellements que les pluies de Petropolis!

Ici l'orage est trombe, l'ondée torrent, l'averse cataracte. Ce petit ruisseau de rien du tout qui somnole au lit profond de son canal n'a pas plus tôt entendu le ciel se fondre en eaux qu'il se met de la partie. Il s'enfle, se gonfle, se trouble, se tord, monte à l'assaut de ses rives, secoue ses ponts, s'arme de tout ce qu'il peut trouver de branches brisées, de racines errantes, de troncs morts sur son passage, et le voici qui déborde, couvre la chaussée, coupe les rues, joint l'inondation d'en bas à l'inondation d'en haut.

Devant un tel luxe d'eau, me reviennent à la mémoire les jolis vers de Rostand, qui lui seront, je l'espère, avec nombre d'autres, circonstances atténuantes pour lui faire pardonner la littérature de poulailler dont il a inondé le monde.

Dans l'herbe, au fond du précipice,
Caressant ou rongéant le bord,
Partout l'eau sourd, l'eau court, l'eau glisse,
L'eau fuit, l'eau bout, l'eau rit, l'eau dort.

Partout de l'eau! Partout des gouttes
Aux sandales des vagabonds,
Tant d'eau partout, que pour les routes
Il faut partout des ponts, des ponts.

Voûtés comme de bons esclaves,
Les ponts, joyeux de leurs fardeaux,
Pour leur faire passer les gaves,
Preignent les routes sur leurs dos!...

Tous les canaux réunis de Bruges l'endeuillée et de Venise, la malodorante, ne feraient pas de prodiges pareils au petit ruisseau de Petropolis quand il se prend de jalousie contre les écluses déchainées du Paradis.

Mais l'idée même de pareils excès n'entrerait pas dans le cœur gris de ces canaux résignés, que des nœuds de dentelles et des bruits de guitare suffisent à enchaîner dans leur sommeil séculaire; c'est à la Garonne que j'aurais dû songer pour un terme de comparaison; à la coléreuse Garonne, à l'impétueuse Garonne, à la Garonne dont rien n'arrête les débordements, quand il pleut au pays de Tartarin, sinon peut-être l'assurance que l'on dira d'elle, après même qu'elle aura regagné son lit: « Si la Garonne avait voulu!... »

A travers ce déluge, je passe indemne, grâce à l'attention du plus délicat des amis, M. Linnéo Machado qui me vient dès le petit matin, chercher dans l'élégant coupé de sa future famille et me conduit à la gare où il ne me laisse que le train en marche et confortablement installé dans son propre fauteuil d'abonnement.

Au fond, je trouve que Pétropolis avait bien fait de se vêtir de pluie; cet enveloppement de mélancolie s'harmonisait mieux avec la tristesse de mon départ.

J'aurais cherché en vain à la dissimuler, lorsque je répondis par mon étreinte à l'étreinte affectueuse de la chère famille de la Rocque et que j'emportai comme un rameau couvert des grappes mauves de l'arbre de la Passion, les adieux qu'avait fleuris de leurs dernières recommandations le groupe de mes jeunes et fidèles amis.

La pluie qui ne nous laisse rien apercevoir du splendide horizon de la descente a transformé en lacs les faubourgs de Rio.

Les malheureux habitants ne peuvent sortir de chez eux qu'en entrant dans l'eau à moitié corps; toute circulation de véhicule est arrêtée.

A la dernière station de la Léopoldina, il nous faut changer de ligne; c'est dans le fourgon de la Compagnie Centrale, péniblement entassés, que nous faisons une entrée peu solennelle dans la capitale. Entrée peu solennelle, mais en revanche, aussi égalitaire que possible.

Le directeur en chef de la Compagnie, M. le comte Paul de Frontin et M. Gaffré sont parmi les réfugiés du fourgon; ils ne veulent pas perdre l'occasion de me combler une dernière fois des attentions de leur délicat dévouement...

Il me serait difficile de ne pas redire ici encore combien me furent précieux ces procédés de bienveillance gratuite dont je fus l'objet de la part d'un grand nombre de personnalités brésiliennes.

Le souvenir en demeure au fond de mon cœur, marqué en caractères lumineux, comme persiste dans mes sens l'impression de ces larges fleurs de pourpre et d'or qui semaient autour de mes pas, sur le sable rouge des routes, comme autant de caresses voyageuses du soleil.

Que d'eau! que d'eau! Quelques amis fidèles attendaient au quai Pharoux l'heure de mon embarquement que l'on avait fixé à midi. Jamais la parole biblique n'eut une plus juste application: *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.*

Amitiés héroïques que ne peuvent éteindre de pareilles avalanches, mais dont je n'eus pas la joie de recueillir le dernier témoignage.

Malade encore de cette indisposition que l'affection avait

voulu soigner, pendant mes derniers jours à Petropolis, dans l'Éden de la Chacara das Rosas, je ne pus me rendre au quai d'embarquement que vers quatre heures du soir.

Combien différents les cadres de l'arrivée et du départ!

Qui eût, dans ce ciel affreusement voilé, dans cette mer furieuse, même en son hâvre de repos, dans ces rocs noirs et ces sommets, tragiques dans l'horreur de leur deuil, qui eût reconnu l'é�incelante image de la Beauté que je saluais à l'aurore du 8 décembre ?

Et pourtant rien n'était changé. Dans les spectacles de la nature comme dans les événements de notre vie, tout dépend de la présence ou de l'absence d'un rayon.

Dans l'ordre physique, les objets n'ont pas de couleur en eux-mêmes : ils les reçoivent toutes de la visite du soleil; les faits sont-ils autrement dans l'ordre moral? Beauté, laideur, bonheur, malheur ne sont que des relativités en dehors de l'essence même des choses; la lumière de l'astre qui se donne ou se refuse fait les premières, et au fond du cœur humain, il suffit de la clarté idéale de cette petite veilleuse à trois becs, que l'on appelle : foi, espoir, amour, pour faire luire d'indicibles sérénités en pleines ténèbres!

Le bateau de la Préfecture qui m'avait été envoyé, nous transporte, M. Dillies, le P. Antoine et l'ami de la première et de la dernière heure : M. Mesquita Cabral, vers le Tomasso de Savoia dont la haute silhouette se détache à peine dans l'épais embrun qui assombrit la baie.

Le vent hurle, la rafale redouble, la « lancha » danse sur les lames.

J'essaierais d'oublier cette heure triste et tourmentée du départ, qu'une dernière note m'empêcherait d'y réussir. Le *Piroscafo Tomasso de Savoia* est un bateau qui joue à

la distinction des grands transatlantiques de luxe. Grâce à une habile réclame de la Compagnie du Lyod Sabauda, il ne manque jamais d'embarquer un certain nombre de passagers de première et de seconde classe. Il faut remarquer toutefois, qu'en général, les voyageurs de qualité, mieux avertis, sans doute, gardent leurs faveurs pour les steamers des Compagnies anglaises et allemandes.

Or, tout sur les bateaux de la Lloyd Sabauda est fait pour l'émigrant.

L'émigrant y règne, y triomphe, y pullule, y commande bruyamment. Je ne dis point cela par dédain pour la classe honorable de ces braves gens qui vont demander au travail d'outre-mer le droit de revenir vivre avec un peu plus d'aisance au pays paternel; mais en abordant le bateau italien, j'eus une occasion nouvelle de constater l'abominable fond de brutalité et de grossières passions qui se mêle dans la masse des émigrants aux éléments honnêtes qui n'y manquent certainement pas.

A peine l'un de mes compagnons eût-il mis le pied sur le rebord du bateau pour essayer de saisir l'échelle du Tomasso de Savoia, que la vue de sa soutane déchaîna sur le pont des émigrants une bordée de hurlements qui couvrit le bruit de la tempête.

Sifflets, cris, mugissements : une bande de fauves sortis des repaires de la forêt vierge n'en eussent pas produit de pareils.

L'embarquement, qui n'eût demandé que quelques minutes par un temps calme, dura plus d'une demi-heure; l'escalier de bois deux fois brisé entre la coque de fer du navire et le flanc du bateau furieusement projeté par les vagues, faillit nous précipiter en plein remous. Devant un danger aussi évident, les fauves se fussent peut-être tus;

la canaille italienne ne fit que redoubler les insultes inexprimables de son inexprimable lâcheté.

Des inconnus nous serrèrent les mains avec effusion, quand après mille efforts, pâles du danger couru et des indignations ressenties, nous arrivâmes sur le port.

Les officiers de planton en haut de l'escalier, le commandant et le commissaire assistèrent, sereins, à cette scène honteuse et n'en témoignèrent aucune sorte d'émoi.

Pas un n'eut la pudeur de jeter le mot, de faire le geste qui auraient dû apaiser cette tourbe. Il est dommage qu'il n'y ait eu là quelques soldats de Ménélik ; ils eussent suffi à calmer l'ardeur de ces gens si vaillants pour insulter de loin qui ne peut ou ne veut répondre.

Je tiens à signaler ici cette inqualifiable incorrection de l'état-major du Tomasso de Savoia qui aura tout à gagner à aller prendre quelques leçons de savoir-vivre auprès des goujats des bateaux anglais, allemands et j'ose dire français, où de semblables épisodes seraient impossibles.

D'ailleurs, les mille détails d'une traversée de quinze jours pendant laquelle trôna, à la salle à manger, en qualité de « commandante » la plus extraordinaire passagère qui se pût rencontrer dans les mystères péripathétiques des jardins d'Académus, suffirent à nous convaincre qu'une absence complète d'apprétiative plutôt que la présence d'une mauvaise volonté, méritait au chef intérimaire du bord le bénéfice des circonstances atténuantes (1).

Je n'ai l'intention d'être désagréable à qui que ce soit en écrivant ces lignes, mais je me suis rendu à moi-même

(1) J'ai appris, en effet, ces notes déjà écrites, que, pendant les vacances du commandant en titre, la direction du Tomasso de Savoia était confiée au second : *Cuique suum*.

débiteur de mes propres impressions, et après tout, le tribut de la justice n'est pas d'une valeur moindre que l'hommage de la louange.

Si donc les amis qui me liront ont quelque désir de prendre le *Tomasso de Savoia*, que mes réflexions ne les détournent point.

Le bateau est solidement construit et tient bien la mer ; il tangue légèrement et ne roule presque point. En faisant abstraction de la tenue, de la propreté, du service, du lit et de la table, les passagers qui manquent de points de comparaison avec les autres Compagnies peuvent espérer arriver au port sans encombres et sans trop de regrets. Toutefois qu'ils n'aient pas l'illusion d'arriver en dix jours, du Brésil en Italie, comme le promettent toutes les agences.

Partis de Rio, le mercredi 22 mars, nous arrivons à Barcelone le mardi 4 avril, avec la traversée la plus calme qui se puisse désirer.

* * *

1^{er} Avril.

Lentement les jours suivent les jours, sans que la mer obstinément belle veuille accorder à sa monotonie les variations — fussent-elles en mineur — d'une petite tempête.

Quelques rares cheminées de navires à l'horizon, et plus près du bateau, de ci, de là, des cormorans au vol lourd dont l'aile suit le rythme régulier des lames, ou quelques bandes de marsouins dont les élans forment des arcs

au-dessus des flots, véritables clowns de la mer qu'un Neptune invisible semble dresser au saut périlleux des cirques océaniques.

Hier soir, l'affiche de bord portait la nouvelle radiographique du passage de la flotte royale italienne, composée de huit vaisseaux de guerre. La rencontre de ces navires était annoncée pour 5 heures du matin.

A 5 heures du matin, tous les passagers étaient encore au lit, et le commandant n'oublia pas de se montrer étonné, paraît-il, que cette délicate invention d'un bon cœur soucieux de la gaieté du bord, en l'honneur du 1^{er} avril, eût mis debout si peu de gens.

Aussi peu de passagers sur le pont que de cuirassés italiens à l'horizon.

Monter un bateau n'est pas chose facile; mais en monter huit, huit bateaux de guerre surtout, est chose plutôt ardue. Le poisson d'avril avait une taille de baleine; il fit peur et la peur retint les gens au lit.

Rien ne sert d'outrer; en tout il faut prendre les mesures.

Le Ciel nous a offert ce soir une exquise vision, en compensation du spectacle que la mer nous a refusé ce matin.

Pour éviter le vent frais soufflant du Nord, je m'étais calfeutré dans le salon, me privant d'assister au coucher du soleil, comme je l'avais fait tous ces jours passés.

Quand, à l'appel de la cloche, je traversai le pont pour me rendre du salon à la salle à manger, la nuit avait insensiblement envahi l'espace.

Mais une nuit presque lumineuse, tendant sur le ciel une sorte de gaze d'un bleu tout à la fois profond et transparent, comme il ne me souvient d'en avoir vu de pareils qu'au désert de la haute Égypte.

Il était exactement 7 heures du soir; la position du bateau accusait le 12° de longitude, le 27° de latitude, au Nord-Est des Canaries. J'ai relevé ce point, parce qu'il est intéressant pour situer l'angle d'incidence sous lequel le délicieux phénomène dont nous fûmes tous témoins put être remarqué.

A l'Occident seulement, et sur toute la ligne de l'horizon, les nuages du couchant avaient persisté; somptueuses étoffes cramoisies ourlées d'orange; brocards de pourpre brodés d'améthyste; velours solennels doublés de soies aux reflets changeants; comme autant de lambeaux des vêtements jetés sur le passage du Dieu de la Lumière, ils flottaient au seuil du lointain royaume, retournés en tous sens par le vent dédaigneux du soir.

Aucun de ces nuages toutefois ne s'élevait dans le ciel. Tout l'infini visible était de ce bleu profond que j'ai dit et qu'aucune tache ne troublait.

L'esquisse des constellations plutôt que les constellations elles-mêmes commençait à peine à marquer de vagues scintillements la voûte d'azur sombre. On eût dit une sorte de tremblements de soleils qui n'osaient troubler de leur éclat l'apparition dont tout le ciel semblait vouloir souligner la pure Beauté.

Au tiers du chemin entre le zénith et l'horizon, une ligne d'or souple et harmonieuse éclatait en pleine immensité. C'était le croissant de la Lune, horizontalement couché et si délicatement dessiné que l'on eût dit une gondole aérienne voguant sur la nappe sans rides de l'Océan.

Au-dessus de la pointe droite du croissant, exactement posée comme un phare éclatant à l'avant du bateau, Vénus brillait avec une clarté si intense qu'elle semblait ajouter à la lumière même du satellite qu'elle couronnait. Il est

des visions qu'on ne décrit pas. On les note sans les pouvoir peindre.

Cette planète, torche ardente, éclairant à travers l'espace la marche d'un esquif de feu est de celles-là.

Le disque ombré de la lune formait au-dessus du croissant une sorte de voile brune gonflée par la brise qui en dessinait les plis et les reliefs.

De quels messages l'esprit rêveur ne pouvait-il charger ce translucide navire, guidé par la plus poétique des étoiles et glissant légèrement, sous le rythme d'invisibles rameurs, vers les rives mystérieuses d'Occident ?

Mais ce disque sombre est-il bien la voile d'un navire ; cette ligne d'or en est-elle la coque ?

N'est-ce pas plutôt quelque fantastique ballon dont l'aéronaute fait, du bord de sa nacelle lumineuse, un signal de flamme aux planètes voisines ?

Semblable par sa forme arquée à ces petites lampes que les Romains suspendaient à l'autel des dieux lares, n'est-ce pas le gigantesque lampadaire qu'Hécate, la déesse fidèle, balance devant l'image des héros célestes qui déjà se font visibles au firmament ?

Cependant, le cours du ciel entraîne en un mouvement inégal le satellite et la planète.

Vénus quitte insensiblement le sommet du croissant, et, avec lenteur, comme une larme de feu le long d'une paupière, roule autour de l'esquif et va prendre dans l'infini sa route solitaire.

Deux sillages, ou mieux deux chemins fluidiques, d'acier bleu, celui de la lune, d'or fauve celui de la planète, marquent sur la surface assombrie de la mer, les dernières étapes, au-dessus du couchant, des éternelles voyageuses.

5 Avril.

EN VUE DES COTES DE FRANCE

LE SOL!

Et voici cependant que mon vieux cœur en joie
Bondit dans ma poitrine ainsi qu'un jeune fol :
Il suffit d'un parfum que la brise m'envoie
Pour, les deux yeux fermés, reconnaître le Sol!

Le Sol! ô nom puissant et rempli de mystère!
Dans ce mot bref l'esprit humain a concentré
Tout ce que, dans les cieux, tout ce que, sur la terre,
Il surprend de plus doux, rêve de plus sacré.

Sol! selon les latins, c'est l'auguste lumière
Unique en son foyer, multiple en ses rayons,
Qui fait l'homme et la race en leur forme première
Comme le grain divers des blés dans les sillons.

La Force du vouloir, la Beauté du génie,
La Loyauté du cœur, la Fougue, la Gaieté,
L'Oubli de soi, l'Horreur de toute tyrannie
Sont le septuple don diffus de ta clarté :

Germes d'un feu divin dont tu formas la France,
Et je n'en vois aucun qui n'ait donné son fruit ;
Souvent dans le succès, parfois dans la souffrance,
Mais toujours de sa gerbe enrichissant autrui.

Et telle tu voulus, ô Soleil, faire l'âme,
Tel il te plut aussi de façonner le corps ;
Tu le baignas d'azur, tu l'imprégnas de flamme,
Pour qu'il fût à la fois lumineux, tendre et fort.

De la douceur des monts où s'étendent les vignes
 Aux prés verts où fleurit le dôme des pommiers,
 De la grève alanguie aux orgueilleuses cimes
 Que l'hiver vient coiffer d'étincelants cimiers,
 Tu prodigues à tout : à l'air, au sol, à l'onde,
 Tant de charme et d'éclat, tant de vibrations,
 Que tu rends envieux de leur beauté profonde
 Le scintillement d'or des constellations!

Solum! Cela veut dire aussi la Terre unique,
 La seule qui nous prend le cœur infiniment,
 Et nous vêt, tel Nessus brûlé dans sa tunique,
 D'un amour qui nous cause un étrange tourment.

D'autres Sols ont reçu des dons plus magnifiques;
 De plus vastes forêts, des champs plus opulents,
 Et des fleuves géants aux cascades magiques
 Où l'on entend mugir le flux des Océans.

J'ai vu ces grands pays s'éveillant à l'aurore
 Des superbes destins que le Ciel leur promet;
 La beauté de leurs fruits, la splendeur de leur flore,
 Et j'en garde en mon cœur un souvenir charmé.

Mais quelques soient les biens dont l'auguste Nature
 Ait voulu vous combler, ô nos frères Latins,
 La France est pour un fils, la seule Créature
 Dont le soir est plus doux que vos joyeux matins.

Salut donc, Sol unique où mon âme se r'ouvre
 A la brise qui fait chanter le Souvenir!
 De t'avoir seulement quitté, je me retrouve
 Plus ardent à t'aimer, plus prompt à te bénir.

~~~~~  
 TYP. AILLAUD, ALVES & C<sup>ie</sup>.  
 ~~~~~



